

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. De Nat. Deor.

JANVIER 1790.

ME LXXXII.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Se trouve
Chez CROULLEBOIS; libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

M. DCC. XC.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



SECOND MÉMOIRE(*)

S U R

LA MÉDECINE.

MOYEN DE PERFECTIONNER
L'ART DE GUÉRIR.

[Par-tout où les hommes seront assez raisonnables pour bien entendre leurs intérêts, soit communs, soit individuels, ils sentiront combien il importe à leur bonheur, à leur santé, à la conservation même de leur existence, de proscrire les Secrets en médecine, & de favoriser la communication des connoissances parmi ceux des citoyens qui disposent de la vie des autres.

Les Facultés de médecine et la Société royale, les collèges de chirurgie, et même les différentes Académies du royaume, contribuent aux progrès de l'art de guérir ; mais quel qu'ait été, et quel que puisse être par la suite le succès des travaux de ces

(*) Le premier Mémoire est inséré dans le cahier de janvier 1789, pag 1 & suiv.

4 MOYEN DE PERFECTIONNER

Compagnies, l'utilité d'un Journal de médecine n'en est pas moins incontestable : disons plus , ce Journal présente un avantage qui lui est propre ; il offre le moyen le plus naturel, le moyen le plus facile et le plus économique, dont l'administration puisse disposer pour assurer la communication et les progrès des connoissances en médecine et en chirurgie.

Commençons par donner une idée exacte de l'état actuel du Journal de médecine , elle fera apprécier les services qu'il a déjà rendus, et les nouveaux avantages qu'il procurera , par les additions que l'Editeur propose d'y faire.

Etat actuel du Journal de médecine.

Ce Journal communique , 1°. les observations faites dans les hôpitaux ; 2°. d'autres faits de pratique, sous les titres d'*Observations*, de *Recherches*, de *Découvertes*, de *Mémoires*, de *Remarques*, &c. ; 3°. des Annonces, des Notices ou des Extraits de livres ; 4°. un *Précis* des Avis, Mémoires et Instructions de médecine, publiés par ordre du Gouvernement ; 5°. des articles Topographiques et Mé-

téorologiques ; 6°. l'exposé des travaux de plusieurs Compagnies de médecine, et de la plupart des Académies.

Ainsi, quoique le Journal de médecine n'ait pas encore acquis le complément dont il est susceptible, il contient, en grand nombre, des articles qu'on desire souvent de consulter, et qu'on desire toujours de trouver dans le moment du besoin. Il falloit donc que l'Editeur s'occupât d'un nouveau travail ; quelque pénible, quelque dispendieux que fût ce travail, le motif qui l'a fait entreprendre, devoit faire vaincre la difficulté de l'exécution. Il falloit une Table générale et des Tables annuelles (a), exécutées de manière à

(a) La Table pour les LXV premiers volumes qui ont été publiés depuis 1754, jusques et compris 1785, & les Tables annuelles pour 1786, 1787 & 1788, n'ayant pas été bien exécutées, à tous égards, l'Editeur se propose d'en donner une nouvelle édition, en ne faisant qu'une seule Table pour les LXXVII volumes, qui ont paru depuis 1754, jusqu'en 1788, inclusivement (*).

L'Editeur convaincu qu'une Table bien exé-

(*) La Table pour les quatre volumes qui ont paru en 1789 est, à quelques divisions près, assez bien exécutée pour n'avoir pas besoin d'être refondue dans la Table générale.

6 MOYEN DE PERFECTIONNER

réunir les avantages de l'ordre alphabétique, qui donne la certitude de trouver le mot qu'on cherche, aux avantages de l'ordre raisonné, qui présente l'ensemble de tous les objets dont il convient de saisir les rapports (a); il falloit, à cet effet,

cutée d'après son plan, est un instrument des plus aptes à avancer les sciences, et à en faciliter la pratique, que la Table du Journal de médecine, considérée sous ce point de vue, est un des plus beaux présens à faire à l'art de guérir, l'Editeur ne peut point s'abstenir de faire les sacrifices de temps, de soins et d'argent, que peut exiger une seconde édition de la Table générale. Mais comme ce doit être à lui seul à supporter les dépenses qu'une besogne faite incorrectement lui occasionne, il fera passer sans aucun frais un exemplaire de la seconde édition à tous les Souscripteurs qui se sont procuré un exemplaire de la première édition.

Son plan pouvant mieux qu'aucun autre servir à faire des Tables, pour quelque collection que ce soit, il pense faire une chose agréable et utile à tous les savans, en joignant ce plan à la seconde édition qu'il annonce.

(a) La Table générale et les Tables annuelles, faites d'après ces vues, ont un autre genre d'utilité; elles font trouver l'exposé de toutes les connoissances acquises, avec un avantage, qui ne s'offre que dans un recueil tel que le Journal de médecine, puisque n'étant que le dépôt d'un grand

présenter, dans un ordre convenable, non-seulement toutes les pièces insérées en entier dans le Journal, et tous les intitulés des livres dont on a rendu compte, mais encore un ensemble de tout ce qui est relatif à un article, et qui, sous des intitulés différens, se trouve répandu dans toute la collection du Journal, soit comme faisant partie des pièces qui y sont insérées en entier, soit comme faisant partie des notices ou des extraits des livres.

Tel est l'état actuel du Journal de médecine; mais bien que depuis cinq années, l'Editeur ait fait des additions à chaque cahier, il n'a pu donner au Journal de médecine le complément et le degré de perfection que l'importance de son objet exige.

Ce Journal devroit, de mois en mois, recueillir toutes les observations, dont il seroit intéressant de ne pas différer la publication, jusqu'au temps qu'elles pourroient paroître dans les collections académiques; sous quelque titre que les observations et autres articles relatifs à la médecine et à la

nombre d'observateurs, aucun système n'y peut prévaloir.

8 MOYEN DE PERFECTIONNER

chirurgie, fussent insérés dans les collections académiques françoises et étrangères, le Journal de médecine devroit en faire mention (a). Ce journal devroit aussi présenter, dans l'année même, la notice de tous les ouvrages nouveaux; enfin il devroit, en rapportant les cas où il s'agiroit de maladies difficiles, à connoître et à guérir, offrir en même temps un précis de la théorie et de la pratique des meilleurs auteurs, en remontant, lorsqu'il en seroit besoin, à ceux des temps les plus reculés. Beaucoup de connoissances précieuses sont enfouies; il y a bon nombre d'excellens livres,

(a) Plus est riche le fonds que nous tenons de nos prédécesseurs, plus, par la suite, les Compagnies sçavantes et les auteurs en particulier publieront d'écrits sur l'art de guérir; plus aussi si notre projet étoit adopté, le Journal de médecine acquerroit d'utilité, plus il deviendrait nécessaire, puisque d'après notre plan même, et au moyen de nos Tables annuelles, il serviroit non-seulement à faire connoître promptement les travaux des Académies et des Auteurs en particulier, mais encore à en rappeler le souvenir et à en procurer la jouissance au moment même du besoin.

que la plupart des praticiens ne peuvent ni lire, ni même consulter, soit à cause de l'impossibilité de se les procurer, soit parce que ces ouvrages sont écrits dans des idiomes étrangers.

Tout ce travail cependant deviendrait inutile ; il ne seroit que modifier nos erreurs et perpétuer nos fautes, s'il ne se faisoit d'après une méthode qui pût nous les faire reconnoître, s'il ne se faisoit d'après ce scepticisme, sans lequel les plus excellentes facultés de notre ame ne se développent jamais, sans lequel notre jugement nous égareroit sans cesse : bien que les médecins aient moins méconnu ce scepticisme que les autres hommes, leurs observations n'ont point cependant procuré à l'art les avantages qu'elles sembloient promettre.

Parmi les observations qui nous ont été transmises depuis des siècles, il y en a un nombre incalculable qui ne prouvent rien, sinon l'ignorance, la crédulité, la présomption, souvent même la mauvaise foi des prétendus observateurs ; mais maintenant que la plupart des systèmes, anciens et modernes, sont si universellement appréciés, qu'il faudra bien renoncer à

les reproduire ; maintenant qu'il devient de plus en plus honteux d'attribuer tel ou tel effet à telle ou telle cause, avant que d'avoir, sous tous les rapports, examiné le fait dont il est question, les résultats de l'observation avanceront nécessairement les progrès de l'art de guérir (a). Parmi les moyens

(a) Jamais les médecins n'ont eu moins de prévention ; jamais ils n'ont eu plus de connoissances exactes ; un grand nombre d'entre eux peut réellement amener l'art vers sa perfection : ainsi ce seroit concourir avec eux à bien mériter de l'humanité, en excitant leur émulation, en soutenant leurs travaux par des témoignages de reconnaissance, certainement honorable, en ce qu'elle seroit revêtue d'une publicité (du jugement de la Faculté & de la Société de médecine de Paris,) qui en rehausseroit le prix. C'est à ces récompenses, modiques en elles-mêmes, mais que l'estime des concitoyens rend infiniment flatteuses, que la Société de médecine doit le zèle de ses correspondans. Le Journal de médecine réclame la même faveur pour les siens. Son objet est le même, et de plus nous devons dire que le Journal de médecine se trouvant entre les mains d'un plus grand nombre de praticiens, que ne le sont les Mémoires de la Société de médecine, il est, sans

qui peuvent accélérer des progrès si désirables, il en est un qui doit particulièrement fixer notre attention, en ce qu'il est essentiel, et que pourtant il a été scandaleusement négligé ou perverti.

Remontons un instant à l'origine du Journal de médecine, qui date de juillet 1754. C'est en 1758, que dans ce Journal on a commencé à rendre compte d'un petit nombre de livres nouveaux, encore ces annonces avoient plutôt pour objet de faire vendre certains livres par quelques libraires, que de donner une juste idée de ces ouvrages. On a aussi annoncé, et on continue d'annoncer des livres de médecine dans la plupart des feuilles périodiques, mais le plus souvent de manière à induire en erreur. Les extraits de ces livres sont presque toujours fournis par les auteurs, et admis sans réserve par des journalistes qui, n'ayant aucune connoissance en médecine, ne peuvent apprécier ni le livre, ni le compte qui en est rendu. Il arrive de là que, sans le vouloir, les journalistes

contredit, de l'intérêt public d'accorder des prix aux correspondans du Journal de médecine.

confondent l'ouvrage d'un homme de mérite avec celui d'un charlatan, et qu'ils distribuent des éloges à l'un comme à l'autre. Un pareil inconvénient ne doit sans doute pas décourager ceux des médecins et des chirurgiens qui ont de bons ouvrages à publier; mais il n'en facilite pas moins les entreprises de ces hommes qui craignent peu le blâme de leurs juges compétens, pourvu que d'ailleurs ils obtiennent des succès qui les mettent en possession de disposer de la crédulité du public; et jusqu'à présent, on n'a pu s'opposer à un tel abus.

Mais si les notices des livres nouveaux sont utiles à tous les savans, les médecins et les chirurgiens qui doivent leurs premiers soins aux malades, et qui ne peuvent destiner qu'une partie de leur temps à l'étude, ont particulièrement à désirer que toutes les notices des ouvrages qui les intéressent soient réunies dans un même recueil, et dans lequel, nous le répétons encore, au moyen d'une Table indicative, ils puissent dans l'instant trouver l'ensemble des articles qu'ils ont à chercher. Plus une bibliographie médicale intéresse l'art de guérir; plus il faut ap-

porter d'attention et de soins au travail qu'elle exige, pour donner une idée exacte de ce que les livres nouveaux contiennent de bon, d'incertain, d'inutile ou de dangereux. Une telle bibliographie communiquera promptement les découvertes faites chez l'étranger, et invitera à faire la traduction des ouvrages qui méritent cet honneur. Elle procurera d'autres avantages; elle empêchera qu'on ne regarde comme une découverte, ce qui auroit déjà été publié dans les siècles passés; et pour citer un exemple récent(a), si nous avions eu connoissance des écrits de *Wirdig*, de *Maxuel*, de *Santanelli*, de *Tenzelius*, *Mesmer* n'eût pu répandre en France une contagion dont le Gouvernement a dû enfin arrêter les progrès.

Nous serons attentifs à rétablir l'ordre chronologique des systèmes erronés, des secrets, des *merveilles*, à mesure que des imposteurs modernes les reproduiront; mais nous serons encore plus empressés à rendre hommage aux savans qui nous communiqueront leurs découvertes, ou qui attireront et fixe-

(a) Ce Mémoire a été fait en 1785..

ront notre attention sur des choses utiles, que la légèreté et l'inconséquence, si naturelles aux hommes, auroient fait tomber dans l'oubli. Nous nous estimerons heureux, quand nous aurons à offrir un juste tribut de reconnaissance aux auteurs dont les travaux auront contribué à l'avancement de l'art; nous n'oublierons jamais que la critique ne sauroit être trop honnête, lorsque l'erreur est involontaire : elle ne doit sans doute pas être si ménagée dans les autres cas; elle doit toucher au but, qui est de garantir des prestiges de la mauvaise foi, de l'arrogance, et même de la fatuité.

Notre travail n'ayant que les progrès de l'art de guérir pour objet, nous nous ferons toujours un devoir de réparer promptement l'erreur dans laquelle nous aurions pu tomber nous-mêmes, et nous nous engageons à insérer dans le Journal de médecine, toute réfutation de nos notices, qui aura été approuvée par la Faculté et par la Société de médecine de Paris : ainsi les auteurs qui penseroient avoir à se plaindre du compte que le Journal de médecine auroit rendu de leurs ouvrages, pourroient à cet égard réclamer

la décision de la Faculté et de la Société de médecine.

Principes certains et économiques pour assurer la communication et les progrès des connoissances en médecine et en chirurgie.

Pour exciter une grande émulation parmi les médecins et chirurgiens du royaume, pour contribuer essentiellement à leur instruction générale, et pour avancer les progrès de l'art sous tous les rapports, il importe à-la-fois, et de publier un Journal de médecine qui ait tout le complément possible, tant par les observations pratiques, que par la notice des livres nouveaux, et d'en modérer assez l'abonnement pour qu'il n'excède point celui d'un autre livre de médecine qui se vendroit chez un libraire.

D'après l'ensemble du plan de l'Editeur, le Journal de médecine recueillant chaque mois les observations les plus intéressantes, offrant de plus, dans l'extrait des livres nouveaux, l'analyse des systèmes brillans de la théorie et celle des sages préceptes, fruits de l'expérience et de la réflexion; faisant en

même temps connoître les découvertes dans la physique médicale, dans la chimie, dans la botanique, dans l'art vétérinaire, et généralement tout ce qui a rapport à la médecine, à la chirurgie et à la pharmacie; le Journal de médecine seroit à l'avenir (qu'on permette l'expression) des archives où seroient déposés les titres les plus sacrés de l'art de guérir, et où au moyen de la Table générale et des Tables annuelles, comme nous l'avons déjà dit, chaque article pourra être consulté dans le moment même du besoin. Dans un exercice aussi hasardeux, aussi intéressant et aussi difficile que celui de la médecine et de la chirurgie, dans un exercice qui exige à-la-fois des connoissances immenses, des talens supérieurs et une présence d'esprit imperturbable, il est bien important de pouvoir, dans l'occasion même, rectifier son jugement et suppléer au défaut de sa mémoire. On laisse à juger, lorsque la vie dépend d'un renseignement prompt et de l'application du remède propre, combien il est heureux pour un malade, et satisfaisant pour son médecin, d'avoir la certitude de trouver dans un instant l'exposé de

toutes les connoissances acquises jusqu'à ce jour sur l'objet de leur sollicitude commune.

Quels que soient les avantages que l'humanité ait à espérer d'un tel travail, il ne pourra cependant point s'exécuter, à moins que l'Administration n'accorde, au Journal de médecine, des secours à la faveur desquels l'abonnement à ce journal puisse être proportionné au peu de fortune des médecins et chirurgiens de province (a). Mais si, pour acquérir le complément qu'il doit avoir, le Journal de médecine a besoin de secours, en revanche, et par la raison même que le produit des abonnemens contribuera à la plus grande partie de la dépense qu'il nécessitera, ce Journal offre aussi à l'Ad-

(a) Bien que le nombre des Souscripteurs soit de beaucoup augmenté, le produit des abonnemens ne suffit pas aux frais, qui sont indispensables pour donner à ce recueil le complément et la perfection dont il est susceptible; et l'Editeur ne peut point se permettre d'augmenter le prix de l'abonnement, car il en résulteroit une diminution du nombre des Souscripteurs.

ministration le moyen le plus économique de perfectionner la médecine et la chirurgie ; et si les Editeurs qui m'ont précédé n'ont point proposé ce plan , c'est que l'immensité du travail qu'il suppose , et les frais à faire , ne leur auront sans doute pas permis de donner assez de suite à leurs premières idées pour en tracer le développement ; mais dans un temps où les esprits sont assez éclairés pour se diriger par des principes d'utilité publique, tous les citoyens ne forment qu'un vœu pour voir se réaliser un projet dont les motifs sont fondés sur les devoirs mêmes de l'humanité.

La différence est grande , quand il s'agit de la vie ou de la mort , d'avoir affaire à un homme ignorant ou à un homme instruit ; des accidens inévitables et sans nombre , et leur organisation même , imposent à tous les hommes la nécessité de beaucoup exiger des médecins : la tendresse , l'amitié , l'humanité , invoquent la médecine en tout lieu et à tout instant ; et puisque l'art de consoler , de soulager et de guérir les malades a cette excellente prérogative , qu'en se perfectionnant il procure également des avan-

tages précieux à toutes les nations policées, c'est à la France à s'attribuer la première un si beau genre de succès.

Le premier ministre des finances vient d'accorder au Journal de médecine une protection , dont l'effet a décidé enfin l'accomplissement d'une promesse ministérielle faite il y a cinq ans , (le port franc des cahiers). Cette faveur suffit pour conserver au Journal de médecine , le degré d'utilité que l'Editeur s'étoit efforcé de lui donner ; mais pour publier le Journal de médecine , fait d'après l'ensemble du plan présenté dans ce Mémoire , l'Editeur sollicite des secours plus étendus. Il a calculé que , pour subvenir aux frais qu'exigent les additions à faire au Journal de médecine , et les travaux qu'elles supposent , il pouvoit proposer à NOSSEIGNEURS de l'Assemblée nationale , et à MM. les Administrateurs des départemens , d'assurer l'exécution de son plan de la manière suivante.

Les Souscripteurs continueront à ne payer que le même prix de 15 liv. pour l'abonnement annuel ; mais, pour suppléer à l'excédent de la dépense que nécessitera l'exécution du plan proposé , chaque département se chargera de payer annuellement la somme de cent livres.

Cette demande est , à tous égards, conforme aux principes de l'Administration actuelle , aux principes d'une administration qui ne se détermine à des sacrifices, qu'autant qu'il est démontré qu'ils ont un bien national pour objet, qu'ils coopèrent au bonheur de tous les citoyens , et l'Editeur du Journal de médecine n'est point dans l'illusion, en se persuadant que NOSSEIGNEURS de l'Assemblée nationale accorderont toute protection à son projet.

Les secours à accorder par chaque département , ne lui occasionneront qu'une charge bien légère , et les

avantages qui en résulteront seront inappréciables, en ce qu'ils assureront dans chaque département la communication et les progrès des connoissances en médecine et en chirurgie.

Pour tout dire en peu de mots, ce n'est que par l'entière exécution du plan proposé, qu'une ENCYCLOPÉDIE MÉDICALE, depuis si longtemps désirée, pourra enfin vraiment exister(a); et qu'elle satisfera essentiellement à l'objet de sa destination, en ce qu'elle parviendra à tous les médecins et chirurgiens régnicoles, à un prix assez proportionné à leur peu de fortune, pour leur permettre d'en faire l'acquisition par un abonnement annuel.

(a) D'après le plan proposé, le Journal de médecine doit achever de recueillir toutes les connoissances acquises, et consigner les découvertes à mesure qu'elles se feront; en acquérant ainsi de mois en mois, tout le complément possible, le Journal de médecine remplira en tout temps l'idée attachée au mot ENCYCLOPÉDIE.

Pour ne laisser aucun lieu au soupçon que l'entreprise dont il s'agit ici, pourroit avoir quelque analogie avec une spéculation de librairie, l'Editeur du Journal de médecine propose de ne toucher le supplément à l'abonnement, qui seroit accordé par les départemens, qu'à la fin de l'année, et qu'après avoir obtenu une approbation de la Faculté et de la Société de médecine de Paris, par laquelle il sera constaté qu'il a rempli son engagement.

A V I S.

MM. les Correspondans sont priés d'écrire leurs Mémoires et Observations à mi-marge. Ils adresseront leurs manuscrits à M. DE LA MILLIERE, intendant des finances, en son hôtel à Paris, et sur l'enveloppe intérieure ils écriront ces mots : pour le JOURNAL DE MÉDECINE.

N. B. Les lettres concernant l'abonnement annuel, la collection entière et la Table générale, doivent être adressées à CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, n^o. 32 ; elles ne seront point reçues, si elles ne sont affranchies.

R É F L E X I O N S

Sur l'usage des vésicatoires dans quelques maladies de poitrine , pour servir de suite à celles de M. TARANGET , insérées dans le cahier de septembre 1788 , par M. PANVILLIER , docteur en médecine de l'université de Montpellier , et médecin à Niort en Poitou.

Sicuti verò eas vilas tibi, lector, candidè offero, sinè que ullâ propensione, vel in noyam, vel in veterem scholam, ità & tu postquam accuratè examinaveris, aut pro commodo adhibe, aut me, ubi errasse comperies, corrige.

BAGLIVI, *lectori de usu & abusu vesicantium.*

IL n'y a peut-être pas de jeune médecin qui , en étudiant le traitement des maladies , n'ait été quelquefois embarrassé, je pourrois même dire, rebuté par la diversité des opinions des auteurs. En effet , les différens auteurs proposent , pour la cure de la même maladie , des remèdes d'une nature

ture entièrement opposée, et dont la manière d'agir doit être absolument différente. Le praticien consommé ne voit le plus souvent, dans ces contradictions apparentes, qu'une source féconde de moyens pour combattre les différentes causes qui peuvent donner lieu à une maladie; mais le jeune médecin, qui n'a pas encore acquis le tact, ou si l'on veut, cette sagacité qui fait saisir promptement les véritables indications, appelé pour traiter une maladie dont les symptômes dénotent assez le genre sans en dévoiler la cause, en se rappelant le grand nombre de remèdes différens que les auteurs prescrivent pour la guérir, se trouve souvent fort embarrassé sur le choix de celui qu'il doit adopter, et son embarras est même d'autant plus grand, qu'il a plus cherché à s'instruire; car je ne parle pas ici de ces médecins, malheureusement trop nombreux, qui ne cherchent dans les auteurs qu'une recette pour chaque maladie, qu'ils appliquent dans tous les cas indifféremment. Dans leur incertitude, ces médecins se déterminent ordinairement pour le remède vanté par celui des auteurs dont la réputation est

le mieux établie, ou dont les avis leur ont réussi le plus souvent, ou bien encore, dans celui dans lequel ils ont le plus de cette espèce de confiance, dont on ne peut rendre raison, et qui est celle qu'on a le plus ordinairement dans les médecins; mais par malheur il arrive souvent que ce remède n'est pas celui qui convenoit le mieux dans la circonstance présente : or, le moindre inconvénient qui puisse résulter de cette erreur, est le retard de l'administration d'un remède plus approprié ; sans parler des maux irréparables auxquels elle peut donner lieu, et que les auteurs pourroient prévenir jusqu'à un certain point, en tâchant de déterminer de la manière la plus précise, les indications et contre-indications des remèdes qu'ils prescrivent. Ces considérations m'ont engagé à ajouter quelques réflexions à celles que M. *Taranget* a faites au sujet des observations qui sont insérées dans le Journal de médecine, cahier de septembre 1788. Quelques-unes de mes réflexions pourrout ne pas se trouver d'accord avec celles de M. *Taranget*, mais je tâcherai de les appuyer par les faits et par l'autorité des meilleurs écrivains, et

je me flatte que ce médecin verra aisément qu'elles n'ont été dictées que par le desir de contribuer, autant qu'il est en moi, à l'éclaircissement d'un point intéressant de pratique, qu'il a eu lui-même en vue, l'usage des vésicatoires dans quelques maladies de poitrine.

On ne peut trop louer M. *Taranget* sur la méthode qu'il a suivie dans le traitement des maladies qui font le sujet de ses observations : (*Voyez* cahier de septembre 1788). Il étoit urgent d'arrêter une hémoptysie aussi considérable que celle qui menaçoit les jours du malade de la première observation ; et dans un sujet dont la constitution avoit déjà été affoiblie par les retours fréquens de cette maladie, et par les nombreuses saignées qu'on lui avoit faites pour l'en guérir, il n'y avoit pas de remèdes plus convenables à employer que les astringens ; mais il étoit prudent de recourir d'abord aux astringens les plus doux, tels que la décoction de *symphytum*, acidulée avec l'eau de Rabel, qui a suffi avec les autres moyens accessoires pour calmer les accidens les plus graves. L'usage des astringens, en général,

demande beaucoup de circonspection, parce qu'il est difficile de déterminer jusqu'à quel degré on peut les donner sans troubler les évacuations naturelles, et qu'une très-petite dose de ces remèdes peut produire un très-grand effet à raison de l'irritabilité du sujet auquel on les administre. Des médecins fort habiles en redoutent surtout l'usage dans les hémorrhagies, parce qu'ils peuvent quelquefois les augmenter, ou les supprimer avant que la congestion soit dissipée. M. *Raulin*, dans son traité de la phthisie pulmonaire, rapporte, d'après *Hoffman*, l'histoire d'une femme qui fut prise d'une hémoptysie, qu'on arrêta par des astringens; l'hémorrhagie ne revint plus, et les règles, qui auparavant étoient fort abondantes, en furent supprimées; il s'ensuivit une oppression, une toux presque continuelle et des crachats purulens, visqueux et sanguinolens; la maigreur faisoit des progrès rapides, et les forces diminuoient de jour en jour. C'est ce qui arriva en partie au malade de M. *Taraget* après que l'hémoptysie eut été arrêtée par le moyen des astringens, mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on

n'auroit pas dû les employer dans ce cas. On convient généralement au contraire, que lorsqu'une hémoptysie est très-abondante, que le ton des solides est affoibli, que le pouls est foible et irrégulier, et que l'hémoptysie paroît mettre la vie du malade en danger, il faut l'arrêter sur-le-champ par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

Il eût été à désirer que M. *Tarantget* nous eût parlé de l'état du pouls de son malade, mais il y a lieu de présumer, d'après ce qu'il nous en a dit, qu'il étoit dans le cas que je viens de décrire. De sorte qu'il eût été probablement aussi dangereux d'employer la saignée qui pouvoit avoir été pratiquée fort à propos dans les premières attaques d'hémoptysie, parce qu'il pouvoit y avoir pour lors un état général de pléthore du système, accompagné de diathèse inflammatoire; or, dans ce cas, la saignée est le plus puissant de tous les remèdes, et il ne faut pas craindre de la réitérer tant que le pouls est accéléré et plein. M. *Cullen* prétend que c'est sur-tout la continuation de cette diathèse inflammatoire qui donne lieu de redouter les suites

fâcheuses de l'hémoptysie. Il conseille en conséquence de la détruire par les saignées plus ou moins copieuses et plus ou moins réitérées, suivant que les symptômes l'exigeront (a). La fièvre précédée de frisson, survenue le troisième jour au malade de M. *Taranget*, avec un point de côté, la raucité, l'expectoration et l'affoiblissement qui s'ensuivirent et qui augmentoient de jour en jour, confirment cette opinion de M. *Cullen*, et semblent indiquer qu'on auroit dû avoir recours à la saignée; mais il y a lieu de croire que M. *Taranget* avoit trouvé une contre-indication de ce remède, dans l'état du pouls et des forces de son malade. D'ailleurs, il y a apparence que l'hémoptysie n'étoit occasionnée que par une pléthore partielle des poumons, déterminée par le spasme ou l'irritation des petits vaisseaux de ces organes, en vertu de l'habitude, et sur-tout de l'exercice journalier du chant, auquel les devoirs de l'état du malade l'assujétissoient. Peut - être

(a) Elémens de médecine-pratique de *Cullen*; tome ij, chap. 3; et les notes de M. *Bosquillon*.

dira-t-on que , dans ce cas , pour diminuer la pléthore et la diathèse inflammatoire particulière des poumons , on auroit pu suppléer à la saignée par des scarifications sur la partie la plus voisine du lieu de la congestion ; mais il est probable que , dans cette circonstance , les scarifications n'auroient pas produit une évacuation assez prompte et assez abondante pour opérer l'effet qu'on se seroit proposé ; au lieu qu'un vésicatoire , appliqué sur l'endroit même où le malade avoit *sentì comme craquer le vaisseau qui avoit fourni le sang* , c'est-à-dire , le plus près possible de la partie affectée , modéra le spasme des petits vaisseaux du poumon , en occasionnant une dérivation vers la peau , par l'irritation subite et soutenue qu'il produisit sur ce dernier organe ; car si la suppuration qui suivit l'application du vésicatoire fut avantageuse au malade par la suite , ce n'est pas du moins à cette évacuation qu'il dut le soulagement subit qu'il éprouva dès les premiers jours.

Le succès a prouvé que les vésicatoires convenoient également dans la maladie qui fait le sujet de la se-

conde observation de M. *Taraget* ; mais il me semble que leur utilité n'étoit pas si évidente dans ce dernier cas que dans le précédent , à raison du mauvais effet qu'ils pouvoient produire. Il paroît que la toux habituelle, qui fatiguoit la malade depuis plusieurs années, étoit entretenue par une humeur âcre qui s'étoit fixée sur le poumon, à la suite d'une maladie aiguë de poitrine. Cette acrimonie, qui pouvoit être héréditaire, avoit probablement été augmentée , de même qu'elle pouvoit avoir été causée uniquement par les excès dans les veilles et le travail. Or il est souvent difficile de déterminer la nature d'une acrimonie ; elle est d'une espèce différente dans les différens cas : elle peut être scorbutique, scrophuleuse, syphilitique , rhumatismale, &c. Je crois que l'acrimonie scorbutique est celle que l'on contracte le plus souvent par les excès dans les veilles et le travail. L'acrimonie syphilitique est très-commune de nos jours ; je n'assurerai pas positivement que les vésicatoires sont contraires dans cette dernière espèce, parce que je n'ai pas été à même de l'éprouver ; *Baglivi* dit cependant, *quæ*

lue Gallicâ semel laborarunt , ab adhibitis vesicantibus summopere læduntur , in quocumque demum morbo adhibeantur(a). Mais je crois pouvoir affirmer, d'après ma propre expérience, qu'ils sont nuisibles dans les affections scorbutiques , et peut-être dans toutes celles qui tendent à la dissolution du sang, du moins lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré.

Je traitois depuis quelque temps, sans succès, une dame pour une douleur très-vive et opiniâtre dans l'angle de la mâchoire inférieure du côté droit, sans aucune apparence extérieure de fluxion sur cette partie. J'avois bien songé à l'application des vessicatoires pour faire dérivation de l'humeur irritante ; mais comme la malade avoit une affection scorbutique bien décidée, qui s'étoit manifestée par des lassitudes, des oppressions, sur-tout par la rougeur et le saignement de gencives, pour laquelle je lui faisois prendre en même temps des remèdes , et que j'étois persuadé que les cantharides pouvoient nuire dans cette affection, en

(a) BAGLIVI, *de usu et abusu vesicantium.*

augmentant la tendance du sang à la dissolution, j'avois toujours différé de les appliquer. Cependant, la douleur étant toujours très-vive, encouragé par l'opinion de deux médecins, dont les avis sont bien faits pour déterminer, MM. *Cullen* et *Bosquillon*, qui pensent qu'on doit peu s'occuper des effets des cantharides sur les fluides, (a) je pris le parti de faire appliquer un vésicatoire derrière l'oreille; mais j'eus bientôt lieu de m'en repentir. Deux jours après, la plaie parut livide; les gencives devinrent entièrement noires; l'intérieur de la bouche, la pointe de la langue et le voile du palais, furent parsemés de points noirs et presque gangréneux; les autres symptômes s'aggravèrent: dès ce moment, la plaie du vésicatoire se dessécha, j'eus recours à un gargarisme, fait avec le miel rosat, l'esprit de vitriol et l'infusion de cresson; je continuai l'usage des autres remèdes, tels que les bains, le petit-lait, les bouillons de poulet, altérés avec les feuilles de chicorée sauvage, de cresson, et les som-

(a) Elémens de médecine-pratique, art. 189, et suiv.

mités fleuries de millepertuis, les suc-
des plantes, les eaux minérales et un
régime approprié, et j'eus la satisfac-
tion de voir, quelque temps après, ma
malade parfaitement rétablie.

Il me semble que ce n'est qu'à la
vertu dissolvante des cantharides que
l'on doit attribuer les symptômes gra-
ves qui survinrent à ma malade, pres-
que immédiatement après leur appli-
cation, et qu'on peut conclure de ce
fait, qu'elles sont nuisibles dans toutes
les affections où le sang a une ten-
dence à la dissolution. Dans les affec-
tions de poitrine, que l'on soupçonne
être entretenues par une acrimonie, il
faut donc être très-attentif à en dis-
tinguer la nature, sur-tout lorsqu'on a
dessein d'y remédier par le moyen des
vésicatoires. Je ne doute pas que M. *Ta-
ranget* n'ait eu égard à cette considé-
ration dans le traitement dont il s'agit,
mais il ne falloit pas moins que sa sa-
gacité pour distinguer le degré d'af-
fection où l'application des vésica-
toires pouvoit être utile sans être nui-
sible. *Cavendum omnino ab usu ve-
sicantium*, dit BAGLIVI, *præsertim*
si aderit febris acrior, &c. cum habitu
gracili, præcedentibus vigiliis. Au

reste, il n'est pas surprenant que le cautère que l'on avoit fait ouvrir au bras gauche, n'ait pas produit les effets avantageux qu'on en attendoit. Il en est du cautère comme du vessicatoire; il peut attirer l'humeur viciée et la fixer sur la partie où on l'applique, tant que cette humeur est errante et mobile; mais lorsqu'elle est fixée sur une partie, et qu'elle l'est depuis long-temps, car il faut avoir égard à cette dernière circonstance, comme l'a observé M. *Pouteau*, il n'y a que la cautérisation ou un vessicatoire appliqué sur le lieu même de la douleur qui puisse l'en déloger. Or, il paroît qu'il y avoit déjà quelques années que l'humeur acrimonieuse étoit fixée sur la poitrine de la malade en question.

En convenant que dans le cas où la malade ne ressentoit pas plus de douleur dans une partie déterminée de la poitrine que dans une autre, M. *Taraget* avoit bien fait d'appliquer le vessicatoire sur la partie inférieure du sternum, le faisant déborder d'un pouce de chaque côté vers les côtes, par les raisons que j'aurai occasion d'exposer plus bas; j'observerai qu'il

me semble que c'est à tort qu'il a regardé cette partie comme la pointe de la pyramide cellulaire de la poitrine. *M. de Borden* est, je crois, celui qui a donné le premier ouvrage lumineux sur le tissu cellulaire, et celui dont les divisions, sur cet organe, sont adoptées par le général des médecins; or voici comment il s'explique: « C'est donc avec raison que l'on a regardé la totalité du poumon, de la plèvre et de ses productions (dans certaines maladies) comme une manière de pyramide cellulaire dont la base porte sur le diaphragme, et dont la pointe remonte jusqu'au col » (a). On ne peut donc rien changer à cette description du département du tissu cellulaire de la poitrine avant d'en démontrer le défaut, puisqu'elle sert de base à l'explication de plusieurs passages d'*Hippocrate* et de quelques phénomènes qui se rencontrent dans les maladies de poitrine; autrement on s'exposeroit au reproche d'avoir contredit; sans nécessité, un des plus grands médecins que la France ait produit.

(a) Recherches sur le tissu muqueux, art. 25.

D'après ce que j'ai dit plus haut, je crois donc que M. *Taranget* a conclu avec raison que les vésicatoires ne conviennent pas uniquement dans les maladies symptomatiques qui dépendent d'un hétérogène, dont l'apparition au-dehors, est le seul moyen curatif qui puisse être heureux. Ils conviennent également dans les maladies qui sont entretenues par le spasme des petits vaisseaux. Le succès, avec lequel on les applique journellement près de la partie affectée dans les maladies inflammatoires, en est une preuve évidente. M. *Pringle* pense que, dans ce cas, ils agissent plutôt comme antispasmodiques que comme un évacuant. C'est dans les mêmes vues que M. *Cullen* les conseille dans les fièvres et dans les hémorrhagies. Ce médecin prétend qu'ils modèrent le spasme des vaisseaux situés profondément, en occasionnant une dérivation vers la peau, et en y produisant un épanchement (a). Ne pourroit-on pas dire qu'ils produisent cet effet, en causant seulement une dérivation de l'action du principe de la vie, en la déterminant vers la

(a) Elém. de méd. prat. tom. j, art. 193.

surface, indépendamment de l'épanchement qui en est la suite? *Fordyce* conseille aussi, pour guérir une inflammation interne, d'exciter une inflammation extérieure par le moyen d'un vésicatoire (a).

On est donc en droit de conclure que c'est comme anti-spasmodiques que les vésicatoires ont opéré dans les deux maladies qui font le sujet des observations de M. *Taraget*, et c'est comme tels qu'on pourra les employer dans toutes les affections du poumon qui dépendront du spasme des petits vaisseaux de cet organe. Ils conviendront dans les hémoptysies qui sont entretenues par cette cause, soit que le spasme existe en vertu d'une disposition particulière, ou qu'il soit occasionné par un exercice violent et continué de la respiration. Ils conviennent particulièrement dans les hémoptysies qui surviennent chez des sujets épuisés par différens excès, ou par des

(a) *Elements of the practice of inflammation*, pag. 202. *Hippocrate*, liv. 2, de *Morbis*, conseille l'application du feu sur la poitrine et sur le dos dans les crachemens de sang, avant que le pus soit formé.

retours fréquens de cette maladie; chez lesquels il n'y a qu'une pléthore partielle et seulement une légère diathèse inflammatoire; chez ceux, en un mot, où la saignée causeroit un affoiblissement dangereux. Je crois encore qu'on pourroit les employer avec avantage dans les hémoptysies qui sont causées par un état général de pléthore du système, et accompagnées de diathèse inflammatoire; après avoir fait toutefois des saignées suffisantes pour diminuer ces deux états. Tout le monde sait que les saignées excessives disposent aux rechûtes, à raison de la faiblesse qu'elles occasionnent, et qu'elles tendent à augmenter la pléthore; je crois donc que, pour obvier à ces inconvéniens, il pourroit être avantageux dans les hémoptysies d'achever de dissiper la diathèse inflammatoire et le spasme des petits vaisseaux qui l'accompagne, par le moyen d'un vésicatoire appliqué sur la partie la plus voisine, plutôt que de s'obstiner à vouloir produire cet effet seulement par le moyen de la saignée. Il est, sans doute, inutile de dire qu'il faudroit ne point appliquer des vésicatoires sur la poitrine, dans le cas où le malade seroit

affecté d'une humeur âcre , vague et très-mobile , telle que celle de la goutte par exemple , et que leur irritation pourroit déterminer à se porter sur la poitrine.

Les vessicatoires conviennent aussi dans les toux habituelles qui sont causées par des spasmes ou par l'irritation de quelque humeur âcre , fixée sur le poumon ; dans ce dernier cas , ils agissent souvent comme anti-spasmodiques et comme évacuans. Ils conviennent aussi dans le commencement de la phthisie pulmonaire , mais cette indication peut se rapporter à l'une ou l'autre de celles que nous venons d'exposer. Ils sont nuisibles lorsque la phthisie est déjà fort avancée , parce que la maladie a pour lors contracté , le plus souvent , un caractère scorbutique. Il arrive cependant quelquefois qu'ils peuvent être utiles même dans le dernier degré de cette maladie. *M. Pervinquier*, mon confrère et digne ami , rapporte , dans une excellente thèse sur les cautères dont il est l'auteur , et qu'il a soutenue avec beaucoup de succès dans l'Université de Montpellier , qu'un Anglois qu'une fièvre lente et une expectoration abon-

dante de pus avoient réduit au dernier degré de marasme , avoit été guéri par le moyen d'un vésicatoire qu'un apothicaire lui avoit appliqué sur la partie antérieure du thorax , dans un temps où il avoit été condamné par plusieurs médecins. Mais indépendamment de ce fait , je crois qu'il est rare que les vésicatoires conviennent en pareil cas. Au reste , toutes les fois qu'on les emploiera dans les vues de modérer un spasme occasionné par l'irritation d'une humeur âcre, ou d'attirer cette humeur au-dehors , il faut, comme je l'ai déjà dit , tâcher de connoître la nature de l'acrimonie qui existe , et s'abstenir de leur usage dans toutes les affections où le sang a une tendance à la dissolution. On peut rapporter , je crois , à ce que je viens de dire , toutes les contre-indications qui peuvent naître de la nature des maladies de poitrine , dans lesquelles les vessicatoires me paroissent convenir. Il m'a semblé qu'il eût été hors de propos de parler ici des autres contre-indications qui tiennent à des circonstances étrangères à ces maladies. On doit consulter , à ce sujet , le précieux ouvrage de Baglivi : *De usu et abusu*

vesicantium. J'ai cru qu'il étoit aussi étranger, à mon sujet, d'exposer les remèdes qui peuvent ou qui doivent concourir avec l'usage des vésicatoires à guérir ces maladies, et d'indiquer les cas où l'on doit préférer les autres espèces d'exutoires.

Quant à l'élection du lieu d'une poitrine malade, où l'on doit placer le vésicatoire lorsqu'il est utile d'en appliquer un sur cette partie, je vais suivre pas à pas M. *Taranget* dans tous les raisonnemens qu'il a faits pour établir ses principes à ce sujet. J'exposerai franchement ma manière de voir, et j'en déduirai les conséquences qui me paroîtront les plus justes. Pour éclaircir cette dernière question, M. *Taranget* rapporte une observation, qu'il croit propre à la résoudre en partie. Il s'agit d'un homme très-délicat et très-maigre qui, après quelques courses forcées, fut pris de fièvre avec frissons, oppression, point de côté et crachement de sang. Malgré tous ces symptômes, le pouls n'étoit ni plein ni roide; aussi l'estimable professeur de Douai ne fit point saigner son malade; mais comme la douleur de côté s'étendoit jusque dans

le vide de la clavicule, il lui fit appliquer dans ce dernier endroit, un vessicatoire, et six heures après la douleur de côté et l'oppression cédèrent.

M. *Tarauget* fut dirigé dans le choix du lieu de cette application, par les principes suivans : *Les maladies aiguës de poitrine, dit ce médecin, ont ordinairement un siège circonscrit marqué par une douleur locale ; mais qui souvent se propage et semble trouver un écho dans quelque partie correspondante. Ainsi, il pourra y avoir, en quelque sorte, douleur directe et douleur réfléchie. Dans le premier cas, il me semble qu'on ne peut choisir au topique d'autre place que celle de la douleur, et alors la partie ulcérée par le topique, devient l'écho de la douleur directe, &c. Si nous raisonnons juste, continue toujours M. Tarauget, que peut être, dans l'intention de la nature, la douleur qu'elle excite ailleurs que dans la partie malade, et que nous appelons douleur réfléchie ? C'est, en quelque sorte, un vessicatoire qu'elle se met à elle-même, ou, si l'on veut, une irri-*

tation qu'elle excite dans cette partie, et qui détermine les humeurs à s'y porter. En un mot, elle indique l'endroit par lequel elle expulseroit l'humeur morbifique, si par ses propres forces elle pouvoit lui ménager une issue; mais comme dans ce cas elle est ordinairement impuissante, il faut seconder ses vues en appliquant, sur l'endroit qu'elle indique, un vessicatoire qui, par son irritation, favorise le transport de l'humeur morbifique, et lui donne une issue par la plaie qu'il occasionnera. Voilà, si je ne me trompe, une conséquence juste, tirée d'un principe qui ne l'est pas.

Dans les maladies aiguës de poitrine, la douleur locale s'étend quelquefois, vers les omoplates, tantôt vers le sternum ou une autre partie; mais la propagation de cette douleur, qui se fait ordinairement en raison de l'intensité de la cause de la maladie, n'est-elle pas due, comme l'a dit M. *Ponjeau*, à la correspondance des parties auxquelles elle s'étend avec le siège principal de l'affection, soit que cette correspondance se fasse par des irradiations nerveuses, ou par la con-

tinuité des membranes affectées ? Je pourrois rapporter des exemples très-nombreux de ces communications sympathiques de douleur par la continuité des membranes, même dans des organes différens (a). Dans les cas éminemment inflammatoires, la propagation de la douleur ne doit-elle pas encore être attribuée à la dilatation excessive des ramifications des artères ? Il me semble qu'il est bien plus naturel d'attribuer cette propagation de la douleur à ces causes qui tiennent aux loix de l'économie animale, et à la nature de ses parties affectées, que de la regarder comme un effort salutaire du principe de la vie ; effort qu'il est souvent difficile de distinguer d'avec les symptômes de la maladie, et qui est toujours impuissant, lorsqu'il survient

(a) *In peripneumoniâ non tantum pu'mo sentit inflammationis noxam, sed et reliqua organa vicina trahuntur in afflictionem.* REGA, de sympathiâ, cap. 17, ubi de consensu partium pectoris.

Rega rapporte dans le même article un passage de Morton : *A tuberculis aliquandò obsidentibus infimos pulmonum lobulos oritur tussis continua, itâ ob membranarum continuitatem per partium consensum omnia organa afficiuntur.*

avant l'élaboration convenable de l'humeur morbifique.

Si M. *Taranget* avoit borné son principe aux *douleurs réfléchies* qui s'étendent vers le col, on auroit pu croire qu'il avoit été porté à l'adopter, d'après les préceptes de *Pécole de Cos*, que M. *De Bordeu* a si bien développés dans ses recherches sur le tissu muqueux, où il expose que le col, la gorge et les parotides, sont les aboutissans, et les égoûts naturels de la poche cellulaire de la poitrine ; mais il l'a étendu à toutes les *douleurs réfléchies* de la poitrine, (a) par conséquent il n'a point eu égard aux sentences d'*Hippocrate* : d'ailleurs M. *Taranget* pour établir son principe, n'exige pas même qu'il y ait des signes certains d'un commencement de métastase. Il suppose seulement cette intention à la nature, supposition qui me paroît bien gratuite, puisque si le transport de l'humeur morbifique avoit lieu, indépen-

(a) Quoiqu'il fût plus convenable de dire *douleur propagée*, que *douleur réfléchie*, je me sers de cette dernière expression pour éviter la confusion qui peut naître de la différence des mots pour exprimer la même chose.

damment du trouble plus ou moins grand, mais presque toujours sensible, que ce transport occasionneroit dans l'économie animale, la douleur dans le siège principal de la maladie, diminueroit à mesure que l'humeur irritante l'abandonneroit, pour aller porter son impression délétère sur une autre partie; ce qui est contraire à l'expérience journalière. Tous les médecins conviendront que quoique dans une maladie aiguë de poitrine, la douleur d'abord circonscrite s'étende peu à peu vers les parties voisines, elle reste toujours la même, à moins qu'elle ne change entièrement de place, mais pour lors il y a métastase, ce qui revient à notre principe. Il est donc évident d'après les faits, que les douleurs propagées que M. *Tarandet* appelle *Douleurs réfléchies*, ne sont que des irradiations de la douleur principale, ou pour mieux dire, des douleurs sympathiques, et non pas des irritations que la nature excite pour attirer l'humeur morbifique vers les parties auxquelles elles s'étendent.

Mais dira-t-on peut-être, l'observation dans laquelle M. *Tarandet* a fait une si heureuse application de ses principes, prouve au moins en faveur de

sa théorie, je crois le contraire; ce fait prouve seulement ce que tout le monde sait, la communication du tissu cellulaire externe avec l'interne, et la puissance qu'ont les vésicatoires de réveiller l'action du tissu cellulaire, et d'attirer vers le lieu de leur application une humeur répercutée, lorsque cette humeur n'est pas encore fixée depuis longtemps sur la partie qu'elle affecte, et qu'elle n'a pas encore acquis un grand degré d'acrimonie; car dans ce cas un vésicatoire, appliqué sur un endroit éloigné de la partie affectée, seroit insuffisant pour y attirer l'humour morbifique, au lieu qu'en le plaçant sur le lieu même de la douleur, il attireroit, sans obstacles, l'humour nuisible au-dehors par la voie la plus courte, feroit cesser, par ce moyen, l'irritation, et contribueroit à réintégrer la circulation. D'ailleurs, cette pratique a pour elle le succès de tous les temps. Les anciens employoient les sinapismes sur la partie affectée. *Turquet* de Mayerne a été, dit-on, le premier qui a fait appliquer un vésicatoire sur le siège de la douleur; il a été suivi par *Pringle*, *Joubert*, *Fordyce*, *Bordeu*, *Pouteau*,

Cullen et tous les bons praticiens de nos jours qui ne s'occupent que du siège principal de la douleur. De si grandes autorités suffisent, sans doute, pour faire respecter cette méthode, et pour nous engager à n'adopter, qu'avec beaucoup de circonspection, les modifications qu'on voudroit y ajouter.

J'ai dit plus haut que je croyois que c'étoit avec raison que M. T. *** choissoit le fond antérieur de la poitrine, un peu au-dessus du cartilage xiphoïde pour faire l'application des vésicatoires, lorsque le malade ne peut désigner précisément l'endroit qui le fait souffrir; mais je ne crois pas que cette pratique doive être fondée uniquement sur ce que les malades désignent ordinairement cet endroit, lorsqu'ils indiquent un local douloureux, quoique j'aie eu occasion de vérifier ce fait par mon observation et par le témoignage de quelques auteurs. Je crois que la plupart des maladies chroniques de la poitrine, sans douleur fixe ou marquée, sont occasionnées par une fluxion d'une humeur délétère, sur tout le tissu cellulaire de cette partie; et que lorsque cet engorgement est assez considérable pour faire tension et poids, il

occasionne un tiraillement aux parties du tissu cellulaire qui cèdent le moins à raison de leur resserrement, telles que celles qui se trouvent sous le sternum et le long de la colonne épinière, où les malades ressentent souvent les plus vives douleurs, et où se trouvent les étranglemens du tissu cellulaire qui séparent les deux poches de la poitrine, et concourent à diviser les cavités du corps en deux parties égales. S'il n'y avoit qu'un côté affecté, et qu'il n'y eût point de douleur locale, il seroit peut-être égal d'appliquer le vésicatoire sur une partie quelconque de ce côté, à moins qu'on n'eût égard à la disposition que les humeurs ont à se porter en bas par leur propre poids ; mais comme il est souvent difficile de distinguer quel est le côté affecté, et que souvent ils le sont tous les deux, il est plus prudent d'appliquer le vésicatoire sur la partie inférieure du sternum, en ayant soin de le faire déborder de chaque côté vers les côtes : avec cette précaution, il dissipera plus sûrement l'engorgement des deux côtés ; car, malgré qu'il y ait une communication entre toutes les parties du tissu cellulaire, on sait que la péné-

trabilité de cet organe est un peu dérangée par les différens étranglemens.

Enfin, pour revenir à l'élection du lieu où l'on doit placer les vésicatoires dans les maladies aiguës de poitrine, je crois avoir démontré que le précepte d'appliquer ces topiques dans le lieu le plus voisin du siège de la douleur principale, est celui qui doit servir de règle. Il me semble aussi que j'ai détruit toutes les indications que M. T.*** a tirées de sa théorie contre ce principe ; mais comme il n'y a point de règle générale sans exceptions, c'est à cette loi qu'il faut rapporter la conduite de *Pouteau*, lorsqu'il appliqua le vésicatoire entre les deux mamelles, dans le cas d'une perte de sang, accompagnée de douleurs vives à l'utérus. On connoît l'action particulière des cantharides sur les voies urinaires ; on doit donc éviter, autant qu'il est possible, de les appliquer trop près de ces organes, dans la crainte d'y causer une irritation qui pourroit se communiquer à l'organe même que l'on auroit dessein de guérir, à raison de la contiguité des parties. On est même d'autant mieux autorisé à s'écarter de la règle géné-

rale dans les maladies de l'utérus, que, connoissant parfaitement la sympathie intime qui règne entre cet organe et les mamelles, on est presque sûr d'opérer une révulsion avantageuse en excitant une irritation sur cette partie (a).

Dans tous les cas de maladies internes, où l'on a des raisons pour ne pas placer le vésicatoire sur le lieu le plus voisin du siège de la douleur, on seroit sans doute beaucoup moins embarrassé sur le choix de l'endroit où l'on doit l'appliquer, comme l'a fort bien observé M. T. * * *, si l'on connoissoit parfaitement toutes les sympathies, tant générales que particulières des organes entre eux, toutes les espèces de métastases, et si l'on pouvoit distinguer celles d'usage d'avec celles qui ne sont que des caprices de la nature. Il faut convenir qu'il nous manque encore beaucoup de choses sur cet objet; mais les connoissances des médecins, à cet égard, sont-elles aussi bornées que M. T. * * * sem-

(a) *Hippocrate* conseilloit d'appliquer les ventouses au-dessous des mamelles dans les cas de ménorrhagies.

ble le faire entendre? Je ne le crois pas. Nous ignorons, à la vérité, les loix primordiales ou les principes des sympathies et des métastases; mais n'est-ce pas un grand point pour la pratique que nous connoissions l'existence de ces correspondances entre les différens organes, et les conditions sensibles, sinon nécessaires, qui augmentent la force des sympathies? Outre les observations que l'on trouve éparées dans différens auteurs, on peut voir, dans les ouvrages de M. *Barthez*, un grand nombre de faits bien vus, que ce savant médecin a recueillis, et qui prouvent, d'une manière incontestable, les sympathies qui existent entre les nerfs, entre les vaisseaux sanguins, entre les différentes parties du tissu cellulaire, entre les organes qui se ressemblent dans leurs structures et dans leurs fonctions, soit que ces organes soient placés symétriquement dans les moitiés verticales et latérales du corps, ou dans des régions qui sont très-éloignées entre elles. On y trouve également des exemples nombreux de communications sympathiques, d'affections entre les organes voisins, et entre les membranes qui sont

jointes par continuité, &c. Toutes ces sympathies reconnues, il est aisé de concevoir que la sympathie, entre deux organes, doit être d'autant plus forte, qu'ils ont plus de correspondance entre eux par l'union de leurs nerfs, de leurs vaisseaux sanguins, ou par la continuité de leurs membranes, qu'ils sont plus voisins, et qu'ils sont placés dans la même moitié du corps. Il y a lieu de présumer que les métastases, se font suivant les loix de ces sympathies. A la vérité, il seroit à désirer qu'on classât tous les faits qui peuvent se rapporter à un même genre de sympathie, et qu'on déterminât, par l'observation, quelles sont les affections sympathiques qui surviennent le plus souvent, à raison de la correspondance de tel organe lésé avec les autres organes. Un pareil travail, exécuté par un homme habile, seroit sans doute plus utile à la pratique de la médecine, que la recherche des causes primitives des sympathies; mais les connoissances acquises sur cet objet suffisent pour nous faire distinguer les affections sympathiques, d'avec les affections primitives desquelles elles dépendent, et pour nous empêcher d'ap-

pliquer des topiques sur le lieu *de la douleur réfléchie*, lorsque nous n'avons point de raisons pour éviter de les placer sur le siège de la douleur directe. C'est sur-tout dans le traitement des fluxions, et pour l'application des topiques que la connoissance des sympathies est d'une grande utilité.

M. T.*** combat l'opinion de M. *Pouteau* qui prétend que, pour placer des vésicatoires avec tout l'avantage possible, il faut avoir égard aux loix de la circulation, c'est-à-dire, aux départemens de l'aorte ascendante et descendante, parce que ce sont les artères qui, par leur expansion, compriment de toute part le tissu cellulaire qu'elles pénètrent, et poussent les humeurs au-dehors(a). M. T.*** fonde ses objections, 1°. sur ce qu'on retrouve toutes les loix et tous les produits de l'irritation dans des parties dépourvues sensiblement de vaisseaux sanguins; 2°. sur ce que l'effet d'une irritation vive sur une artère est d'en resserrer le calibre, et de rendre son

(a) Mélanges de chirurg. pag. 86, 88, &c.

battement plus étroit. Sans adopter la théorie du célèbre chirurgien de Lyon, dans tous ses points, je crois devoir faire observer que ces objections ne la détruisent point, et que leur solution tient à la connoissance des loix générales des sympathies que j'ai indiquées plus haut. *Un atôme de tabac tombe sur mon œil, dit M. T.***, j'éprouve à l'instant une irritation brûlante, et mes larmes dépayées roulent le long de ma joue. Ce petit vésicatoire momentané a-t-il rencontré, dans ma conjonctive, des vaisseaux sanguins assez saillans pour pousser l'humeur des larmes dans les cellules des extrémités?* Pourquoi recourir à l'irritation des vaisseaux sanguins, puisque la cause de ce phénomène est si manifeste? N'est-il pas évident que ce phénomène est produit par l'irritation des conduits de la glande lacrymale qui descendent dans l'épaisseur de la conjonctive, et la percent en dedans vers le bord supérieur du tarse, (a) ou bien au moins par l'irritation de cette tunique qui

(a) Exposition anatomique de *H inflow*; Traité de la tête, pag. 566.

la communique par continuité à ces conduits? *M. de Borden* a très-bien fait voir que l'action des forces toniques est la cause principale des mouvemens des vaisseaux excrétoires des glandes. C'est donc l'augmentation du mouvement tonique dans les conduits excrétoires de la glande lacrymale, qui cause le flux abondant des larmes à la suite de l'irritation de l'œil par quelque matière âcre (*a*). D'après cela, quelque défectueuse qu'on suppose la théorie de *M. Pouteau*, je présume qu'il auroit désavoué l'application de son principe, à l'explication de ce phénomène.

Quant à l'objection que *M. T.**** tire de l'effet de l'irritation sur une artère, c'est-à-dire le resserrement de son calibre, elle est nulle, si cet effet n'a pas lieu réellement, comme le pensent plusieurs médecins célèbres. Je sais que cette opinion de *M. T.**** est celle de *Haller* (*b*); mais il me semble que *Whytt* l'a combattue d'une manière bien propre à faire

(*a*) *Barthez*, Nouveaux élémens de la science de l'homme, chap. 5, 2^e section.

(*b*) Mémoires sur les parties sensibles, &c. vol. iv. pag. 113 et 114.

naître des doutes. « Si une artère irritée, dit ce savant, pouvoit se vider aussi aisément que la vessie se vide de l'urine qu'elle contient, et si elle ne se remplissoit pas de nouveau plus promptement que ce dernier organe, l'irritation auroit l'effet que lui attribue mon illustre adversaire ; mais puisque les artères reçoivent continuellement le sang du cœur, il est aisé de voir que toutes les fois que les contractions alternatives des petites artères d'une partie quelconque seront fort augmentées par une irritation considérable, non-seulement l'action du sang en sera augmentée, mais encore le calibre des artères et de leurs ramifications deviendra plus grand, et elles recevront une plus grande quantité de sang qu'à l'ordinaire » (a). Cette conséquence semble confirmée par les expériences même de MM. *Haller* et *Spallanzani*, faites sur des animaux à sang froid. Ils ont vu que la piqûre d'un vaisseau du dernier rang a toujours déterminé, vers cet endroit, un

(a) Observations on the sensibility and irritability of the parts of men and others animals.

mouvement rapide du sang des vaisseaux voisins. M. *Barthez*, qui cite ce phénomène, l'attribue à la convulsion sympathique de ces vaisseaux.

Mais quand l'effet primitif de l'irritation seroit, comme je le crois, d'occasionner un spasme dans l'extrémité des artères, l'effet secondaire, c'est-à-dire, l'effet de ce spasme qui seroit nécessairement d'exciter la réaction du système artériel, causeroit également l'augmentation de leur calibre, en y attirant une plus grande quantité de sang, comme cela est prouvé dans les fortes irritations de l'œil par la rougeur et l'engorgement des vaisseaux de la conjonctive, qui dans l'état de santé, ne donnent passage qu'au serum ou à la lymphe. Je pourrois citer à l'appui de ce raisonnement M. *Cullen* (a).

Tous ces faits indiquent, si je ne me trompe, que les humeurs peuvent être déterminées par une irritation à se porter vers une partie suivant les loix de la circulation du sang, et cela est prouvé par l'observation journalière. J'ai une malade qui m'est bien chère, et qu'une toux violente et habituelle depuis plus

(a) *Elémens de médecine pratique*, art. 245, 246.

de soixante ans rend sujette depuis quelques années à des engorgemens des vaisseaux du cerveau, qui sont suivis d'éblouissemens, de difficulté de parler, d'engourdissement dans les bras, et par fois de perte de connoissance. M'étant trouvé plusieurs fois à l'invasion de ces accidens, je les ai fait disparoître assez souvent, en faisant seulement des frictions un peu fortes, et continuées avec des linges imbibés d'eau de Cologne, ou des Carmes, sur la partie interne et inférieure de l'avant-bras et sur toute la main, afin de déterminer le sang à se porter dans ces parties, et de rétablir par ce moyen la liberté de la circulation. On dira peut-être que cette guérison doit être attribuée plutôt à un effort salutaire de la nature, qu'au moyen que j'ai employé. J'ai pour moi les succès réitérés dans les mêmes circonstances : d'ailleurs je cite un cas particulier, et je ne veux pas donner ce traitement pour règle dans les cas un peu graves.

Mais la pratique de plusieurs médecins qui ont arrêté des hémorragies en faisant tenir les pieds et les mains dans l'eau froide, ou en appliquant des linges mouillés sur quelque partie du corps,

offre une preuve incontestable du principe que j'ai établi. Peut-on douter que le froid ne soit un stimulant, et qu'il n'agisse comme les autres remèdes de cette classe, en occasionnant une détermination vers la surface? Je crois donc être en droit de persister dans ma conclusion. C'est aux médecins à estimer le rapport qu'il peut y avoir entre l'action des vésicatoires et celle des autres stimulans. J'observerai en passant, qu'il me paroît avantageux d'adopter la division que M. *Cullen* a faite des stimulans en trois classes, où degrés; savoir, *les épispastiques* qui excitent seulement la chaleur dans une partie, *les rubéfiens* qui excitent la chaleur avec un certain degré d'inflammation, et enfin *les vésicatoires* (a).

Quant aux phénomènes que M. *T.**** regarde comme analogues à l'irritation causée par l'application d'une substance stimulante sur les organes quelconques, tels que le grincement des dents, et les maux de cœur dépendans d'une sensation désagréable des nerfs auditifs, tout le monde sait que ces affections sympathiques dépendent de

(a) Lectures on the materia medica, p. 31.

l'union de la portion dure des nerfs auditifs avec les nerfs maxillaires supérieurs et inférieurs, et la seconde paire vertébrale qui communique à son tour avec le grand nerf sympathique, &c. Ces phénomènes tiennent donc à la sympathie des nerfs entre eux, de même que les phénomènes d'un autre genre tiennent à la sympathie des organes qui l'éprouvent ; d'où je conclus que c'est à tort que l'on prétend rendre raison de tous les phénomènes relatifs aux sympathies par une seule et unique loi, qu'il faut avoir égard à chaque genre de sympathie et à la combinaison de ces différens genres, et que sans cette considération, on peut se tromper sur le choix du lieu le plus avantageux pour être le terme d'une révulsion ou d'une dérivation. A la vérité, on peut dire avec *Whytt* que les nerfs étant les seules parties sensibles, et étant répandues à l'infini dans tout le corps, doivent être les seuls instrumens de toutes les sympathies. Mais, n'avons-nous pas de fortes raisons de croire que les nerfs ne sont pas les seules parties du corps animal douées de la sensibilité, puisque cette faculté se manifeste souvent dans des

parties absolument dépourvues de nerfs, comme la dure-mère (a), par exemple ? Dire que les nerfs sont trop déliés, ou ont été oblitérés dans les parties où les anatomistes ne peuvent les distinguer, n'est-ce pas porter trop loin la ressource des suppositions ? je crois donc que les nerfs étant répandus dans toutes les parties du corps, et étant en même temps les organes les plus sensibles, tandis que les autres parties ont une sensibilité moins grande, mais réelle ; je crois donc, dis-je, que les nerfs participent à toutes les sympathies, mais je ne crois pas qu'ils en soient les organes uniques et essentiels.

Quoiqu'il en soit, la théorie des fluxions me paroît s'accommoder fort bien avec les loix des sympathies que j'ai indiquées d'après les auteurs, et je crois qu'on peut en déduire une méthode de traitement fort avantageuse. Dans une fluxion, comme l'a fort bien remarqué M. *Taranget*, il y a deux temps, celui de sa formation, et celui de son état. Lorsqu'une fluxion se forme,

(a). *Barthez*, Nouveaux élémens de la science de l'homme, chap. 4, sect. 2.

il faut avoir recours aux irritations révulsives, et par conséquent appliquer les vésicatoires sur des parties éloignées de celles où se fait l'engorgement, parce que si on les appliquoit sur la partie affectée, il seroit à craindre que leur irritation ne déterminât les humeurs à s'y porter en plus grande abondance, et n'augmentât l'engorgement; au lieu que, lorsque la fluxion est formée, on ne peut la résoudre que par une irritation dérivative, c'est-à-dire, en l'excitant sur le lieu le plus voisin de la partie affectée; c'est le principe des médecins de tous les temps; mais lorsque par *leur état stationnaire*, dans le siège d'une fluxion, les humeurs ont acquis des qualités qu'elles n'avoient pas au moment de leur arrivée, qu'elles sont converties en pus, par exemple, je crois, comme je l'ai dit plus haut, que les vésicatoires conviennent moins. Dans ce cas *Hippocrate* conseilloit l'application du feu, et *Prosper-Alpin* rapporte que cette méthode étoit fort estimée parmi les Egyptiens. Mais cette discussion est étrangère à l'objet dont j'ai eu dessein de m'occuper; l'usage des différens exutoires a fixé l'attention d'une com-

pagnie savante, qui en a proposé la détermination pour le sujet d'un de ses prix. Nous devons attendre des efforts des concurrens, des règles lumineuses et précises sur cet objet, et qui serviront à rectifier celles que je viens de proposer; car je suis bien éloigné de croire avoir dit tout ce qu'il falloit dire.

Tantum quæ mihi meliora visa sunt obtuli.

OBSERVATIONS

Sur des fièvres inflammatoires bilieuses, dont trois ont été suivies de pemphigus (a), qui a paru en être la crise; par M. SALABERT, médecin, chirurgien-major des Chasseurs royaux de Provence, à Antibes:

..... Omnisque humana cognitio pendet ac dependet ab experientiâ, sine quâ nihil verî, nihil saltem certi habemus.

FR. DELEBOE SILVII, *prax. med. cap. trac. 5, §. 414.*

Il importe sans doute à l'avance-

(a) Voy. le Journal de médecine, vol. lxxx, pag. 178 et suiv.

ment de l'art de guérir, que chacun de ses ministres attentif dans sa pratique, scrupuleux dans sa manière d'observer, exact et vrai, quand il décrit les faits insolites ou neufs, qu'il a rencontrés dans sa carrière, se hâte cependant de communiquer les observations qui lui sont particulières, quand elles peuvent servir à éclairer la pratique, à diriger le diagnostic et assurer le pronostic. C'est pour remplir, autant qu'il est en moi, ce devoir essentiel, que je publie les observations suivantes.

Les fièvres intermittentes, rémittentes, catarrhales et saburrales (a), ont régné durant le printemps de cette année 1789, dans la partie de la Provence que j'habite : toutes celles que j'ai eu à traiter dans l'hôpital militaire d'Antibes, ont cédé aux émétiques plus ou moins répétés; les cathartiques m'ont

(a) Cette manière de désigner l'espèce des fièvres par un adjectif, qui indique la diathèse dominante est vicieuse, sans doute, sous plusieurs rapports; elle suppose la méthode synthétique, qu'on ne sauroit trop-tôt, et trop entièrement abandonner, pour y substituer l'analyse. Nous ne l'avons adoptée ici que pour suivre l'usage établi, et éviter d'inutiles longueurs.

paru peu nécessaires, et je ne les ai employés que comme des moyens auxiliaires : les fébrifuges, et sur-tout le quinquina, n'ont point trouvé place dans ces maladies, que le second émétique donné à l'entrée du frisson, faisoit ordinairement cesser avant le quatrième ou cinquième accès.

Les chaleurs de l'été, quoique très-modérées pour le climat, ont apporté quelques changemens dans le caractère et dans la marche des maladies intercurrentes; les fièvres continues ont succédé aux rémittentes, et les diathèses inflammatoires et bilieuses ont sensiblement dominé dans toutes les maladies des mois de juillet et août; le temps de l'irritation a été le plus long : en général, il comprenoit le premier septenaire. Durant cette première époque, tous les symptômes avoient une intensité, une véhémence vraiment effrayante. Le pouls étoit dur, plein et précipité; la respiration haute et fréquente; la bouche sèche, sale et amère; les envies de vomir annonçoient l'invasion de la maladie, et cédoient qu'après les évacuations copieuses de bile, déterminées par les émétiques; la tête étoit douloureuse,

un bourdonnement d'oreilles continuuel fatiguoit considérablement le malade; la peau étoit sèche, brûlante et parcheminée; toutes les sécrétions étoient arrêtées, ou considérablement diminuées; la petite quantité d'urine, que rendoient les malades, sortoit difficilement, et avec une sensation de chaleur presque douloureuse. Cet état violent n'étoit que médiocrement calmé par deux saignées, ordinairement placées dans le premier jour, ou dans la nuit qui le suivoit; les émétiques, qu'il falloit le plussouvent répéter, opéroient, en déterminant des évacuations, un amendement sensible; l'emploi des cathartiques, placés dans le second jour du premier quartenaire, sembloient également agir d'une manière avantageuse (a). C'est à l'aide de ces moyens actifs, mais fortement indiqués, qu'ar-

(a) Durant certe première époque de la maladie, les bains tièdes sembloient indiqués; et ce moyen de calmer l'irritation des solides, de diminuer leur excessive tension, de combattre efficacement le spasme des vaisseaux de la peau, sembloit s'offrir de lui-même, et nous l'aurions employé, si la crainte de nous trop écarter des routes tracées ne nous avoit retenus; mais cette crainte nous ne l'excusons pas.

70 FIEVRES INFLAMMATOIRES ,
rivoit la seconde époque de la maladie ; c'étoit par la diminution de tous les symptômes que s'annonçoit la coccion ; son travail se faisoit ordinairement sans trouble , et sans événemens fâcheux. La réaction des forces vitales , sur l'obstacle morbifique , s'opéroit d'une manière satisfaisante ; les solides étoient dans cet état , qu'on doit chercher à établir ; celui qui semble le plus favoriser leurs actions sur les liquides toujours plus ou moins détériorés par la maladie.

Les moyens employés durant cette seconde époque , se réduisoient à une ample boisson de petit-lait , acidulé par la crème de tartre , auquel on ajoutoit un demi-grain de tartre émétique par pinte , comme un moyen de faciliter la diaphorèse , et de combattre avantageusement le spasme des petits vaisseaux ; ce second temps ne duroit ordinairement que quatre jours.

Le redoublement du onzième jour , communément plus véhément que ceux des quatre jours précédens , sans cependant présenter aucun symptôme alarmant , amenoit , avec sa rémission , les premières évacuations critiques : l'hypostase des urines et leur sédiment blanchâtre , plus ou moins abondant ;

une légère tuméfaction du bas-ventre, qu'une ou plusieurs évacuations jaunes, liées, et décidément critiques, faisoient ordinairement cesser; des sueurs plus ou moins abondantes, et toujours salutaires; tels étoient les moyens à l'aide desquels s'opéroit la solution de ces maladies. Ce dernier temps de leur durée, n'excédoit pas ordinairement six jours. Les seuls moyens que nous ayons mis en usage alors, sont quelques minoratifs; encore n'ont-ils été donnés qu'avec la plus grande circonspection, dans la crainte de dévoyer, dans la route qu'elle s'étoit choisie, la matière des crises.

Tels sont les phénomènes communs, à onze malades qui, durant les mois de juillet et août, ont été traités dans mon hôpital de la fièvre inflammatoire bilieuse, qui a régné durant ces deux mois. J'ai cru devoir exquissier rapidement ce tableau de l'épidémie régnante, afin de mieux établir ses rapports avec la maladie qui fait le sujet des trois observations suivantes; maladie qui, à plusieurs égards, sembleroit s'y rapporter entièrement, mais qui en diffère cependant par sa crise rare et inattendue.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé *Dulac* caporal des chasseurs royaux de Provence, âgé de 25 à 26 ans, fort, robuste, sanguin, ayant le visage haut en couleur, est entré à l'hôpital militaire d'Antibes, le 20 juillet à quatre heures du soir. Sa maladie avoit commencé le matin à dix heures, par un frisson violent, mais court; des envies de vomir insupportables, que n'avoit point diminuées un vomissement abondant de bile verte, et d'une amertume exaltée; la chaleur avoit suivi, elle étoit âcre et sèche: le mal de tête, qui s'étoit développé avec elle, étoit tel, que l'aspect de la lumière, ou le moindre bruit, faisoit pousser au malade des cris aigus. La soif étoit inextinguible, et les boissons chaudes réveilloient les envies de vomir; la respiration étoit haute et brûlante, le pouls véloce et dur; on sentoit de loin en loin quelques légers soubresauts dans les tendons; les envies d'uriner étoient fréquentes, et quelques gouttes d'urine brûlante et aqueuse étoient tout ce qu'elles produisoient. Une première saignée, de neuf onces trois gros, n'apporta
aucun

aucun soulagement à l'état du malade; dans le moment même de cette évacuation, il vomit beaucoup de bile; et le sang qu'elle fournit étoit recouvert d'une couenne pleurétique épaisse et parcheminée. La saignée fut répétée durant la nuit, et suivie du même vomissement que la première fois : celle-ci étoit de huit onces sept gros; le sang offroit les mêmes caractères inflammatoires; le malade eut, durant quelques heures, un sommeil interrompu et fatigant.

Comme l'irritation ne me parut que médiocrement calmée, j'ordonnai, le 21 au matin, une troisième saignée, et profitant du moment de relâche qui la suivit, je fis administrer l'émétique en lavage, qui remplit parfaitement mon attente, puisqu'en déterminant un vomissement abondant, son effet subséquent fut de faire cesser une douleur à l'estomac qui duroit depuis l'invasion : un lavement, qui fut donné à dix heures, ne fut point rendu.

A deux heures après midi, le malade étoit dans le même état que la veille, à la diminution près des symptômes inflammatoires, qui cependant

74 FIEVRES INFLAMMATOIRES,
n'étoient que médiocrement calmés;
la nuit fut fatigante par l'insomnie
et les envies de vomir qui reparurent.
La boisson fut, durant les premiers
jours, de la limonade nitrée que le
malade prenoit avec plaisir et en quan-
tité.

Le 22, il fut émétisé une seconde
fois: l'avantage que j'avois trouvé à
suivre cette méthode dans les mala-
dies de cette saison; l'effet toujours
salutaire de l'émétique, employé moins
encore comme évacuant, que comme
moyen sûr de faire cesser le spasme
des petits vaisseaux, et de rétablir
particulièrement l'action de ceux de
la peau, m'y déterminoit: le vomis-
sement fut, à peu de chose près, aussi
abondant et de même nature que la
veille; il fut même suivi de quelques
selles, mais la peau resta sèche et par-
cheminée; l'exacerbation ne fut ni re-
tardée, ni diminuée, les urines ne
coulèrent pas plus que les jours pré-
cédens.

Le 23, les mêmes phénomènes re-
parurent à la même heure, c'est-à-
dire, que la rémission, qui avoit eu
lieu à quatre heures du matin, fut
troublée à onze par l'exacerbation. Un

lavement, donné le soir, fut, avec la limonade nitrée que le malade ne cessoit point de desirer, les seuls remèdes employés ce jour là.

L'empâtement du bas-ventre, la saleté de la langue indiquoient un cathartique; il fut administré le 24, à quatre heures du matin, et le malade fut considérablement évacué: des selles abondantes et bilieuses assouplirent le bas-ventre, les urines coulèrent assez abondamment; la chaleur interne et la soif étoient sensiblement diminuées; mais l'exacerbation revint à la même heure que les jours précédens, et avec elle se développèrent les mêmes symptômes; leur intensité ne paroissoit que peu ou point diminuée. La peau surtout restoit dans son premier état. Un lavement, qui fut donné le soir, et qui ne fut point rendu, peut être regardé comme la cause de la diminution assez sensible des agitations et de l'insomnie de la nuit.

Le 25 et le 26, la maladie n'offrit aucun changement avantageux; la rémission et le redoublement eurent lieu aux mêmes heures, et tous les symptômes, excepté ceux qui tiennent à la plénitude et aux vices des premières

76 FIEVRES INFLAMMATOIRES ,
voies , conservèrent leur intensité. Les
poudres tempérantes de *Stahl*, don-
nées de cinq en cinq heures, et à la
dose de quinze grains , furent , avec
quelques lavemens , les seuls moyens
employés ; ils ne parurent que peu
ou point changer l'état alarmant du
sujet.

Le 27 et le 28, je fis substituer , à la
limonade nitrée , le petit-lait acidulé
par la crème de tartre, et rendu dia-
phorétique par l'émétique. Ce moyen
procura quelques selles, et selon l'ob-
servation de *Cullen* , il agit plus parti-
culièrement sur la peau qu'il assouplit
et humecta.

Le redoublement du 29 fut violent ;
et la nuit fut orageuse ; les symptô-
mes avoient acquis un accroissement
effrayant ; le bas-ventre étoit dur, légè-
rement météorisé, et sensiblement dou-
loureux au toucher, l'insomnie fut con-
stante, et les anxiétés durèrent comme
elle toute la nuit ; le redoublement finit à
quatre heures du matin , par une sueur
gluante et fétide. Un sentiment de
chaleur et de douleur à la poitrine,
et aux parties latérales internes des
cuisses , engagea à examiner ces par-
ties, où l'on remarqua trois plaques

de la largeur de la main, d'un rouge foncé, sur lesquelles on vit une douzaine de points élevés et blanchâtres assez semblables aux exanthèmes miliaires : cette observation avoit été faite à cinq heures du matin. A sept heures, lors de ma visite, je trouvai, sur les trois endroits désignés, douze ou quinze vésicules, rondes, blanches, confluentes et de la grosseur d'un pois ; la peau, qui les portoit, étoit d'un rouge pâle, et la sensation de douleur et de chaleur avoit sensiblement diminué ; l'état du malade étoit d'ailleurs satisfaisant. Dans la journée, les vésicules grossirent et devinrent transparentes ; quelques-unes s'ouvrirent dès le soir, et donnèrent issue à une sérosité jaunâtre : les autres ne s'ouvrirent que le second ou le troisième jour, et les plus grosses n'acquirent guère plus de volume qu'une demi-amande : la place, qu'elles avoient occupée, présentait l'aspect d'un vésicatoire, et fut traitée de même ; tout ce qui avoit été affecté d'inflammation, s'excoria, et se guérit facilement.

Le redoublement du 30 manqua entièrement ; le malade eut dans la nuit des sueurs abondantes, et le len-

78 FIEVRES INFLAMMATOIRES ,
demain plusieurs selles critiques : les
urines déposèrent , la fièvre cessa , et
la convalescence peut dater du troi-
sième jour après l'apparition du pem-
phigus.

II^e. OBSERVATION.

Le nommé *Caison* , soldat du même
régiment , étoit entré à l'hôpital trois
jours après le sujet de la première
observation ; il avoit été son cama-
rade de lit à la caserne , il fut placé
près de lui à l'hôpital. Sa maladie
offrit , dès son invasion , une iden-
tité frappante de symptômes : l'âge et
le tempérament se rapprochoient beau-
coup ; le traitement fut le même ,
ainsi que l'événement , à cette diffé-
rence près , que les plaques inflam-
mées , sur lesquelles se développa le
pemphigus , étoient plus nombreuses ,
plus larges , et que les vésicules exan-
thémateuses étoient discrètes ; on n'en
comptoit guère que trois ou quatre
sur chaque plaque enflammée ; mais
celles-ci étoient au nombre de douze ;
occupant particulièrement la poitrine ,
le bas-ventre et le haut des cuisses ;
et chaque exanthème en particulier

étoit beaucoup plus gros. La maladie se termina aussi heureusement que la précédente ; les évacuations critiques furent les mêmes ; et la convalescence ne fut , ni longue , ni difficile : il n'en fut pas de même dans le sujet de l'observation suivante.

III^e. O B S E R V A T I O N .

Le nommé *Lombard*, chasseur du même corps, étoit entré à l'hôpital le 10 août : sa maladie se présentoit de manière à ne laisser aucun doute sur son caractère, et les soins constans qu'il avoit donnés aux deux malades précédens, étoient faits pour éclairer le diagnostic. Sa maladie suivit, dans son développement, la même marche que les deux premières ; les mêmes moyens furent employés , avec cette différence cependant que le malade ne fut saigné qu'une fois, et que l'émétique ne fut pas répété, l'embaras du bas-ventre m'ayant engagé à préférer les cathartiques. Le 19 qui devoit être, (en supposant que la maladie eût suivi les mêmes révolutions que les précédentes,) le jour critique , les forces s'abattirent considérablement, le malade fut très-fatigé.

gué toute la nuit par un cours de ventre séreux, accompagné de douleur et de chaleur dans l'abdomen; la peau, qui auroit dû s'assouplir et s'humecter à la fin de ce redoublement, resta sèche et parcheminée, une chaleur âcre fatiguoit la partie gauche de l'œsophage, et la langue étoit sèche et rude; une seule vésicule avoit paru sur le cartilage xiphôide, elle étoit de la grosseur d'une noisette, et la peau qui la portoit n'avoit pas changé de couleur; le malade étoit découragé, et le pouls devenoit misérable: il étoit facile de reconnoître, à cet état des choses, qu'une réaction impuissante n'avoit opéré qu'en partie la crise attendue, et que l'hétérogène exanthématique, rejeté sur les intestins, produisoit, par son action sur eux, le cours de ventre et les autres épiphénomènes alarmans qui s'étoient développés depuis le dix-neuf au matin; les vésicatoires me sembloient fortement indiqués, et je les ordonnai pour le 20 au soir; mais au lieu de les appliquer sur la région de l'estomac, comme je l'aurois dû peut-être, je les fis mettre sur les parties latérales, un peu internes et supé-

rieures des cuisses : les soubresauts des tendons m'avoient engagé à donner le camphre ; il fut administré à la dose d'un demi-gros (a). Les vésicatoires relevèrent le pouls et les forces. Les soubresauts des tendons avoient cédé au troisième lavement camphré ; mais le cours de ventre et l'irritation du canal alimentaire duroient toujours. L'heureux emploi que M. *de Lassonne* père a fait du lait, dans les cours de ventre, qui surviennent dans la rougeole et la petite vérole, (*Voy. Mém. de la Soc. roy. de médecine*), sensiblement produits par le transport d'une partie de l'hétérogène exanthémateux, sur les intestins, me détermina à ordonner, pour le 21, le lait coupé avec la décoction des plantes nitreuses. Ce moyen réussit parfaitement : le cours de ventre se calma, la douleur et la chaleur de l'abdomen cessèrent d'incommoder le malade ; le redoublement fut moins fort, la nuit fut bonne ; et ce qui n'étoit point ar-

(a) Verlhof et Colin, *Obs. circa morbos acutos et chronicos*, l'ont donné à la dose de demi-gros par jour, en dirigeant son action sur l'estomac, l'un dans le cas d'inflammation, et l'autre pour des ulcères gangreneux.

82 FIEVRES INFLAMMATOIRES ,
rivé depuis le premier jour, le malade dormit quatre à cinq heures d'un sommeil tranquille.

Le 22 , la fièvre avoit entièrement cessé , dès le matin ; le ventre étoit souple et naturel , l'œsophage n'étoit plus douloureux ; le malade , durant toute la journée , ne fut que deux fois à la selle , et les matières évacuées étoient jaunes et liées ; les vésicatoires suppuoient considérablement ; la fièvre revint encore ce soir là , mais foiblement.

Au reste , nous observerons que la convalescence a été longue et difficile ; que la fièvre est revenue à plusieurs reprises ; que le malade ne s'est entièrement rétabli , que quand la transpiration et les sueurs ont reparu. Les vésicatoires ont suppuré long - temps , et nous avons été obligés de revenir à plusieurs fois , durant la convalescence , à l'usage des purgatifs. La sensibilité du tube alimentaire a duré jusqu'au parfait rétablissement , c'est-à-dire , jusqu'au 10 septembre.

CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES.

La maladie que nous venons de décrire, diffère essentiellement de toutes les maladies exanthémateuses connues ; la fièvre vésiculaire, selon *Sauvages*, est idiopathique, et aucune des cinq variétés du pemphigus décrites par lui, (Nos. méth., Clas. 3, page 430, tome 2), n'en présente une, analogue à celle que nous avons observée ; nous pouvons en dire autant des variétés de *Cullen*, qui n'a fait que copier le nosologiste françois (*Vid.* Synop. Nosolog. Edimburgi, tome 2, G. xxxiv), *Voyez* aussi ses élémens de méd. pratique, tome 2, § 732, pag. 458, de la traduction de M. de *Bosquillon*. Les observations 147 et 149 de *Car. Pison*, ne s'y rapportent pas davantage ; tous ces auteurs regardent le pemphigus comme une fièvre exanthémateuse inflammatoire, aiguë, dans laquelle les exanthèmes sont idiopathiques, et se montrent dès le second ou troisième jour, au lieu que dans le cas que nous faisons connoître, l'éruption vésiculaire étant arrivée à la fin de la maladie, qu'elle jugeoit avantageu-

84 FIEVRES INFLAMMATOIRES ,
sement, peut et doit être regardée
comme une crise salutaire.

Mais cette terminaison particulière
d'une maladie, qui, à plusieurs égards,
ressembloit à la fièvre inflammatoire
bilieuse, qui a régné pendant ces deux
mois, suffit-elle pour en former un
nouveau genre, ou ne doit-on la re-
garder que comme une variété de celle-
ci? Voilà la difficulté que nous lais-
sons à résoudre.

Nous nous proposons d'examiner
ailleurs, si cette maladie est conta-
gieuse, à quel point, et de quelle ma-
nière elle l'est. Ces questions sont liées
à d'autres plus générales, dont nous
nous proposons de faire le sujet d'un
Mémoire, dans lequel nous recher-
cherons si les contagions sont aussi
variées que quelques auteurs semblent
l'établir? de quelle nature sont les
miasmes contagieux? quelles circons-
tances peuvent favoriser leur dévelop-
pement? Nous examinerons, en outre,
s'il peut exister de contagion sans py-
rexie, et si toutes les pyrexies ne sont
pas contagieuses, quoique dans des
proportions très-différentes? Les faits
que nous avons réunis, sont de nature
à jeter quelque jour sur un sujet qui

intéresse beaucoup la pratique de l'art de guérir.

O B S E R V A T I O N

Communiquée par M. MANOURY, chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris, sur l'opération d'une hernie fausse inguinale, ou espèce d'hydrocèle, faite avec succès à une jeune fille, par M. DESAULT, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu.

L'histoire des maladies rares, surtout de celles qui se présentent avec des signes illusoire, doit être recueillie avec soin, et ne peut être lue qu'avec intérêt par ceux qui ont à cœur les progrès de l'art de guérir. L'observation suivante n'offre pas les détails d'une opération neuve et hardie, qui ait décidé de la vie de celle qui l'a soufferte ; mais l'on y verra les formes trompeuses d'une maladie qui en avoit imposé à plusieurs chirurgiens, et l'on y apprendra comment un praticien éclairé a su éviter l'erreur.

Louise Lataille, âgée de 12 ans,

86 HERNIE FAUSSE INGUINALE.

native de Paris, paroisse S. Roch, portoit depuis plusieurs années, à l'aîne droite, une tumeur qui s'accroissoit de jour en jour. Tant que cette tumeur avoit été petite, la malade l'avoit cachée à sa mère ; mais son augmentation et sa grosseur lui firent révéler son secret. La mère la conduisit aussitôt chez un chirurgien du même quartier, qui lui dit que c'étoit une hernie pour laquelle il falloit qu'elle eût un bandage. Son défaut de fortune l'amena à l'hôtel-dieu, où l'on en donne *gratis* aux pauvres, affligés de cette incommodité.

La tumeur étoit d'un volume plus considérable que celui d'un gros œuf de poule ; elle en avoit approchant la forme ; elle s'étendoit immédiatement depuis l'anneau jusqu'à l'extrémité antérieure de la grande lèvre. Du même côté, elle étoit circonscrite ; sans changement de couleur à la peau, sans douleur rénitente, et assez mobile ; elle sembloit augmenter, et descendoit plus bas, quand la malade toussoit ou crioit ; si l'on portoit les doigts vers l'anneau, elle paroissoit se prolonger à travers cette ouverture.

Voilà bien des signes pour faire

soupçonner l'existence d'une hernie, et il n'est pas surprenant qu'ils en aient imposé à un juge moins attentif et moins éclairé que M. *Desault*; mais la grande habitude de voir et de toucher des hernies lui ont rendu le tact trop exquis pour qu'il se méprenne. D'abord il fit quelques tentatives pour opérer la réduction de la tumeur; il ne put y réussir, quoiqu'elle semblât céder un peu, et diminuer de volume; mais tous les jours on rencontra des hernies anciennes, dont les parties ont contracté des adhérences, et qu'on ne peut faire rentrer, quoique exemptes d'ailleurs d'accidens; ce n'étoit donc encore là qu'un signe équivoque. Mais de quelque côté qu'on touchât la tumeur, on y sentoit de la fluctuation; si l'on plaçoit une lumière au côté opposé, on voyoit de la transparence dans toute son étendue; en la déprimant avec la main, et la tirant en bas, on l'écartoit de l'anneau, et on formoit un vide entre elle et cette partie où l'on pouvoit enfoncer le bout du doigt, et reconnoître que cette tumeur ne descendoit pas du bas-ventre. Ce signe seul détruisoit tout soupçon de hernie. La transparence et la fluctuation, jointes aux signes com-

mémoratifs et à l'absence de tout accident , laissoient peu de doute sur la nature de cette tumeur, et on ne pouvoit guère la regarder que comme une tumeur aqueuse que l'on pourroit appeler *hydrocele*, par la ressemblance qu'elle a avec cette maladie. M. *Desault* en instruisit la mère, en l'assurant que sa fille n'avoit pas une descente ; qu'un bandage seroit incommode, inutile et nuisible ; qu'il ne falloit rien appliquer sur cette tumeur. Cette femme s'en retourna peu satisfaite, fut retrouver son chirurgien, qui, après un second examen, lui dit qu'il tenoit toujours à sa première opinion : elle s'adressa quelques jours après à un autre chirurgien, qui fut de l'avis de son confrère, et crut que le motif qui avoit engagé M. *Desault* à refuser un bandage, étoit l'impossibilité de faire rentrer cette hernie trop volumineuse pour y appliquer un bandage à pelotte concave ; que cependant il lui conseilloit effectivement de n'y rien faire, et de laisser la malade avec cette incommodité.

Mais la mère réfléchissant sur les désagrémens que causeroit à sa fille, dans un âge plus avancé, une tumeur située dans cette partie, se rappelant

le moyen de guérison qu'on lui avoit offert, revint quinze jours après à l'hôtel-dieu avec sa fille, et la présenta comme la première fois à la visite des bandages, pour s'assurer si *M. Desault* seroit toujours du même avis : il reconnut cette jeune personne, et tint à sa mère le même langage. Elle se détermina alors à faire coucher sa fille à l'hôtel-dieu, en priant *M. Desault* de tout faire pour procurer sa guérison. Elle entra dans cet hôpital le 12 septembre 1789. Huit jours furent employés en préparations; elle fut purgée deux jours avant l'opération, qui lui fut faite le 19 du même mois. *M. Desault* la fit transporter à l'amphythéâtre; et, selon son usage, fit remarquer aux jeunes chirurgiens, qui étoient présents, les caractères distinctifs de cette maladie. Ayant ensuite situé convenablement la malade, couchée sur le dos, et fixée par des aides, *M. Desault* placé au côté droit, fit à la peau un pli perpendiculaire à la direction de la tumeur, chargea un aide, placé au côté opposé, d'en soutenir une extrémité, incisa ce pli de haut en bas avec un bistouri droit, prolongea ensuite cette incision de la partie supérieure à la partie inférieure

de la tumeur, saisissant et soulevant entre le pouce et le doigt indicateur de la main gauche un des bords de cette plaie, tandis que l'aide en faisoit autant de son côté, et incisant dans l'angle inférieur de la première division (manière de diviser beaucoup plus sûre et moins douloureuse que celle qui se fait avec la sonde cannelée.)

On trouva immédiatement sous la peau une poche, ou kyste, en forme de sac herniaire, qui n'étoit uni à cette partie que par un tissu cellulaire lâche et mince. La transparence de la tumeur parut plus sensible, et la fluctuation plus marquée. *M. Desault* essaya de l'ouvrir avec les mêmes précautions que si c'eût été une vraie hernie, coupant peu à peu, et en dédolant à l'aide de pinces à disséquer les différens feuillets ou couches de tissu cellulaire qui forment le sac, mais la tension considérable de cette poche ne lui permit pas de la pincer. La certitude qu'il avoit de la présence d'un fluide à la partie antérieure de la tumeur, la lui fit ouvrir sans hésiter, en y enfonçant la pointe du bistouri; il en sortit aussitôt un petit jet d'une humeur limpide. *M. Desault* introduisit au même ins-

tant une sonde cannelée par cette ouverture, et incisa avec le bistouri cette poche jusqu'à sa partie inférieure; il en fit autant vers la partie supérieure : on reconnut alors la justesse de son diagnostic. Il n'y avoit aucune partie solide dans cette poche ; elle ne contenoit qu'environ plein un verre d'une humeur claire et très-fluide, de la nature de la sérosité lymphatique que l'on trouve dans les hydrocèles, les hydropisies du péricarde, celles de la poitrine et du bas-ventre. Ce sac n'étoit pas formé par le péritoine ; mais, comme tous les kystes, de tissu cellulaire, dont plusieurs feuillets avoient été appliqués et collés l'un sur l'autre, il avoit environ un quart de ligne d'épaisseur. M. *Desault* en emporta les côtés avec le bistouri, en laissa le fond, que l'on n'eût pu disséquer qu'avec beaucoup de difficulté, et en causans de vives douleurs. On voyoit paroître, pendant les cris de la malade, dans l'intérieur de cette poche vers sa partie supérieure, à l'endroit répondant à l'anneau inguinal, une tumeur approchant du volume de la moitié d'une grosse noix ; elle disparoissoit lorsque la malade cessoit de crier ; elle étoit de cou-

leur grisâtre, et rentroit par une légère compression. On ne douta pas qu'elle ne fût formée du péritoine poussé par les intestins à travers l'anneau dans les efforts et les contractions de cet enfant. Cette disposition donne l'explication d'un signe que présentait cette tumeur, et qui étoit des plus propres à jeter des doutes sur sa nature, et à induire en erreur, savoir son augmentation, quand la malade toussait, &c.

Cette opération fut prompte, peu douloureuse, presque sans effusion de sang, le pansement simple. Un linge criblé de plusieurs trous fut mis dans le fond de la plaie, un bourdonnet de charpie placé vers l'anneau pour soutenir le péritoine et les intestins, le reste de la plaie remplie de charpie brute, couverte de compresses longuettes, maintenues par le bandage triangulaire de l'aine. Il ne survint d'ailleurs rien de particulier dans la suite de ce traitement. La malade fut tenue les premiers jours à la diète. A peine eut-elle la fièvre de suppuration, qui fut parfaitement établie le cinquième jour. L'appareil avoit déjà été renouvelé et arrosé d'eau de guimauve. Le fond de la plaie répondant

au kyste , devint d'un gris sale ; sa surface se couvrit de petites parcelles de même couleur qui s'en détachèrent , et sous lesquelles paroissoient des bourgeons rougeâtres. Cette exfoliation fut parfaite le douzième jour après l'opération. Les pansemens ne se firent plus alors qu'avec la charpie sèche , et la cicatrice fut terminée le 15 octobre , vingt-cinquième jour après l'opération. Cette cicatrice ne cause aucune difformité.

O B S E R V A T I O N

Sur l'amputation d'une verge cancéreuse ; par M. DOLIGNON , chirurgien à Crécy près Laon.

Mathieu Boulanger, d'Assy-sur-Serre, près la Fère, âgé de soixante-dix ans, d'un tempérament sec, ayant joui toute sa vie d'une bonne santé, et n'ayant jamais eu de maladies vénériennes, me consulta le premier octobre 1788, pour une grosseur qu'il avoit à la verge depuis trois mois. La verge étoit fort alongée, et grosse comme

un œuf d'Inde; le prépuce étoit rouge, gonflé, et formoit un phimosis.

La chemise du malade étoit remplie de pus, qui sortoit tant par le canal de l'urètre, que par un large ulcère établi derrière le frein : il s'échappoit des urines par cette fistule, mais le plus grand écoulement se faisoit par le prépuce; on y remarquoit en dedans des chairs rouges, grenues et ulcérées.

Entre ces chairs et la peau, j'introduisis supérieurement une sonde cannelée à la profondeur de quatre doigts, et je divisai en entier les tégumens, qui, par leur écartement, laissoient apercevoir la masse cancéreuse, repliée et appliquée en forme de capuchon, tant sur le gland, que sur la couronne.

Au bout de quelques jours, j'aperçus deux chancres, dont l'un situé au bord de l'urètre, faisoit rendre les urines contre le ventre, et l'autre couvroit toute l'étendue du frein et des environs; ils avoient tous deux la forme d'un chou-fleurs, et étoient de la largeur d'une montre moyenne.

Comme le mal faisoit beaucoup de progrès, et que le malade prévoyoit lui-même qu'il ne pourroit vivre longtemps, il se résolut à l'amputation, que

je lui proposois comme seul moyen de guérir.

Je m'appuyois sur les succès qu'avoient obtenus de pareilles opérations MM. *Soulier* et *Ceyrac de la Coste*, (Mémoir. de l'Académie de chirurgie, pag. 333), et de plusieurs autres guérisons après l'amputation du membre viril. Voyez le Journal de médecine, années 1758, 1764 et 1765.

Les urines rendues, j'enveloppai la verge proche sa racine avec une bandelette de linge pour affermir les chairs que je coupai transversalement. Quelle fut ma surprise de voir aussitôt la rétraction et l'enfoncement de ces parties au niveau de l'arcade pubis ! cela m'ôtoit l'espoir d'arrêter le sang par la ligature des vaisseaux qui étoient trop cachés, et trop masqués par l'écoulement du sang. J'en arrêtai cependant le cours, en bouchant l'ouverture des artères avec l'agaric, que j'enfonçai, et que je soutins par la charpie et la compression d'étoupe.

Douze heures après l'opération, il prit envie d'uriner au malade, qui avoit eu jusqu'alors beaucoup de courage, n'ayant essuyé aucun accident fâcheux que la première hémorrhagie. L'issue

de l'urine déranger l'appareil, et il se fit une nouvelle effusion de sang considérable. Le moribond tomba d'abord en syncope, puis il lui survint des convulsions, et une foiblesse qui dura près d'une heure; il se fit pendant ce temps-là une grande évacuation par le bas. Le pouls, qui étoit effacé, commença à se faire sentir, et le malade, que l'on croyoit mort, avala quelques cuillerées de vin qui le ranimèrent. La foiblesse avoit arrêté l'hémorrhagie. Je substituai un nouvel appareil, les urines passèrent à côté par la suite sans rien déranger.

Le deuxième jour, le malade alla plusieurs fois à la selle; il prit du bouillon au ris, de la tisane, et quelques cuillerées de vin: il y eut ce jour de la fièvre.

Le troisième jour, le pouls devint plus fort, les urines passèrent sans peine: on mit sur l'appareil un plumaceau imbibé d'huile d'hypéricum; le même régime fut observé.

Le quatrième, les choses alloient de mieux en mieux; le malade eut quelques sensations de faim, et je permis une soupe légère.

Le cinquième jour, je trouvai l'agarric sorti de la plaie, la peau en étoit
un

un peu élargie , et la suppuration établie. Le pansement n'a consisté, pendant quelques jours, qu'en un bourdonnet avec le baume d'Arcéus , introduit dans le reste du prépuce , et une compresse par-dessus.

Le sixième jour, il sortit une cuillerée de sang; même régime et même pansement.

Le septième, je coupai un petit morceau de peau gangrené.

La suppuration étoit belle et abondante le neuvième jour, et les urines sortoient avec facilité.

Le treizième, la peau s'est repliée en dedans; il y avoit peu de suppuration; la cicatrisation commençoit à se faire, et les urines sortoient aussi éloignées du corps, que s'il n'y eût jamais eu de mal. Le malade recouvra de l'appétit; il commença à se lever et à se promener dans la maison, de sorte qu'il s'est trouvé entièrement guéri en trois semaines.

Je finis en disant que les accidens qui arrivent aux personnes mutilées, ne sont pas toujours aussi à craindre que ceux qu'a essayés le malade qui fait le sujet de cette observation.

En janvier 1783, un chien étant

encore au pis de sa mère, se coula sous les jupes d'un enfant d'un an, qui étoit assis proche le feu; l'animal prit la verge de ce petit malheureux pour le mamelon de sa mère; il le suçâ, le déchira et l'emporta. Le sang s'arrêta de lui-même. Les pansemens furent simples et de peu de durée, et, ainsi que M. *Sellier*, je ne me suis pas servi de sonde.

Il y a quelque temps qu'un cordonnier de Velly, dit *la gâté*, s'est mutilé, parce que sa femme lui reprochoit souvent qu'il portoit à d'autres ce qu'elle devoit avoir, et il n'en résulta aucun accident.

J'ajouterai qu'il y a 30 ans, on apporta à l'hôpital de la Charité de Paris, un garçon serrurier de Gonesse, qui s'étoit mutilé, quelques jours auparavant, avec un rasoir: bien des gens ont été surpris de cette cure, qui n'a duré qu'un mois. M. *Louis*, chirurgien-major de l'hôpital, sous lequel j'exerçois la chirurgie pour-lors, en a donné l'histoire, *Journ. de méd.* tom. ix, pag. 521 (a).

(a) *Note du Rédacteur.*

Nous avons écrit à M. *Dolignon*, pour savoir dans quel état se trouvoit à présent

OBSERVATION

Sur une fracture du crâne , avec enfoncement et écartement des pièces fracturées ; par M. TROUBAT fils , chirurgien par quartier de l'hôtel-dieu à Beaucaire en Languedoc.

La fille d'un fermier de cette ville , âgée de douze ans , fit , le premier juin 1767 , une chute de la hauteur de deux toises. Nous fûmes appelés mon père et moi pour la voir ; nous lui trouvâmes

Mathieu Boulanger : voici l'extrait de sa réponse , en date du 22 septembre.

« La verge , quoique tronquée , a encore un pouce de long ; les tégumens sont repliés en dedans , et plissés jusque sur le bord de l'urètre , ce qui forme encore une espèce de prépuce. Ce pli n'empêche pas l'urine d'être lancée aussi loin qu'avant la maladie , mais le jet en est moins considérable ; et , vers la fin , l'urine coule en bavant , et goutte à goutte : d'ailleurs l'homme jouit d'une bonne santé , et a pu travailler cette année à la moisson , ce qu'il n'avoit pas fait depuis longtemps.

tous les symptômes qui annoncent une fracture au crâne, avec épanchement, et nous aperçûmes une forte contusion sur la partie moyenne du pariétal droit. Nous donnâmes issue au sang, et nous fîmes des incisions pour découvrir le trajet de la fracture, qui commençoit à la partie moyenne de la suture sagittale, tomboit par une ligne perpendiculaire sur la partie moyenne du pariétal droit, et qui se terminoit par deux lignes obliques, dont l'une descendoit jusqu'au bout de l'angle antérieur et inférieur de cet os que nous trouvâmes enfoncé, et l'autre venoit se terminer à la suture écailleuse du temporal, de manière que cette fracture ressembloit, par sa figure, à un Y renversé.

Notre premier soin fut de relever les pièces déprimées de l'angle du pariétal; l'écartement de plus de cinq lignes que la fracture, nous offrant un trépan naturel plus que suffisant pour permettre la sortie du liquide épanché sur le cerveau, nous nous bornâmes à panser cette grande fracture, suivant les règles de l'art. A la levée du premier appareil, nous trouvâmes tout cet écartement occupé par la propre

substance du cerveau, laquelle excédoit la surface des os de plus de trois lignes, malgré le sindon, la plaque de plomb et le bandage nommé *capeline*, appliqué méthodiquement et suivant l'étendue de la fracture. Je coupai cette portion du cerveau pour permettre au sang épanché de sortir, et je facilitai encore cette issue en pressant légèrement avec un morceau de charpie roulée ; je fus obligé de répéter cette manœuvre à tous les pansemens, pendant huit jours. Il est à observer que, malgré le régime et les saignées du pied, la malade ne recouvroit ses sens que lorsque le sang épanché étoit sorti. Au bout de huit jours, la substance du cerveau étant contenue, il se forma dans tout le diamètre de la fracture un fungus d'une consistance dure qui dépassoit le niveau des os. Je l'emportai avec l'instrument tranchant ; il se renouvela, et fut détruit chaque fois par le fer pendant dix jours. Au bout de ce temps, cette excroissance ne se manifestant plus, il sortit par la fracture une cuillerée d'un pus blanc et louable, pendant quinze jours ; mais il se forma à cette époque un autre champignon d'une nature encore plus so-

lide et plus dure , et qui fut aussi détruit par le fer pendant dix jours. La malade se trouvant un peu mieux , et les chairs superflues ne se montrant plus , elle fut pansée méthodiquement et simplement avec les baumes vulnéraires. Quarante-huit jours après sa blessure , la plus grande partie du pariétal s'exfolia en totalité , et la plaie fut complètement cicatrisée au bout de deux mois et demi.

La nature, malgré ses efforts , n'a jamais pu réparer une si grande perte de substance osseuse ; l'on sentoit encore, il n'y a pas une année , les battemens du cerveau dans un espace de deux pouces en carré , et la malade , que la mort vient d'arracher à son époux et à ses enfans , a toujours porté sur la cicatrice , depuis son accident , une plaque d'argent de la grandeur du pariétal pour la garantir de l'action des corps extérieurs.

O B S E R V A T I O N

Sur la cure radicale d'un hydrocèle ; par M. IMBERT, docteur en médecine , ancien chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Paris.

Le sieur *Le Roy*, âgé de trente-huit ans , étoit attaqué d'une hydrocèle du côté droit , pour laquelle je lui fis la ponction.

Après un voyage, pendant lequel on lui avoit pratiqué cette opération une seconde fois, le malade vint me prier de lui faire une troisième ponction.

Ayant examiné sa tumeur, que je trouvai effectivement très-grosse, je songeai à obtenir une cure radicale, et je lui fis part des moyens que je me proposois d'employer.

Environ un mois après, je procédai à l'opération, de la manière suivante: Je portai mon trois-quart sur une des cicatrices pour causer de la douleur, car j'avois en vue d'exciter de l'inflammation; et quand les eaux furent écoulées, je pris dans ma main gauche le

scrotum, et de l'autre main, avec la canule, je fis de petits mouvemens de rotation qui occasionnèrent beaucoup de douleurs; je retirai ensuite la canule, et je mis sur la partie une compresse trempée dans l'eau et le vin tiède, le tout soutenu par un suspensoir. Mon attente ne fut point trompée; le malade souffrit toute la nuit. Le lendemain au matin, la tumeur étoit aussi grosse que la veille; le scrotum étoit très-enflammé et très-distendu; j'y appliquai des cataplasmes émolliens, et je fis prendre un bain. Quelques jours après, la tumeur étoit diminuée; il y avoit un abcès de la grosseur d'une petite noix, et l'on y remarquoit de la fluctuation. Enfin cet abcès perça seul, et rendit beaucoup d'eau et de pus, dans lequel il y avoit de petites parties membraneuses, qui étoient sans doute des portions du sac. Je mis sur l'ouverture un emplâtre d'onguent de la mère, et je continuai le cataplasme sur toute la tumeur, qui diminua de jour en jour. La plaie a été cicatrisée en trois semaines; et a contracté des adhérences avec le scrotum. Cette cure opérée depuis long-temps ne doit laisser aucun doute sur sa perfection. J'ob-

serverai aussi que le malade a toujours vaqué à ses affaires, excepté les huit premiers jours.

Je n'assurerai pourtant pas que les moyens que j'ai employés puissent toujours réussir ; mais je pense que, n'étant ni dangereux, ni effrayans, ni extrêmement douloureux, on pourroit les mettre en pratique : je les crois même supérieurs à une ancienne méthode qu'on a renouvelée de nos jours.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1789.

La colonne du mercure s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes. Du vingt-quatre au trente, elle s'est abaissée. Le premier, le vingt-deux et vingt-trois, de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes ; et du deux au vingt-un, de 27 pouc. 11 lign. à 26 pouc. 11 lignes. La plus haute élévation a été de 28 pouces 5 lignes, par N-O, le vingt-huit et le vingt-neuf ; la moindre, 26 pouces 11 lignes, le six et le sept, par S-S-O. Différence 18 degrés.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 0 à 10 au-dessus, dont trois fois 3, 5 deux fois 1, 2, 5; à midi, de 5 à 10, dont cinq fois 6, quatre fois 7, deux fois 5, 8, 10; au soir, de 1 à 8, dont quatre fois 4, trois fois 8, deux fois 1, 2, 6, 8.

Le ciel a été couvert douze jours, et variable trois jours. Il y a eu trois fois bruine, cinq fois pluie continue, quatre fois averse, dont deux fois par intervalle, six fois de la pluie; brouillard deux fois épais et puant, une fois léger.

Les vents ont soufflé S. trois jours, dont un jour fort, un jour violent; S-E. un jour fort, S-S-E. un jour, S-O. deux jours, un jour violent, S-S-O. trois jours, un jour fort, un jour violent, N. fort un jour, calme deux jours, variable deux jours, dont violent un jour.

Du seize au trente, le thermomètre a marqué, au matin, de 3 au-dessous de 0, à 5 au-dessus, dont six fois 0,

deux fois 3 au-dessous, et deux fois 3, 4 au-dessus de 0 ; à midi, de 1 au-dessous de 0, à 8 au-dessus, dont trois fois 4, 7, deux fois 1 au-dessous de 0 ; au soir, de 4 au-dessous de 0, et 5 au-dessus, dont quatre fois 0, trois fois 1, deux fois 2, et 4 au-dessus de 0.

Le ciel a été couvert dix jours, pur deux jours, et variable trois jours. Il y a eu deux fois pluie fine, une fois averse, deux fois pluie, une fois neige, quatre fois brouillard épais et puant, une fois brouillard léger.

Les vents ont soufflé N. un jour, N-N-E. un jour, N-O. un jour, S. deux jours, S-E. un jour, S-S-E., un jour, O. deux jours, fort un jour, calme six jours.

La constitution de ce mois a été douce et très-humide jusqu'au 22. Il n'y a eu que quelques gelées légères dans cet intervalle, les 8, 9, 20 et 21. L'atmosphère a été sans ressort jusqu'au 22 ; ce qui l'a agité fréquemment et violemment par S. et O. Les pluies ont

été abondantes, et les vents très-variables. L'atmosphère a repris du ressort le 23 ; qui s'est maintenu jusqu'au 30, par N. Le froid s'est manifesté dès le 22, et il a gelé assez fortement les 25, 26 et 27, et le baromètre s'est maintenu jusqu'au 30, au terme de la congélation.

La douceur de la température, et l'humidité qui ont régné jusqu'au 22, ont entretenu, 1°. les affections rhumatismales qui ont été régulières ; elles ont exigé des saignées avant d'employer les délayans diaphorétiques, et elles ont cédé assez facilement à ces moyens. 2°. Les affections catarrhales ; elles ont été bénignes, et très-peu inflammatoires : beaucoup se sont manifestées par le dévoiement, des coliques ; elles n'ont point été opiniâtres. 3°. Les fièvres intermittentes ; elles ont paru plus nombreuses, plus rebelles, plus sujettes aux récidives, et elles commencent à être irrégulières. 4°. Les affections cutanées ont été très-communes

et très-variées ; le zôna a été assez fréquent ; les fièvres rouges chez les enfans , les fièvres érysipélateuses chez les adultes ont été communes, mais régulières. Les petites-véroles continuent de régner , et n'ont cessé d'être bénignes. Les confluentes ont fréquemment exigé la saignée après l'exsiccation, et même quelques discrètes. Les fièvres bilieuses et les malignes ont été rares ; celles-ci ont présenté des symptômes inquiétans, qui ne les ont pas rendues plus fâcheuses. Sur la fin du mois, on a observé des catarrhes inflammatoires, quelques fluxions de poitrine, qui n'ont exigé que le traitement ordinaire. Les apoplexies et les affections de paralysie ont été communes. La goutte a fait quelque ravage.

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

NOVEMBRE 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	3,4	6,9	1,7	28 1,2	28 0,9	27 11,9
2	-1,4	6,7	4,7	27 9,9	27 7,8	27 6,3
3	3,4	7,4	5,0	27 4,1	27 4,0	27 3,9
4	6,0	7,3	6,0	27 2,5	27 3,3	27 3,6
5	5,4	8,2	5,4	27 4,4	27 4,6	27 3,6
6	2,9	6,6	4,7	27 0,7	27 0,4	27 0,0
7	2,8	5,1	4,8	26 11,6	27 0,6	27 1,0
8	2,0	5,8	2,0	27 2,2	27 3,3	27 5,1
9	1,2	6,2	2,9	27 6,8	27 7,8	27 9,1
10	2,5	7,2	4,9	27 9,3	27 11,0	27 11,6
11	4,6	7,2	1,4	28 0,2	28 0,9	28 0,7
12	3,5	6,4	6,2	27 11,4	27 10,3	27 9,5
13	5,6	7,6	8,9	27 11,2	27 11,3	27 11,1
14	6,6	10,5	8,9	27 11,9	27 10,6	27 10,5
15	10,2	10,1	8,0	27 9,1	27 8,6	27 7,7
16	5,4	9,2	5,4	27 8,2	27 8,9	27 8,1
17	3,8	7,6	2,9	27 8,5	27 8,6	27 7,6
18	4,0	7,2	4,6	27 8,4	27 8,5	27 8,4
19	4,6	7,0	3,9	27 8,4	27 8,6	27 8,7
20	0,2	4,5	1,4	27 8,1	27 10,0	27 10,7
21	1,0	6,1	4,3	27 11,1	27 10,7	27 10,1
22	3,1	4,0	1,8	27 9,8	27 10,7	28 0,2
23	2,1	4,4	2,5	27 11,9	28 0,6	28 1,5
24	-0,4	1,0	-1,9	28 2,5	28 3,5	28 3,5
25	-3,4	0,6	-0,3	28 3,2	28 3,5	28 3,3
26	-3,2	-1,5	-4,0	28 3,4	28 4,3	28 4,8
27	-5,0	0,7	-0,5	28 4,9	28 5,3	28 5,1
28	-0,5	3,0	0,9	28 4,9	28 5,4	28 5,1
29	0,2	2,2	-0,5	28 5,3	28 5,2	28 5,6
30	-0,7	1,1	-1,3	28 3,0	28 1,9	28 0,5

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après- midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents do- minans dans la journée.</i>
1	Ciel couv.	Très-b. ci.	<i>De même.</i>	N. fort.
2	Ciel très- beau.	Ciel couv. à 4 heur.	Pl. à 11 heur.	Calme.
3	Ciel couv. pluie.	Ciel couv. averse v.	Ciel couvert.	S. fort.
4	Ciel co. pl.	Pluie con.	Ciel couvert.	Variable.
5	Ciel couv.	S'éclaircit; & se couv.	<i>De même.</i>	S.
6	Pluie, ciel couvert.	S'écl. & se couv. alt.	<i>De même.</i>	S O. vio- lent.
7	Ciel couv.	Pl. parint.	Ciel couvert.	S-S-O. f.
8	Pl. ciel co.	Pluie.	Ci. pur à 10 h.	S-S-O. fo.
9	Ciel couv. brouillard.	Ciel couv. pluie.	Co. en partie.	S-S-O.
10	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-E. f.
11	Brouillard.	Ciel couv.	Ciel très-pur.	Calme.
12	Ci. co. pl.	Ciel c. pl.	<i>De même.</i>	S-S-E.
13	Ciel couv.	Pl. conc.	Ciel couvert.	S-O.
14	Ciel couv. pluie cont.	<i>De même.</i>	Grande averse à 10 heures.	S. viol.
15	Ciel couv.	Ciel couv. plu. fine.	<i>De même.</i>	Variable & viol.
16	Assez beau.	Assez beau av. à 1 h.	Ciel couvert.	S. fort.
17	Alternativ. cou. & cla.	<i>De même.</i>	Ciel très-pur.	S. fort.
18	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-E.
19	Ciel couv.	Brouillar.	Très beau ciel.	Calme.
20	Couv. bro.	<i>De même.</i>	Beau dep. 8 h.	Calme.
21	Lég. broui- couvert.	Co. rayon de soleil.	Pluie fine.	O. foible.
22	Ci. cou. pl.	Ciel éclai.	Couvert.	S-E. foib.
23	Ci. co. bro.	Ciel couv.	Couvert, vent.	N-N-E. f.
24	Assez beau.	<i>De même.</i>	Alt. co. & déc.	N.
25	Beau ciel.	Ciel couv.	Couvert, neige à 9 heur.	Calme.
26	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même, ve.</i>	O. foible.
27	Beau ciel.	se couv.	Ciel couvert.	Calme.
28	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N-O.
29	Ciel couv. hro. épais.	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Calme.
30	Ciel co. br.	s'éclaire.	Beau ciel.	S-E.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 10, 5 deg. le 14
 Plus grand degré de froid. . . 5, le 27

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 5, 6, le 29
 Moindre élévat. de Mercure. . 27, 1, 0, le 6

Nombre de jours de Beau. . . . 6
 de Couvert. . . 21
 de Vent. 3
 de Brouillard. . 7
 de Pluie. 13
 de Neige. 1

Le vent a soufflé du N. 2 fois.

N-N-E. . . 1

N-O. . . . 1

S. 5

S-S-E. . . 3

S-E. . . . 1

S-S-O. . . 3

S-O. . . . 2

O. 2

Calme. . . 7

Variable. . 2

Quantité de pluie, 1 pouce 8 lignes $\frac{3}{10}$.

TEMPÉRATURE : douce & humide.

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille , au mois de novembre 1789 , par M. BOUCHER ,
médecin.*

Le temps a été couvert et pluvieux, la plus grande partie du mois. Sa dernière moitié a été froide. La gelée a commencé positivement à l'époque de l'année dernière, savoir le 24 du mois. Le 26 et le 27, la liqueur du thermomètre étoit descendue au terme de 4 degrés , au-dessous de celui de la congélation. Elle ne s'étoit point élevée de tout le mois , au-dessus de 7 degrés.

Le mercure, dans le baromètre, a été maintenu constamment au-dessus du terme de 28 pouces, du 2 au 23. Le 7, il étoit descendu à celui de 26 pouces 11 lig et demie. (Ce jour, une pluie des plus abondantes a continué au-delà de l'espace de vingt-quatre heures). Dans les derniers jours du mois, le mercure s'est élevé au-dessus du terme de 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés, au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes a été de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, et son plus grand abaissement a été de 26

114. MALADIES RÉGN. A LILLE.

pouces 11, lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

4 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

13 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couv. ou nuag.

14 jours de pluie.

1 jour de neige.

6 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de novembre 1789.

Les fièvres continues ont été plus répandues dans le cours de ce mois que dans les mois précédens , mais elles ont été bornées aux petits particuliers : dans les uns , la fièvre étoit du genre inflammatoire , et elle portoit sur-tout à la tête ; et dans d'autres , elle étoit de l'espèce putride. Des familles nombreuses , dans le bas peuple , ont été infestées de cette dernière fièvre , qui avoit un caractère vraiment malin , et dont plusieurs ont été victimes. L'élixir fébrifuge d'*Huxham* , et les vésicatoires ont été des secours efficaces , dans le cas d'un grand abattement , lequel avoit lieu dans la plupart , à un terme plus ou moins avancé de la maladie.

Beaucoup de personnes du peuple ont été attaquées de la péripneumonie inflammatoire, sur-tout dans la dernière moitié du mois. Il y a eu aussi des rhumatismes inflammatoires, et des fièvres péripneumoniques, du genre des continues rémittentes.

La rougeole et la fièvre rouge ont été épidémiques, parmi les enfans des citoyens de tous états; mais elles n'ont pas été meurtrières. Les fièvres intermittentes de toute espèce ont persisté.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Transactions of the royal Irish Academy : *Transactions de l'Académie royale d'Irlande, pour l'année 1787; in-4°. A Londres, chez Elmsly, 1788.*

1. On lit à la tête de ce premier volume une préface (par M. *Burrowes*), dans laquelle l'académicien expose les causes pour lesquelles l'Irlande a fait jusqu'ici si peu de progrès dans les recherches scientifiques, et rend compte du petit nombre d'efforts qu'on a faits, soit pour établir des Sociétés, soit pour rassembler des essais.

Ce fut vers le commencement de ce siècle

cle, qu'il s'étoit formé au collège de Dublin une société philosophique, présidée par le comte de *Pembrok*, alors Lord lieutenant de l'Irlande. En 1740, quelques savans se réunirent dans une Société physico-historique, qui publia deux volumes de Mémoires; et ce fut sous les auspices de cette Société que M. *Smith* mit au jour ses histoires de *Waterford* et de *Cork*. Elle desiroit que ce Savant composât encore l'histoire de plusieurs autres contrées de l'Irlande; mais comme elle ne subsistoit que depuis peu de temps, on a seulement de M. *Smith*, outre les histoires indiquées, celle de *Kerry*, qui fut publiée en 1756, époque à laquelle cette Société avoit déjà discontinué ses assemblées. En 1772, les antiquités irlandaises attirèrent de nouveau l'attention du collège de Dublin, qui nomma un comité chargé expressément de faire des recherches sur les antiquités irlandaises. Les assemblées de ce comité furent néanmoins interrompues au bout de deux ans; ce qui toutefois n'a pas empêché que quelques uns de ses membres n'aient publié quelques ouvrages intéressans. Vers l'année 1785, il se forma une nouvelle Société composée d'un nombre indéfini de membres, dont la plupart sont de l'université. Ils s'assemblent régulièrement toutes les semaines, et lisent chacun à son tour quelque Essai ou Mémoire de leur composition. Empressés de donner de la consistance et du lustre à leur Société, les membres ont décidé qu'ils admettroient parmi eux des noms qui donneroient seulement de l'éclat à leur institution, sans

l'enrichir de leur travail ; et c'est par la réunion de ces différens moyens, qu'ils ont enfin établi une association sous le nom d'*Académie royale irlandaise*, dont l'objet est de cultiver les sciences, conjointement avec l'histoire et la littérature ; c'est-à-dire qu'aucun sujet de recherches utiles à l'homme n'est étranger à leur plan.

Le recueil dont nous allons faire connoître les articles relatifs au Journal, est divisé en *départemens*, consacrés 1^o. aux sciences ; 2^o. à la littérature ; 3^o. aux antiquités. Ce premier volume ne contient que deux articles qui fixent notre attention. Ce sont,

1^o. Le sixième intitulé, *Observations sur le pemphigus* ; par *ETIENNE DICKSON*, docteur en médecine, membre du collège de médecine, et l'un des professeurs royaux de médecine de Dublin, membre de l'*Académie royale irlandaise* (a).

2^o. Le huitième chapitre, qui a pour titre : *Histoire d'un ovaire, dans lequel on a trouvé des dents, des cheveux et des os* ; par *JACQUES CLEGHORN*, bachelier en médecine, communiquée par *ROBERT PERCEVAL*, docteur en médecine.

Cette observation est très-curieuse, sans toutefois contribuer à rendre plus facile l'explication physiologique de la formation des cheveux, des dents et des os, trouvés quelquefois (par l'ouverture des cadavres) dans des parties qui n'en contiennent pas ordinairement. Les dents que *M. Cleghorn*

(a) Ce mémoire ; traduit en françois, se trouve inséré en entier dans ce journal, cahier du mois d'août 1789, page 178.

décrit, et que l'ovaire renfermoit, étoient au nombre de trente-une, aussi-bien formées qu'elles auroient pu l'être dans un enfant de quatorze ans. Il y avoit huit incisives, trois canines, quatre petites molaires et seize grandes molaires. Les os que cet ovaire contenoit n'avoient aucune ressemblance avec ceux du squelete de l'homme.

Saggio intorno alle principali è piu frequenti malattie del corpo umano, &c.

Essai sur les principales et les plus fréquentes maladies du corps humain ; et sur les remèdes les plus efficaces pour les combattre ; par le docteur FRANÇ. VACCA BERLINGHIERI, professeur en l'université de Pise, tom. j ; grand in-8°. de 253 pag. A. Pise, chez Piericcini, 1787.

2. Dans l'introduction, l'auteur apprécie le mérite des systèmes de pathologie de Boerhaave, de Rhedi, de Senac, de Pringle et de Tissot. Il semble que M. Berlinghieri donne trop peu à l'art, et qu'il accorde trop aux efforts victorieux de la nature. Il annonce ensuite qu'il présente ici un système exclusivement fondé sur l'expérience ; que son projet est de consulter celle-ci, afin de déterminer la valeur de tous

les médicamens employés, et de décider de quelle utilité ont été, à l'art de guérir, les travaux si vantés des anatomistes et des physiciens.

Ce professeur distingue les maladies en organiques, et en maladies dépendantes d'une qualité vicieuse des liquides; altérations dont, selon lui, plusieurs, peut-être, ne nous sont pas connues. Un heureux hasard, remarque-t-il, nous a offert des spécifiques contre quelques-unes de ces dépravations; tandis que d'autres ne sont corrigées que par la nature, soit abandonnée à elle-même, soit secondée par les médicamens. M. *Berlinghieri* entend par nature, dans l'état malade, *ce mécanisme salutaire qui opère la coction, et dispose à l'évacuation de la matière morbifique.* C'est la matière morbifique, elle-même, qui met en action ce mécanisme, dont l'énergie est très-considérable, suffisante le plus souvent pour vaincre jusqu'aux maladies les plus opiniâtres. Cependant quelquefois la nature a besoin d'être soutenue et aidée par les secours de l'art; mais par malheur ces secours, souvent administrés avec imprudence, ou dirigés d'après des systèmes hypothétiques, erronnés, absurdes, dérangent les efforts de la nature, et par là, tournent au détriment du malade. L'auteur se propose donc d'indiquer, d'après l'expérience, ce que peut la nature livrée à ses propres forces, et dans quelles circonstances il est nécessaire de lui prêter des secours.

Ce premier volume ne paroît néanmoins principalement destiné qu'à réfuter les doc-

trines des prédécesseurs de l'auteur, et en particulier, celles du docteur *Cullen*. *M. Berlinghieri* observe dans le *premier chapitre*, contre de *Haen*, que les acrimonies qu'il suppose dans le sang, ne sont que des chimères. Les raisons de cette décision, sont que le sang, tiré des veines, même dans les maladies les plus graves, n'a aucune autre saveur, que celle qu'a le sang des personnes les mieux portantes; que l'odorat n'y découvre aucun indice de putridité; que les réactifs n'y développent ni acide, ni sel lixiviel; que la jusquiame, la ciguë, la bella-donna causent les plus fâcheux accidens, bien qu'elles ne soient ni aigres, ni alkalines, ni salées, mais généralement insipides; que le sang, quelque doux qu'il soit, excite souvent de violentes agitations de cœur.

Lorsque dans la suite *M. Berlinghieri* rencontre quelques difficultés qui semblent l'obliger à reconnoître des âcretés dans les humeurs, il les explique d'une manière favorable à sa manière de voir. Ainsi il remarque, en parlant des sueurs, sentant l'aigre, que la sueur ne fait pas partie des liquides qui circulent dans le corps, et que la matière dont elle est composée, a subi un changement qui n'auroit point eu lieu, tant qu'elle faisoit partie des humeurs circulantes dans le corps.

L'auteur expose, dans le *second chapitre*, les causes éloignées et prédisposantes des altérations des liquides; il y considère d'abord les diverses modifications de l'air qui produisent des épidémies; et parle ensuite
des

des effets des alimens. Il convient que les substances alimentaires et les poisons passent dans la masse du sang ; cependant il persiste à dire qu'ils ne lui communiquent aucune acrimonie acide , alkaline , ni putride. Il avance , au sujet des excrétiions supprimées , qu'il y a une certaine attraction ou affinité , entre la matière morbifique et certains viscères , et que c'est en conséquence de cette propriété que tel viscère est affecté de préférence à tel autre , que la maladie soit accompagnée de fièvre ou non. C'est , selon lui , par ces raisons que , dans certaines épidémies , la tête est principalement affectée ; dans telles autres , le poulmon , le foie , &c. Quelquefois l'humeur n'attaque que les nerfs du cercelet , qui servent aux mouvemens volontaires , et elle occasionne des paralysies , des spasmes , des convulsions. D'autres fois , elle se jette sur les nerfs des sens externes , ou enfin sur l'organe qui est le siège immédiat des facultés intellectuelles. Cette diversité a également lieu dans l'action des poisons , et dans celle de certains médicaments qui agissent préféablement sur certains organes.

Le *troisième chapitre* contient les considérations générales sur les principales maladies du corps humain , sur leur caractère , et sur leur traitement. L'auteur s'y occupe des symptômes communs à toutes les maladies , et de ceux qui sont propres à quelques-unes d'elles , comme aussi des forces médiatrices de la nature , et il en tire quelques règles , d'après lesquelles on peut

juger de la gravité de la maladie, de sa durée et de sa terminaison, en même temps qu'elles conduisent à un plan curatif, adopté aux circonstances. M. *Berlinghieri* y donne enfin quelques préceptes destinés à faire distinguer les effets des remèdes de ceux qui dérivent des efforts de la nature. Il observe que tous les malades ont des intervalles de mieux, et des redoublemens, que leur maladie, soit mortelle ou non, qu'elle soit continue ou intermittente; et que ces alternatives reviennent, plus ou moins souvent, selon que la maladie est plus ou moins grave, plus ou moins longue; qu'ainsi une colique violente, l'otalgie la plus cruelle, le mal de dents le plus insupportable, ont des rémissions et des exacerbations aussi décidées que la fièvre, d'où il s'ensuit qu'il faut être très-circonspect, lorsqu'on voit arriver ces momens de calme, afin de ne pas les prendre pour un signe de guérison, ou pour un heureux effet des remèdes.

Ce que M. *Berlinghieri* dit ensuite, relativement à la marche que suit la nature dans la guérison des maladies, et qui, selon lui, est toujours la même, aux révolutions qui s'opèrent par la seule énergie des forces vitales, ou concurremment avec les remèdes, nous semble mériter quelques restrictions. Il en est de même de sa doctrine concernant les crises. Au reste, ce professeur se représente le principe de réaction contre les causes morbifiques : (*principio di reazione contro le morbose cagioni*), comme élastique, et pense qu'il est en rap-

poit avec l'état de l'atmosphère; et que c'est pour cette raison que certaines maladies se guérissent plus promptement au printemps, qu'en automne ou en hiver.

Viennent les considérations sur les forces curatives de la machine humaine, qui dépendent des nerfs, et la doctrine des crises où l'auteur attribue tout à la nature, et ne met sur le compte des remèdes que les dérangemens qui peuvent arriver. On trouvera certainement que notre auteur est trop tranchant.

Dans le chapitre consacré aux fièvres, l'auteur distingue, avec raison, le frisson fiévreux, du froid causé par la faiblesse. Celui-ci est égal et continu, tandis que l'autre est inégal et interrompu, se faisant sentir dans telle ou telle partie, avec plus ou moins de force. Le froid causé par la faiblesse, fait descendre le thermomètre, au lieu que durant les frissons fiévreux, il indique le même degré de chaleur, ou bien un peu plus considérable que celui de l'atmosphère. Après avoir remarqué que les auteurs sont peu d'accord sur la cause prochaine de la fièvre, il avance que les vapeurs nuisibles excitent la fièvre, non pas parce qu'elles introduisent dans le corps un principe de putréfaction, mais parce qu'elles communiquent un poison spécifique.

Nous croyons inutile de suivre plus loin M. *Berlinghieri*; nous remarquerons seulement encore qu'il a une grande confiance dans l'usage interne et externe de la glace et de la neige, pour combattre les fièvres

malignes accompagnées de stupeur, d'affaïssement, de coma, &c. Nous avouons, au reste, que les partisans les plus outrés de la médecine expectante trouveront ici de quoi s'étonner, et que les médecins agissans, auront de la peine à soutenir la lecture de cet ouvrage, malgré les instructions utiles qu'ils pourroient y puiser.

Observationes medicæ varii argumenti,
 præmittitur methodus examinandi
 ægros : edidit JOSEPHUS EYEREL ;
*in-8°. Sylloge I, de 70 pag. Syll. II,
 de 84 pag. Syll. III, de 75 pages.
 Syll. IV, de 83 pages. Syll. V, de
 79. pag. Syll. VI. de 68 pages. A
 Vienne et Leipsick, chez Wücher-
 rer, 1786.*

3. Cet ouvrage, publié depuis trois ans, mérite d'être connu. Les observations, qu'il contient, ont été faites à l'Institut clinique de Vienne, confié au célèbre *Stoll*, dont *M. Eyerel* est un des élèves les plus distingués. Ce seroit en vain qu'on y chercheroit des faits rares qui étonnent sans rien apprendre. Le but de l'auteur a été de décrire avec un soin particulier des maladies qui se présentent souvent, d'offrir au médecin un modèle de bonnes observations, et de le perfectionner dans la pratique, en fixant son attention sur les objets les plus propres à diriger le traitement.

On lit à la tête de cette collection une instruction pour les jeunes médecins, sur la manière d'interroger les malades; les autres morceaux sont intitulés :

SYLLOGE I. 1°. *Indirecta febribus medendi methodus*; 2°. *Peripneumonia lethalis*; 3°. *Status in febribus nervosus à depositione ad encephalum facta*; 4°. *Varia inflammationum thoracis formæ.*

SYLLOGE II. 1°. *Medicorum dissensus de indole febris puerperarum*; 2°. *Infausta peripneumoniæ et febris intermittentis connubia*; 3°. *Varia colicæ Pictonum medendi methodus*; 4°. *Inflammatoria fibræ cum serosa colluvie ex prægressa intermittente tertiana*; 5°. *Rheuma ad hepatis et intestina conversum*; 6°. *Enteritis cum hepatitide et peripneumonia*; 7°. *Subdola pleuritidis latentis origo*; 8°. *Peripneumonia sub specie febris biliosæ in initio delitescens*; 9°. *Graves quædam in curandis febribus difficultates.*

SYLLOGE III. 1°. *Ambigua saburræ turgentis signa*; 2°. *Sectio cadaveris peripneumonia defuncti*; 3°. *Diversa genii epidemici facies*; 4°. *Febrium in agro successio*; 5°. *Mors improvisa à vero cordis polypo*; 6°. *Status nervosus in febribus acutis*; 7°. *Nonnulla de verme tænia.*

SYLLOGE IV. 1°. *Quædam in variolarum infestationem animadversiones*; 2°. *Febris bilioso-putrida accedente pulmonum inflammatione*; 3°. *Hæmorrhagia uteri à rheumate illic deposito*; 4°. *Vomitibus ab infractu lento hepatis*; 5°. *Infausta crisis per parotides*; 6°. *Commendatio olei ricini americanæ in colicâ Pictonum.*

SYLLOGE V. 1°. *Febris pituitosa febri inflammatoriæ succedens* ; 2°. *Peripneumonia cum febr: bilioso-putridâ complicata lethalis* ; 3°. *Exanthema urticatum* ; 4°. *Inflammatoria-viscerum affectio cum labe biliosa* ; 5°. *Latens pulmonum inflammatio* ; 6°. *Inflammatorius totius hepatis infarctus* ; 7°. *Inflammatoria hæmoptoe lethalis*.

SYLLOGE VI. 1°. *Hepatitis & enteritis inflammatoria cum labe biliosa* ; 2°. *Latens pulmonum et hepatis inflammatio cum metu imminentis phthiseos* ; 3°. *Colica Pictorum rheumatico-inflammatoria* ; 4°. *Febris continua remittens in intermittentem desinens* ; 5°. *Arthritis anomala*.

Il seroit à désirer que les libraires françois donnassent une édition de ce recueil, qui mérite d'être répandu en France.

Dissertatio medica de malignitate febrium. *Par M. CHARLES KRIES, doct. en médecine et en chirurgie. A. Gottingue, chez Grape, 1788; in-8°. de 45 pag.*

4. C'est le résumé des sentimens d'Hippocrate, de Galien, de Sydenham, de Boerhaave, de Tralles, de Selle, de Gorée, de Ballonius, de Brendel, de Wrisberg, de Morgagni, de Stoll, de Van-Swieten, de Huxham, de Strack, de Rahn, de Haen, d'Eller, de Pringle, de Langrish, de Fothergill, de Monro, &c. sur les fièvres malignes.

« L'on appelle fièvres malignes, dit Tissot, celles dans lesquelles le danger est plus

grand, que les symptômes ne sont effrayans; elles font du mal, sans paroître dangereuses. C'est, comme l'on a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer».

Dissertatio medica sistens hemicraniae therapiam. *Par M. JEAN-CHRISTIAN-FRÉD. AVON, docteur en médecine et en chirurgie. A Jena, chez Straussan, 1788; in-8°. de 28 pag.*

5. M. Avon pense que la migraine s'annonce, ou par la trop grande impétuosité du sang, ou par sa stagnation. Pour y remédier, il faut employer la saignée, procurer la liberté du ventre, par les bains de pieds tièdes, par l'usage des boissons délayantes rafraichissantes, légèrement acides et nitrées. Les anciens pratiquoient l'artériotomie. Il recommande, d'après M. Carrere, la décoction de douce-amère contre la migraine séreuse, arthritique et rhumatique. Si donc, dit M. Avon, la migraine est produite par la sérosité, et si cette humeur tend à l'épaississement, l'extrait de dent-de-lion, délayé dans l'eau distillée de la même plante, la gomme ammoniac, la scille, l'oximel simple, mais sur-tout l'oximel scillitique, l'antimoine crud, son soufre, le savon de Starkei, celui de Venise ou d'Espagne, sont les principaux médicaments propres à détruire cette humeur qui occasionne la migraine.

Cette dissertation est divisée en vingt paragraphes.

Vertheidigung der fruhen beerdigung
der Juden , &c. *Défense de l'inhumation précipitée des Juifs ; par H. W. adressée à son ami S. S. D. à K. A Hambourg ; 1788.*

6. L'anonyme examine dans cette brochure , 1°. si l'enterrement précipité des Juifs est un abus contraire aux bons usages ; 2°. si l'on doit employer la force pour l'empêcher ; 3°. s'il y a à craindre qu'il n'entraîne des homicides. Les argumens , que l'auteur rapporte pour la défense d'un abus si déraisonnable , ne nous ont paru rien moins que satisfaisans , et nous sommes persuadés que , ni M. Herz , ni le public ne se rendront pas aux raisons de l'auteur.

Aphrodisiacus sive de lue venerea in
duas partes divisus , quarum altera
continet ejus vestigia in veterum
auctorum monumentis obvia , altera
quos ALOYSIUS LUISINUS temere
omisit scriptores et medicos et histo-
ricos ordine chronologico digestos
collegit , notulis instruxit , glossarium

Indicemque rerum memorabilium
 subjecit D. CHRISTIANUS GOTH-
 FRIDUS GRUNER, serenissimo duci
 Saxo Vinariensi et Icenacensi à con-
 silio aulæ, botanices et theoretics
 in universitate litterarum Ienensi ;
 professor publicus ordinarius facul-
 tatis medicæ, adsector Academiæ Cæ-
 sareæ, naturæ curiosorum collega,
 regni Aurelianensis et Divionensis,
 electoralis Moguntinæ, scientiarum
 utilium, Societatis regni medicæ et
 agrariæ Parisiensis, ducalis, latinæ
 Ienensis Academicæ principalis Has-
 siacæ et œconomicae Bavaricæ, Bur-
 ghusanæ, Vlissingensis, Harlemensis
 physicæ experimentalis, Rotterda-
 mensis artium et scientiarum Rheno-
 trajectinæ et mosquensis excolendis
 litteris Rossicis, nec non collegii re-
 gni medicorum Nanceiani sodalis.

A Iena, chez les héritiers de
Cuno; et se trouve à Strasbourg,
chez Kœnig, 1789, in-fol. de 166
pages; et à Paris, chez Croullebois.

libraire, rue des Mathurins, n°. 32.

Prix 8 liv.

7. *Louis Luisinus*, médecin, né à Udine, ville de l'Etat de Venise, qui vivoit vers le milieu du seizième siècle, a donné deux volumes *in-folio*, intitulés *Aphrodisiacus* (a). Il y a inséré les différens écrits sur les maux vénériens, dont il avoit pu avoir connoissance. Quant à M. Gruner, il a rassemblé, dans l'édition que nous annonçons, tout ce qui, dans les auteurs anciens, lui a paru avoir quelque rapport au mal vénérien, et dont *Luisinus* n'avoit fait aucune mention.

Il a divisé cette collection en deux parties.

La PREMIERE partie est subdivisée en quatre sections.

Sous la première section, est renfermé ce qu'il a trouvé chez les Juifs; savoir, Moïse, Job et David.

Sous la seconde, ce que lui ont fourni les Grecs et les Romains; sous la troisième, les Arabes; sous la quatrième, les Arabistes.

La SECONDE partie embrasse ceux qui ont écrit depuis 1492, jusqu'en 1558.

On y remarque en entier, 1°. un petit

(a) *Venetis, apud Jordan. Zilettum, 1566 & 1567, in-fol.*

Alterta editio: Lugduni Batavorum, apud Joh. Arnoldum Langerack, & Joh. & Hermann. Vesbeek, 1728, in-fol. 2. tom.

éxit de *Joseph Grunpeck*, dont M. *Gruner* avoit donné une édition séparée en 1787. (*Voy. Journ. de méd., tom. lxxij, pag. 456.*)

2°. Un autre traité de *Pierre Pinctor*, devenu extrêmement rare; M. *Gruner*, en le publiant, tient la parole, qu'il avoit donnée, de le faire un jour.

Ces fragmens peuvent jeter un grand jour sur l'origine du mal vénérien en Europe, apporté, dit-on, d'Amérique, par les compagnons de voyage de *Christophe Colomb*; mais en méditant les divers passages des historiens, des poètes, des auteurs les plus antiques, on trouvera peut-être que les maladies vénériennes existoient en Europe avant l'époque de ces voyageurs. Elles n'étoient pas alors si communes, et ne se manifestoient pas avec les mêmes symptômes.

Ce volume a exigé beaucoup de recherches. Il est terminé par un Glossaire des mots médico-barbares, et par une table raisonnée des matières.

Il est dédié à M. *Hensler*, premier médecin du roi de Danemarck, professeur de médecine, en l'Université de Kiel, et à M. *Mederer*, médecin et chirurgien de l'empereur, professeur royal en l'Université de Fribourg. Nous croyons devoir avertir les amateurs que cet ouvrage est imprimé en beaux caractères, sur de beau papier, choses assez rares en Allemagne.

A system of surgery, &c. *Système de chirurgie; par BENJAMIN BELL, Vol. VI (a), avec des gravures. In-8°. A Londres, chez Robinson, 1788.*

8. C'est ici la dernière partie de cet ouvrage, auquel l'auteur, dans les éditions qu'il donnera dans la suite, ajoutera les nouvelles découvertes qu'on aura faites. Les sujets traités, dans ce volume, sont les fractures, les luxations et les amputations. M. *Bell* indique, avec éloge, les progrès que l'art a faits dans le traitement des fractures simples. En parlant des fractures composées, il remarque, contre M. *Bilguer*, que dans la pratique privée où l'on peut se procurer toutes les facilités convenables, il est souvent possible de sauver le membre; mais que dans la pratique des hôpitaux, et sur-tout à l'armée, il est en général nécessaire de recourir à l'amputation, à moins que le blessé ne soit un officier qui peut se procurer des commo-

(a) Le premier volume de cet ouvrage parut en 1783. Il fut annoncé avec une notice dans ce journal, la même année, tom. lx, pag. 178. Les volumes deuxième & troisième furent annoncés en 1785, tom. lxiij, pag. 411. Le quatrième volume le fut aussi, tom. lxxix, pag. 130.

On a rendu compte aussi d'un traité des ulcères de M. *Bell*, traduit en françois, tom. lxxix de ce journal, pag. 455.

dités. Il remarque ensuite que le succès de l'amputation est plus assuré, lorsqu'on la retarde jusqu'au moment qu'elle devient indispensable, que lorsqu'on se presse trop de la pratiquer. Cette partie de son système est déjà susceptible d'additions intéressantes, ainsi que celle des luxations. C'est dans un Appendice que l'auteur présente ses réflexions sur les entorses et sur la subluxation des vertèbres, avec paralysie des extrémités inférieures.

L'article amputation est fait avec le même soin que les précédens. M. *Bell* pense qu'on doit y procéder aussitôt que la gangrène est arrêtée. Il a consacré un chapitre entier à l'excision des jointures dans les cas de fungus aux articles. Cette méthode a été proposée par M. *Park*, pour la substituer à l'amputation de l'extrémité. M. *Bell* fait encore mention de l'ouvrage de M. *Moore*, sur les moyens de diminuer les douleurs dans les opérations chirurgicales, (*MOORE'S method of preventing or diminishing pains in several operations of Surgery. Voyez le Journal de médecine, tom. lxx, pag. 306, où l'on donne une analyse de cet ouvrage*).

De tout l'art des accouchemens, la seule opération césarienne et la symphyseotomie ont paru à l'auteur entrer dans son plan. Il admet la section de la symphyse de préférence à l'emploi du crochet, d'après la supposition que dans tous les cas elle augmente la dimension du passage.

Après avoir ensuite décrit la manière d'ouvrir les cadavres et la méthode d'embaumer les corps, M. *Bell* termine son ou-

vrage par la doctrine des bandages et par l'explication des planches. Nous ne pouvons que faire éloges de ce système, dans lequel l'auteur a réuni les objets les plus intéressans que ses prédécesseurs ont traités, et où il règne autant de clarté que de précision et d'exactitude.

Thoughts on cancer of the Breast, &c.

Pensées sur le cancer au sein ;

par GEORGE BELL ; in-8°. A

Londres, chez Johnson, 1788.

9. M. Bell propose de laver les cancers avec de l'eau, au 105° degré du thermomètre de *Fahrenheit*, et décrit une espèce de seringue, propre à remplir cet objet. Il nous paroît que le degré de chaleur de l'eau est excessif, et que la machine, qu'il a inventée, peut être facilement remplacée par une seringue ordinaire. M. Bell conseille, en outre, l'usage des cataplasmes, composés de mucilage de graine de lin et de feuilles de ciguë, auxquels, dans le besoin, on ajoutera une solution d'opium, faite dans l'eau.

Dissertatio medico-chirurgica de cataracta. Par M. EMMANUEL-ALEXIS-LOUIS BRUNNER, de Berne en Suisse, docteur en médecine et en chirurgie. A Gottingue,

chez Dieterich, 1787 ; in-8°. de 116 pag.

10. Cette dissertation est divisée en trois parties.

Dans la PREMIERE, M. *Brunner* expose deux manières de pratiquer l'opération de la cataracte ; il donne la préférence à celle qu'on appelle par *extraction*, parce qu'elle réussit généralement mieux que celle qui se fait par dépression. Après avoir rapporté la manière d'opérer des plus habiles oculistes connus, il passe à la SECONDE partie, dans laquelle il compare les différentes méthodes d'opérer la cataracte.

La TROISIEME et dernière partie traite des diverses espèces de cataractes et de leurs complications. M. *Brunner* distingue d'abord la cataracte en *cristalline* et en *membraneuse* : ces deux genres se subdivisent en espèces particulières.

L'ordre, la netteté, et la précision, régnent dans cette dissertation.

Historia de utero duplici, &c. Histoire d'une double matrice, qui s'est divisée au quatrième mois de la grossesse ; par M. ANT. CANESTRINI, docteur en médecine. A Vienne ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand König, 1788 ; in-8°. de 60 pag.

11. En 1781, M. *Canestrini* exerçoit

la médecine en Hongrie. Il eut alors occasion d'observer exactement ce singulier phénomène de la nature, sur une femme qu'il disséqua. Sa relation est accompagnée d'une planche qui représente au naturel cette double matrice.

D. STARK, &c. Archiv für die geburthshülfe, &c. *Archives pour l'art des accouchemens, les maladies des femmes et des enfans nouveau-nés*, par le D. STARK; &c. deuxième partie, avec une gravure; in-8°. de 203 pages, non compris les deux registres, ni la préface. A Iena, dans la librairie académique, 1787.

12. Nous avons annoncé la première partie de cet ouvrage dans ce Journal; tome lxxiv, page 355, année 1788.

Les morceaux qui composent cette deuxième partie sont, 1°. Mort subite d'une nouvelle accouchée, à la suite d'une hémorrhagie utérine, et de la gangrène du cordon ombilical; par l'éditeur. 2°. Usage douteux de l'alun dans les pertes de sang de la matrice; par le docteur Heusinger. 3°. Accouchement contre-naturel, dans lequel, après l'expulsion de l'arrière-faix, se sont présentés la tête, les pieds et les mains; par le docteur Järvin. 4°. Sur les réglemens relatifs au perfec-

tionnement de l'art des accouchemens en Saxe ; par le docteur *Justi*. 5°. Faut-il abandonner à la nature l'expulsion de l'arrière-faix ; par le docteur *Sachtleben*. 6°. Phrénésie causée par une métastase de lait, guérie au moyen du vin éméétique d'Hoxham ; par le docteur *Reichardt*. 7°. Observations sur des grossesses survenues à des femmes qui n'étoient point réglées ; par le docteur *Stark*. 8°. Liste des enfans mort-nés, & des femmes mortes en couches dans le pays d'Isenach ; par le docteur *Hausinger*. 9°. Liste des enfans mort-nés, & des femmes mortes en couches dans le pays d'Altenbourg. 10°. Annonces & notices de livres nouveaux. On y lit, entre autres, les éloges, 1°. du manuel des garde-malades, par M. *Carrère* ; 2°. des *com. med. in processus criminales super homicidia* ; 3°. de la dissertation de *Vomitû et nausæ gravidarum* ; par M. *Loeber* ; 4°. de celle de M. *Jærdén*, ayant pour titre *De vitis pelvis muliebris*, &c. Il est encore question, dans cette partie, d'un instrument de l'invention de M. *Stark*, pour l'extirpation des polypes de l'utérus. Cet instrument est représenté sur une planche.

Beytraege zur wund-artznçikunst, &c. Additions aux progrès de la chirurgie ; par M. ADOLPHE-FRÈD. ZOEFLE, docteur en médecine et en chirurgie, assesseur du collègue impérial de médecine de Pé-

tersbourg. A Altona ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°. Première et seconde parties.

13. Ce sont des observations de fractures, de hernies, de polypes, de cancers, &c. M. Zoefler paroît être un bon observateur.

Anatomischer hand buch von D. JUST. CHR. LODER, prof. *Abrégé d'anatomie ; par M. JUSTE-CHRIST. LODER, professeur d'anatomie et de chirurgie à Iena, Tome I^{er}. A Iena, 1788 ; grand in-8°. de 709. pages, avec fig.*

14. Ce volume renferme l'ostéologie, présentée selon les principes de Winslow, et de Walther ; la syndesmologie, suivant Weilbrecht, et la myologie, suivant la méthode d'Albius ; c'est un livre fait à l'usage des élèves.

Apologie du jeûne. Genève ; et se trouve à Paris, chez Le Boucher, libr. au coin des rues du Marché-Palus et de la Calandre.

15. Sur le titre, cet écrit seroit facile-

ment pris pour un ouvrage de piété. C'est du moins la réponse précise aux déclama-tions si ordinaires contre le jeûne. L'au-teur prouve que loin de ruiner la santé, le jeûne est au contraire le moyen le plus sûr de prévenir les maladies ; et de vivre long-temps. Pour nous en convaincre, il a comparé cent cinquante-deux solitaires ou évêques qui en avoient mené la vie, avec autant d'académiciens, moitié de l'a-cadémie des sciences, et moitié de celle des belles-lettres. Il y a eu d'une part 11589 ans de vie, et de l'autre seulement 10511. Il en conclut que le jeûne, même avec les excès que quelques solitaires y ont mis, prolongeroit la vie moyenne des gens de lettres d'un peu plus de sept ans. C'est donc aux gens de lettres sur-tout qu'il adresse ses réflexions ; et on ne tarde pas à s'apercevoir que c'est un médecin qui leur parle. Séra-t-il écouté ? C'est ce que nous n'oserions lui promettre. *Cornaro* s'é-toit contenté de recommander la sobriété : Ici on prétend que ce mot ne dit point assez, et que le jeûne est de précepte pour vieillir ; et ce qu'il y a de singulier, on paroît le prouver. Il n'est pas douteux que la plupart des académiciens que l'au-teur compare avec ces solitaires étoient des gens sobres ; et on peut encore moins dou-ter qu'ils n'aient été sobres à divers de-grés. Cependant les soixante-seize de l'A-cadémie des sciences ne lui ont donné que dix-neuf ans de vie de plus que la moitié parallèle, ou que les soixante-seize de l'A-cadémie des belles-lettres ; ensorte que,

non-seulement le terme moyen de la vie a été le même dans les deux Académies, mais le même, à trois mois près, pour chaque individu; d'où l'auteur tire cette conséquence, que ce qui prolonge réellement la vie, n'est donc, ni un genre d'étude, ni un autre, ni même ce qu'il nous plaît d'appeler *régime et sobriété*, mais uniquement le jeûne austère des solitaires (a), « Ce n'est du moins que parmi les solitaires, dit-il, que j'ai trouvé ces résultats, qui manquent parmi les gens de lettres et les philosophes de notre temps; moins de morts à toutes les époques de la vie, plus d'hommes qui survivent, et des vieillesse plus longues ». Il ne se contente pas de le montrer, en comparant de dix en dix ans le nombre des morts de part et d'autre; il confirme cette étrange découverte par un coup-d'œil jeté sur toute la nature. Il nous demande quel est de deux arbres le plus durable, celui qu'elle place dans une vallée, ou celui à qui elle épargne la sève en l'élevant sur le penchant d'un coteau. Il nous présente le riche voluptueux assis à une table exquise, et le sauvage toujours sur pied, l'oiseau en cage ou l'animal qui vit avec nous, et l'oiseau ou l'animal libres, vivant au grand air, obligés, comme le sauvage, de chercher par un mouvement continu la nourriture que la

(a) L'auteur recommande la plus grande attention dans le passage du régime ordinaire, à celui qu'on doit lui substituer, & qu'il veut plus sévère que celui qu'a conseillé Cornaro.

nature leur a dispersée sur des espaces presque immenses , et il demande de quel côté est la vigueur , la santé et la longue vie. On le sait ; mais il a peur que nous n'en saisissons pas encore la raison. Il nous présente un homme qui relève de maladie , que les évacuations réitérées , que les sueurs , que la diète ont presque épuisé de toute humeur ; et il demande quel est l'homme en santé qui ait le même appétit , qui digère aussi parfaitement , qui ait le sommeil aussi doux , en qui toutes les fonctions s'exercent avec la même liberté. « Preuve donc , conclut-il , et preuve populaire que l'état des solitaires , un corps sec , altéré de sucs , et presque réduit à la seule trame , est le véritable état de l'homme , et que le régime des solitaires par conséquent , le travail , les veilles , les austérités et la vertu , est le régime du sage ». Ce qu'a dit *Cornaro* , et si ses argumens sont aussi pressans , nous ne le savons plus ; mais ce qui nous importe extrêmement de savoir , est ce que l'auteur ajoute dans un *Post-scriptum*. Il observe comme une chose constante entre les accoucheurs , qu'il est très-rare qu'un enfant meure dans le sein de sa mère ; et il a reconnu au contraire par les registres mortuaires de son endroit , que de la naissance à un an , le nombre des morts , non-seulement étoit plus considérable que dans la vieillesse , mais plus grand qu'il ne l'est en vingt-cinq ans à tout autre âge. Mortalité prodigieuse , qui doit encore plus étonner , dit-il , si l'on considère qu'un enfant , à sa naissance , a plus de vie ou moins de

délicatesse dans toutes ses parties, qu'il n'en avoit avant que de naître. Quelle peut donc être la cause d'une telle épidémie, la plus terrible dont la médecine et les Gouvernemens puissent s'occuper ? Il n'en voit qu'une ; c'est que dans le sein de sa mère, l'enfant est nourri par la nature, et que c'est ensuite notre raison qui s'en mêle ; c'est que lorsqu'il est né, nous ne voulons pas même qu'il soit nourri comme les autres animaux, uniquement du lait de sa mère ; c'est que nous ne lui permettons plus de consulter son instinct et le besoin ; on l'apâte de force, comme une poularde qu'on engraisse ; sans considérer que cette poularde même qu'on ne prend pas dès sa naissance, qu'on ne soumet à cette torture que dans un âge où les solides opposent plus de ressort, quand elle ne seroit pas destinée à la mort, périroit de cet excès d'embonpoint que nous lui procurons. Disons-le sans crainte, de toutes les réflexions de l'auteur, celle-ci est la plus intéressante ; car il ne s'agit pas comme ci-devant, de sept ou huit ans de plus ou de moins sur la durée de la vie, mais de la vie toute entière. Ajoutons néanmoins qu'il en sera de cette vérité comme des meilleurs loix, qu'elle sera oubliée dès demain, ou plutôt qu'elle ne sera presque sue de personne, si l'autorité ne la recueille, et ne s'occupe à la répandre.

Telle est la principale thèse de l'auteur, la seule que nous eussions à présenter avec un peu de détail. Il tire, en la développant, des conséquences dont plusieurs nous

ont paru mériter toute l'attention des médecins, et même des gens de lettres. Celle qui nous a le plus frappés, c'est qu'un homme sur le retour, un homme au-dessus de cinquante ans, au moins, avec notre régime, ne meurt pas pour l'ordinaire de la maladie dont il paroît mourir, mais *parce qu'il est usé, parce que le ton manque, et que le principe du mouvement se détruit*, en un mot, par la seule nécessité de mourir, dont la maladie, pour parler comme l'auteur, n'est que le masque; en sorte que la mort naturelle est aussi commune que nous la croyons rare. Ce que les gens de l'art doivent encore considérer bien soigneusement, c'est une espèce d'apoplexie qui, à un certain âge ou dans certains états de maladies, arrive, selon lui, à l'estomac, par le seul poids des alimens, comme elle arriveroit au cerveau par la seule pression du doigt sur ce viscère. La conséquence facile à saisir pour tout le monde, est qu'à cet âge ou dans ces états, il y va de la vie, si l'on se permet autre chose que du liquide; et en général, l'auteur pense que les vieillards ont beaucoup moins à craindre, même d'un peu d'excès en vin ou en liqueurs, que de la plus légère intempérance en alimens. On peut citer, dit-il, des ivrognes qui ont vieilli, mais non pas des gourmands.

Son ouvrage a deux parties; la seconde n'est pas seulement l'énumération des souffrances et des académiciens qu'il a rapprochés, avec le nombre des années que chacun a vécu : il joint, à chaque article, un pré-

cis de la manière de vivre de ses personnages. On ne voit presque, parmi les académiciens, qu'un médecin (*M. Morin*) qui ait imité de près le régime des solitaires; tous les autres s'en sont plus ou moins éloignés, et quelques-uns immensément éloignés. Il paroît que ce sont ces écarts qui ont donné lieu à l'auteur de tracer aux gens de lettres des avis, non-seulement sur les soins à prendre de leur santé, à mesure sur-tout que les années viennent, mais sur le choix des études, sur la manière d'étudier, sur le prix qu'on doit attacher à l'étude, sur la nécessité de la couper, sur l'avantage en conséquence d'y pouvoir joindre un autre état, sur la dignité à rendre aux lettres, sur la nécessité de les honorer par ses mœurs, de rappeler par conséquent parmi nous l'ancienne philosophie morale, d'allier un peu plus que nous ne nous en piquons pour l'ordinaire, avec le savoir, la pratique des devoirs communs et obscurs de l'homme de bien, de réduire même tous ces plaisirs à l'exercice de ses devoirs, et, en un mot, comme il le dit, de délasser l'esprit par le cœur. Ce morceau, qui peut-être est un peu obscur, sur-tout si l'on ne consulte pas l'*errata*, nous a paru écrit avec chaleur, et par d'un homme vrai; en tout, cette petite production (a) est au moins très-curieuse, et l'auteur a eu raison de dire que cet *article manquait à notre philosophie*.

(a) Il en a déjà été rendu compte, vol. lxxij. page 340. On a cru devoir la faire connoître plus particulièrement.

The connexion of life with respiration, &c. *La connexion de la vie avec la respiration, ou Recherches expérimentales sur les effets de la submersion, strangulation, et des différens airs nuisibles dans les animaux vivans ; avec un exposé de la nature de la maladie qu'ils occasionnent, de la différence qu'il y a entre elle et la mort ; enfin des moyens curatifs les plus efficaces ; par EDOUARD GOODWYN, docteur en médecine, in-8°. de 126 pag. A Londres, chez Johnson, 1788.*

16. La Société établie à Londres, sous la dénomination de *Société humaine*, a adjugé à cette production de M. Goodwyn la médaille d'or, comme au meilleur ouvrage sur l'asphyxie.

L'auteur débute par la recherche des causes de la mort qu'entraîne la suspension de la respiration, et principalement la submersion. Bien que des personnes qui se noient, reçoivent une certaine quantité d'eau dans les poumons, il observe que cette quantité est si petite, qu'elle ne sauroit occasionner une compression considérable : de-là,

M. *Goodwyn* passe à l'examen des effets indirects de l'eau.

Dans la section suivante, il dirige ses considérations vers les effets mécaniques et chimiques de l'air dans le poumon lors de la respiration; il rapporte à cette occasion quelques expériences, qui prouvent clairement qu'une petite portion d'air déphlogistiqué est changée dans les poulmons en air fixe. Cent parties d'air atmosphérique, contenant 80 parties d'air phlogistiqué, 18 d'air du feu et d'air fixe, ont été réduites, après avoir été respirées, à 98 parties, dont 80 d'air phlogistiqué, 5 d'air déphlogistiqué, et 13 d'air fixe. Ces expériences ont été répétées plusieurs fois; et le résultat que nous venons de rapporter est le terme moyen de leur totalité. L'auteur admet, avec M. *Priestley*, que la couleur vive qu'acquiert le sang, en passant par le poumon, est due à l'air déphlogistiqué, et avance ensuite qu'une des propriétés chimiques de la respiration, est de communiquer au sang une qualité stimulante, qui le rend propre à exciter l'oreillette et le ventricule gauches du cœur à la contraction.

Dans la section qui suit, M. *Goodwyn* s'attache à développer la nature de la maladie qui survient à la submersion. Le défaut d'air déphlogistiqué prive le sang de son stimulus; de sorte qu'il cesse peu-à-peu d'exciter les contractions du cœur: de-là, cette maladie que M. *Goodwyn* nomme *Melanæma*, et qu'il définit de la manière suivante: *Melanæma est, dit-il, impedita sanguinis venosi in arteriosum conversio, cujus signa syncopæ, et livor cutis.*

Le reste de cet ouvrage est employé au développement de la méthode curative fondée sur la nécessité de la présence du stimulus dans le sang, pour déterminer les contractions du cœur. M. *Goodwyn* propose l'insufflation de l'air déphlogistiqué, et la chaleur : il décrit une machine de son invention, qui sert d'un côté à pomper l'eau qui pourroit se trouver dans le poulmon ; par conséquent porter obstacle aux effets salutaires de l'insufflation, et d'un autre côté à introduire de l'air en suffisante quantité dans la poitrine. Cette quantité doit varier selon la capacité de l'organe. Quant à la chaleur, elle est d'autant plus efficace, qu'on a vu des asphyxiés revenir à la vie, par ce seul secours, sans insufflation d'air déphlogistiqué, tandis qu'il n'existe point d'exemple d'asphyxié, guéri sans l'aide de la chaleur. Cependant il faut aussi ménager son activité ; un degré trop considérable, ou même une chaleur modérée, appliquée trop promptement, pourroit devenir préjudiciable.

KOSITZKI Abhanalungen, &c. *Dissertations de KOSITZKI sur les inconvéniens et les dangers du maillet, et de l'habitude de porter les enfans, comme aussi des corps à baleines : traduction libre, enrichie de remarques ; par P. G. JOERDENS. A Erlang, 1788.*

17. On trouve dans cet écrit des réflexions

très-sages sur la manière d'emmailloter les enfans : cependant ces réflexions n'apprennent rien aux personnes qui ont lu ce qui a été écrit sur cette matière depuis plusieurs années. La manière d'écrire de l'auteur ne rend point agréable la lecture de son ouvrage : quant aux remarques, elles ne servent qu'à rendre cet écrit plus volumineux.

Arzneyen ohne Maske, &c. *Médicaments sans masques ; par le doct. JOSEPH LENHARDT ; deuxième vol. In-8°. de 302 pages, sans la préface et sans la table. A Leipzig, 1788.*

18. La préface contient une longue déclamation contre le célibat des ecclésiastiques. Nous ne nous y arrêterons pas. Il est question dans l'ouvrage même des médicaments, dont, selon M. *Lenhardt*, aucun médecin raisonnable ne sauroit approuver, ni prescrire l'usage. Cette assertion ne nous paroît point admissible dans toute sa force, à l'égard de bien des remèdes condamnés par l'auteur ; tels sont, par exemple, l'eau végeto-minérale de Goulard, les bougies, les diverses naphthes, les eaux minérales, &c. auxquelles il veut indistinctement substituer le petit-lait. Au reste (nous ne pouvons en disconvenir) cet ouvrage mérite l'attention du public, et doit être placé parmi les écrits où les bonnes choses sont

beaucoup plus abondantes que les médicinales et les mauvaises.

Dissertatio medica de cortice Geoffrææ Surinamensis, auctore NICOLAÛ BONDÛ, M. D.; in-8°. *A Leide*, 1788.

19. On connoissoit déjà depuis quelques années la geoffroy de la Jamaïque (*geoffræa Jamaica meritis* du docteur *Wright*) lorsque le docteur van *Stuyvesant*, exerçant alors la médecine à Surinam, eut connoissance d'une autre espèce de geoffroy, et en fit passer une certaine quantité à M. *Juliaans*, très-savant apothicaire à Utrecht. Le doct. van *Stuyvesant* apprit à la connoître par un Indien, qui, témoin des efforts inutiles du docteur pour guérir une négresse, travaillée de violentes convulsions, suivies de cécité pendant plusieurs heures, s'offrit, et parvint à la guérir à l'aide de trois doses, prises trois jours consécutifs, d'une décoction de cette écorce. La première dose de ce remède réveilla les mouvemens convulsifs à un point excessif, et fit évacuer au bout de trois heures, par le fondement, une très-grande quantité d'un liquide aqueux, et quatre-vingt-trois vers ramassés en peloton. La seconde dose donnée le lendemain, ne fut point suivie de convulsions, mais bien d'une évacuation d'environ soixante vers strongles; enfin la troisième, administrée le surlendemain, acheva la guérison.

M. *Juliaans* ayant reçu une pacotille de

ce simple, en distribua plusieurs portions à différens médecins. Son fils, qu'une mort prématurée a enlevé depuis à l'art de guérir, se proposoit de publier le résultat de trois expériences. Ces observations ont été remises entre les mains du docteur *Vollsten*, qui les a communiquées à M. *Bondt*, afin qu'il les joignit aux siennes propres.

La *geoffroy* appartient à la classe diadelphie de l'ordre Decandria du système de *Linné*. On ne connoît encore que quatre espèces de ce genre : l'une mentionnée par le Pline du nord, est exactement décrite par M. *Jacquin*, dans son *Historia plantarum*. Le doct. *Wright* a donné dans le soixante-septième volume des Transactions philosophiques, une description très-soignée de la seconde espèce, sous le nom de *geoffræa Jamaicensis inermis* (a).

(a) Il a paru depuis, en 1788, à Erlang, une dissertation inaugurale de médecine, intitulée : *De Geoffræa inermi, ejusque cortice, medicamento anthelmintico*, dont l'auteur est M. J. O. G. *Klingsohr*. On lit dans le premier paragraphe l'histoire de ce médicament. Le second est consacré à l'étymologie. Le troisième contient les considérations botaniques. La description détaillée du végétal forme le quatrième paragraphe. L'auteur expose dans le cinquième les caractères externes de l'écorce : il rend compte dans les deux suivans de l'analyse chimique, à laquelle il l'a soumise. Les vertus de cette écorce font le sujet du huitième paragraphe. Dans le neuvième, on trouve la manière de l'administrer. Les dixième & onzième, présentent les expériences que M. *Klingsohr* a faites sur des malades ; & dans le douzième, il traite des propriétés économiques de ce végétal.

Les expériences cliniques prouvent que l'écorce de la geoffroy de la Jamaïque est un puissant anthelmintique ; cependant son efficacité ne s'étend pas jusque sur le ténia.

La troisième espèce de geoffroy est celle dont il s'agit ici , M. Bondt la définit ;

Geoffræa Surinamensis inermis foliolis ovalibus, obtusis sive retusis, carina dipetalâ.

On ne sait pas si cette espèce croît encore ailleurs ; l'auteur penche à croire qu'on pourroit bien la trouver dans la Guiane. On la rencontre principalement dans les terrains boisés , sablonneux et montueux. Elle fleurit, ou porte des fleurs deux fois par an. Les naturels du pays l'appellent *Wewe*.

La quatrième espèce dont M. Bondt donne la description dans l'appendice , est appelée par les Indiens *Héréouré*. Son écorce est , à la vérité , également vermifuge , mais à un degré fort inférieur : il importe , pour cette raison , de la connoître , afin de pouvoir se mettre à l'abri de la fraude des fripons qui voudroient substituer celle-ci à l'autre.

L'écorce de la geoffroy de Surinam nous vient en fragmens d'environ un pied de long , de quelques pouces de large ; elle est fort épaisse et pesante : circonstances qui dépendent de l'âge de l'arbre auquel on l'a enlevée , ou des parties (le tronc ou les branches) qu'on en a dépouillés : A l'extérieur , elle est couverte de lichens , qui lui donnent une couleur cendrée. Après l'avoir nettoyée de ces plantes parasites , elle offre une couleur brune rougeâtre. Au dessous de cette couche est un tissu ferme , coriace , couleur

de fer, qui, étant coupée en travers, présente des couleurs brillantes bariolées. La couche qui touche immédiatement l'arbre, est d'un pourpre foncé. L'ensemble étant réduit en poudre, est de couleur de canelle, clair. Gardée pendant quelque temps, cette écorce devient inodore, bien qu'au moment qu'on la détache de l'arbre, on lui trouve, à ce qu'on assure, une odeur nauséabonde; sa saveur, plus forte dans l'écorce des jeunes arbres, que dans celle des vieux, est d'une amertume piquante.

On a souvent substitué l'écorce de la geoffroy de la Jamaïque à celle de Surinam; cependant leurs propriétés diffèrent très-fort dans les degrés: il importe de s'assurer de la véritable espèce qu'on veut administrer: celle de la Jamaïque est en fragmens moins grands; elle est moins chargée de lichens, plus compacte et plus pesante. Coupée en travers, elle est plus brillante; sa couleur ressemble à celle de la rhubarbe; son odeur, principalement après l'avoir frottée, est plus forte; et en la mâchant, on lui trouve un goût fort amer.

M. *Bondt* a soumis l'écorce de la geoffroy de Surinam à l'analyse chimique. Le détail avec lequel il expose les différentes expériences qu'il a faites, est très-circonstancié, mais nous meneroit trop loin: nous ne rapporterons que les résultats qu'il a obtenus. Les voici.

1°. Il y a dans l'écorce de la geoffroy de Surinam quelques particules volatiles qui s'élèvent à la chaleur de l'eau bouillante; mais il n'y en a que très-peu dans l'écorce séchée.

2°. Elle contient une quantité considérable d'extrait aqueux ; mais pour l'en tirer complètement , il faut la faire bouillir doucement et évaporer à une chaleur modérée.

3°. Elle contient de l'acide végétal sous deux formes ; sous celle de l'acide ligneux , et sous celle de l'acide oxalyn.

4°. On peut en tirer , au moyen de la distillation sèche , une huile empyreumatique , aussi-bien que des autres végétaux ; mais elle donne encore une autre huile qui surnage à l'eau , et qui est en très-petite quantité.

5°. Le résidu contient le même sel que les autres végétaux ; mais en moindre quantité.

6°. Enfin , une quantité considérable de terre calcaire , unie à quelques particules maritales , constituent la base de cette écorce.

Dans le troisième chapitre , M. *Bondt* traite des propriétés médicales de la géofroy de Surinam. Il y rapporte plusieurs observations cliniques , faites par différens médecins célèbres , et en tire ensuite les corollaires suivans :

1°. Que la vertu anthelmintique est la propriété dominante de l'écorce de la géofroy de Surinam ; cette vertu est si puissante , qu'il est même douteux , si jamais elle a été employée infructueusement dans les cas où il y a eu des vers , principalement des strongles et des ascarides ; car son efficacité contre le ténia , est encore incertaine , bien que M. *Bondt* exhorte d'en faire de nouveaux essais.

2°. Que cette écorce possède une vertu remarquable pour diviser, atténuer et évacuer la mucosité visqueuse et ténace.

3°. Que ses vertus purgatives par haut et par bas, méritent une attention particulière. C'est cette vertu qui, en irritant irrégulièrement les fibres du canal alimentaire, occasionne souvent de grands mal-être, et ces effets se manifestent sur-tout dans les cas où le remède ne procure pas d'évacuation. On remédie à ces inconvéniens en donnant le médicament à doses modérées, en le faisant prendre par fractions, ou en y joignant quelque doux laxatif, ou quelque carminatif.

4°. Qu'il faut encore prendre en considération le stimulus que cette écorce exerce quelquefois, et même souvent, sur les voies urinaires ; il va fréquemment jusqu'à exciter un ténésme de la vessie. En conséquence de cette propriété, *M. Bondt* pense qu'on doit lui accorder une place parmi les diurétiques et les hydragogues.

5°. Que les effets antispasmodiques que produit cette écorce sur les malades attaqués de mouvemens convulsifs, d'épilepsie ou de toux de différentes espèces, paroissent principalement dus à l'expulsion des vers et des mucosités ; peut-être même, en partie, à l'impression qu'elle fait sur les nerfs, et aux nausées qu'elle excite.

6°. Que les vertus béchiques qu'on lui reconnoît souvent, doivent être attribuées à la propriété qu'elle a d'inciser le mucus, et de donner des nausées ; peut-être aussi à une légère irritation portée sur les nerfs.

7°. Que son principe fortifiant qui se dé-
 cèle quelquefois dans les cas de laxité des
 intestins, de gangrène spontanée des vieil-
 lards, et d'affections pareilles, se trouve non-
 seulement dans les parties actives mention-
 nées, mais encore dans l'amertume et dans
 la force astringente dont elle est douée; que
 d'ailleurs l'évacuation de la mucosité peut
 y avoir une bonne part, attendu qu'à la
 suite de ces décharges, les toniques ont plus
 d'action.

La manière la plus ordinaire et la plus
 efficace d'administrer l'écorce de la geoffroy
 de Surinam, est de la donner en décoction.
 Pour cet effet, on fait bouillir deux onces
 de cette écorce dans vingt-quatre onces
 d'eau, jusqu'à réduction à moitié. On en
 donne le tiers par doses, pendant trois
 matins consécutifs. Le quatrième jour, on
 fait prendre quelque cathartique, à moins
 que cette décoction n'ait suffisamment purgé
 le malade. Pour détruire les ascarides, on
 peut la donner en lavemens.

Si les malades répugnent à en prendre la
 décoction, on peut lui substituer l'extrait
 à la dose de quinze grains, soit en pilules,
 soit dissout dans quelque eau distillée.
 L'extrait est d'une grande efficacité dans les
 maladies chroniques, où il est nécessaire
 d'atténuer et d'évacuer la pituite.

La racine broyée avec du sucre est un
 remède excellent pour les enfans qui ont des
 glandes engorgées : on peut la leur donner
 depuis trois jusqu'à huit grains par dose;
 les adultes peuvent en prendre jusqu'à un
 scrupule. On peut encore l'administrer de

différentes autres manières, qu'il seroit trop long d'indiquer.

Afin de remédier aux inconvéniens qui résultent assez fréquemment de son usage, comme aussi pour seconder ses effets, on lui associe, soit des laxatifs, soit des carminatifs, soit enfin des antispasmodiques. L'addition de la valériane sauvage renforce ses propriétés vermifuges; celle du quinquina augmente sa vertu fortifiante, et en la combinant avec la skille et l'hellébore noir, on peut attendre d'elle les effets du désobstruant et du diurétique le plus actif.

La dernière section roule sur la différence entre l'écorce de la geoffroy de Surinam et celle de la Jamaïque. Cette dernière paroît infiniment plus violente, et douée d'une vertu narcotique, qu'on ne remarque pas dans l'autre.

Nous ne pouvons que souhaiter, d'après la lecture attentive de cet opuscule, que l'écorce de la geoffroy de Surinam soit introduite dans nos pharmacies.

Selectus observationum practicarum-
medicarum, uti et remediorum me-
dicorum, tam internorum quam ex-
ternorum longa experientia proba-
tissimorum unâ cum eorum for-
mulis ac præscriptionibus, ad usum
universalem adornatus à D. CHRIST.
FRIEDER. REUSS, medicinæ profess.

Tubing. Argentorati, 1789, sumptibus *Amandi Kœnig*, bibliopolæ; (in-8°. pag. 452.) On le trouve aussi à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32. Prix 3 liv 12 sous.

19. Le 1^{er} vol. de ce Dispensaire parut en 1786; et on l'a fait connoître la même année dans notre Journal, tom. lxxij, pag. 155.

Le II^e volume que nous annonçons, forme un recueil de remèdes, tant internes qu'externes, pour différens genres de maladies; ils sont extraits, dit M. *Reuss*, des dispensaires modernes et des ouvrages des praticiens les plus consommés. En indiquant ces remèdes, il y a uni des observations diverses sur différentes maladies chroniques et opiniâtres, heureusement guéries, après avoir résisté auparavant à tous les moyens employés. Parmi ces espèces de maladies, il a choisi celles dont on peut être le plus fréquemment affecté, et que le médecin est le plus souvent obligé de traiter. Il a voulu être utile, par là, aux médecins qui n'ont pas le temps de consulter beaucoup de volumes; il a rangé les articles par ordre alphabétique.

Comme j'ai souvent indiqué, observe M. *Reuss*, contre la même maladie, plusieurs moyens, chaque médecin choisira le

moyer qui lui paroîtra le plus convenable à l'état du malade, en ajoutant ou en retranchant, suivant les circonstances. Je ne me suis cependant pas astreint à ne présenter que des remèdes nouveaux; car le mérite d'un remède, n'est pas dû seulement à sa nouveauté, mais ceux qui sont anciens, et dont l'usage et l'expérience ont confirmé les succès, sont et seront toujours précieux.

Sans dépriser le travail de M. *Reuss* qui peut être d'une grande utilité entre les mains des médecins, nous ne pouvons nous empêcher de témoigner avec quel étonnement nous avons lu, dans l'article du cancer (pag. 47, 48 et 49), un remède proposé contre cette maladie, par le plus effronté charlatan qui peut-être a jamais paru. Ce remède est l'arsenic: il l'annonça dans une feuille, dont voici le titre : *Remède éprouvé, pour guérir radicalement le cancer occulte, et manifeste ou ulcéré*; par Messire G. R. LE FEBURE, DE S. ILDEP. . . . écuyer, docteur en médecine. Paris, *Michel Lambert*, 1775, in-8°. ou in-12 de 16 pages. Elle parut vers le mois de mars. L'auteur en fit faire une traduction allemande sous ce titre *Bewehrtes mittel den verborgenen und offenen oder eiternden krebs, aus dem grunde zu heilen.* Von WILHELM-REINHARD LE FEBURE, baron von S. Ildep., D. M. P. pœbstlichem und kaiserlichem artze, mitglied verschiedener gelehrter gesellschaften in Europa. *Aus dem französischen übersetzt*; von GEORG ADAM JUN-

KER. Strasbourg. Joh. Heinr. Heitz. 1775, (in-8° de 30 pages) : cette version parut en septembre de la même année.

Cette annonce révolta tous les médecins : quoique son auteur y déclare avoir guéri deux cents personnes, il n'en avoit pas cependant traité une seule. Nous avons su que peu après la publication de cette feuille, un chirurgien, sur la parole de l'audacieux imposteur, crut pouvoir employer l'arsenic pour la cure d'un cancer ; il causa, à la malade, les douleurs les plus atroces, auxquelles elle succomba bientôt.

Il paroît que M. *Reuss* a vu la version allemande de cette feuille, et qu'il a été séduit par les faux titres que se donnoit l'auteur, (docteur en médecine, médecin du pape et de l'empereur ;) et par les approbations dont elle étoit soutenue.

Combien les écrits des charlatans ne peuvent-ils devenir dangereux, puisque des hommes sages et éclairés peuvent eux-mêmes s'y laisser surprendre et en être dupes !

Nous renvoyons au sujet du charlatan au tome xlvij de ce journal ; pag. 185, 186, 187, 188, 189, et encore pag. 286.

ELIXIR AMÉRICAIN.

*Noms et doses (a) des drogues
simples qui entrent dans sa com-
position.*

- ℥. Racines d'*asarum*, ou cabaret, 1 once.
Ecorce de racines de palmiste à crocos,
une once, *Saint-Domingue.*
Deux calebasses, . . . *Saint-Domingue.*
Opium, deux onces et demie, . *Égypte.*
Ecorce de bois de fer, six onces. *Saint-*
Domingue.
Herbe à charpentier, deux onces. *Saint-*
Domingue.
Feuilles d'avocatier, deux livres. *Saint-*
Domingue.
Feuilles de millepertuis, . . . une livre.
Fleurs de sureau, demi-livre.
Feuilles d'oranger, quatre onces.
Fleurs d'oranger, deux onces.
Racine d'énula-campana, quatre livres.
Racine de cannes de sucre, deux livres.
Saint-Domingue.
Racine d'aristoloche, . . . trois livres.

(a) Nous ne préviendrons en aucune manière les réflexions que les personnes instruites feront sur cet élixir; il nous suffit d'en communiquer la composition, en disant que de cette composition on avoit fait un Secret, & que le Gouvernement l'a acheté.

Racine de cannes, ou quenelles, deux livres.

Graines de genièvre, trois onces.

Fleurs de tilleul, deux onces.

Fleurs ou feuilles de romarin, deux onces.

Petit baume, quatre onces.

Quatre livres de cendres de toutes ces plantes qui ont servi à la distillation, et qui ont été séchées et brûlées.

21. Après avoir concassé les racines et les écorces, on les mettra infuser, pendant huit jours, dans huit pintes d'eau de rivière : les deux derniers jours on fera pareillement infuser, dans la même eau, les fleurs, les feuilles et les fruits écrasés; on mettra le tout dans l'alambic, et on ajoutera huit pintes de la meilleure eau-de-vie. Alors on distillera au bain-marie, pour en tirer à peu-près toute la liqueur spiritueuse qu'il faudra cohober trois fois de suite. On mettra cette liqueur spiritueuse à part; ensuite on pressera et on passera au tamis tout ce qui sera resté dans l'alambic; on brûlera le marc desséché, et on jettera les cendres dans la liqueur extractive qu'on a exprimée; enfin on ajoutera un peu d'eau de rivière, s'il est nécessaire. On distillera cette liqueur à feu nu et doux, et on en mêlera le produit, à parties égales, avec la liqueur spiritueuse qu'on a mise à part.

Pour colorer ce mélange, on y ajoutera six onces de fleurs de pavot simple et trois onces de racines de garance (*Rubia tin-*

torum). Lorsque la liqueur aura acquis une couleur rouge et brillante, on la filtrera et on la conservera dans des bouteilles bien bouchées.

On doit retirer de ce procédé à peu-près douze bouteilles de pinte d'élixir.

La dose de cet élixir est d'une cuillerée à café; on en peut prendre jusqu'à quatre par jour, et même davantage dans les cas dangereux et pressans. On peut le prendre pur; mais pour l'ordinaire on doit le prendre dans un véhicule, c'est-à-dire, le mêler avec une cuillerée de *bouillon, de thé, de vin, de tisane ou de lait d'amande*.

Pour les vertus de ce remède, et les cas dans lesquels il peut être appliqué, *Voyez* l'ouvrage de l'auteur (M. DE COURCELLES), intitulé : *Élixir Américain, volume in-12*, imprimé à Châlons-sur-Marne, chez de *Pinteville-Bouchard*, libraire-imprimeur, troisième édition, 1787.

A Paris de l'Imprimerie royale, 1789.

Experiments and observations on animal heat, &c. *Observations sur la chaleur animale et sur l'embrasement des corps combustibles, ou Essais pour ramener ces phénomènes à une loi générale de la nature ; par A. CRAWFORD, docteur en médecine, membre des*

Sociétés royal. de Londres et d'Edimbourg ; comme aussi des Sociétés philosophiques de Dublin et de Philadelphie , seconde édition , avec des augmentations très-considérables. A Londres , chez Johnson , 1788.

22. La première édition de cet essai parut en 1779. L'auteur , ayant jugé lui-même ce travail fort imparfait , il s'est attaché à établir plus solidement sa nouvelle théorie par des expériences multipliées et répétées. L'exécution de ce projet a demandé du temps , et a par conséquent retardé la publication de cette seconde édition. Malgré tout cela , et malgré les efforts les plus grands , M. *Crawford* n'a pu parvenir à donner à son ouvrage la perfection qu'il lui auroit désiré , comme il le déclare lui-même. Nous serions obligés de passer de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites , si nous entreprenions de suivre l'auteur pas à pas , et de développer , avec lui , les preuves qu'il rapporte en faveur de sa doctrine. Nous nous contenterons donc d'en présenter une idée générale et concise.

Il paroît , conformément aux expériences de M. *Crawford* , que l'air pur contient une grande quantité de feu élémentaire. L'inspiration fait donc entrer dans les poulmons , avec l'air déphlogistiqué , une

grande abondance de ce feu. D'un autre côté, il aborde, dans cet organe, un sang qui, dans son retour des extrémités, a été chargé de phlogistique. Or, comme l'air exerce une plus grande attraction sur le phlogistique que le sang, le phlogistique quitte celui-ci, et s'unit à l'air; en même temps cet air, qui se charge ainsi de phlogistique, perd une partie proportionnée de feu élémentaire que le sang absorbe. Ce fluide, en passant par les vaisseaux capillaires, est de nouveau imprégné de phlogistique, et perd, en conséquence, sa capacité de retenir le feu, lequel se dégage et se répand dans toutes les parties du corps, pour devenir chaleur sensible. C'est ainsi que, suivant le système de M. *Cranford*, le sang se débarrasse dans les poumons, au moyen de la respiration, du phlogistique, et y absorbe la chaleur; tandis qu'à l'aide de la circulation, il répand la chaleur dans tout le corps, et se charge en revanche de phlogistique.

Lorsque l'air atmosphérique se change en air fixe et en vapeurs aqueuses, il s'en sépare une grande partie de sa chaleur, et les corps gagnent, du côté des capacités de retenir la chaleur, à mesure que dans le procédé de la combustion, ils perdent de leur phlogistique. Dans l'acte de l'inflammation, le phlogistique, qui est séparé d'un corps inflammable, s'unit à l'air pur, et le changeant en air fixe et en vapeurs aqueuses, lui fait quitter une grande portion de chaleur absolue. Cette chaleur absolue, ainsi déagée, produit un degré

très-considérable de chaleur sensible, et si le dégagement se fait subitement, la chaleur se développera et deviendra flamme.

Nous remarquerons encore que la théorie de l'auteur n'est point ébranlée, soit qu'on suppose que le feu est une substance ou seulement un mode, et qu'elle sert à rendre raison de plusieurs phénomènes de l'économie animale, qu'on n'a pu expliquer jusqu'ici; enfin qu'elle est très-propre à répandre du jour sur les questions les plus difficiles de la chimie et de la physique.

The natural hystori and antiquities of
Selborne, &c. *Histoire naturelle ,
et antiquités de Selborne, dans le
pays de Southampton ; in-4°. A
Londres, chez White et fils, 1788.*

23. L'abondance des matières nous empêche de faire connoître, en détail, l'ouvrage intéressant que nous annonçons, et dans lequel l'anonyme décrit un grand nombre d'objets qui méritent l'attention du naturaliste. Nous nous contenterons de traduire la description d'une nouvelle espèce de souris. « Je me suis procuré, dit l'auteur, quelques-unes des souris dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre. Je conserve dans l'eau-de-vie une jeune femelle avec des petits. A juger d'après leur couleur, leur forme, leur volume et leur manière de construire leurs nids,

je suis persuadé que cette espèce n'est point encore décrite. Elles sont beaucoup plus petites et plus fluettes que le *mus domesticus* de Ray : leur couleur approche de celle de l'écureuil ou du loir : elles ont le ventre blanc, et une ligne droite aux côtés fait la séparation des nuances du dos et du ventre. Elles n'habitent jamais les maisons ; on les porte aux granges et aux remises avec les gerbes ; elles sont très-nombreuses au temps des moissons ; elles construisent leurs nids dans les pailles du grain , au-dessus du sol , et quelquefois dans les chardons. Elles élèvent jusqu'à huit petits à la fois , dans un petit nid rond , composé de feuilles de gramen ou de froment ».

« Je me suis procuré, l'automne dernier, un de ces nids : il étoit composé de feuilles de froment très-artistement entrelacées , parfaitement rond , et à peu près du volume d'une boule à jouer à la crosse. L'ouverture de l'entrée étoit si ingénieusement fermée , qu'on ne put la distinguer. Il étoit si compacte et si plein , qu'on pouvoit le rouler sur une table sans qu'il se défit , bien qu'il renfermât huit petits vivans , nuds et aveugles. Ce nid étant parfaitement plein , comment la mère pouvoit-elle atteindre à ses petits pour les faire teter ? Peut-être ouvre-t-elle , pour cet effet , différens endroits , qu'elle referme ensuite lorsqu'elle a fini de les allaiter ; mais il n'y a pas de possibilité qu'elle puisse tenir dans cette boule avec ses petits , dont le volume augmente d'ailleurs tous les jours. Ce merveil-

leux berceau, qui renferme ainsi dans son intérieur une nouvelle génération, et qui est un exemple singulier des efforts de l'instinct, fut trouvé dans un champ de froment, suspendu à la tête d'un chardon».

« Un voisin, remettant dernièrement un tas de gerbes d'avoine, en trouva près d'un cent qui furent presque toutes prises. J'en vis quelques-unes; je les mesurai, et trouvai que, du bout du nez jusqu'à la queue, elles avoient deux pouces et un quart, et que leur queue avoit deux pouces de long. Deux de ces souris, placées dans une balance, pesèrent un Halfpenny de cuivre, c'est-à-dire, environ un tiers d'once avoir du poids; ensorte que, je suppose qu'elles sont les plus petits quadrupèdes de cette île. J'ai trouvé qu'une souris domestique, (*mus domesticus*) lorsqu'elle a acquis tout son accroissement, pèse une once, c'est-à-dire, plus de six fois autant qu'une de ces petites, et qu'elle a, depuis le bout du museau jusqu'à l'insertion de la queue, quatre pouces et un quart, avec une queue de la même longueur ».

Essais, ou recueil de mémoires sur plusieurs points de minéralogie, avec la description des pièces déposées chez le Roi, la figure et l'analyse chimique de celles qui sont les plus intéressantes, et la topographie de Moscow après un

voyage fait au nord par ordre du Gouvernement ; par M. MACQUART ; docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , membre de la Société royale de médecine , &c. A Paris , chez Cuchet , libraire , rue et hôtel Serpente 1789. Prix 6 liv. br. 7 liv. relié ; in-8°. de 580 pages , avec des planches.

24. M. Macquart fut chargé par le Gouvernement , en 1783 , d'aller dans le nord faire des recherches propres à augmenter la masse de nos connoissances minéralogiques. Il a parfaitement rempli sa mission. Des circonstances favorables l'ont mis à portée de réunir , tant à Pétersbourg qu'à Moscow , la suite la plus riche et la plus nombreuse de pièces qui ont appartenu aux mines les plus curieuses de la Sibérie , dont il donne une description exacte , et qu'il a déposées au cabinet royal des mines , numérotées de manière à correspondre avec les descriptions qui se trouvent dans cet ouvrage. Il n'a point borné son attention aux objets de minéralogie. Il a fait , dans le nord , des observations de plus d'un genre , et portant des regards philosophiques sur l'état de l'espèce humaine dans cette partie du globe , il a cru que le sort des habitans de cette région étoit

étoit peut-être moins à plaindre, que celui des peuples libres, parmi lesquels l'esclavage des Russes et des Polonois est, selon lui, mal apprécié. « L'esclave du nord, dit-il, n'a point de privations sur une multitude d'objets qui font les desirs des nations libres, parce qu'il n'en a pas même l'idée ». Cet avantage n'est point un effet nécessaire de la servitude; mais de l'état d'isolement où une population médiocre tient les habitans du nord. Au surplus, l'habitude, qui affoiblit toutes les impressions dans l'homme, peut fort bien adoucir les rigueurs de l'esclavage. Mais ce sentiment délicieux et sublime de la liberté, qui élève l'ame et développe ses facultés, est une jouissance perdue pour l'esclave, et dont rien ne peut le dédommager. Quant aux maux que peuvent souffrir les peuples libres, ils ne sont pas le prix indispensable de la liberté, mais le résultat accumulé d'une administration vicieuse, et de causes qui portent atteinte à cette même liberté. En parlant des mauvais traitemens des seigneurs russes et polonois envers leurs esclaves, M. *Macquart* croit exténuer beaucoup leurs effets, en observant que les premiers n'ont point droit de vie et de mort sur leurs paysans, et qu'ils ont intérêt de les ménager. Cet intérêt est un bien triste garant pour ces derniers, et il leur est commun avec les bêtes de somme; pour le droit de vie et de mort que leurs maîtres n'ont pas sur eux, il se réduit à les empêcher de mourir, et à prolonger par conséquent leurs maux. Nous aurions désiré que M. *Macquart* les eût calculés moins

froidement, et se fût montré un peu plus difficile sur le bonheur de ses semblables.

M. Macquart ne regarde point un minéral comme une substance fixe et brute à qui la nature a refusé tout mouvement. Il dit que si les minéraux n'ont pas été doués par elle de cette locomotion, si importante pour les animaux ; sa sagesse semble les avoir dédommagés, en quelque sorte, en rendant leur existence aussi permanente que solide. Voilà un singulier dédommagement des êtres qui ne sentent point. Cependant il avoue que le mouvement, imprimé à la matière, ne permet à aucune de ses particules de rester dans une inertie constante, et que les minéraux éprouvent eux-mêmes perpétuellement des altérations et des combinaisons nouvelles. Cette vérité est mise hors de doute par la conversion du gypse en calcédoine, qu'il a observée en Pologne. Les échantillons qu'il a recueillis, lui ont paru avoir fait, pendant le temps de leur transport, un progrès sensible dans leur métamorphose ; au point que des centres calcédoniques, observés sur un morceau de gypse, bien comptés et bien mesurés avant le départ, ont augmenté sensiblement en nombre et en étendue. Cette observation est très-importante pour l'histoire naturelle, et devrait exciter les naturalistes à bien examiner les loix de cette conversion d'une substance en une autre, au lieu de livrer leur esprit et de prostituer leur temps à des hypothèses gratuites sur la formation primitive du globe.

Les autres objets décrits dans l'ouvrage de M. Macquart, offrent aussi des détails

intéressans. On en trouvera qui regardent particulièrement la médecine, dans la topographie de Moscow. C'est un morceau qui peut le disputer, pour l'intérêt, aux livres de voyages les plus curieux.

Principia botanica, &c. Les principes de la botanique ; ou Introduction succincte et aisée à la botanique sexuelle de LINNÉ. A Londres, chez Robinson, 1787 ; in-8°.

25. Ces principes sont destinés à l'instruction de ceux qui veulent étudier la botanique. Les explications, qui concernent les parties de la fructification, sont décrites avec beaucoup de clarté et d'exactitude. Les genres et les espèces, qui croissent en Angleterre, sont rangés selon la méthode du chevalier de Linné ; l'auteur y a ajouté trois tables ; la première offre les genres de Linné avec les noms anglois ; la seconde, les noms vulgaires des anciens botanistes ; la troisième, les noms anglois. Ces index sont, en général, exacts, et sont très-utiles.

A des notes instructives, l'auteur anonyme, qui probablement est médecin, et qui paroît bien instruit dans la partie botanique, a ajouté une table des plantes médicinales et usuelles.

LINNÆI Termini botanici, &c. *Termes de botanique, et caractères abrégés des classes et des genres de la méthode sexuelle par LINNÉ : nouvelle édition, augmentée de la traduction allemande et de la définition des termes, par GIESSECKE. A Hambourg, chez, Hérolde, 1787, in-8°.*

26. On y a joint les fragmens des ordres naturels, les noms françois et anglois des termes ; et les tables nécessaires.

Phytographie économique de la Lorraine, ou Recherches botaniques sur les plantes utiles dans les arts : ouvrage couronné dans la séance publique de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Nanci, le 8 mai 1779 ; par M. WILLEMET, doyen des apothicaires, démonstrateur royal de botanique et de chimie au collège de médecine de Nanci, des académies des sciences, arts et belles-lettres de Lyon, Dijon et

Rouen, membre honoraire des Sociétés royales, électorales, patriotiques, botaniques et économiques de Suède, de Bavière, de Berne, de Hesse-Hombourg, et de celle de médecine de Paris. A Nanci, chez la veuve Leclerc, imprimeur de l'Intendance, 1780; in-8°. de 142 pages, et 2 feuilles pour le titre et l'épître dédicatoire.

27. Cet ouvrage intéressant, qui nous a échappé lors de sa publication, a pour épigraphe ces vers de *Haller* :

Parcourez le précieux règne des plantes si riche-
ment orné,
Qu'un amoureux vent d'ouest abreuve des perles
du matin,

Vous trouverez tout beau, mais tout varié;
Vous creuserez toujours ce riche trésor, & vous
ne l'épuiserez jamais.

Il est divisé en dix-huit classes, que nous allons successivement faire connoître.

« Les arts et l'économie rurale s'étoient approprié le règne végétal, avant que la médecine s'emparât de ce riche domaine, qu'elle semble aujourd'hui vouloir posséder exclusivement. On diroit que les nomenclateurs botanistes n'aient vu, dans les plantes, que des substances uniquement destinées à l'art de guérir; ils ont trop né-

gligé d'indiquer et peut-être de connoître l'utile emploi qu'on peut en faire dans les arts et métiers. Aussi le patriote cherche vainement, dans leurs recueils médicaux, des lumières pour les artisans et pour les cultivateurs. Assez d'autres feront l'énumération des qualités médicamenteuses de nos végétaux; ce n'est point ici mon objet, dit M. *Willemet*; je vais exposer simplement par classe et par ordre alphabétique les noms françois, les plus vulgaires, des plantes qui croissent en Lorraine, et j'y joindrai la nomenclature individuelle de *Linneé*: à la suite, quelques observations sur leurs usages économiques, sans oublier la nature des endroits où elles se trouvent le plus communément ».

« Ce plan m'est tracé par le célèbre *Plin* du Nord, qui présenta autrefois à sa patrie la flore économique de Suède. Je ne pouvois choisir un meilleur guide ».

PREMIÈRE CLASSE. *Comestibles farineux*.
Opposer à la famine des substances végétales propres à remplacer le froment, le seigle et l'orge; ce problème le plus intéressant de tous ceux auxquels l'esprit humain peut appliquer ses combinaisons, est facile à résoudre, et par l'analyse et par l'expérience. On peut compter jusqu'à trente-une plantes farineuses comestibles qui, dans des temps de disette, pourront suppléer aux farines ordinaires, ou être mêlées avec elles. Voici un exemple.

47. Chêne. *Quercus robur*. Le gland peut servir à fabriquer du pain. Dans quelques

provinces de France, on trouve des glands dont le goût est exactement le même que celui des châtaignes, sur-tout si on les fait rôtir. »

II^e CLASSE. *Comestibles culinaires.* En augmentant le nombre des plantes potagères, c'est fournir aux pauvres de nouveaux moyens de subsistances moins coûteux pour eux, parce qu'ils ne sont pas en concurrence avec les riches, pour se les procurer. Dans cet article, les cuisines des riches peuvent également trouver des assaisonnemens nouveaux.

« 1. Ail des vignes, *Allium vineale*. Il peut servir aux mêmes usages que l'ail cultivé. Les alouettes, qui en mangent, font un mets fort délicat, tandis que les vaches, qui en ont été nourries, donnent du lait et du beurre d'un goût très-détestable. M. *Willémét* compte 120 plantes dans cette classe. »

III^e CLASSE. *Fruits agrestes.* L'auteur se propose de rassembler, dans cette classe, les fruits propres à remplacer ceux de nos vergers pour notre nourriture. Ces végétaux sauvages n'attendent d'ailleurs que la main du cultivateur pour nous donner des fruits plus savoureux et plus efficaces; il en compte 22.

IV^e CLASSE. *Des végétaux qui servent aux brasseurs, aux liquoristes, aux tonneliers, et de ceux qui sont propres à remplacer le café, le thé, à la préparation du petit-lait, du tabac, &c.* Il y en a quarante-neuf.

« 13. Chicorée sauvage. *Cichorium intybus*. La racine torréfiée, supplée au café. Je l'avois cru, dit M. *Willemet* d'après un professeur de botanique; je l'ai éprouvé; je n'ai trouvé, dans mon infusion, que l'amertume du café, mais point du tout son parfum. Du reste, il peut se faire qu'elle ait les mêmes propriétés. »

V^e CLASSE. *Des graminées pour les bestiaux*. Je suis obligé, dit l'auteur, de me restreindre aux principaux végétaux, qui sont reconnus propres à la nourriture des animaux. Les observations, sur leur degré de bonté, relativement aux bestiaux qui s'en nourrissent, seroient inutiles; leur instinct les avertit plus sûrement que toute notre science orgueilleuse ne peut nous garantir des nourritures malfaisantes. Cette classe contient 45 plantes.

La VI^e, qui contient plusieurs autres fourrages pour différens quadrupèdes, et où l'on compte 208 plantes; la VII^e, où sont les fruits, baies, semences et graines, au nombre de 37, qui conviennent à la nourriture des oiseaux, et la VIII^e, où l'on compte 97 principales fleurs qui plaisent aux abeilles et aux autres insectes, pourroient être remises, avec la cinquième, dans une seule et même classe. M. *Willemet* auroit diminué alors de beaucoup les répétitions fréquentes qu'on rencontre dans son ouvrage, mais que l'exécution de son plan rendent souvent indispensables.

La IX^e comprend les substances végétales qui servent à la peinture et à la tein-

ture; elles sont au nombre de 110; c'est dans cette classe où sont particulièrement les *lichens*.

La X^e CLASSE, la moindre de toutes, comprend les cosmétiques. Elle ne renferme que 12 plantes.

La XI^e, les végétaux propres au tan, et qui peuvent servir à épargner les chênes. On en compte 55.

La XII^e, les végétaux adonides propres à l'embellissement et aux décorations des Jardins; il y en a 91. Elle pouvoit être réunie avec la XIII^e, qui en contient 55, propres à embellir les avenues, les promenades, à former des gazons et autres décorations, et avec la XIV^e, dans laquelle on compte 19 végétaux, propres à la construction des haies.

La XV^e, qui en comprend 45, et la XVI^e, où il y en a 64, contiennent les plantes utiles dans les arts et métiers.

Dans la XVII^e, on trouve 40 plantes que les Géorgiphiles, les oénologistes et les économistes doivent connoître, et dont les propriétés pour les animaux, et surtout contre les insectes, ont besoin d'être vérifiées par de nouvelles observations.

* La XVIII^e, indique aussi 40 végétaux qui nuisent aux cultivateurs, ou qui doivent être connus des physiciens, des météorologistes et des agronomes.

Le temps et l'observation retrancheront ou ajouteront sans doute à cette nomenclature. Il me suffit, dit M. *Willemet*, de

L'avoir ébauchée, et d'avoir ouvert, aux économistes et aux artisans, une source profitable que les botanistes sembloient avoir voulu leur cacher, sous l'amas de leurs herbares médicaux. Nous pensons, comme lui, que l'utilité de son ouvrage doit faire oublier la sécheresse du style, et qu'il mérite d'être consulté par les bons citoyens.

On trouve à la fin une gravure de la *Willemetia hieracioides*, dédiée à M. Willemet, par M. De Necker, botaniste de l'electeur Palatin, &c.

An history of fungusses growing about Hallifax, &c. *Histoire des champignons qui croissent dans les environs de Hallifax, avec figures copiées d'après des plantes fraîches dans leur état de perfection, et une description particulière de chaque espèce ; le tout étant un simple exposé de faits, recueillis pendant une suite d'observations faites dans l'espace de plus de 20 années ; par JACQUES BOLTON, membre de la Société d'histoire naturelle d'Edimbourg ; in-4°. I et II vol. avec des planches coloriées ou non coloriées, selon le*

BOTANIQUE. 179
desir des amateurs. A. Londres,
chez White, 1788.

28. M. *Paulet*, médecin de la Faculté de Paris, s'est occupé depuis long-temps d'une histoire universelle des champignons, espèce de végétaux, dont un petit nombre seulement est de quelque utilité directe pour l'homme, tandis que la plus grande partie d'entr'eux est un poison plus ou moins meurtrier, plus ou moins perfide. M. *Bolton* présente ici un ouvrage qui pourra être très-utile pour l'avancement des connoissances botaniques de ces plantes : il décrit dans l'introduction leurs caractères génériques, et accompagne ces descriptions de figures. Aux genres adoptés par *Linné*, il en a joint un autre qu'il appelle *sphæria*, et le définit : « Un champignon qui a un grand nombre de vésicules sphériques ou oblongues, arrangées régulièrement sous quelque partie de la surface, lesquelles jettent une poudrè ou poussière ».

A la suite des descriptions des genres, M. *Bolton* donne celle des diverses parties des fungus, et les définitions des termes techniques ; les plantes mêmes sont décrites avec soin, et en détail ; chaque espèce est d'ailleurs gravée et représentée sous trois ou quatre faces.

La totalité des champignons dont il est question dans ces deux volumes est de 105 ; savoir 86 agarics, 14 boletes, 3 hydrium et 2 phallus.

Un troisième volume comprendra les genres qui restent.

*L'agriculture , poëme dédié au Roi
par M. DE ROSSET ; seconde partie , avec cette épigraphe :*

Invient croceis halantes floribus horti.

Virg. Georg. lib. iv.

*A Paris , de l'imprimerie royale ,
1782 ; in-4°. de xvj pag. de préface ,
et 128 pour le texte et les observations. On lit au bas de la dernière ,
se trouve chez Moutard , imprimeur-
libraire , à l'hôtel de Clugny , rue
des Mathurins.*

29. La première partie de cet ouvrage , qui n'est pas connu autant qu'il mérite de l'être , parut aussi à Paris à l'imprimerie royale en 1774 , avec cette autre épigraphe de Virgile :

Est labor , hinc laudem sperate coloni.

in-4°. de six feuillets non chiffrés pour les titres et l'épître dédicatoire au Roi ; lvi pag. pour un discours sur la poésie géorgique , contenant la notice des écrits d'Hésiode , de Rapin et de Vanier , sur l'économie rustique ; et 277 pages pour le texte divisé en six chants , pour les observations qui se trouvent à la fin de chacun d'eux , et pour l'explication des gravures. Enfin la dernière page non chiffrée contient lerrata.

Le premier chant renferme tout ce qui est relatif aux labours et aux blés ; les maladies des grains , leurs funestes effets , et les moyens d'y remédier n'y sont pas oubliés.

Dans le chant second , qui traite de la vigne et du vin , l'auteur rappelle les vertus antiplilogistique , antipestilentielle , astringente et antihydrophobique du vinaigre ; il observe que son usage dans les armées remonte non-seulement aux guerres puniques , et aux temps les plus reculés de la République Romaine , mais qu'il étoit aussi connu des Carthaginois et des Grecs.

Le chant troisième comprend les arbres des forêts et les arbres fruitiers. Parmi les premiers , on trouve l'histoire de la térébenthine de Chio , de la résine , de la manne de Calabre , de la myrrhe , &c. Parmi les seconds , on trouve de très-longes détails sur les mûriers et sur les vers à soie ; les maladies de ces insectes , leurs causes et leurs remèdes y sont traités avec soin.

Les prés sont l'objet du quatrième chant ; leur situation , leur arrosage , la nature du sol et des plantes qui les composent , occupent successivement l'auteur ; il rapporte à l'article de la fauchaison une observation véritable et trop peu connue ; c'est l'embrasement spontané du foin lorsqu'il est serré trop-tôt et trop humide. Les habitans des campagnes ne manquent pas d'attribuer ces incendies à des brigands , ou à des gens mal intentionnés , tandis que la cause en est bien réellement physique.

Les prairies artificielles, les fleurs, les abeilles, l'usage médical des plantes, et les systèmes botaniques sur leur sexe; leur fécondité et leur sommeil, terminent ce chant. *M. de Rosset* rend justice aux anciens agriculteurs françois, qui ont donné des détails sur les prairies artificielles, si nécessaires pour l'entretien des bestiaux, et dont les écrits modernes rapportent l'origine aux anglois.

Dans le cinquième chant, l'auteur s'occupe des troupeaux. Après avoir passé rapidement en revue les animaux étrangers que l'industrie humaine a réduits à l'état de domesticité, tels que le chameau, l'éléphant et le renne, il indique tout ce qui est nécessaire pour la formation des haras et pour l'éducation des chevaux. Les préceptes rapportés, tant dans les vers que dans les observations, forment un traité complet sur cet objet, et ne pourroient que perdre à être isolés; il passe ensuite aux mulets et aux troupeaux des bêtes à cornes et à laine, aux chevres et aux porcs. Il termine ce chant par le portrait du chien, si nécessaire à la garde des troupeaux, aux plaisirs et à la sûreté de son maître. *M. de Rosset* n'a pas omis de parler de la restauration de la médecine vétérinaire en France, et de l'établissement des écoles destinées à enseigner cette science sous la protection du Roi.

Les oiseaux domestiques et de basse-cour, occupent le sixième et dernier chant; le coq, les poules, leurs différentes espèces, la ponte, la couvée naturelle et artificielle, le chapon; enfin quelques-unes de leurs ma-

ladies, comme la *mus* et la *pepiz*, sont les premiers objets de ce chant; les poules d'Inde, l'oie, le canard, la pintade, le cygne, le faisan, le paon, viennent ensuite; l'auteur n'oublie point la fauconnerie, les oiseaux de volière et les pigeons, et il le termine par des idées philosophiques sur la génération des animaux.

Cette première partie a été réimprimée la même année sans nom de lieu, ni d'imprimeur; grand in-8°. de 259 pages, sous le titre de *seconde édition*, et en 1777, avec le second titre de *Géorgiques françoises*, aussi *seconde édition*; à Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la Reine, quai des Augustins; de l'imprimerie de Ph. Dom. Pierres; petit in-8°. de lxxx pag. les titres, l'épître et le discours. et 256 pag. pour le texte et les observations. Cette édition est beaucoup mieux soignée que la précédente, qui ne paroît être qu'une contrefaçon.

La deuxième partie est divisée en trois chants. Le premier contient les plantes et le potager. Il peut être regardé comme appartenant exclusivement à la médecine. La première partie de ce chant est entièrement consacrée aux plantes médicinales et à leurs vertus: on y trouve l'histoire de l'ipécacuenha, de la manne, de la rhubarbe, du quinquina; et à l'occasion de ce spécifique, un tableau de la fièvre que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici.

Frappé d'un froid soudain, d'abord l'homme
s'étonne;

Il en est pénétré, frémit, tremble, frissonne;

Tout le corps est pesant; la tête s'étourdit:

Un feu brûlant succède au froid qui l'engourdit ;
 C'est alors que portant l'incendie et la flamme ,
 La fièvre, dans son cours, émeut le corps & l'ame ;
 Souvent il est en proie à l'erreur de ses sens ,
 Il ne voit à l'entour que des spectres errans.
 Ardente , elle s'accroît ; sa force impérieuse
 Trouble la raison même & la rend furieuse ;
 Elle s'apaise, tombe et se repose un jour ;
 Le froid qui l'annonça précède son retour ;
 Un calme plein d'espoir succède à la tempête :
 Elle revient encor, suit son cours & s'arrête.
 Ce n'est qu'après long-temps qu'elle s'épuise enfin,
 Se consume elle-même, & détruit son venin, pag. 3.

L'histoire du ginsing, des différentes espèces de lichens, des agarics, de l'aloès, du sené, du tabac, précède et accompagne l'éloge des Jardins du Roi à Paris, et à Montpellier; celui de la médecine, de la botanique, de la chimie, et d'une foule d'autres plantes utiles et agréables.

Les plantes potagères et légumineuses étrangères et exotiques, plus utiles encore que les plantes médicinales, puisqu'elles servent à l'entretien habituel de la vie, les fruits potagers et les champignons, précèdent un éloge du café et de ses vertus. M. de Rosset y rappelle que Louis XV cueillit à Trianon le fruit du casier, et en fit boire la liqueur à sa cour; enfin les plantes aromatiques et d'assaisonnement trouvent naturellement leur place dans des préceptes généraux sur l'arrangement du jardin, qui termine ce chant.

Dans le second, qui concerne les étangs,

les lacs et les viviers, l'auteur donne des préceptes pour la nourriture, l'entretien et la conservation des différentes espèces de poissons qui les peuplent. Nous observerons ici que M. de Rosset dit dans la préface de cette seconde partie (page xiv,) que le P. Vaniere est le seul qui ait traité ce sujet en vers; il ne connoissoit pas sans doute le poëme latin du P. Franç. Champion, Jésuite, intitulé *Stagna*, imprimé à Paris en 1689 et en 1704, chez la veuve de Simon Bernard, in-12 de 20 pages, et réimprimé dans le tome second, pag. 147-168, du recueil intitulé *Poëmata didascalica nunc primum vel edita, vel collecta. Parisiis, apud Petrum Ægidium Le Mercier, 1749, 3 vol. in-12*. Ce poëme paroît être postérieur à celui du P. Vaniere, qui écrivoit le sien vers 1683 ou 1684.

Enfin le chant troisième et dernier, renferme les bosquets et les jardins chinois ou anglois. L'auteur trouve encore occasion d'y rappeler les vers à soie, les abeilles, la cire et le miel. Le thé y occupe aussi une place.

Nous ne connoissons pas d'autre édition de cette seconde partie que celle in-4°.

L'exécution typographique de cet ouvrage est superbe, et le luxe n'y a point été épargné; les gravures, au nombre de seize dans la première partie, sont dues aux meilleurs artistes; celle du frontispice représente un laboureur décoré de la médaille et de la chaîne d'or que le roi accorde à ceux des élèves des écoles de médecine vétérinaire qui se distinguent dans leurs études et dans leur pratique, pour faire sentir combien cette science est utile et inséparable des travaux agraires.

D. SCHWABEN's Anweisung zu den pflichten und geschæfften eines stadt oder land physicus, &c. *Instruction aux devoirs et aux fonctions d'un médecin physicien de ville ou de campagne ; par le docteur ERNESTE SCHWABEN, avec une préface de M. le conseiller GRUNER ; in-8°. Première partie de 274 pages, 1786. Deuxième partie de 352 pages, sans la préface, 1787. A Erfort, chez Keyser.*

30. La première partie regarde exclusivement la police médicale. L'auteur y expose les soins avec lesquels le médecin-physicien, ou pensionné, doit veiller à ce que les citoyens jouissent des avantages d'un air sain, de bonnes eaux, de bonne bière, d'un vin potable, d'une eau-de-vie naturelle; qu'ils aient du bon pain, de la bonne viande, de bons fruits et légumes, du lait, du beurre, du fromage, des œufs qui ne soient point altérés. Il passe de là aux efforts, pour garantir ses concitoyens des maladies épidémiques, ou en modérer la fureur; à l'instruction des gardes-malades, aux considérations sur les inconvénients que l'exercice de certains métiers peut entraîner, non-seulement pour

ceux qui en font profession , mais aussi pour le reste de la société. Viennent les sollicitudes en faveur de la santé des individus du bas-peuple ; la vigilance avec laquelle il faut surveiller les apothicaires ; les attentions relatives aux asphyxiés ; les secours à porter aux pauvres dans leurs infirmités ; l'inspection sur les chirurgiens et les sages-femmes. Cette partie composée de dix-huit chapitres , est terminée par l'exposé des devoirs que le médecin-physicien a à remplir à l'égard des épizooties et des empiriques.

Dans la seconde partie , contenant vingt-huit chapitres , M. *Schwaben* considère le médecin-physicien dans ses relations avec les tribunaux. On y lit d'abord quelques généralités concernant les rapports et les *parere* ; et entrant ensuite dans le détail , l'auteur traite d'une manière satisfaisante tout ce qui est relatif aux grossesses , tant voilées que simulées , aux enfans viables ou non , aux monstres , aux grossesses subreptices , aux superfétations , aux fruits légitimes et illégitimes , aux moles , aux signes de la virginité , aux preuves des paris antérieurs à l'examen , aux privilèges de l'âge , aux maladies feintes ou réelles , à l'inspection des cadavres , à l'empoisonnement , à l'homicide , à l'infanticide , à l'expulsion violente du fœtus , aux morts subites , aux genres de mort douteux , à la torture , à la peine de mort , au viol , au divorce , aux objets de police médicale dans leur relation avec les tribunaux.

Cet ouvrage joint au mérite de l'exac-

188 JURISPRUDENCE MÉDICALE.

titude et de la solidité des réflexions, celui de présenter plusieurs modèles bien faits de rapports, quoiqu'il faille convenir qu'il y en ait quelques-uns qui nous ont semblé déparer cette production.

Dissertatio medica de docimasia pulmonum à nuperis dubitationibus vindicata. *Par M. CHARLES-FRÉD. KIEFER de Saarbrück, dans le pays de Nassau, docteur en médecine. A Iena, chez Stranckmann, 1788; in-8°. de 28 pag.*

31. Tout ce qui peut éclairer les doutes sur la vitalité du fœtus, se trouve dans cette *docimasia des poumons*. Plusieurs observations choisies viennent à l'appui de la théorie de M. Kiefer; cet écrit présente de nouvelles lumières sur ce point important et obscur de la jurisprudence criminelle.

Liste chronologique des ouvrages publiés par M. BUCHOZ; brochure in-8°. de 64 pag.

32. Cette liste sans titre et sans date, imprimée sur papier vélin, a paru vers le mois d'octobre 1786, et se vend 1 liv. 4 s. chez l'auteur, rue de la Harpe, presque vis-à-vis la Sorbonne (a).

(a) On a cependant imprimé dans le Catalogue

M. *Buc'hoz* a commencé sa carrière littéraire en 1758, et depuis cette époque il a publié, suivant cette liste,

54 volumes in-folio.

7 in-4°.

56 in-8°.

129 in-12, et

14 in-18.

TOTAL... 260 vol. qui forment 82 ouvrages.

Il ne comprend point dans ce nombre tous les mémoires et factures qu'il a donnés dans ses différentes affaires avec les libraires, ainsi que les prospectus de ses ouvrages, qu'il a publiés séparément, presque toutes les années, tant in 8°. qu'in-4°. Il y a omis aussi un catalogue des livres de sa bibliothèque, vendue à la fin de 1782, par *Molini*, qui contient beaucoup de bons livres sur l'histoire naturelle, la médecine, &c.

Tous ces volumes traitent de la médecine humaine et vétérinaire, de la botanique, de l'agriculture, de l'économie, et d'autres parties de l'histoire naturelle et surnaturelle; chaque titre est suivi d'une notice plus ou

d'une collection complète des ouvrages de M. *Buc'hoz*, dont la vente s'est faite à la fin de l'année 1787, que cette liste ne s'est pas vendue, et que l'auteur n'en a fait tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires, dont il a fait des présens; mais cette assertion est démentie par M. *Buc'hoz* lui-même qui, dans un *Prospectus* publié au commencement de l'année 1787, annonce la vente de cette notice chronologique.

moins étendue qui contient l'histoire abrégée de l'ouvrage, son objet, son utilité et surtout son éloge. Ces notices sont extraites pour la plupart des prospectus annuels, publiés par l'auteur.

« On sera peut-être surpris, dit M. *Buc'hoz*, de la quantité d'ouvrages qu'il a mis au jour ; mais lorsqu'on réfléchira que c'est le fruit des travaux de son père, de son beau-père et des siens, c'est-à-dire que c'est le résultat de plus de cent vingt ans d'étude, on ne sera plus étonné de la fécondité de ses productions. Au surplus quand on renonce à tous les plaisirs de la vie, comme a fait M. *Buc'hoz*, et lorsqu'on s'occupe continuellement, sans relâche, on est capable de surpasser même le vraisemblable, (page 64) ».

On sera encore moins étonné de cette fécondité si l'on observe 1°. que M. *Buc'hoz*, fait un volume in-folio avec deux thèses, ou avec un cahier de dix planches ; des volumes in-quarto avec deux discours sur la botanique ; ou en annonçant un ouvrage en deux volumes, dont il ne paroît encore qu'un ; un volume in-douze avec des traités de vingt-une pages et même de huit ; 2°. qu'il n'a donné que le plan, le discours préliminaire ou partie de quelques-uns de ces ouvrages ; 3°. qu'un grand nombre sont plutôt l'ouvrage du dessinateur et du graveur que de l'écrivain, puisqu'ils ne contiennent que des planches ; 4°. qu'il en est qui se retrouvent plusieurs fois dans ceux qui leur ont succédé ; * que beaucoup des derniers sont extraits des premiers, et que

d'autres encore, qui font aussi nombre, ne sont que de nouvelles éditions ou de simples changemens de titre, ce qui fait des doubles et triples emplois; 5°, enfin, que dans les volumes qui appartiennent seuls à M. *Buc'hoz*, il n'y en a peut-être pas un qui ne soit en tout ou en partie, copié ou extrait d'autres ouvrages (a), ce qui n'exige pas une forte contention d'esprit ou même beaucoup de temps, sur-tout, si, comme on l'assure, M. *Buc'hoz* se contente d'envoyer à l'impression les feuilles de l'ouvrage qu'il copie, en biffant seulement ce qu'il veut bien retrancher.

Au surplus cette liste des ouvrages de M. *Buc'hoz* ne sera point le plus inutile des livres qu'il a fait imprimer, et on pourroit déjà y ajouter un supplément assez considérable pour ceux qu'il a publiés depuis l'année 1786:

(a) C'est ce que M. *Buc'hoz* appelle prendre la quintessence des ouvrages. Voyez l'avertissement du catalogue de sa bibliothèque, vendue en 1781.

N°. 1, 2, 3, 6, 8, 9, 12, 16, 17, 18,
19, 22, 23, 28, 30, M. GRUNWALD.
4, 5, 7, 10, 11, 13, 25, 26, 31, M.
WILLEMET.
15, M. BOYÉ.
20, J. G. E.
24, M. ROUSSEL.
32, M. HUZARD.

ERRATA.

Page 6, ligne 4, raisonné, lisez méthodique.

T A B L E

<i>SECOND MÉMOIRE sur la médecine ; Moyen de perfectionner l'art de guérir. Par M. Bacher, Page 3</i>	
<i>Avis à MM. les Correspondans ;</i>	23
<i>Réflexions sur l'usage des vésicatoires, &c. :</i>	24
<i>Observat. sur des fièvres inflammatoires bilieuses,</i>	65
<i>Considérations théoriques,</i>	83
<i>Opération d'une hernie fausse inguinale, par M. Desault, chir., observation communiquée par M. Manoury, chir.</i>	85
<i>Obs. sur l'amputation d'une verge cancéreuse. Par M. Dolignon, chir.</i>	93
<i>Observat. sur une fracture du crâne, &c. Par M. Troubat fils, chir.</i>	99
<i>Observ. sur la cure radicale d'un hydrocèle. Par M. Imbert, méd.</i>	103
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1789,</i>	105
<i>Observations météorologiques,</i>	110
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	113
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	114

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	113
<i>Médecine,</i>	118
<i>Chirurgie,</i>	132
<i>Anatomie,</i>	138
<i>Hygiène,</i>	ibid.
<i>Matière médicale,</i>	148
<i>Pharmacie,</i>	156
<i>Physique,</i>	162
<i>Histoire naturelle,</i>	165
<i>Minéralogie,</i>	167
<i>Botanique,</i>	171
<i>Economie,</i>	180
<i>Jurisprudence médicale,</i>	186
<i>Bibliographie,</i>	188

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
FÉVRIER 1790.

HOSPICE DE CHARITÉ,
ANNÉE 1788.
De l'Imprimerie royale, 1789.
Par M. DOUBLET.

LE compte rendu de l'hospice de S. Sulpice que nous annonçons ici, est le neuvième qui a été imprimé. Le Journal de médecine n'a fait connoître que le premier, publié en 1780. Nous allons reprendre ces différens Mémoires, pour en faire l'extrait et la comparaison : cet ensemble nous offrira des lumières que l'analyse iso-

Tome LXXXII. I

lée, de chacun d'eux, n'eût pu nous procurer.

L'hospice de S. Sulpice a été établi vers le milieu de l'année 1778, pour éclairer le Gouvernement sur un grand nombre de questions importantes, relatives aux hôpitaux, et pour donner des résultats certains sur le genre de soins que ces établissemens exigent, ainsi que sur la dépense qu'ils occasionnent.

Le but, de cet essai, étoit de montrer la possibilité de soigner les malades seuls dans un lit, avec les attentions de la plus tendre humanité, sans excéder un prix déterminé, et d'obtenir ainsi des bases positives pour travailler à la réforme des hôpitaux.

Le temps et les circonstances, est-il dit dans le commencement du dernier tableau, n'ont pas permis de recueillir tout le fruit de cette expérience ; mais nous osons nous promettre davantage de l'avenir, et du moins notre travail pourra contribuer à rectifier quelques erreurs nuisibles, et à donner quelques instructions véritablement utiles. (Année 1788, pag. 4.) ...

Nous n'essayerons point d'analyser les préambules qui sont à la tête de

chacun de ces tableaux ; la clarté et la précision qui les distinguent, la candeur qui les a dictés, et l'onction touchante qu'ils respirent, leur impriment un caractère de vertu, et un degré de persuasion qui frappe, et qui attache tous les lecteurs. Bornés à fixer notre attention, sur ce qui regarde l'homme malade, et la perfectibilité des asyles qui lui sont destinés, nous considérerons, dans ces Mémoires, les trois choses les plus importantes dans les hôpitaux ; savoir, l'ordre du service, la comptabilité, et les tables nosologiques.

ORDRE DU SERVICE.

Il est si nécessaire que les malades soient seuls dans un lit, et que l'air circule librement dans les salles où les lits sont placés, que l'observation rigoureuse, de ces deux premières conditions doit être une loi pour tous les hôpitaux. L'hospice de S. Sulpice, établi dans un ancien couvent, n'offroit pas, à l'égard du renouvellement facile et continu de l'air, de grands avantages ; mais les difficultés ont été vaincues : toutes les salles, à l'excepti-

tion d'une de six lits, ont des croisées opposées, et moyennant la direction des corridors, et l'effet des ventouses multipliées; il y a, dans chacune d'elles, un courant d'air que l'on peut augmenter, diminuer et modérer à volonté.

A l'hospice, la réception des malades est subordonnée à des règles qui semblent d'abord avoir été dictées par des circonstances particulières à cet hôpital, mais qui, examinées de plus près, paroissent fondées sur des considérations morales, qui peuvent se rapporter à tous les hôpitaux. En n'admettant à l'hospice que des malades de la paroisse S. Sulpice, on exige que chacun d'eux soit muni d'un billet du curé, qui certifie son domicile; mais comme ce billet se délivre à toute heure, et qu'on reçoit également tous les jours, matin et soir, les malades qui se présentent, il s'ensuit qu'il n'en est aucun qui ne puisse entrer à l'hospice, aussitôt qu'il le desire. Le pauvre a tant de répugnance à se faire transporter dans les hôpitaux, même les mieux dirigés, et il réclame quelquefois si tard ce secours, qu'il faut, en éloignant, autant qu'il est possible,

les faux malades, accueillir avec empressement tous ceux qui le sont réellement. Ainsi, relativement à la réception des malades, l'hospice de S. Sulpice tient un juste milieu entre les hôpitaux où l'on admet indistinctement tous ceux qui y viennent chercher un asyle, et ceux où par des loix trop sévères, on ne reçoit des malades qu'à certains jours, et avec un choix particulier.

Une des grandes variétés, que l'on rencontre dans la composition des hôpitaux, est dans la proportion établie entre le nombre des malades et celui des officiers de santé et des servans. L'hospice de S. Sulpice offre, sur ce point, des résultats précis et instructifs. Un médecin, un chirurgien, un élève, douze sœurs et sept domestiques, ont suffi pour le service de cent-vingt malades, et en lisant les tableaux dont nous rendons compte, il est aisé de sentir qu'on peut multiplier, jusqu'à un certain point, le nombre des malades, sans augmenter que de très-peu, celui des personnes attachées au service. On voit, en effet, qu'en 1782, on fit à l'hospice l'addition d'une salle de huit lits pour les maladies

chirurgicales , et que cette addition n'a exigé , pendant plusieurs années, qu'une sœur de plus.

Pour qu'un petit nombre de personnes puisse faire le service d'un hôpital dans lequel il y a cent-vingt-huit lits , il faut qu'il y ait entre elles une intelligence parfaite sous tous les points. La discipline doit être maintenue et rigoureuse ; c'est elle qui dirige les travaux de l'hospice de S. Sulpice , dans lequel le service est distribué avec ordre ; chacun est à son poste , et il en résulte un heureux emploi du temps et des forces de chaque individu.

L'ordre doit s'observer dans toutes les parties d'un hôpital bien réglé , mais il se manifeste sur-tout dans la tenue des salles.

Celles de l'hospice sont constamment surveillées et servies par des sœurs , qui sont aidées dans leurs travaux par des infirmiers ou des infirmières. Les corridors , qui règnent le long des salles , tempèrent les ardeurs de l'été , et modèrent , en hiver , la rigueur du froid ; des poêles placés aux endroits les plus convenables , y distribuent une chaleur suffisante. Dans tous les temps , la propreté y est entretenue par les soins

les plus recherchés. Le repos des malades n'y est jamais troublé, soit parce que les corridors, parallèles aux salles, servent de passage aux gens de service, et en partie, de promenoir aux convalescens, soit parce qu'on a fait, de la tranquillité et du silence, une loi d'habitude dont on ne s'écarte jamais. Les étrangers ne violent pas la règle, parce qu'il ne sont admis qu'à une certaine heure de la journée, pendant un temps assez court, et que les salles sont alors surveillées avec plus de vigilance.

Le médecin voit les malades deux fois par jour, et prescrit, à chacune de ses visites, les remèdes et le régime qu'il juge nécessaires.

La sortie des malades est assujettie à des règles puisées dans la justice et dans l'humanité; et ce qui renchérit encore sur les précautions qui ont été prises à cet égard, c'est que les convalescens, dont la foiblesse exige un long ménagement, reçoivent assez souvent à leur sortie, une somme proportionnée à leurs besoins. L'argent, qui sert à ce complément de bonne-œuvre, est fourni par des charités particulières, sur lesquelles on trouve encore le

moyen de donner quelque secours à des familles malheureuses que la maladie d'un père ou d'une mère réduit à la dernière détresse.

L'entrée et la sortie des malades sont portées sur deux registres. L'un relatif à l'état civil du malade, est tenu par la supérieure; et l'autre, relatif à son état physique, est entre les mains du médecin.

Il faut lire, dans les imprimés de l'hospice S. Sulpice, un grand nombre d'autres détails précieux sur le service intérieur des hôpitaux (a). Nous ne parlerons plus que d'une chose, dont la bonne ou mauvaise disposition a une influence très-remarquable sur la guérison des malades.

Les latrines, placées au bout du corridor qui règne le long des salles, et

(a) Voy. dans le Journal de médecine de l'année 1785, tom. lxij, pag. 516, la description topographique de l'hospice S. Sulpice, insérée dans le premier numéro des observations du département des hôpitaux civils; elle présente sur le service intérieur de cette maison, et particulièrement sur les fonctions du médecin, des détails que nous n'avons pas cru devoir répéter ici.

isolées ainsi entre deux cours, avoient été primitivement construites d'une manière avantageuse, soit parce qu'on y avoit pratiqué des ventouses pour *porter en haut les vapeurs qui s'élèvent de la fosse*, soit parce qu'on avoit élevé, en face et à une toise de distance, un mur de refend qui, en établissant une séparation entre les lieux d'aisance et le corridor, empêchoit les exhalaisons de refluer vers les salles. En 1785, on a encore ajouté à cette construction, en établissant une grande cuvette de plomb dans toute la longueur de la fosse, sur laquelle elle est scellée hermétiquement, et qui est disposée de manière à se nettoyer facilement par le moyen d'une bonde, placée dans la partie la plus déclive. Ainsi, les sièges des latrines, comme dans les commodités à l'angloise, ont, avec la fosse, une communication qui s'ouvre et qui se ferme à volonté. *Ce nouveau moyen, suivant les expressions qui se trouvent dans le tableau qui a paru en 1786, exige des soins assidus, et un zèle de bienveillance qui puissent surmonter la répugnance et les dégoûts.* Il est dû à M. Cadet Devaux, qui l'avoit mis en usage, de-

puis quelques années, à l'hôtel des invalides.

P A R T I E É C O N O M I Q U E.

Il est, dans le local des hôpitaux, des dispositions plus ou moins favorables à l'économie. Une maison de charité, qui n'a qu'un petit nombre de lits, n'offre pas assez de champ à la circulation des malades, pour que les frais de l'entretien et du service puissent être couverts par le nombre des journées. Dans un grand hôpital, le service est trop compliqué, et l'on ne peut pas y établir une surveillance assez active pour prévenir des désordres, insensibles en apparence, mais qui, par leur multiplicité, augmentent considérablement la dépense. A cet égard, l'hospice de S. Sulpice est à peu près dans un juste milieu; il n'est ni trop petit pour que la dépense du service se monte à une somme trop forte, relativement à la proportion des journées, ni trop considérable pour ne pouvoir pas être dirigé dans toutes ses parties, avec ordre et simplicité. On peut cependant ajouter que l'économie seroit encore plus sensible si les lits étoient portés à deux ou trois cents,

parce que le nombre des journées croît dans une proportion beaucoup plus forte que la dépense de l'entretien et du service. En effet, il suffiroit des mêmes officiers de santé, de la même cuisine, de la même pharmacie, et il n'y auroit à ajouter que quelques élèves en chirurgie, quelques sœurs et quelques infirmiers. Ces considérations pourroient amener à conclure que, des hospices de deux cent-cinquante à trois cents malades, seroient plus économiques que des hôpitaux de douze cents lits.

Pour que l'économie règne dans un hôpital, il faut qu'elle s'étende à tout, et qu'elle soit à chaque instant en activité, ce qui ne peut avoir lieu que par une surveillance continue, et une administration qui ne soit pas divisée. Sur cet article comme sur beaucoup d'autres, l'hospice de S. Sulpice fournit le précepte et l'exemple. Une seule personne, la supérieure, dirige cette maison, et tient entre ses mains les fils de toutes les parties du service. C'est elle qui enregistre les malades à leur entrée et à leur sortie, et il ne se fait dans les salles aucun changement dont elle ne soit instruite. C'est elle qui fixe

chaque jour la quantité des consommations de différente nature , et qui tient des registres généraux et particuliers pour chaque espèce de dépense ; elle voit chaque jour les comestibles , et connoît toujours l'état actuel des fournitures. Enfin , c'est elle qui paie toutes les dépenses ordinaires , dont elle fait des résumés par jour , par semaine , puis par mois , pour arriver ainsi sans peine au résumé général de l'année.

Faute de cette unité dans l'administration des hôpitaux , il s'y est glissé des abus énormes , qui *s'y perpétueront jusqu'à ce qu'une loi générale ait organisé cette partie importante des établissemens publics*. La déclaration de 1698 avoit présenté des bases excellentes pour cette uniformité dans l'administration des hôpitaux ; mais par une condescendance dont les suites ont été bien fâcheuses , le législateur avoit permis à tous les hôpitaux qui avoient des lettres-patentes particulières , de se soustraire à cette loi. De là , il est arrivé que la déclaration de 1698 n'a été obligatoire que pour un petit nombre d'hôpitaux peu importants , et que les lettres-patentes ; obtenues avant et depuis cette déclara-

tion, ont été l'origine ou le prétexte des vices qui se sont établis dans l'administration de ces maisons de charité.

En examinant les comptes de l'hospice de S. Sulpice, on voit qu'il ne suffit pas de placer, à la tête d'une maison de ce genre, une personne intelligente et active, mais qu'il faut constamment mettre en usage certains principes d'économie que l'expérience a confirmés. Ces principes portent tous sur ce seul point, qu'il faut laisser le moins possible à l'arbitraire, et se faire des règles-pratiques pour les cas ordinaires et extraordinaires qui mettent dans le cas de n'éprouver jamais de surprise. En voici quelques exemples.

La consommation de la viande, du pain et du vin, doit être fixée d'après le régime prescrit chaque jour par le médecin; mais il faut pour ces différens comestibles, avoir des fournitures à prix fixe. Rien n'est plus abusif que d'avoir dans les hôpitaux, des boulangeries et des boucheries; l'expérience a démontré qu'il falloit de même avoir un marché fait pour le blanchissage.

On voit, dans les tableaux de l'hospice de S. Sulpice, qu'on peut éten-

dre cette idée à l'entretien des meubles , au renouvellement du linge , à la consommation du bois et de la lumière ; enfin même à l'entretien de la pharmacie ; il n'est pas jusqu'aux dépenses extraordinaires et imprévues qu'il est possible d'évaluer assez justement , parce qu'elles ont un retour périodique qu'il n'est pas difficile de soumettre au calcul.

Une source féconde d'abus , sur les consommations dans les hôpitaux , est de faire un article particulier pour la nourriture des personnes attachées au service de l'hôpital , de prendre desservans à la journée , et de les payer en denrées. A l'hospice , la nourriture des sœurs , ainsi que celle des domestiques , est portée sur la journée des malades ; et afin d'avoir une manière de compter plus sure et moins sujette à erreur , on passe , pour les jours maigres , une certaine somme qui se trouve entrer aussi dans l'évaluation de la journée.

On ne peut pas douter que la sobriété des sœurs de l'hospice , et l'attention avec laquelle elles préviennent le gaspillage , n'entré pour beaucoup dans l'économie qui distingue cette

maison ; et , à cet égard comme à plusieurs autres , il semble que les hôpitaux , gouvernés par les femmes , présentent une grande supériorité sur ceux qui sont dans les mains des hommes. En effet , la sobriété , qui est naturelle aux femmes , la douceur , la patience , la sensibilité et l'adresse qui font leur partage , ne démontrent-elles pas que l'intention de la nature a été de remettre entre leurs mains le soin des malades ?

La preuve de l'économie est dans la *comptabilité*. Celle de l'hospice S. Sulpice se fait tous les mois , par l'examen des différentes espèces de registres , et des résultats qu'ils présentent. Cet examen se fait par les deux personnes chargées exclusivement de l'administration de cet hôpital ; et il est important d'observer ici que le petit nombre des administrateurs est très-propre à assurer l'exactitude et la précision de la *comptabilité*. Dans les grands hôpitaux , où la multiplicité des affaires a fait multiplier les administrateurs , on a subdivisé l'administration en confiant la surveillance des différentes parties du service à différentes personnes , et il en est souvent ré-

sulté beaucoup de désordre et de dépense, soit parce que des administrateurs isolés ont tous la propension de donner, à la partie qu'ils dirigent, une extension trop grande, soit parce qu'il est impossible de mettre, dans ce genre de gouvernement, le concours et l'ensemble dont ont besoin des travaux de ce genre pour être couronnés du succès.

Les comptes de l'hospice de S. Sulpice présentent, pour chaque année, un grand nombre de résultats dont voici l'énumération.

On voit 1°. le détail de tous les genres de dépenses, article par article, et mois par mois, avec le résultat de la dépense totale de chaque mois, comparé avec le nombre des journées.

2°. On trouve la récapitulation de toutes les dépenses de l'année, dans un tableau de dix-huit colonnes. La première indique le mois ; depuis la seconde jusqu'à la cinquième exclusivement, sont rangés les principaux genres de dépense ; et les trois dernières présentent, dans des cases correspondantes à celles des colonnes précédentes, le résultat de la dépense, du nombre

des journées , et du prix commun de la journée.

3°. On arrive à un tableau détaillé qui présente la dépense de l'hospice sous un nouveau jour, en faisant voir la part que chaque individu malade a dans la dépense générale , et dans chaque objet de dépense en particulier. En effet , comme la dépense totale se divise par les journées , et que l'on connoît la proportion dans laquelle chaque genre de dépense se trouve avec la dépense totale , on a trouvé , non-seulement le prix général de la journée , mais on a pu déterminer d'une manière fixe et positive , le prix du pain , du vin , de la viande qui entroit dans la journée de chaque individu malade ; on a , par les mêmes moyens , évalué pour chaque journée le prix des autres objets de consommation , tels que pharmacie , lumière , blanchissage , &c.

4°. En comparant , à la fin de chaque année , les différens objets de dépense , réduits ainsi à leurs élémens , avec les résultats pareils des années précédentes , on a eu la facilité de donner des raisons positives de l'augmentation ou de la diminution de la

dépense totale, par l'augmentation ou la diminution de telle ou telle dépense particulière, et d'examiner sur quoi cette variation étoit fondée.

5°. Les résultats des années antécédentes, unis entre eux et à celui de l'année courante, forment une année commune, d'après laquelle on a fixé, 1°. le prix commun des différens genres de dépenses; 2°. le nombre commun des journées; 3°. le prix commun de chaque journée; 4°. le prix commun que chaque malade a coûté.

Les personnes attachées à l'administration des hôpitaux ne sauroient trop étudier et comparer les résultats qui présentent les prix communs des différentes dépenses pour chaque année.

Le prix le plus bas qu'ait coûté la journée, a été de 16 s. 10 d. $\frac{3}{4}$.

Le prix le plus fort a été de 18 s. 11 d. $\frac{2253}{44764}$ (a).

Le prix moyen de la journée, pris

(a) Il ne peut servir de terme de comparaison, parce qu'à compter de cette année, l'hospice a cessé de jouir des franchises sur les entrées; mais cette augmentation devient presque nulle dans la journée commune de dix ans.

sur dix années, est de 17 s. 6 d. $\frac{8683}{1146}$.

Le nombre commun des jours que chaque malade est resté, est de $23\frac{1}{9}$ de jour.

Le prix commun qu'a coûté chaque malade à l'hôpital, est de 20 l. 6 s. 5 d. $\frac{16}{46}$.

On trouve, dans chaque année, des raisons de la variation du prix de la journée. Tantôt c'est l'augmentation des denrées, tantôt c'est celle du nombre des personnes attachées à l'hospice, ou une dépense extraordinaire dont on démontre la nécessité. Quelquefois l'augmentation n'a point été en raison du prix des denrées, parce que les journées se sont succédées avec une grande rapidité; d'autrefois, elle a cru dans une proportion plus grande que le prix des comestibles, et cela est arrivé quand les lits n'ont pas été si constamment remplis.

De quelque manière que l'on considère ces tableaux, on voit qu'il y a dans la *comptabilité*, comme dans la discipline de l'hospice de S. Sulpice, un ordre bien digne de servir de modèle à un grand nombre d'hôpitaux, en leur apprenant à multiplier leurs secours, sans augmenter leurs moyens:

TABLES NOSOLOGIQUES.

Les détails, dans lesquels nous venons d'entrer, ne peuvent et ne doivent point être étrangers aux personnes qui cultivent l'art de guérir, mais ceux que nous avons à présenter sur les tables nosologiques, sont particulièrement faits pour fixer leur attention : il y a deux choses à considérer dans ces tables, la nomenclature et les résultats de mortalité.

N O M E N C L A T U R E.

Le nomenclature ou dénomination des maladies n'a point encore été fixée au point où elle devrait être, 1°. parce que les maladies sont des affections compliquées qui se manifestent par un grand nombre de signes plus ou moins essentiels qu'il est difficile de représenter par un seul mot. En effet, une maladie est quelquefois plus difficile à nommer qu'à traiter ; on peut reconnoître, par exemple, une disposition inflammatoire, ou une disposition spasmodique sans pouvoir décider quel est l'organe affecté ; mais quoiqu'on ne puisse pas alors donner un nom

particulier à la maladie, on sent bien, dans ces deux cas, quelles sont les indications qui se présentent; 2°. parce que les maladies changent de caractère; 3°. parce que l'habitude où l'on a été de nommer pendant long-temps, les maladies par leurs causes ou par des effets qui n'ont qu'un rapport fort indirect avec leur nature, a introduit des dénominations vicieuses, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui.

Il est arrivé de là, que les médecins ont souvent donné, à la même maladie, des noms différens; que plusieurs de ces noms n'expriment pas leur caractère, ou n'en expliquent qu'une partie; et que d'autres présentent des idées systématiques ou triviales.

C'est là sans doute la raison pour laquelle, parmi le grand nombre de médecins habiles qui nous ont donné des observations générales et particulières sur les maladies épidémiques, ou sur les maladies des hôpitaux, il y en a si peu qui nous ont laissé des tables nosologiques.

M. *Razoux*, médecin de l'hôpital de Nismes, est celui qui a présenté un des premiers modèles en ce genre. Ses tables nosologiques de l'hôpital de

Nismes, ont été dressées sur la nomenclature de *Sauvages*, qu'il s'est cependant permis de modifier ou de rectifier en différentes circonstances. Elles sont resserrées dans des limites assez étroites ; car elles présentent communément deux cent-cinquante maladies classées dans vingt genres. Les notices qu'il a jointes à chacune de ces tables, en ont facilité l'intelligence, et ont mérité à l'auteur de cet ouvrage l'approbation des médecins et des savans.

Les médecins de Vienne, à qui nous devons une suite intéressante des observations qu'ils ont recueillies dans les hôpitaux de Vienne, n'ont pas joint à leurs ouvrages des tables nosologiques. On ne trouve rien sur la mortalité dans *De Haen*. On voit, à la tête de l'année médicale de M. *Storck*, un état purement numérique des malades qui étoient attaqués de fièvres aiguës dans son hôpital à différentes périodes très-rapprochées, depuis le 10 juillet 1758, jusqu'au 10 juillet 1759, avec le nombre des morts dans chacune de ces périodes ; mais il n'y aucun autre détail : on ignore même le nombre des malades de cette

classe qui sont entrés dans le cours de l'année ; parce que les mêmes maladies sont reportés plusieurs fois dans le nombre des fiévreux.

Stholl présente l'extrait du nécrologe de l'hôpital de la Ste. Trinité ; depuis l'année 1761, jusqu'à l'année 1775 ; il remarque , que pendant cet espace de temps , qui est de quatorze ans , le rapport des morts aux guéris , est de 1 à 14 $\frac{2}{7}$. On est d'autant plus étonné de ne pas trouver la suite de ce nécrologe , qu'il finit précisément au moment où *Stholl* a commencé à être chargé de l'hôpital de la Ste. Trinité ; il y a lieu de croire qu'un observateur , aussi exact que ce médecin , auroit joint , à ce nécrologe , les détails nosologiques propres à le rendre plus instructif.

Médecin de l'hospice S. Sulpice depuis l'année 1779 , jusqu'au mois de mai 1783 , j'ai donné les trois premières tables nosologiques qui se trouvent dans les comptes rendus de cet hôpital. J'ai cru que la nomenclature de M. *Razoux* n'étoit pas assez étendue , et qu'il étoit nécessaire d'indiquer les espèces principales de certains genres de maladies. J'ai pensé aussi qu'ils

falloit réunir, sous des mots de classe ou de genre très-étendus, tels que *cachexie, affections spasmodiques*, &c. un grand nombre de maladies dont le caractère n'étoit pas bien déterminé; enfin, j'ai tâché, en choisissant des dénominations exactes, d'éviter les noms trop scientifiques, et encore plus ceux qui sont triviaux.

Feu M. *De la Planché*, qui m'a remplacé dans cet hôpital, et que ses talens et ses vertus ont fait regretter du public et de ses confrères, a continué les tables nosologiques de l'hospice S. Sulpice, jusqu'en 1787; il y a ajouté quelques nouvelles espèces, et a cru qu'il étoit nécessaire de joindre, aux principales dénominations, une courte explication qui suppléât à la brièveté de la nomenclature. Cette table a acquis un nouveau degré d'exactitude et de précision, entre les mains de M. *Beauvais Depréaux*, qui a succédé à M. *De la Planché*.

Les tables nosologiques de l'hospice S. Sulpice, ne sont pas sans défaut. Il n'en est aucune où l'on n'en puisse trouver, et celles qui pourroient le plus prêter à la critique, sont, sans doute, les premières. Mais quelque imparfaites qu'elles

qu'elles puissent être, ce sont encore les plus exactes et les plus régulières qui aient été faites jusqu'au moment où elles ont paru, et elles auront au moins l'avantage de servir de base à celles qui seront données par la suite (a).

M O R T A L I T É.

Les résultats de la mortalité de l'hospice S. Sulpice, et les explications qui y sont jointes, nous paroissent propres à jeter quelque jour sur la question importante de la mortalité des hôpitaux, qui n'a point encore été suffisamment éclaircie.

D'après les résumés de M. *De Chammoussel*, présentés dans le dictionnaire Encyclopédique à l'article hôpitaux, la mortalité est à l'hôtel-Dieu de Paris, dans la proportion de 1 sur 4; à la Charité, de 1 sur 6; et dans

(a) M. *Rougnon*, professeur de l'université de Besançon, et médecin de l'hôpital S. Jacques, a publié, il y a deux ans, des tables nosologiques dont nous n'avons pu parler faute de les connoître; mais à en juger d'après la notice qu'en a donné le Journal de Paris, il y a lieu de croire qu'elles sont analogues à celles de l'hospice de S. Sulpice.

d'autres hôpitaux, depuis 1 sur 9, jusqu'à 1 sur 15.

Les savans académiciens, à qui on doit le rapport sur l'hôtel-Dieu de Paris, et qui ont compulsé avec plus de soin et d'exactitude qu'on n'avoit encore fait les tables de mortalité de différens hôpitaux, ont présenté un grand nombre de leurs résultats; dont les deux points extrêmes sont un mort sur $4\frac{1}{2}$ à l'hôtel-Dieu de Paris, et 1 mort sur $25\frac{1}{2}$ à celui d'Edimbourg.

A l'hospice S. Sulpice, la mortalité n'avoit pas été estimée d'une manière bien exacte dans les premières années, parce qu'on avoit soustrait du tableau les phthisiques et les caduques. On a rectifié depuis, cette erreur, en comptant scrupuleusement quel a été dans chaque année le nombre des entrées, ainsi que celui des sorties et des morts. D'après ce calcul, MM. les Commissaires ont trouvé que, depuis le premier janvier 1779, jusques et compris 1785, c'est-à-dire, dans l'espace de six ans, la proportion des morts aux guéris étoit d'un mort sur 6, 401; et par une autre supputation comprenant cinq années, dont il sera question plus bas, on a eu pour résultat un mort sur $7\frac{2}{3}$.

Mais le plus difficile n'est pas de calculer avec exactitude la mortalité d'un hôpital, c'est de remonter, sans erreur, aux causes de la différence qui se trouve dans les résultats de mortalité de différens hôpitaux.

On lit, dans les remarques qui précèdent la table nosologique de l'hospice S. Sulpice pour l'année 1781, les réflexions suivantes.

« Des tables de mortalité pour une province, peuvent présenter des résultats précis, absolus ou relatifs; car, quoique les causes de mort dans une ville comme dans un hôpital soient très-variées, le nombre fixé par la nature est cependant invariable, et le hasard n'a pas d'influence, lorsque tous les hasards se trouvent réunis dans la masse commune, et soumis au calcul général. Mais dans une maison de charité où l'on admet indifféremment les vieillards, les agonisans, les malades sans espoir de guérison et ceux qui peuvent se rétablir, c'est le hasard qui décide seul du plus grand ou du moindre nombre des uns et des autres, comme le prouvent les résultats si opposés que présente M. *De Chamousset*. »

Le compte rendu de l'hospice pour

1787, présente l'énumération des principales causes de la différence qui existe dans la mortalité des hôpitaux. On y voit que cette différence provient, 1°. de ce qu'on reçoit dans les uns des vieillards caduques et des incurables, tels que des phthisiques qui sont rarement admis dans les autres; 2°. de ce que ceux-ci sont institués ou disposés de manière à recevoir un grand nombre de sujets dont les maladies ne sont pas graves, tandis que les autres sont exposés à admettre constamment des malades dont la misère a épuisé les forces, et qui arrivent souvent à l'hôpital pour y mourir quelques heures après.

« Mille circonstances, est-il dit dans le même endroit, influent sur la diversité des résultats de mortalité. L'hôpital d'Edimbourg, cité dans le rapport des commissaires de l'Académie, ne perd, dit-on, que quatre malades sur cent; mais quatre sur cent s'éloignent peu de la mortalité générale d'une nation; il faut donc présumer, dans ce cas, ou une faute d'impression, ou un choix de malades, ou quelque autre circonstance. Car dès qu'un calcul se trouve en contradiction avec toutes les

vraisemblances, l'on doit chercher une explication qui existe indubitablement ».

Ces réflexions sont on ne peut pas plus justes, mais pour mieux en faire sentir l'importance et l'application, nous nous permettrons de les développer ; et d'en déduire toutes les conséquences que l'on doit en tirer.

Une table de mortalité, pour une province, pour une ville, est la supputation exacte de toutes les morts survenues dans ces lieux pendant un temps déterminé. Une pareille table, quand elle est régulièrement faite, ne peut manquer de donner un résultat exact. C'est par elle que l'on peut connoître la salubrité d'un lieu ou d'un canton ; et l'on peut tirer pour conséquence certaine, que les contrées où sur un nombre d'habitans déterminé et dans un temps donné, il meurt habituellement plus de monde que dans les autres, sont des pays où il y a des causes permanentes d'insalubrité, soit dans la nature du climat, soit dans la manière de vivre des habitans.

Il n'en est pas de même dans un hôpital. La supputation des morts, comparée avec le nombre des malades

entrés , est bien éloignée de donner un résultat aussi juste et aussi précis que l'est celui de la table de mortalité d'une ville ou d'une province ; c'est-à-dire , qu'on ne peut pas par la table de mortalité d'un hôpital juger directement de sa valeur , et mesurer le succès de son administration médicale et économique par son registre mortuaire. En effet , dans les tables de mortalité ordinaires , la mort présente l'idée de la fin inévitable de l'homme ; elle offre l'image de la vieillesse et des infirmités qui détachent par degrés de la vie , ainsi que celle des maladies qui en coupent subitement la trame. Dans les tables de mortalité des hôpitaux , au contraire , en opposant les morts aux guéris , on écarte l'idée de la fin naturelle de l'homme , pour y substituer celle des maladies soumises au pouvoir de l'art ; et la mort y est regardée , dans tous les cas , comme la terminaison malheureuse d'un combat que le médecin pouvoit livrer avec avantage. Mais s'il existe des hôpitaux , dans lesquels une partie considérable des maladies , bien loin d'être accessibles au pouvoir de la médecine , ne présente que des dis-

solutions finales ou des maladies tout-à-fait incurables , il s'ensuivra que , l'on entendra par le mot de mortalité des hôpitaux , une mortalité qui leur est pour la plus grande partie étrangère. Or, il est beaucoup d'hôpitaux où l'on reçoit un grand nombre de vieillards caduques , de phthisiques et d'agonisans , toutes victimes marquées par la mort avant leur entrée dans ces maisons de charité , et qui semblent n'y venir chercher qu'un tombeau.

La mortalité d'un hôpital étant ainsi plus ou moins forte , suivant le nombre plus ou moins grand de maladies incurables qui y sont reçues , elle ne peut être considérée sous le même aspect que la mortalité d'une ville ou d'une province , dans laquelle toutes les combinaisons ou les chances favorables ou défavorables sont également réunies.

S'il est aisé de se tromper en voulant juger d'une manière absolue d'un hôpital par ses tables de mortalité , on est encore plus sujet à tomber dans l'erreur en voulant comparer les hôpitaux les uns avec les autres , par le parallèle réciproque de leur mortalité.

Les uns , comme l'hôtel-Dieu de

Paris, et les hôpels-Dieu de plusieurs autres grandes villes, recoivent indistinctement tous les malades de l'un et l'autre sexe à quelque heure qu'ils se présentent; mais pour être comparés entre eux avec justice, il faudroit que ces villes fussent égales en population, que leurs hôpitaux fussent de la même grandeur, et qu'il y eût une parité absolue, soit dans la quantité et la qualité des maladies qui y sont admises, soit dans le mode de l'admission.

Les autres, comme certains hôpitaux de l'ordre de la charité et comme les hôpitaux militaires, sont destinés à des hommes qui y sont admis avec un certain choix, soit parce qu'ils sont disposés de manière à recevoir très-peu de malades incurables, soit parce que les malades presque tous jeunes ou robustes, y arrivent dès le commencement de leur maladie, et qu'ils y viennent même fréquemment pour des indispositions légères.

Rien n'est plus propre à faire voir en quoi consiste la différence de la mortalité des hôpitaux que les résultats de M. *Razoux* à l'hôtel-Dieu de Nismes. Dans le même hôpital, avec le même médecin, les mêmes soins,

le même air , la mortalité se trouve à peu près d'un sur 20 pour les soldats , d'un sur 11 pour les hommes bourgeois , et d'un sur 7 pour les femmes. (*Tables nosologiques.*)

La différence , qui existe dans le résultat de mortalité d'un hôpital d'hommes , et celui d'un hôpital de femmes , est sensible dans les résultats de l'hospice S. Sulpice. On y voit , qu'en comptant la totalité des entrées depuis 1782 jusques et compris 1786 , et en la comparant à la totalité des morts , on a un mort sur $7\frac{2}{3}$, au lieu qu'en comparant le nombre des hommes sortis avec celui des hommes morts , on a un mort sur $8\frac{3}{4}$. (*Hospice S. Sulpice , année 1786 , pag. 35.*)

MM. les commissaires de l'Académie , en examinant comparativement la mortalité des hommes et celle des femmes dans le même hôpital , depuis 1779 jusques et compris 1785 , avoient trouvé de même que la mortalité des hommes étoit d'un sur 7 , 244 ; celle des femmes d'un sur 5 , 541 ; ce fait , ont-ils dit , est nouveau et singulier , mais il nous a expliqué pourquoi les malades , étant aussi bien traités à l'hospice qu'à la charité , la mortalité y est

cependant un peu plus grande. (*Voyez leur Mémoire , pag, 80.*)

Voici quelques idées qui nous ont paru propres à donner raison de la singularité observée par MM. les commissaires de l'Académie, et à ajouter aux motifs qui nous font regarder la comparaison de la mortalité des hôpitaux, comme très-sujette à erreur.

Le résultat de mortalité d'un hôpital consiste dans le rapport des sortis avec celui des morts. Ce rapport est d'autant plus favorable, qu'il y a une plus grande circulation dans l'hôpital, et par la raison inverse, d'autant plus défavorable, que cette circulation est moins rapide. Or, telle est la nature des maladies des femmes qui sont reçues à l'hospice S. Sulpice (l'on pourroit ajouter, et dans tous les hôtels-dieu des grandes villes), 1°. que, sur un nombre donné de malades, il y en a une plus grande quantité qui sont affectés de maladies incurables, telles que phthisie, caducité ou dissolution, comme on peut le voir dans les tableaux nosologiques de l'hospice, où la plupart des maladies de ce genre tombent sur les femmes; 2°. que celles qui sont affectées de maladies mor-

telles, au lieu d'avoir des maladies aiguës, ont pour la plupart des maladies chroniques, dont la terminaison est lente; 3°. que celles, dont les maladies sont guérissables, font dans l'hôpital un séjour beaucoup plus long que les hommes, soit par la nature moins vive de leur maladie, soit parce qu'elles sont plus tenaces à l'hôpital que les hommes.

Mais si une partie des femmes qui viennent à l'hospice S. Sulpice est destinée à y mourir d'une mort lente, et l'autre à y séjourner long-temps, soit pendant le cours de la maladie, soit après la guérison, il est clair que la circulation doit être moins rapide dans la salle des femmes que dans celle des hommes, et que le nombre des morts ne peut pas être aussi bien compensé par celui des sortis dans la première que dans la seconde, où les lits se renouvellent plus fréquemment, soit par la marche plus vive des maladies graves, soit par la proportion plus forte des maladies guérissables sur les maladies qui sont nécessairement mortelles.

M. *Razoux* avoit observé, en 1757 à l'hôpital de Nismes, non-seulement que les bourgeois arrivoient plus ma-

lades que les soldats, mais qu'ils restoient beaucoup plus long-temps à l'hôpital, ce qui concouroit doublement, disoit-il, à mettre, entre la mortalité des bourgeois et celle des soldats, cette différence remarquable que nous avons déjà citée plus haut. (*Ibid.*)

Stholl a fait une réflexion analogue. Il dit, dans le préambule de son extrait du nécrologe de la Ste. Trinité : « La méthode de comparer le nombre des malades sortis avec celui des morts, n'est pas toujours une mesure exacte. S'il arrive, en effet, que pendant quelque saison les maladies graves soient plus fréquentes et plus longues, il y aura moins de malades passans à l'hôpital, parce que la longueur des maladies de ceux qui y ont été admis les y fera rester plus long-temps, ce qui empêche d'autres malades d'y être reçus. »

La grandeur d'un hôpital, relativement au nombre de malades qu'il y a à recevoir dans le lieu où il est situé, doit mettre encore une grande différence dans les résultats de mortalité. En effet, dans un hôpital trop petit, ou qui est dans une juste proportion avec les besoins de la ville, ou du quartier pour lequel il est institué, il

est certain que la plupart des sujets attaqués de maladies graves et mortelles, trouveront le moyen d'y être admis, tandis que le défaut des lits obligera de refuser un grand nombre de malades attaqués de maladies légères qui auroient procuré une circulation rapide dans l'hôpital.

Les tableaux de l'hospice S. Sulpice présentent un fait capable de faire sentir cette vérité. Depuis le premier janvier 1779 jusques et y compris 1785, la mortalité a été dans la proportion d'un sur 6, 401. C'est le résultat des commissaires de l'Académie. (*Ibid. p. 67.*) D'après une autre calcul comprenant cinq années, depuis 1782, jusques et y compris 1786, elle est d'un sur $7\frac{2}{37}$, (*Hospice S. Sulpice, année 1786, p. 35;*) mais il est bon d'observer, qu'à compter de 1782, l'hospice a été augmenté de huit lits.

Un des moyens par lesquels un hôpital plus vaste qu'il ne convient met dans un rapport très-favorable le nombre des sortis avec celui des morts, c'est qu'il procure la facilité d'introduire et de faire régner, avec plus ou moins d'extension, un abus très-propre à diminuer la mortalité, en faisant pas-

ser chaque année dans l'hôpital comme malades, des gens qui ne le sont pas.

Quels que soient les motifs qui aient fait naître cet abus, soit qu'on doive l'attribuer au desir de multiplier les secours de l'hospitalité, soit qu'il ait été toléré par une fraude pieuse, on ne peut douter qu'il n'ait existé, et qu'il n'existe dans un grand nombre d'hôpitaux.

On trouve, dans le premier tableau des comptes de l'hôpital d'Etampes, imprimé en 1785, à l'imitation de ceux de l'hospice S. Sulpice, que sur 981 individus, qui sont entrés dans cet hôpital en 1783, il n'y en a eu réellement que 477 de malades, et que sur le même nombre de 981 qui ont été admis en 1784, il n'y a eu que 526 malades. Voilà donc, en 1783, 504 individus non malades reçus dans l'hôpital d'Etampes, et en 1784, il s'en trouve 454 qui n'y sont pareillement entrés que pour y recevoir l'hospitalité.

M. Roussel de Vauzesme, médecin de la Faculté de Paris, a eu l'attention scrupuleuse de soustraire de son tableau ces individus, soldats pour la plupart, dans lesquels il n'a pas re-

connu de maladie ; mais si au lieu de procéder avec cette bonne-foi rigoureuse, il eût compté, comme malades, tous ces passagers, qu'il a si justement regardés comme étrangers à son hôpital, il auroit eu un résultat de mortalité infiniment plus avantageux, puisqu'il auroit été d'un mort sur 20, au lieu d'un mort sur 10 en 1783, et d'un mort sur 24, au lieu d'un mort sur 13 en 1784.

Il est aisé de voir, d'après ce fait, comment la grandeur superflue d'un hôpital, et ce qui en est la suite, l'admission des sujets qui ne sont pas réellement malades, sont susceptibles d'augmenter avantageusement la proportion des sortis aux morts. C'est là, il n'en faut pas douter, la clef des différences si extraordinaires qui se trouvent entre les tables de mortalité de certains hôpitaux qui ne perdent qu'un quinzième ou un vingtième, et les hôpitaux où l'on perd un huitième, un sixième et quelquefois plus.

Il est cependant des hôpitaux dans lesquels l'insalubrité manifeste du local, le désordre dans le service, la négligence dans l'administration, met-

tent sensiblement des obstacles à la guérison des malades , et doivent produire une mortalité plus considérable que celle qui eût eu lieu , si les circonstances eussent été d'une nature plus favorable ; mais quoique des causes locales et particulières, toujours faciles à distinguer , puissent augmenter très-notablement la mortalité de quelques hôpitaux , il n'en est pas moins évident, par les faits que nous venons d'exposer, que les différences qui se trouvent dans les résultats de mortalité des différens hôpitaux ; sont dues , en général , à des causes étrangères à ces maisons de charité , et seroient très-injustement regardées comme des preuves de leur salubrité ou de leur insalubrité.

Ainsi , les tables nosologiques de l'hospice S. Sulpice , et les remarques dont elles sont accompagnées, nous paroissent démontrer , 1^o. que le mot de mortalité est équivoque , et qu'il y a eu bien souvent du mal-entendu dans l'application qu'on en a faite dans les résultats des hôpitaux ; 2^o. qu'il est extrêmement difficile d'établir une juste comparaison entre la mortalité des différens hôpitaux , parce que là où les

données sont disparates, il ne peut pas y avoir de parallèle exact entre les résultats.

Il suit de là, que ce seroit s'exposer à commettre une erreur dangereuse, que de juger de la salubrité d'un hôpital par la seule estimation de son nécrologe, et, qu'en général, tout ce que l'on pourroit dire de plus vrai, s'il falloit prononcer sur deux hôpitaux qui présentent des résultats de mortalité différens, c'est que celui qui perd le moins de malades, est celui qui, relativement à sa grandeur, reçoit un plus grand nombre de maladies curables que l'autre.

La dernière et la plus importante de toutes les conséquences, c'est qu'avant de former un jugement sur la valeur absolue ou relative des différens hôpitaux, il faut employer, pour les connaître, plusieurs moyens, dont les principaux sont d'analyser leur constitution, d'étudier le génie de leur administration, d'examiner la nature et l'influence du local, de suivre séparément toutes les parties du service; enfin, de comparer toutes ces choses avec la nature des maladies qui y sont

traitées, ainsi qu'avec les résultats de mortalité.

Le tableau de l'hospice de charité pour l'année 1788, ainsi que les exemplaires qui restent encore des précédens, se trouvent à l'hospice S. Sulpice, où ils sont vendus au profit des pauvres ; mais les personnes attachées aux hôpitaux, et les administrateurs, reçoivent cette collection gratis.

O B S E R V A T I O N

S U R

UNE HYDROPHOBIE;

Par M. GATERAU, docteur-médecin de Montpellier, et membre du collège de médecine de Montauban.

Le nommé *Cadours*, laboureur, âgé de trente ans, avoit été mordu à la main gauche par un petit chien enragé. Le quarante-troisième jour de la morsure (4 septembre,) les symptômes de l'hydrophobie se manifestèrent de la manière suivante.

Le malade sentit pendant toute la journée une grande douleur de tête.

Le 5, la céphalalgie persista jusqu'à l'après midi, qu'il survint un vomissement spontané de matières bilieuses : il n'avoit pu, dans la matinée, se résoudre à prendre de boisson ; alors seulement il but quelque peu d'eau tiède pour faciliter le vomissement ; la douleur de tête cessa, mais un spasme de

l'œsophage rendit la déglutition difficile. L'horreur pour la boisson et des terreurs continuëles se joignirent à ces symptômes : du reste, le malade avoit ses sens libres, et cédoit facilement à la justesse des raisonnemens. Appelé dans ce moment, après l'arrivée d'un chirurgien qui lui avoit fait une copieuse saignée du pied, non sans beaucoup de peine, vu la difficulté qu'il avoit éprouvée pour mettre et retenir le pied dans l'eau ; je trouvai au malade le pouls plein, la langue nette, l'estomac sans douleur... Considérant l'affection spasmodique de l'œsophage, les angoisses, les terreurs continuëles et l'horreur pour la boisson, comme des symptômes, je me décidai pour un traitement méthodique ; en conséquence, je prescrivis une tisane avec la fleur de tilleul et les feuilles d'oranger, et des bols antispasmodiques, composés avec le camphre, la poudre tempérante de *Stahl* dans la conserve de roses. Le malade en usa pendant la nuit, qui fut très-agitée.

Le 6 au matin, j'ordonnai les bains entiers et une friction de deux gros d'onguent mercuriel, fait à parties égales, sur les cicatrices de la main, ainsi

que la continuation des bols, dans chacun desquels j'ajoutai huit grains de mercure doux, à prendre de trois en trois heures. J'observai qu'en entrant dans le bain, où on le mit presque malgré lui, le malade ressentit une vive douleur à la partie supérieure de ce bras, vers l'articulation de l'humérus avec la cavité de l'omoplate; cette douleur disparut après la friction. Je voulus lui donner un demi-verre de tisane; à peine en eut-il pris une cuillerée, qu'un rebut involontaire, et presque convulsif, nous obligea de lui ôter le verre des mains; il se plaignit de la sensation du froid: je prescrivis de lui donner toujours la tisane tiède. Le soir, le malade se jeta de lui-même dans le bain qu'on lui avoit préparé, malgré son horreur pour l'eau. Il y resta près d'une heure: au sortir de l'eau, on lui fit au pied droit une friction semblable à la première. *Cadours* buvoit avec moins d'horreur: j'ajoutai à la tisane quelques gouttes d'alkali volatil; et vers les 8 heures du soir, je lui en présentai un demi-verre, qu'il but en trois reprises, à cause, disoit-il, d'un gonflement qui lui étoit survenu aux glandes maxillaires et aux amygdales,

mon dessein étant d'exciter un peu la salivation. Ce nouveau symptôme me parut de bon augure, et j'ordonnai encore les bols pour la nuit et une friction pour le lendemain ; mais que la scène fut différente !

Le 7, vers les quatre heures du matin, il survient au malade un accès de rage ; ses yeux sont hagards, son visage effaré ; ses gardes épouvantés prennent la fuite ; il court près d'une demi-heure à travers les champs. Lassé de fatigue, le jugement lui étant revenu, il rentra dans sa chambre et se jeta volontairement dans la cuve d'eau, où il s'étoit baigné la veille : il y resta près de quatre heures ; personne n'osoit l'approcher pour donner à l'eau le degré de chaleur nécessaire. A mon arrivée, je le trouvai froid comme du marbre, et dans la ferme résolution de se laisser mourir dans la cuve. Je parvins néanmoins à l'en faire sortir, sous prétexte du besoin d'une saignée du pied : toute autre raison étoit inutile, même l'exposé du danger qu'il couroit en y restant par les suites de l'effet du mercure. Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude. Malgré l'augmentation progressive du degré de chaleur et la

longueur du temps, je ne pus parvenir à lui rendre sa chaleur naturelle ; ses membres étoient toujours glacés. Désespérant lui-même de son salut , il appelle ses parens , et leur fait les exhortations les plus vives et les plus touchantes : jamais je n'entendis de discours plus éloquent et plus pathétique que celui de ce malheureux mourant : il avoit une parfaite connoissance de sa situation , la plus grande liberté de ses sens , une fermeté étonnante dans ses propos ; chaque mot sorti de sa bouche produisoit les plus vives sensations dans mon ame , et sans doute dans celle des assistans agités tour-à-tour de terreur , de compassion et de crainte.

Cadours fut tranquille jusques vers les deux heures après midi , quoiqu'il lui fût impossible de boire , malgré la précaution qu'on avoit de lui mettre un mouchoir devant les yeux ; mais alors le gonflement de l'œsophage lui donnant un sentiment de suffocation , il introduisit ses doigts avec tant de force dans l'intérieur de sa bouche , qu'il brisa quelques vaisseaux sanguins ; il expectora beaucoup de sang , mêlé d'une abondance de salive : la douleur spasmodique persévérant malgré cette

évacuation copieuse, augmentant même par l'irritation qu'y occasionnoit le fréquent attouchement, l'accès de la rage le reprend, il demande d'être seul, et veut qu'on ferme la porte de sa chambre; l'altération de sa figure, sa bouche couverte de sang, de salive et d'écume, ses yeux brillans dont l'intérieur paroissoit rouge et enflammé, son regard menaçant, ses paroles entrecoupées, &c. &c. nous obligèrent de l'attacher, afin de l'empêcher de nuire; inutiles précautions; il mourut l'instant d'après.

En présentant cette observation, mon intention est moins de démontrer que j'ai suivi, dans le traitement, les règles prescrites par les praticiens qui ont parlé sur cet objet, que de prévenir ceux qui pourront être appelés dans des circonstances pareilles, qu'on ne sauroit assez prendre de précautions pour empêcher que, dans un accès de rage, les malades ne commettent des imprudences, dont les suites leur sont funestes, et attirent des désagrémens à ceux qui les conduisent dans l'administration des remèdes. Si j'avois eu l'attention de faire attacher mon malade dès le moment que je fus appelé, il

il ne se seroit pas jeté dans le bain froid, dont l'effet fut de lui fixer le mercure dans les glandes qui tapissent l'arrière-bouche, les amigdales, &c. de lui occasionner cette irritation spasmodique qu'il éprouvoit dans l'œsophage, et dont il vouloit se débarrasser par l'introduction des doigts, ce qui augmenta le spasme, occasionna la rupture des vaisseaux sanguins, ce qui, en accélérant l'accès de sa rage, et le rendant plus violent, abrégé ses jours. Je ne sais cependant, quand même *Cadours* ne se seroit pas échappé, et ensuite jeté dans l'eau froide, s'il m'eût été possible de le guérir par l'application méthodique des remèdes. N'avoit-il pas trop tardé à se prémunir contre les suites de son état? Je n'ai pas trouvé, dans les auteurs, des exemples d'hydrophobes guéris après le quarantième jour de la morsure; le virus hydrophobique a, je pense, fait alors des progrès trop grands pour qu'il soit possible d'y opposer des remèdes salutaires, et la rage étouffe celui qui en est atteint. Tel a été le sort de *Cadours*. Néanmoins je pourrois rapporter cette observation avec plus de certitude et d'utilité, entrer

même dans des détails plus conséquens, à l'égard de l'effet du mercure dans le cas d'hydrophobie, si je ne pouvois accuser l'impression du froid sur des fibrilles nerveuses agitées par cette substance, d'être la cause de sa mort. Je n'aurois jamais prévu qu'un hydrophobe se précipitât dans une cuve d'eau froide, tant il est vrai qu'on doit s'attendre aux événemens les plus extraordinaires de la part des personnes affectées de maladie nerveuse.

R E M A R Q U E

Sur l'observation que M. ROCHARD, licencié en médecine, &c. a communiquée dans le Journal de médecine du mois d'août dernier, sur l'épilepsie ;

Par M. DU BERNAIS, ancien élève de l'école royale pratique de chirurgie de Paris, et chirurgien du Roi à Limbez.

Les observations sur l'épilepsie que M. Rochard a communiquées sous la forme d'addition à l'observation de M.

Leconte sur la même maladie, tendent à prouver que la suppuration accidentelle qui arrive quelquefois aux épileptiques à la suite de quelque brûlure, leur sert de préservatif contre les accès de cette terrible maladie, qui jette la consternation dans les familles. De là résulte le conseil d'appliquer des cautères sur les différentes parties du corps, pour prévenir, ou même détruire ces mêmes accès.

Je n'ai nullement en vue d'attaquer le précepte de *M. Rochard*, puisqu'il est étayé sur sa propre expérience, et que l'observation de tous les praticiens prouve que ce moyen peut être quelquefois utile ; mais je me permettrai d'observer que tous les épileptiques, qui ont le malheur d'être maltraités par le feu, n'en retirent pas les mêmes avantages que ceux que *M. Rochard* a eu occasion de voir. Je ne doute pas que plusieurs praticiens n'aient eu occasion de faire des observations semblables à celles que je présente ici.

Première Observation.

Vers la fin de 1782, une fille âgée de vingt à vingt-un ans, fut reçue à

l'hôpital S. Jacques de Toulouse (où j'étois en qualité d'élève) pour être soignée d'une brûlure très-considérable ; qu'elle s'étoit faite il y avoit plusieurs jours , en tombant dans le feu au milieu d'une attaque d'épilepsie , dans un moment où elle étoit seule. Cette brûlure attaquoit toute la partie postérieure et latérale droite du dos , depuis les dernières fausses-côtes , jusques sur l'épaule ; la partie postérieure et externe du bras et de l'avant-bras de ce côté étoit brûlée , ainsi que le côté droit et le sommet de la tête.

Cette brûlure étoit très-profonde ; elle pénétoit le corps des muscles en divers endroits.

A la chute des escares , l'ulcère étoit énorme , et d'une très-grande sensibilité ; ce fut dans cet état que M. *Lavignerie* , chirurgien-major de cet hôpital , à qui je dois un tribut d'éloges et de reconnoissance , me confia cette malheureuse : la suppuration fut des plus abondantes. Malgré que mon digne maître développât toutes les ressources que l'art offre en pareil cas , et que j'exécutasse les pansements avec toute l'attention et la dextérité dont je pouvois être capable , il ne fut jamais pos-

sible de détruire l'irritation des chairs ulcérées; et chaque pansement étoit, pour ainsi dire, un nouveau supplice pour ma malade.

Il m'est arrivé plusieurs fois, dans l'étendue des trois mois que je lui ai donné mes soins, de trouver l'appareil rempli de sang et les chairs meurtries, quelquefois au point qu'il en résultoit des escars gangréneuses. Cette misérable vouloit quelquefois me tâcher la cause de ces désordres; mais j'apprenois, par les autres malades, qu'elle avoit éprouvé des attaques, durant lesquelles elle s'étoit beaucoup agitée.

Je quittai l'hôpital au mois d'avril suivant, et je fus forcé d'abandonner ma malade qui tendoit à la phthisie, où l'avoit réduite l'abondance de la suppuration et la fièvre; cependant, malgré le mauvais état des chairs qui étoient molles, blafardes et saignantes, l'ulcère étoit très-rétréci. J'appris, peu de temps après, que cette fille n'avoit pas tardé à payer le tribut à la nature.

II^e. OBSERVATION.

Le 20 février 1786, *Louis Bertin*, âgé de dix-sept ans, fut reçu à l'hôpi-

tal de Lombez , pour se faire soigner d'une gangrène qui occupoit toute la partie externe de la jambe droite ; elle étoit causée par une brûlure qu'il s'étoit faite , il y avoit sept à huit jours , dans un accès d'épilepsie. Cette brûlure fut d'abord pansée avec des remèdes de bonnes femmes. Ils augmentèrent l'irritation et la crispation des vaisseaux , ce qui déterminâ la mortification. Etant chirurgien en survivance de cette maison , je soignai ce malade ; il m'apprit qu'il y avoit quatre ou cinq ans qu'il étoit attaqué d'épilepsie ; qu'elle avoit été l'effet d'une terreur ; que , depuis cette époque , il avoit une attaque tous les mois , à la nouvelle ou à la pleine lune ; qu'on lui avoit fait inutilement beaucoup de remèdes , dictés par le charlatanisme et la superstition.

La gangrène fut traitée suivant les règles de l'art ; les escarres ne tardèrent pas à se séparer , et la suppuration fut très-abondante. Malgré cela , le malade n'étoit pas exempt des attaques qui se renouveloient toutes les trois semaines ou environ ; elles étoient annoncées deux ou trois jours d'avance par des pesanteurs de tête. Le médi-

cin de la maison prescrivit différens remèdes nervins et céphaliques , qui n'eurent aucun succès : je voulois cependant essayer de retarder les accès , parce que les mouvemens convulsifs , qui s'emparoiént des extrémités inférieures , durant ces paroxysmes , ne manquoient pas de molester les chairs , et de déterminer des escarcs gangréneuses qui retardoient la cure. D'ailleurs les bourgeons étoient toujours mollasses , quoique je ne misse en usage aucun médicament capable de produire cet effet. En conséquence , j'invitai le malade à me prévenir , lorsqu'il éprouveroit les avant-coureurs de l'attaque : alors je lui fis une saignée de la jugulaire qui dissipa la pesanteur de tête , et le paroxysme n'eut pas lieu. La saignée répétée ; soit au cou , soit au bras , ne manqua pas de prévenir les accès , et d'éloigner les symptômes qui l'annonçoient.

Lorsque l'ulcère fut rétréci , je plaçai un cautère à la jambe malade , et le malade sortit de l'hôpital sans être entièrement guéri.

Lorsqu'il fut chez lui , il négligea le moyen que j'avois mis en usage ; les accès reparurent. Depuis ce temps , il

les rend plus éloignés et moins forts, en se faisant saigner une ou deux fois dans l'année, sur-tout au printemps.

Mon père m'a dit avoir été plusieurs fois dans le cas de faire la même observation sur les épileptiques qu'il a eu à soigner pour des brûlures, entre autres, chez une fille qui ne manquoit pas d'avoir une attaque tous les trois mois, bien qu'elle eût une suppuration très-abondante, établie aux jambes par une brûlure.

L'on voit par ces observations que la suppuration arrivée, à la suite des brûlures, n'a pas été suffisante pour prévenir les accès épileptiques, ni même pour les modérer, quoique cette évacuation ait été très-abondante.

Le cautère, qui a été substitué à l'ulcère, n'a pas eu plus d'efficacité; il est vrai qu'il a été appliqué sur une partie très-éloignée du siège de la maladie, et que M. *Rochard* les en a rapprochés davantage, et en a appliqué un plus grand nombre.

M É M O I R E

A CONSULTER;

*Par M. BERTHELOT, médecin à
Bressuire en Poitou.*

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer, dans le premier cahier du Journal de médecine, le Mémoire à consulter ci-joint.

Ce Journal destiné à publier les observations, qui peuvent ajouter à nos connoissances, doit sans doute l'être aussi à l'utilité d'un médecin en particulier, s'il se trouve dans le cas de réclamer l'avis de ses confrères.

Ma fille, âgée de six ans et huit mois, grande, d'un tempérament sec et délicat, mais cependant d'une bonne santé, fut atteinte, au printemps dernier, d'une dartre farineuse, de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous, à la partie latérale externe supérieure de la cuisse droite; comme cette dartre augmentoit chaque jour, la gouvernante me la fit voir. Cette dartre, depuis un mois, s'étoit étendue de la largeur de

la main : elle se couvrit bientôt de petits boutons enflammés, dont la pointe blanche commençoit à donner du pus. Bientôt l'épiderme s'enleva, et il ne resta plus qu'un ulcère enflammé, et couvert de petits mamelons rouges et suppurans. Le prurit étoit fort incommode.

Je mis la malade, sur le champ, à l'usage du petit-lait, puis à celui du lait de vache frais, coupé avec de l'eau d'orge. Je lui fis faire une pommade préparée avec la pulpe de racine de pariètte, la fleur de soufre, le benjoin, le précipité rouge, et le beurre sans sel. Ce topique parut réussir. La dartre se dissipa entièrement. Cependant la peau étoit restée raboteuse, et la petite malade éprouvoit de temps en temps un prurit incommode. Il me fut impossible de la purger. L'été se passa ainsi, et une partie de l'automne.

Vers le 15 de novembre dernier, la dartre reparut avec plus de force que jamais, et donna une suppuration abondante. La malade ne pouvoit s'asseoir, et elle se plaignoit d'un feu et d'une cuisson très-vifs. Huit jours après, la rougeole, qui étoit épidémique ici, se déclara, et parcourit très-bien tous

ses périodes. Celui de la desquamination fut cependant très-orageux ; la fièvre fut très-vive pendant cinq jours ; mais la convalescence la plus parfaite succéda bientôt. L'humeur dartreuse parut se dissiper entièrement , au point qu'on en découvroit à peine la trace. Calme trompeur ! elle a reparu avec plus de force què jamais trois semaines après. Je parvins, avec bien de la peine, à purger la malade avec le séné et la manne. Je l'ai mise de suite à l'usage du lait-coupé, avec la décoction de fumeterre et de douce-amère, dont elle prend le matin à jeun, un grand verre. On emploie, pour topique, un liniment avec le jaune d'œuf cuit et la graisse fraîche, pour adoucir la cuisson, parce que je me suis aperçu que celui, dont on avoit fait usage ci-devant, étoit trop dessicatif, et que la peau des cuisses et du bas du dos, commençoit à se couvrir de boutons. Le prurit a beaucoup diminué, mais la dartre suppure abondamment. Du reste, la santé n'en paroît point altérée ; au contraire, je trouve que son teint est meilleur, et même l'embonpoint. L'appétit est bon, les fonctions se font très-bien, la langue est ver-

L. vj

meille. J'oubliois de remarquer que j'ai fait prendre trois bains domestiques, et que je les eusse continués plus long-temps, si la rigueur de la saison n'y eût pas mis un obstacle. Le régime est assez exact : peu de viande, beaucoup de légumes, et de l'eau pour toute boisson. L'humour dartreuse n'est pas tellement circonscrite à la cuisse, que le reste de la peau soit parfaitement sain, puisque depuis quelques jours on aperçoit de petits boutons presque imperceptibles sur le dos, et même au visage.

Que faire pour détruire ce virus dartreux ? Quel topique doit-on préférer ? et doit-on en employer quelqu'un ? Quel remède interne mettra-on en usage ? Les pilules de *Belloste*, ou toute autre préparation mercurielle, l'antimoine crud, &c., sont-ils indiqués ? Un exutoire seroit-il nécessaire, et où le placer ? On doit toujours avoir égard, dans l'administration des remèdes, à n'en pas prescrire de trop mauvais goût, à cause de la difficulté, je dirois presque l'impossibilité de les faire prendre à ma petite malade.

Je prie, mes confrères, de vouloir bien m'aider de leurs lumières, pour

combattre cette hydre toujours renaissante , et dont je connois plusieurs victimes , malgré le traitement le plus assidu , le régime le plus exact , et les conseils des médecins les plus expérimentés de la capitale.

Jé dois encore observer ici que la nourrice de ma fille , ma femme et moi , n'avons jamais eu aucune espèce d'éruption dartreuse , ni aucune autre espèce de virus quelconque ; et qu'ainsi la maladie n'est pas héréditaire.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE DE M. ROULAND,

Professeur et démonstrateur de physique expérimentale en l'université de Paris.

J'ai lu , Monsieur , avec bien de la satisfaction le Mémoire de M. *Gorey* sur les différens moyens de rappeler à la vie les asphyxiques , inséré dans le Journal de médecine , cahier de juin 1789 , pag. 349 et suiv.

Le nouveau moyen , que cet habile

médecin propose pour rétablir la respiration, a principalement fixé mon attention. Ce moyen doit consister à pomper l'air méphitique contenu dans les poumons, et à leur fournir, au même moment, un air pur et respirable.

Un tel air ne pénètre pas toujours dans les poumons d'un asphyxié, lorsque, pour l'y introduire, on se sert du soufflet ordinaire, parce que l'air dont ils sont déjà remplis s'y oppose. Il est donc indispensable d'en extraire cet air, qui est délétère, en même temps qu'on y porte un air nouveau, soit pompé dans l'atmosphère, soit dégagé des substances qui fournissent l'air le plus pur, l'air vital par excellence.

L'instrument, que M. *Gorey* a imaginé, et qui est décrit dans son Mémoire, m'a paru propre à obtenir facilement ces deux effets. Jaloux de le posséder et d'en faire connoître le mécanisme dans mes cours de physique, je l'ai fait exécuter, non pas précisément tel qu'il est décrit, mais avec quelques changemens, peu importans; que j'ai jugé à propos d'y faire, pour en diminuer le prix, et en rendre l'usage plus facile. J'ai depuis procuré le même instrument à plusieurs person-

nes, et je m'offre de le fournir à ceux de vos lecteurs qui en auront reconnu l'utilité, et qui me le demanderont verbalement ou par écrit, en affranchissant leurs lettres; à Paris, *me Dauphine, Hôtel de Mouy, N°. 110.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur un abcès à la rate, qui s'est ouvert dans l'estomac; par M. CÔZE, docteur en médecine, chirurgien-major du régiment des Chasseurs à cheval de Champagne.

Le nommé *Mouroux*, brigadier de la compagnie de Pelagrué, au régiment de chasseurs à cheval des Ardennes (a), souffroit depuis environ cinq ans d'une douleur, tantôt sourde, et profonde, tantôt vive et aiguë dans la région épigastrique. Il éprouvoit d'ailleurs un battement presque conti-

(a) Aujourd'hui régiment de Chasseurs à cheval de Champagne.

nuel à l'estomac , et toujours un peu de gêne dans la respiration. On ne sentoit aucune tumeur à l'extérieur ; on remarquoit seulement une légère tension au siège de la douleur. Tous les exercices violens le fatiguoient excessivement, le mettoient hors d'haleine et dans un état de suffocation. Les battemens de l'estomac étoient également augmentés par les excès qu'il commettoit dans le régime ; à la fatigue il opposoit le repos, mais lorsqu'il se livroit à son appétit, il payoit son imprudence par un battement d'estomac violent, des pesanteurs et des douleurs accablantes dans l'épigastre ; un vomissement spontané venoit mettre fin à cette affreuse situation.

Les alimens fluides l'incommodoient moins que les solides : d'après cette remarque , qu'il fit lui-même, je fus assez heureux pour diminuer ses maux, en lui conseillant de ne prendre que du lait pour toute nourriture. Mais ce régime austère l'affoiblit à la longue, et il fut obligé d'y ajouter des alimens solides ; je lui prescrivis de manger souvent et peu à la fois. Il se trouva bien du régime mixte ; il reprit ses forces, il fut moins travaillé par ses douleurs

et ses battemens d'estomac, et il donna des leçons d'armes pendant l'été de 1783. Mais les premiers froids de l'automne réveillèrent tous les accidens; il fut obligé de quitter le fleuret, et de se restreindre aux seuls exercices de son état, lesquels étoient encore au-dessus de ses forces; mais son courage lui faisoit supporter et vaincre la douleur.

Il passa une partie de l'hiver 1784, à l'hôpital d'Auch, où il n'obtint que les soulagemens que lui procuroient ordinairement le régime et le repos. Au printemps, il me témoigna le desir d'aller à Montpellier, et je lui en facilitai tous les moyens. Il en revint, environ trois mois après, dans le même état, après avoir été le sujet de beaucoup de conjectures sur la nature de sa maladie. A son retour, je l'engageai à attendre du temps ce que la médecine n'avoit pu opérer, et je lui laissois espérer que la nature viendrait à son secours par quelque crise salutaire. Il continua un régime exact, et il cessa toute espèce de remède, si j'en excepte la confection d'hyacinthe, qui lui évitoit des vomissemens, en favorisant ses digestions.

Ce malade n'a jamais eu de fièvre à ma connoissance; la seule altération, qu'on ait pu remarquer dans toute l'habitude du corps, étoit une légère teinte jaunâtre dans les yeux et sur toute la peau.

Quand le ciel étoit pur et serein, et l'air élastique, il souffroit moins; le froid et l'humidité augmentoient le battement et les douleurs d'estomac; il éprouvoit un poids suffocant dans la région épigastrique, qui ne diminuoit qu'à mesure que l'atmosphère s'épurait et que l'air recouvrait son ressort. C'est pourquoi en hiver, et particulièrement dans les temps de pluie, il souffroit plus que pendant l'été. Il seroit facile de se rendre raison des rapports météorologiques avec la maladie de *Mouroux*, mais ce n'est pas dans une observation qu'il convient de parler de l'action de l'électricité atmosphérique, de son influence sur les corps organisés, &c.

L'hiver, le printemps et l'été de 1785, qui furent excessivement secs, lui procurèrent un calme qui lui laissoit l'espoir d'une guérison complète et prochaine. Mais il eut tout-à-coup, le 19 juillet 1785, un vomissement de

sang noir, épais, mêlé de pus et de caillots, qui le jeta dans une syncope qui me fit désespérer de le rappeler à la vie. Cependant, au bout de deux heures, il se remit un peu, il reprit sa connoissance, et il fut transporté à l'hôpital. Le troisième jour, après ce terrible vomissement, je le trouvai à se promener dans la cour, et il me fit l'éloge de son état; il n'éprouvoit plus, disoit-il, aucun des symptômes qui le travailloient plus ou moins depuis cinq ans. Les alimens, dont il prenoit, à la vérité, une petite quantité, ne le fatiguoient plus comme auparavant, et il regardoit ce vomissement comme une évacuation critique qui devoit mettre fin à ses maux. Loin de partager sa sécurité, son aspect me donna de vives inquiétudes: il avoit les lèvres décolorées, la peau cadavéreuse, et les yeux éteints. Le 27 du même mois, il eut un second et pareil vomissement, qui le mit dans un danger de mort plus imminent que le premier. Le 2 août fut le terme de ses maux et de sa vie: il mourut dans les efforts d'un troisième et semblable vomissement. L'ouverture du cadavre fut faite le lendemain. Après avoir fait l'inspection

des viscères de la poitrine , nous continuâmes nos recherches dans le bas-ventre , et nous remarquâmes d'abord que la rate avoit la forme d'une boule aplatie sur la courbure de l'estomac ; qu'elle lui étoit adhérente , et intimement unie par une surface d'environ deux pouces de diamètre. Mais ce qui nous surprit le plus , fut de la trouver creuse en la touchant. On y donna un coup de scalpel , et il en sortit un peu de sang mêlé de pus. Nous ne doutâmes plus que tout ce désordre ne fût l'ouvrage d'un dépôt qui s'étoit ouvert dans l'estomac , vu la vacuité de la poche , et les vomissemens qui avoient fait périr le malade : effectivement nous trouvâmes , au centre de l'adhérence de la rate à la courbure de l'estomac , une ouverture ronde de la grandeur d'un écu de six francs , qui servoit de communication entre le foyer du dépôt et l'intérieur de l'estomac.

Tout le parenchyme de la rate étoit détruit , à l'exception de l'épaisseur d'environ deux lignes dans toute sa circonférence. Pour se faire une idée nette de l'état de cette rate , on peut se figurer qu'elle ressembloit à un melon , dont on auroit extrait toute la moëlle , par

une ouverture d'environ quinze lignes de diamètre. L'estomac n'a souffert qu'au point de l'adhérence et de l'ouverture ; le reste de ce viscère étoit dans l'état naturel , ainsi que tous les autres viscères du bas-ventre.

REMARQUES.

Un sentiment de pesanteur dans la région épigastrique , des douleurs et des battemens dans l'estomac , avec des vomissemens toutes les fois que ce viscère étoit surchargé d'alimens , un peu de gêne dans la respiration , voilà les symptômes principaux qu'éprouvoit *Mouroux*.

Le battement de l'estomac est-il un symptôme essentiel des affections inflammatoires de la rate ? Je ne le crois pas. On peut présumer qu'il n'avoit lieu ici qu'à cause de l'adhérence entre ces deux viscères , et qu'il n'étoit que l'effet des pulsations de la rate , communiquées aux membranes de l'estomac , et , ce qui vient à l'appui de ce sentiment , c'est une observation intéressante consignée dans les commentaires de *Daniel Puerarius*, sur *Burnet* (a). On y voit que la maladie de

(a) Trésor de médecine , Liv. xv.

M. *Binet*, dont il nous a laissé une histoire détaillée, a beaucoup de rapport, par sa durée et ses symptômes, à celle de *Mouroux*; mais il n'y est pas fait mention de battement d'estomac, quoique la rate fût trouvée entièrement détruite après sa mort. C'est ce battement qui a toujours été l'objet de nos méditations, et qui nous a toujours fait errer dans nos conséquences, parce que nous n'avons jamais pu en dévoiler la vraie cause. Ce qui a fait que les uns ont pensé que c'étoit une anévrisme, les autres un engorgement au pancréas, ou une obstruction du canal cholédoque; d'autres, une bile âcre et dépravée qui pinçoit les membranes de l'estomac; et enfin les derniers, au nombre desquels je dois me compter, n'ont aperçu que des vaisseaux variqueux à l'estomac. De cette variété de jugemens, il devoit nécessairement résulter une grande différence dans le choix des moyens à employer; aussi tous les faux calculs ont-ils été plus contraires qu'utiles au malade. C'étoit donc le cas de ne point négliger après sa mort de fouiller dans ses entrailles, pour tâcher d'y découvrir ce qu'il faudroit faire dans un cas semblable.

Cependant si pareille maladie se présentoit une seconde fois, j'ignore si la médecine auroit assez de ressources pour en triompher ; mais en attendant que nos grands maîtres nous tracent des règles de conduite pour la combattre , je me déciderois pour des saignées répétées , les délayans , les bains et un régime austère. Les ventouses, recommandées par *Riviere* , et le moxa ou la brûlure égyptienne , si recommandable pas les cures brillantes qu'en a obtenues *M. Pouteau* , pourroient encore trouver leur place dans ce traitement , ou pour mieux dire , c'est sur ces moyens que je compterois le plus , avant la formation du pus. Mais la collection du pus , une fois faite , ayant même des signes certains de son existence , devrions-nous , à l'imitation de *Paul d'Agine* , *d'Albucasis* et de *Marcellus* , qui n'hésitoient point à cautériser la rate dans des cas de skirres , devrions-nous , dis-je , porter le fer ou le feu dans le sein de ce viscère pour l'évacuer ? J'avoue que ma timidité ne me permettra jamais de faire cette dangereuse entreprise , et qu'à l'exemple de *Riolan* et de *Fabrice d'Aquapendente* , j'accuserois

de témérité celui qui oseroit la tenter. La sensibilité doit avoir à souffrir, quand nous ne pouvons pas soulager un malheureux qui réclame les secours de notre état ; mais cette même sensibilité doit enchaîner ces mouvemens indiscrets, qui nous portent à opérer d'après des espérances frivoles, afin de ne pas compromettre un art qui ne doit agir que quand il y a l'espoir d'un heureux succès. *Il vaut mieux*, disoit Nicolas de Novocome à Fabrice d'Acquapendente, *laisser mourir un malade que de le tuer.*

Je ne dirai que peu de mots sur la cause de cette maladie , et je crois qu'il suffit de faire remarquer que *Mouroux* étoit maître d'armes et chasseur à cheval ; que dans les efforts de l'escrime et de l'équitation, il a pu se rompre quelques-uns des vaisseaux courts ; et, de cette rupture, a pu résulter ensuite une légère adhérence, entre la rate et l'estomac : delà des tiraillemens et l'inflammation subséquente, suite de cet enchaînement de maux, qui l'ont conduit à pas lents au tombeau.

OBSERV.

OBSERVATIONS
SUR L'USAGE

D'UN GORGERET DE BOIS,

Dans l'opération des fistules à l'anus
d'une certaine profondeur ;

Par M. PERCY, docteur en médecine, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et du régiment de Cavalerie de M^r, duc DE BERRY, associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, membre honoraire du collège royal de chirurgie de Nancy, &c.

C'est à la chirurgie italienne que l'on est redevable de l'heureuse idée d'introduire dans le *rectum*, lors de l'opération de fistules à l'anus de quelque étendue, une espèce de canal, ou, si l'on veut, de gorgéret, pour faire avec plus de sûreté la section de cet intestin, et prémunir ses parois saines contre les atteintes de l'instrument tranchant.

Tome LXXXII.

M

Pierre de Marchettis, célèbre professeur de Padoue, mort en 1673, est le premier qui en ait fait mention. Le silence de ses prédécesseurs, sur cet utile moyen, sembleroit même autoriser à lui en attribuer la découverte. Il a conseillé d'y avoir recours, pour ces fistules dont le sinus rampe, et se porte plus ou moins loin entre les tuniques du *rectum*; et qui, presque toujours exemptes de callosités, fournissent en abondance un pus séreux, dont il est souvent difficile de reconnoître la source; fistules dont personne n'avoit également parlé avant ce savant praticien, et sur lesquelles, feu M. *Petit* nous a laissé une observation des plus intéressantes.

Filipo Maziero donna ensuite quelque extension à cette méthode, dans un traité de chirurgie, qu'il fit imprimer à Venise en 1702. Il s'attacha sur-tout à en prouver les avantages dans les fistules; au fond desquelles le doigt peut à peine atteindre. Son ouvrage la répandit parmi les chirurgiens italiens, ainsi que parmi ceux d'Allemagne et de Hollande, contrées au-delà desquelles elle ne fut que très-peu connue. Quelques-uns, de ces derniers,

essayèrent de la perfectionner, mais ne firent en effet que la pervertir.

Rau, qui en 1706 jouissoit encore à Amsterdam de toute sa réputation, ne manquoit jamais de la démontrer à ses disciples dans ses cours particuliers, que son humeur farouche rendit par la suite si déserts. Il y avoit fait quelques changemens, peu importants sans doute, puisqu'ils ne nous sont point parvenus.

Ce fut à l'école de ce maître fameux, que *Laurent Heister*, alors très-jeune, apprit à en faire usage; mais il ne l'adopta que long-temps après son retour dans sa patrie, où elle l'avoit devancé.

Rong, habile chirurgien de Brême dans la Basse-Saxe, et un de ses plus zélés partisans, y fit, au commencement du siècle, des corrections ingénieuses; et ses instrumens, dont on voit les figures dans la plupart des ouvrages allemands, sont encore aujourd'hui entre les mains de beaucoup d'opérateurs étrangers.

Elle étoit très-familière au docteur anglois *Daniel Turner*. *M. Percival Pott* dit qu'il avoit une sorte de canal, appelé *Eccopé*, dont la forme diffé-

roit peu de celle des gorgerets ordinaires des lithotomistes.

On pourroit encore compter parmi les sectateurs de cette manière d'opérer , *Charles-Ayton Douglass* et *Retter* ; quoique au lieu d'un simple canal, ils employassent , l'un et l'autre , un tube fendu dans sa longueur, et assez semblable à celui dont M. *Alexandre Brambilla* se sert, sous le nom de *Verron*, dans les procédés singuliers et industrieux , par lesquels il fait la section des fistules à l'anüs.

On voit , par cette courte notice, que la méthode du gorgeret fistulaire n'est point une invention moderne, comme on pourroit le prétendre ; et que depuis très-long-temps elle étoit usitée chez nos voisins, lorsque nous en avons enfin senti le besoin, et songé à la mettre en pratique. Qui est-ce qui a commencé à la naturaliser parmi les chirurgiens françois ? Il importe assez peu de le savoir ; et quoiqu'il soit possible que la connoissance des auteurs , que je viens de citer, m'ait mis le premier sur la voie , je cède bien volontiers le mérite de l'antériorité à quiconque voudra le réclamer.

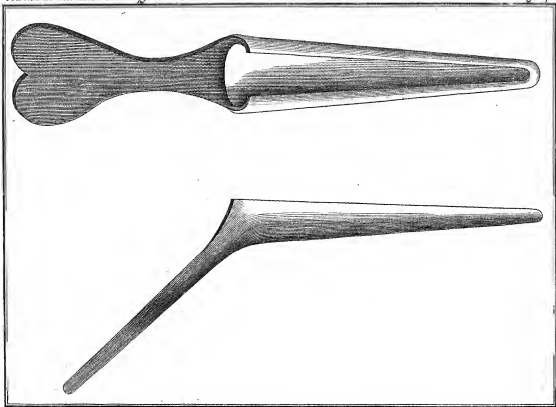
Le gorgeret fistulaire avoit toujours

été d'acier ou d'argent. Il vaut mieux le faire faire d'un bois tendre. Par là, on est dispensé de le garnir en dedans de laine ou de coton, comme l'a recommandé *Marchettis*, pour empêcher que la pointe du bistouri ne soit émoussée : *in cujus medio lana mollis, vel gossypium lateat, ne acies scalpelli hebetetur*. Il en est d'ailleurs plus léger, et d'un frottement plus doux. Le mien est demi-cylindrique ; (Voyez le dessin ci-joint) il a quatre pouces de long, non compris la poignée. Sa gouttière a partout deux lignes de profondeur. Les bords sont rabattus en dedans, afin de mieux retenir la sonde et le bistouri ; ils forment une espèce de doucine, pour ne causer aucune irritation. Son dos a 2 lignes et demie d'épaisseur ; il est concave intérieurement et convexe, mais un peu aplati extérieurement. La largeur de la pointe, qui est mousse, arrondie et fermée, est de cinq lignes ; celle de sa base, qui est ouverte, est d'un pouce ; ce qui fait que, placé dans l'intestin, il le déploie, le tend, sans trop le fatiguer, et le présente sans rides au tranchant du bistouri. Sa poignée, qui a trois pouces de long,

est une platine figurée en cœur, afin d'en rendre la manutention plus facile et plus sûre. Elle forme, avec l'axe de l'instrument, un angle aigu, pour éloigner la main qui le dirige, de celle qui doit inciser.

Moyennant ces dimensions, le même gorgeret peut convenir à tous les âges, et à tous les individus; et s'il se rencontre des conformations particulières qui en exigeassent, ou un plus grand, ou un plus petit, sa confection est si facile, que l'on se le procureroit bientôt tel que l'indiqueroient ces exceptions.

Pour opérer avec le gorgeret fistulaire, on l'introduit dans le *rectum*, après l'avoir frotté d'huile ou de blanc-d'œuf, et on l'y enfonce, la gouttière étant tournée du côté de la fistule, aussi loin que l'indique la hauteur déjà connue de celle-ci; ensuite on passe une sonde cannelée à travers le sinus, et on la pousse jusque sur le gorgeret qu'elle doit toucher à nu. On fait jouer les deux instrumens l'un sur l'autre, pour bien s'assurer de leur rencontre immédiate; et sur la cannelure de la sonde, qu'un aide attentif retient en place, on glisse un bistouri qui



à son tour parvient dans la gouttière, le long de laquelle on le tire à soi, en coupant tout ce qui est compris entre elle et son tranchant.

De cette manière, la section de la fistule a lieu d'un seul trait, et sans changer la direction des parties, sans les tourmenter, les déchirer ni les entasser, comme il arrive lorsqu'on les a serrées dans une anse, soit avec le stilet, soit avec l'aiguille plate; ou lorsque, pour me servir de l'expression commune, on les a embrochées avec la sonde cannelée, passée par l'orifice extérieur du sinus, et ramenée de force par l'ouverture de l'anus. La plaie qui en résulte est exempte de ces dentelures, de ces inégalités que l'on remarque dans celle que produisent les procédés ci-dessus; et sa guérison est infiniment plus prompte et plus facile.

Je ne parle ici que des fistules profondes, c'est-à-dire, de celles qui se portent plus ou moins au-delà du sphincter. Les autres sont si simples, que pour en faire la section, on n'a nullement besoin du secours du gorgere. Lorsqu'on se décide à opérer celles-ci, l'instrument le plus com-

mode, selon moi, c'est le bistouri fistulaire de M. *Pott* : je l'ai toujours préféré aux syringotomes ; mais comme eux, il n'est vraiment utile que dans les fistules superficielles, ou tout au plus dans celles qui, quoiqu'un peu profondes, ont leur orifice extérieur très-éloigné de l'anus.

Il suffit de jeter les yeux sur la configuration de ces instrumens, et de se rappeler le manuel qu'elles exigent, pour leur donner l'exclusion dans les autres espèces de fistules. Supposons en une de deux pouces d'étendue, et dont l'entrée ne soit distante que de quelques lignes de l'anus, comment avec un bistouri courbe, tel que celui de M. *Pott*, réussira-t-on à en parcourir le sinus qui est presque parallèle à l'intestin, sans de longs et de douloureux tâtonnemens, sans irriter vivement les parties, et les obliger à se prêter à une direction circulaire qu'elles n'ont point ? et ce mouvement de *circumduction* qu'il faut imprimer à cet instrument pour lui faire couper tout ce qui se trouve sous son tranchant, peut-il s'effectuer, sans redoubler de violence, et sans produire des divulsions, des dilacérations plus ou moins gran-

des ? C'est bien pis encore, quand on se sert du syringotome : après qu'on en a passé le stylet à travers la fistule, et qu'on l'a retiré par l'anüs, ce qui ne se fait guère sans quelque lésion à l'intestin, il s'agit de donner ce tour-de-mains qui doit opérer la section d'un seul coup ; et, comme l'a dit *Maggins*, auteur de ce fer singulier, *quavis æger non quiescat* ; mais alors l'instrument, qui ne peut décrire sa courbe dans un espace si étroit, au lieu de suivre une pente douce, fait brusquement une sorte de bascule, et, c'est sur le trou dont le rectum est percé, comme sur un point d'appui, que s'exerce toute la force qu'il faut employer pour le renverser. De là, le déchirement des tuniques de cet intestin, de là, le froissement des parois fistulaires, et nombre de désordres également difficiles à réparer.

Aucun de ces inconvéniens, aucune de ces difficultés, n'ont lieu dans la méthode du gorgeret. On ne force rien ; on ne change rien à la situation respective des parties. La sonde forme, avec le gorgeret, le même angle que le sinus formoit auparavant avec l'intestin ; et celui-ci développé, affermi

par la présence de cette machine, est coupé, avec ce qui l'entoure, de la manière la plus douce et la plus régulière.

Rong avoit une sonde cannelée, et un bistouri particulier pour opérer. L'une étoit montée sur un manche pareil à celui du gorgeret de ce praticien, mais coudé en sens opposé; l'autre avoit une lame très-longue, étroite, et fixée à demeure sur un manche droit à facettes. Cette complication d'instrumens est inutile. Cependant il est d's cas où un bistouri, plus long que ceux dont on se sert ordinairement, seroit indispensable; et, en général, il faut que la lame soit arrêtée sur la chässe; autrement, en la coulant dans la cannelure de la sonde, elle tend à se fermer, et contrarie beaucoup l'opérateur. Il faut aussi que la pointe ait de la solidité; sans quoi elle est sujette à se casser dans la gouttière du gorgeret, où elle s'implante toujours un peu.

J'ai opéré, à la faveur du gorgeret, plusieurs fistules à l'anus, réputées très-difficiles; et plus j'en fais usage, plus j'en reconnois l'utilité; mais il s'en faut bien que passionné pour ce moyen,

je l'applique à tous les cas , ni que je lui accorde une confiance exclusive. Je n'y ai recours , ainsi que je l'ai déjà dit, que dans les fistules profondes : les autres, je les lie , ou si je les incise , c'est par les procédés connus.

PREMIERE OBSERVATION.

En 1776 , le sieur *Coyter* , négociant allemand s'arrêta à Lunéville pour consulter feu M. *Sorbier* , alors premier chirurgien-major de la gendarmerie , sur une fistule à l'anus , qu'il portoit depuis trois ans , et dont il avoit été opéré deux fois sans succès. Elle avoit son entrée à un pouce de l'anus , du côté du coecix ; et c'étoit tout ce que le doigt pouvoit faire que d'atteindre à son fond. L'intestin étoit crevassé en plusieurs endroits ; et le sinus partagé par quantité de cloisons , offroit , en le touchant par dedans le rectum , des callosités tuberculeuses qu'on eût prises pour autant de boutons hémorroïdaux. Chargé de cette opération , à laquelle je préparai le malade avec beaucoup de soins , pour la première fois , je me servis du gorgeret , quoique bien auparavant j'en eusse déjà pressenti les avantages. Tout étant disposé , et la

sonde cannelée ayant dirigé le bistouri jusque dans la gouttière, j'en retirai la pointe, et la plongeai, après avoir fait relever la sonde, quelques lignes au-dessus de l'endroit par lequel elles avoient pénétré toutes deux dans l'intestin. Je fendis ensuite celui-ci d'un bout à l'autre, observant de ne pas m'écarter de la ligne du gorgeret, et couchant un peu le tranchant du bistouri dans la gouttière, afin de couper autant de la lame que de la pointe, et par-là terminer plus promptement et moins douloureusement l'incision. Une forte hémorrhagie ne me permit pas d'en faire davantage. Pour l'arrêter, je bourrai la gouttière du gorgeret, que je m'étois bien gardé de déranger, avec le plus d'agaric que je pus; et ce tamponnage beaucoup plus sûr, beaucoup moins fatigant que celui des tentes qui repoussent l'intestin, qui l'élargissent avec violence, et qui, faute d'appui, ne compriment qu'à force d'être multipliées, fit disparaître bientôt le sang. Un besoin d'aller à la selle m'obligea, seize heures après, à retirer le gorgeret avec l'agaric dont il s'étoit rempli; mais heureusement l'hémorrhagie ne se renouvela point.

Au bout de quelques jours, je remis le gorgeret ; et afin de détruire les callosités dont le sinus étoit parsemé , je portai dans sa gouttière une longue racine de bardane taillée en biseau, que j'avois fait tremper quelque temps dans le *deliquium* de pierre à cautère , et que je fis entrer comme un coin dans la plaie , où elle resta pendant six heures sans faire souffrir beaucoup le malade. La chute des escares fut assez prompte, la suppuration très-abondante , et en six semaines, la cicatrice parfaite. M. *Gaillardot*, aujourd'hui chirurgien-major des Chasseurs-Corses , qui assista à l'opération, a revu depuis le sieur *Coyter*, et a su de lui qu'il ne s'étoit plus ressenti de sa fistule.

Cette observation montre dans le gorgeret deux avantages de plus que je ne lui en avois assigné précédemment : l'un de favoriser la compression dans les hémorrhagies si fréquentes, et quelquefois si redoutables dans la section des fistules profondes à l'an us , et l'autre de préserver l'intestin de l'action des caustiques , remèdes trop négligés dans la cure des fistules calleuses, et cependant si utiles, lorsque pour limiter, pour maîtriser leur effet , on se sert,

ainsi que je m'en suis avisé, de quelque corps solide et spongieux que l'on en a simplement imprégné.

Mais voici des exemples plus récents de fistules à l'anus opérées à la faveur du gorgeret. J'en omets une foule d'autres pour les rapporter, parce qu'ils appartiennent de plus près à la chirurgie militaire, et que ce sont des hommes du régiment auquel je suis attaché qui me les ont fournis.

II^e. OBSERVATION.

En 1783, le nommé *Mercier*, brigadier, eut aux environs de l'anus un abcès gangréneux, qui, quoiqu'ouvert à temps, avoit déjà porté ses ravages jusqu'au cœccix, et dépouillé très-haut le *rectum*. La plaie, malgré tout ce que je pus faire, resta fistuleuse, mais sans callosités; et après avoir longtemps attendu, il fallut enfin me résoudre à fendre l'intestin. Je le fis en présence de M. *Bastien*, chirurgien à Epinal, où nous étions alors en quartier. Le sinus très-ouvert en dehors montoit perpendiculairement le long du *rectum*, et n'en étoit séparé inférieurement que par le sphincter. Le stylet y entroit de deux pouces huit lignes.

Après avoir placé la sonde cannelée et le gorgeret, j'enfonçai le bistouri, avec la pointe duquel je fis une ponction à l'intestin, le plus haut que je pus; et, arrivé dans la gouttière, je l'incisai dans toute sa longueur. Ensuite ayant poussé plus avant le gorgeret, je fis glisser sur sa gouttière le dos du bistouri, que je retirai en relevant la main, afin de rendre la plaie conique, et en changer plus exactement la nature. Cette dernière incision fut suivie d'une hémorrhagie de peu de conséquence; et en quarante jours, *Mercier* bien guéri, partit pour la retraite qui lui avoit été accordée avant son accident.

III^e. OBSERVATION.

Jobert, cavalier, éprouva, vers la fin de l'an passé, une douleur des plus vives au fondement, et la crut produite par des hémorroïdes auxquelles il est sujet. C'étoit un abcès qui se formoit, et dont le pus, lorsque je le visitai, s'écoula sous mes doigts, d'entre deux rides des bords de l'anus. Ayant porté un stylet dans le petit trou par où il sourdoit, il s'y perdit tout entier; ce qui m' alarma dans le premier moment :

mais réfléchissant ensuite qu'il avoit pu trouver l'intestin percé, ou l'avoir percé lui-même, malgré la douceur avec laquelle je l'avois poussé, je mis le doigt dans le *rectum*, où effectivement je commençai à le toucher à nu, à plus de deux pouces et demi de profondeur. Ce cas ressembloit assez à ceux dont *Maziero* et *M. Petit* ont parlé. Le pus s'étoit creusé un foyer dans l'intérstice des tuniques de l'intestin, sans doute à l'occasion d'un bouton hémorrhoidal enflammé, et les avoit tellement minées de part et d'autre, que le moindre effort suffisoit pour le déchirer. Je ne pouvois espérer de guérir ce malade en incisant seulement le feuillet intérieur du *rectum*, comme le fit *M. Petit*, à qui il ne fallut pour cela que des ciseaux mousses dont il porta une branche dans le sinus, l'autre s'avancant à mesure dans la cavité de l'intestin. J'étois fondé à supposer au-delà du sphincter, lieu où se terminoit la fistule observée par ce célèbre chirurgien, un désordre assez considérable pour exiger une section complète; et après quelques tentatives infructueuses, faites avec les injections et les suppositoires de toutes espèces,

j'y procédai de la manière suivante.

Ayant passé la sonde cannelée dans le sinus, et établi le gorgeret dans le *rectum*, je les écartai l'un de l'autre, et remis la sonde à un aide qui, pendant l'opération, la tint ferme, et continua à la tirer à lui vers la tubérosité de l'ischion : alors j'enfonçai le bistouri dans la gouttière du gorgeret, le tranchant regardant le sinus ; et parvenu à l'endroit où reposoit l'extrémité de la sonde, j'appuyai la lame à côté de cet instrument pour qu'il lui servît de conducteur ; puis coupant tout le long, je formai une plaie triangulaire, dans laquelle l'intestin et le sphincter se trouvèrent compris dans toute leur épaisseur. Les pansemens ont été faits avec beaucoup d'intelligence par M. *Maury*, chirurgien aide-major de l'hôpital-régimentaire de la garnison ; et dans l'espace d'un mois, la cure a été parfaite.

IV^e. OBSERVATION.

Moncouteau, cavalier, souvent tourmenté d'hémorroïdes, eut, dans le courant de janvier dernier, un dépôt phlegmoneux à la marge de l'anus. La fluctuation commença à se manifester

dès le troisième jour : cependant je n'en fis l'ouverture que le sixième, voulant par ce retard me conformer aux préceptes de M. *Pott*, très-sagement discutés par M. *Thomassin*, mon estimable confrère, et donner le temps à la fonte purulente de se consommer. Je ne sais si j'attendis trop ; mais l'intestin se trouva fort altéré et le foyer extrêmement caverneux, circonstances plus fâcheuses que ne l'eût été peut-être un reste d'induration que j'avois cherché à prévenir par le délai de l'ouverture. Le blessé fut pansé à l'ordinaire. Je lui fis faire, au bout de quelques jours, des injections détersives ; et dans la suite, j'employai la compression au-dedans de l'anus, les cathérétiques, les caustiques, &c. ; mais rien n'y fit, et il fallut en venir à une extrémité à laquelle je n'ai, je crois, encore eu qu'une ou deux fois, sur plus de trente, le bonheur d'échapper, quoique, pour l'éviter, j'eusse constamment mis en œuvre tout ce que font ceux qui se flattent de l'épargner à la plupart de leurs malades. La plaie étoit restée fistuleuse, mais l'intestin n'étoit pas percé ; sa dénudation se faisoit sentir entre la sonde et le bout du doigt entré

tout entier dans le fondement, et existoit par conséquent à près de trente lignes; l'orifice de la plaie n'étoit éloigné que d'un travers de doigt de la marge de l'anus. C'étoit bien le cas de recourir au gorgeret. Cet instrument ayant été introduit, je portai un stylet boutonné jusqu'au fond du sinus, dont le trajet étoit tortueux; et sur ce stylet, je fis couler une sonde cannelée ouverte par le bout: j'eus soin de placer celle-ci tout contre la voûte du sinus; et dans sa cannelure je poussai, après avoir enlevé le stylet, une petite sonde à panaris, dont la pointe assez piquante, me servit à faire à l'intestin une ouverture, à travers laquelle je fis aussitôt passer la sonde cannelée pour l'arrêter dans la gouttière du gorgeret. Je pratiquai une ample incision, après laquelle je fis quelques mouchetures sur les parois conservées du sinus, dans la crainte que le long usage des tentes et des injections ne leur eût fait contracter un peu de dureté. Cette opération, dont le succès a été des plus satisfaisans, a eu lieu les premiers jours du mois de mars, en présence de M. *Leyral*, chirurgien-major du régiment

d'infanterie de Vivarais, et de *M. Maury*, notre commun aide-major.

J'ai choisi ces quatre observations, et je m'y borne, parce qu'elles offrent la plus grande partie des modifications, et les principaux degrés d'utilité dont est susceptible la méthode du gorgeret fistulaire. Je desirerois qu'elles fussent capables d'engager les chirurgiens à faire l'essai de ce moyen si digne de leur confiance, et si propre à simplifier une opération, qui, toute grave qu'elle est, réussiroit beaucoup plus fréquemment, si les instrumens dont on se sert étoient moins imparfaits.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de décembre 1789.*

La colonne de mercure, dans le baromètre, s'est abaissée, le premier et le deux, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes; elle s'est soutenue, du trois au treize, de 28 pouces à 28 pouces 7 lignes; elle s'est abaissée, le quatorze, de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes; et du quinze au dix-sept, de 27 pouces 7 lignes à 27 pouces 4 lignes. Le dix-huit elle s'est relevée à 28 pouces 3 lignes. Le dix-neuf, vingt, vingt-un, elle a varié de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes. Le vingt-deux, elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes. Le vingt-trois, elle s'est relevée à 28 pouces 1 ligne. Le vingt-quatre et vingt-cinq, elle est tombée de 27 pouces 9 lignes à 27 pouces 8 lignes. Le vingt-six, elle s'est relevée de 27 pouces 11 lignes à 28 pouces 2 lignes. Le vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf, elle s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes. Le trente et trente-un, elle s'est abaissée de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 7 lignes. La plus grande élévation a été 28 pouces 7 lignes, le onze, par calme. La moindre a été 27 pouces 4 lignes, le seize et dix-sept, par S-S-O. et S-O.; ce qui fait une différence de quelques lignes.

Du premier au quinze, le thermomètre à marqué, au matin, de 1 au-dessous de 0 à

4 au-dessus, dont six fois au-dessous de 0, deux fois 0, deux fois 1, 3, 4, au-dessus; à midi de 0 à 6, au-dessus, dont quatre fois, 0, trois fois 1, deux fois 2, 3, 4, au-dessus de 0; au soir de 0 à 4 au-dessus, dont six fois 0, quatre fois 4, trois fois 2, deux fois 1. Du seize au trente-un, il a marqué, au matin, de 0 à 9, dont trois fois 1, 3, 7; à midi de 4 à dix, dont cinq fois 5, trois fois 10, deux fois 4, 6, 9; au soir de 1 à 9, dont quatre fois 4, trois fois 3, deux fois 5, 7, 8. La plus grande chaleur a marqué 10; la moindre 1 au-dessous de 0; ce qui fait une différence de 11 degrés.

Les vents ont soufflé, dans la première quinzaine, trois jours N-E., trois jours S., dont un fort, et un violent, un jour S-E., un jour S-S-E. fort, sept jours calme.

Dans la seconde quinzaine, ils ont soufflé S. sept jours, dont un fort, et trois violent; S-O. cinq jours, un fort, un violent; S-S-O. trois jours, un fort, un violent; O-S-O. un jour fort.

Le ciel dans la première quinzaine a été couvert quatorze jours, variable un jour; il y a eu deux fois pluie continue, deux fois petite pluie, sept fois brouillard épais; deux fois de la neige, une fois de la neige fondue.

Dans la seconde quinzaine, le ciel a été beau un jour, couvert onze, et variable quatre jours; il y a eu une fois de la pluie, un jour averses fréquentes, deux jours petite

pluie continue, bruine et brouillard un jour, trois fois petite pluie.

Hauteur de la rivière du premier au neuf, de 4 pieds 7 pouces à 4 pieds 1 pouce, du dix au dix-huit de 3 pieds 10 pouces à 3 pieds 4 pouces, le dix-neuf et vingt, de 4 pieds 8 pouces à 4 pieds 11 pouces; du vingt-un au vingt-quatre, de 5 pieds à 5 pieds 3 pouces, du vingt-cinq au vingt-neuf, de 4 pieds 11 pouces à 4 pieds 8 pouces; le 30 et 31, de 3 pieds 6 pouces à 5 pieds 8 pouces.

La constitution du mois a présenté deux températures très-marquées; dans la première quinzaine, elle a été modérément froide pour la saison, et le thermomètre s'est peu éloigné du terme de la congélation. Le ciel a été constamment nébuleux et couvert, le vent d'Est a régné, soit par calme, soit par N-E., soit par S-E.; il y a eu deux jours S. fort et violent. Dans la seconde quinzaine, la température est devenue douce et printannière, les vents S. ont régné; ils ont été orageux, les pluies ont été fréquentes, et l'atmosphère a eu très-peu d'élasticité; le thermomètre est monté fréquemment à 8, 9 et 10; la végétation s'est ébranlée, les rosiers et les lilas ont donné leurs premières pousses, et se sont fenillées; les soucis ont donné des fleurs, les mourons et *bursa pastoris* étoient en floraisons.

On a observé les mêmes maladies qui ont régné le mois précédent: savoir, les affections catarrhales et rhumatismales,

Les premières ont continué à se manifester par des rhumés, des catarrhes, des fluxions, des coliques, des dévoyemens que les délayans, légèrement diaphorétiques, ont dissipé, assez promptement. Les rhumatismes qui ont été plus ou moins inflammatoires, mais régulières; plusieurs ont exigé des saignées dans la première quinzaine; mais dans la seconde, elles ont été peu profitables.

Il a régné parmi les vieillards, et les sujets cacochymies, une fièvre catarrho-rhumatisme-gangréneuse, qui a enlevé beaucoup de malades, du trois au quatre de la maladie; ils avoient très-peu de fièvre; ils ne se plaignoient que d'une gêne dans la poitrine, qu'ils désignèrent par le sentiment incommode d'un poids sur cet organe, avec douleur vague, soit à l'une des côtes, au dos, soit aux épaules. La bile a constamment coulé pendant le peu de jours que duroit cette maladie; les vésicatoires multipliés et administrés à temps, ont réchappé quelques malades, mais en très-petit nombre, parce que l'invasion peu effrayante a fait négliger les momens précieux d'employer ce moyen curatoire; cette maladie a régné particulièrement sur la classe du peuple.

Il s'est manifesté quelques fièvres mé-sentériques, d'un très mauvais caractère; les malades ont péri du 5 au 7, et d'autres avec dépôt du 14 au 15 de la maladie; les vésicatoires ont assez constamment formé escaregangréneuse.

Les

Les synoques-bilieuses n'ont rien montré d'extraordinaire. Il y a eu nombre de fièvres éruptives et érysipélateuses, et beaucoup d'éruption sans fièvre, tels que boutons, zona, affections dartreuses, qui ont cédé facilement aux délayans, et aux laxatifs après une à deux saignées.

La goutte a fait du ravage ; elle a occasionné quelques morts subites, et d'autres anomalies assez rebelles. Les apoplexies sanguines ont été nombreuses, et presque toutes, avec épanchemens sanguins.

Les petites véroles ont continué de régner, et d'être régulières et bénignes : on en a observé quelques-unes d'anomales et très-funestes.

Les affections chroniques ont été orageuses, leurs périodes ont été plus rapides.

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

D É C E M B R E 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	-1,6	3,6	2,6	27 11,4	27 11,0	27 10,6
2	4,0	5,2	4,2	27 10,8	27 11,1	27 11,9
3	3,1	4,7	4,0	28 0,5	28 1,5	28 2,7
4	1,0	2,7	3,6	28 4,5	28 5,2	28 5,6
5	-0,1	1,6	0,3	28 5,6	28 5,5	28 5,7
6	-0,2	2,8	2,2	28 6,1	28 6,2	28 6,6
7	2,6	4,6	4,4	28 6,1	28 6,2	28 6,6
8	3,4	3,9	1,4	28 6,3	28 6,4	28 6,6
9	-0,5	0,8	-0,6	28 6,7	28 7,1	28 7,0
10	-1,1	-0,7	-0,7	28 6,7	28 7,5	28 7,6
11	-0,7	0,6	0,0	28 7,0	28 7,4	28 6,9
12	0,0	1,4	0,4	28 6,1	28 6,1	28 6,1
13	0,6	2,1	2,1	28 4,7	28 4,2	28 2,8
14	-0,8	0,4	2,5	28 0,4	27 11,6	27 10,7
15	4,8	6,6	4,1	27 5,7	27 5,3	27 6,2
16	1,9	4,5	3,7	27 6,7	27 6,6	27 5,2
17	1,6	4,3	4,2	27 4,8	27 6,7	27 11,3
18	0,3	5,3	3,2	28 2,1	28 3,2	28 3,1
19	3,2	5,0	4,2	28 1,4	28 0,1	27 10,1
20	2,0	6,7	4,5	27 11,4	28 0,2	28 0,7
21	2,7	5,7	7,3	28 0,4	28 0,5	28 0,0
22	8,0	10,0	9,0	27 10,6	27 10,7	27 11,1
23	9,4	10,3	8,4	28 0,2	28 1,0	28 0,4
24	7,1	9,4	3,7	27 8,6	27 8,3	27 9,9
25	3,1	6,4	4,8	27 9,7	27 8,8	27 9,4
26	3,3	5,5	1,2	27 11,0	28 0,7	28 2,4
27	1,3	5,5	5,2	28 2,8	28 3,0	28 1,8
28	6,2	8,8	7,2	28 1,1	28 1,8	28 2,3
29	7,7	9,2	8,8	28 1,1	28 1,1	28 0,9
30	7,6	10,0	6,4	28 0,7	27 11,7	27 10,4
31	4,1	7,9	5,4	27 7,1	27 7,4	27 8,4

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après- midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents do- minants dan la journée.</i>
1	Ci. assez b.	Ci. se cou.	Entier. couv.	S-E.
2	Ciel co. pl.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-E. f.
3	Brouillard, ciel couv.	Ciel couv. petit plui.	Ciel couvert.	Calme.
4	Bro. ci. co.	<i>De même.</i>	Ciel couvert.	Calme.
5	Ci. co. bro.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
6	Ciel co. br.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
7	Ciel co. br.	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Calme.
8	Ciel couv.	Ciel couv.	B. ciel à huit h.	N.
9	Ci. cou. br.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Vent foi.
10	Ci. cou. br.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Vent foi.
11	Neige la nu. ciel couv.	Neig. fon due.	Neige fondue.	Calme.
12	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Vent foi.
13	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Vent foi.
14	Neige.	Ciel couv.	Petite pluie, ciel s'éclairc.	S. fort.
15	Pluie.	Pluie.	Ciel s'éclairc.	S-S-O. v.
16	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. fort.
17	Ciel altern. co. & clair.	<i>De même.</i> pluie. avc.	Plusieurs aver- ses.	S-E. vio- lent.
18	Beau ciel.	<i>De même.</i>	Alt. co. & clai.	O-S O. f.
19	Co. pet. pl. cont. à 10 h.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. viol.
20	Tr. beau ci.	Ciel couv.	Ciel couvert.	S-O.
21	Co. en par- tie.	Ciel couv. pet. pl. br.	Petite pluie.	S.
22	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. viol.
23	Ciel couv.	s'éc. à 6 h.	Ciel couvert.	S-S-O. v.
24	Ciel couv. petite plui.	<i>De même.</i>	Beau ciel.	S. viol.
25	Très-beau ciel.	<i>De même.</i> se c. à 4 h.	Petite pluie continué.	S. fort.
26	Ciel couv. grand vent.	Beau ciel. gra. vent.	Gr. vent route la nuit.	S-O.
27	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-O.
28	Cl. c. pe. pl.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. fort.
29	Cl. co. pet. pl. par int.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O.
30	Ciel couv.	Cl. s'éclairc.	Beau ciel.	S.
31	Assez beau ciel.	Ciel couv. pet. pluie.	<i>De même.</i>	S.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 10, 3 deg. le 23

Plus grand degré de froid... 1 1, le 10

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 7, 6, le 10

Moindre élév. de Mercure.. 27, 4, 8, le 17

Nombre de jours de Beau..... 3

de Couvert.. 27

de Vent..... 1

de Brouillard.. 6

de Pluie.. .. 11

de Neige.... 2

Le vent a soufflé du N-E.... 1 fois.

S..... 7

S-S-E... 1

S-E..... 2

S-S-O... 3

S-O.... 5

O-S-O... 2

Vent foib. 4

Calme... 6

Quantité de pluie, 9 lignes $\frac{3}{10}$.

TEMPÉRATURE : douce & humide.

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille, au mois de dé-
cembre 1789, par M. BOUCHER,
médecin.*

Il n'a pas gclé ce mois : ce n'est que le 1^{er} que la liqueur du thermomètre a été observée à 1 degré au-dessous du terme de la congélation. Dans le reste du mois, elle a été constamment observée au-dessus de ce terme; et dans les derniers jours, elle s'est élevée à celui de 6 degrés.

Le temps a été, tout le mois, couvert, brumeux, chargé de brouillards, ou pluvieux. Depuis le 14 jusqu'au 30, il n'y a pas eu un jour sans pluie; elle a été continue et très-abondante le 14, le 15 et le 16. Ce dernier jour, il est tombé de la neige et de la grêle, et il y a eu des éclairs. Le vent a été sud presque tout le mois.

Il y a eu des variations considérables dans le baromètre. Le mercure depuis le 3 jusqu'au 14, a été observé constamment au-dessus du terme de 28 pouces, et même a plusieurs degrés au-dessus de ce terme; et après le 14, il s'est maintenu toujours au-dessous du même terme.

294 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés ~~au-dessus~~ du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

1 fois du Nord vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

18 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couv. ou nuag.

15 jours de pluie.

2 jours de neige.

2 jours de grêle.

12 jours de brouillards.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité pendant tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de décembre 1789.*

La rougeole s'est propagée, ce mois,

dans toutes les classes des citoyens; elle n'a pas même ménagé les adultes et les personnes d'un âge mûr; les mères soigneuses l'ont contractée de leurs enfans. Cette maladie a été plus dangereuse que dans les mois précédens, plusieurs enfans ayant péri par des dépôts dans la poitrine, et d'autres ayant à la suite essuyé une fièvre lente opiniâtre.

Quelques familles dans le peuple ont encore été infectées, ce mois, de la fièvre putride vermineuse, qui a été funeste à plusieurs : d'autres ont essuyé la pleuro-péri-pneumonie.

Les fièvres intermittentes ont été moins communes qu'elles ne le sont ordinairement dans cette saison. Nous n'avons guères vu dans nos hôpitaux de personnes qui en fussent attaquées, que celles qui avoient contracté la fièvre quarte, dans les provinces limitrophes des contrées maritimes de la Hollande; elle étoit dans tous, ou presque tous, accompagnée d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, de bouffissure et d'enflure des jambes : elle cédoit très-difficilement aux remèdes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen van het Batavisch Genootschap, &c. *Transactions de la la Société Batāve à Rotterdam*, volume viij; in-4°. *A Rotterdam*, 1787 (a).

1. L'introduction contient la partie historique de la Société, depuis le mois d'août 1783, jusqu'au même mois de l'année 1787.

Les mémoires relatifs à la médecine contenus dans ce volume, sont;

1°. La dissertation couronnée sur le sujet suivant : *Quelle est la nature des différentes vapeurs qui s'élèvent des terrains marécageux, des fanges, des latrines, des cloaques et égouts, des hôpitaux, prisons, mines, puits, tombeaux, caves à vin et à bière, du charbon ou de la braise allumés?*

Le mémoire auquel la Société a décerné le prix est la production du travail réuni de MM. *Van-Marum* et *Paets Van-Troos-*

(a) Cette Société s'est établie en 1769; elle a publié huit volumes in 4°. Nous en avons fait connaître un dans ce journal, tom. lxvij, pag. 520. Il est indiqué ci même étant le viij^e de cette Société; c'est une erreur, il faut vij^e.

twyk Il a déjà été couronné en 1783. Par conséquent en considérant cette date, il n'est pas étonnant que non seulement on n'y trouve rien de nouveau, mais même que différens objets soient mieux connus qu'ils ne paroissent l'avoir été aux auteurs. Le résultat des expériences auxquelles MM. *Van-Marum* et *Van-Troostwyk* ont exposé les différens gaz désignés dans l'énoncé de la question, s'accordent avec ceux des autres chimistes qui ont entrepris les mêmes analyses; savoir, qu'ils contiennent un mélange d'air fixe et d'air inflammable.

Les deux auteurs, après avoir ensuite traité des moyens de prévenir ou d'affoiblir au moins les effets pernicieux de ces exhalaisons, passent au traitement des personnes asphyxiées par ces causes. Ils conseillent de souffler de l'air déphlogistiqué dans les poumons des sujets morts en apparence, et proposent à cette occasion l'usage d'une vessie, munie d'un tube de leur invention; au moyen de ce procédé, ils ont rendu la vie à plusieurs oiseaux et lapins asphyxiés, par le séjour dans l'air vicié, soit par la respiration, soit par la vapeur du charbon allumé. Ce traitement a encore eu tout le succès désiré sur les animaux étouffés, en apparence, par l'air fixe dégagé par la fermentation des liqueurs préparées avec de la drêche; mais il a échoué en le tentant sur des sujets suffoqués par l'air fixe que l'esprit de vitriol délayé a chassé de la craie.

La seconde pièce est également un Mémoire couronné, dont les auteurs sont

MM. *Pacts Van-Troostwyk* et *Deïman*, il s'y agit de déterminer, si les variations qui se font continuellement remarquer dans l'atmosphère produisent des effets sensibles sur nos corps, soit en santé, soit en maladie? Quelles sont les maladies contre lesquelles on peut faire usage de l'électricité, tant pour les guérir, que pour les alléger? De quelle manière elle opère dans ces cas, et quelle est la meilleure méthode de l'employer dans ces circonstances?

Ce Mémoire à juger de l'état où il suppose les connoissances sur l'électricité médicale, paroît avoir resté long-temps, ainsi que le précédent, dans le porte-feuille de la Société. MM. *van-Troostwyk* et *Deïman* prétendent que les changemens dans l'état et dans le degré de l'électricité atmosphérique, ne se font que peu ou point sentir des hommes, soit en santé, soit en maladie; ils fondent leur assertion sur la facilité avec laquelle nos corps servent de conducteur au fluide-électrique, sur les effets du contact où nos corps se trouvent constamment avec d'autres substances, servant de conducteur, et sur ce que les changemens qui arrivent dans l'électricité atmosphérique s'opèrent généralement d'une manière si imperceptible, qu'il n'est guère possible qu'ils dérangent l'ordre des fonctions du corps humain. Il paroît que ni les savans auteurs de ce Mémoire, ni les juges n'ont consulté les personnes valétudinaires; leurs rapports les auroient convaincus qu'il en est tout autrement à leur égard, et qu'il ne se forme pas de nuage,

qu'il ne se prépare pas de brouillard, de gelée blanche &c; qu'elles ne se sentent plus ou moins vivement affectées de ces changemens dans l'électricité atmosphérique et terrestre.

Les maladies contre lesquelles, selon MM. *Troostwyk* et *Deiman*, l'électricité convient, sont celles où le principe vital pêche par défaut, ou par les dérangemens dans ses opérations; celles qui tirent leur origine d'un obstacle à la libre circulation des fluides, ou à la transpiration; enfin, celles qui pour être guéries demandent un vif ébranlement, de fortes secousses.

Ce Mémoire est terminé par la description d'un appareil propre à administrer l'électricité aux malades, et par quelques instructions concernant les attentions qu'il faut apporter à ces traitemens.

Le dernier article de ce volume a encore quelque rapport avec ce Journal. Il est de M. *Jacques-Comélie Radermacher*, écuyer, et membre du conseil de Batavia; et roule sur les ravages que la foudre a causés sur un vaisseau hollandois. Il est accompagné d'une lettre, dans laquelle on nous apprend que, parmi les autres dommages que la frégate hollandoise, la *Thétis*, a essuyés le 1^{er} avril 1787, par la foudre, un des plus remarquables est, que toutes ses boussoles ont perdu leur magnétisme: d'ailleurs le vaisseau a été rempli pendant plus de 14 heures, d'une odeur de feu très-sensible.

Histoire et Mémoires de la Société des sciences physiques de Lausanne ; Tome II (a), années 1784, 1785 et 1786. A Lausanne, chez Mourer ; et se trouve à Paris, chez Defer de Maisonneuve, libr. 1788 ; in-4°. de 623 pages, avec fig.

2. Dans un préliminaire historique, cette Société savante expose que l'accueil flatteur qu'on a bien voulu faire au premier volume de ses Mémoires, l'encourage, et lui donne le zèle nécessaire pour continuer son travail, et la confiance de le publier ; qu'elle croit devoir mettre au commencement de ce nouveau volume, ses statuts et réglemens, ainsi que la liste de ses membres. Après ces objets suivent les Mémoires que nous allons indiquer.

1°. *Mémoire sur le phosphorisme des corps du règne minéral, par le moyen du frottement ; par M. le comte G. de RAZOVSKII, lu le 28 octobre 1784.*

Une des propriétés les plus singulières des corps, c'est la leur phosphorique qu'ils répandent, soit spontanément par l'effet d'un mouvement de décomposition, comme le bois pourri, soit par l'imbibition de la

(a) L'extrait du premier volume des Mémoires de la Société de Lausanne se trouve, tom. lxxx de ce journal, pag. 101, cahier de juillet 1789.

lumière. comme les diamans ; soit enfin par le frottement, comme les corps du règne minéral. La nature de cette lueur singulière dont la cause est le frottement, n'est pas encore connue ; probablement ce phénomène tient de bien près à ceux de l'électricité. La nombreuse suite d'expériences que M. le comte de *Razoumowski* présente dans ce Mémoire, jette beaucoup de lumière sur ce point de physique.

2°. *Mémoire sur la manière de procurer la salubrité aux villes, par le pavement et par le nettoiemment des rues ; par M. l'abbé BERTHOLON, remis le 23 novembre 1786.*

M. l'abbé *Bertholon* offre sur le pavement et le nettoiemment des rues, ce qu'il est nécessaire de connoître, pour entretenir la salubrité.

3°. *Mémoire sur l'influence des astres, et en particulier de la lune sur les végétaux ; par JEAN PHILIPPE de LIMBOURG, l'aîné, docteur en médecine.*

L'influence des astres, et particulièrement de la lune sur la végétation, est une de ces opinions très-anciennes, et généralement répandues. Laissant à l'astrologie judiciaire toute la partie occulte de cette influence, et de ses effets, M. de *Limbourg* examine ce que la physique peut y découvrir de réel.

Il donne d'abord un abrégé historique et critique de cette ancienne opinion, et des différentes manières, dont on a supposé que les astres, et particulièrement la lune, agis-

soient sur les végétaux. Après avoir établi ce qu'il y a de réel dans les influences, il cherche à déterminer, par des expériences et des observations directes, si elles peuvent être de quelque utilité, dans la pratique de l'agriculture.

4°. *Réflexions sur la manière de distinguer les espèces, les races et les variétés dans les animaux quadrupèdes, d'après leurs caractères extérieurs; par M. BERTHOUT VAN-BERCHEM, fils, lu le 18 décembre 1784.*

M. Berthout s'est attaché, dans ce Mémoire, à indiquer tous les moyens que les faits connus, et les observations faites jusqu'à ce jour, peuvent nous offrir, pour distinguer les espèces, les races, et les variétés dans les animaux quadrupèdes, et il n'a pas prétendu donner des règles certaines dans un sujet aussi difficile; il sera même impossible d'en donner de long-temps; mais il a examiné jusqu'à quel point, et dans quel cas la copulation pouvoit servir à reconnoître les espèces, en discutant les opinions de MM. de Buffon et Pallas, sur cet objet; M. Berthout s'est attaché à prouver, que la copulation étoit le moyen le plus certain, par lequel la nature réunit les animaux sauvages et libres d'une même espèce. Il falloit ensuite chercher les moyens de distinguer les espèces, quand la copulation ne pouvoit servir de guide, et c'est ce que l'auteur a essayé de faire, en employant les caractères extérieurs les plus constans, ou les moins sujets à varier.

5°. *Description et histoire naturelle du bouquetin des Alpes de Savoye*; par le même, remise le 28 octobre 1785.

Ce sont principalement les mœurs de cet animal, que M. *Berthout* a eu dessein de faire connoître; il n'a épargné ni soins, ni voyages pour recueillir des faits certains, et reconnoître la vérité au milieu des fables qui enveloppent l'histoire de ce quadrupède. Il est d'autant plus important de recueillir tout ce qui concerne cette espèce, que comme elle diminue tous les jours, il est à craindre que la race n'en soit bientôt éteinte dans les Alpes. Quoique la figure du bouquetin fût mieux connue que ses mœurs, on ne l'avoit point assez exactement décrite; on n'avoit pas de détails sur ses différens âges, et sa femelle étoit encore inconnue. Ces objets traités avec soin par M. *Berthout*, rendent son Mémoire très-curieux et très-intéressant.

6°. *Description du lièvre de montagne, ou lièvre versicolor*; par M. *AMSTEIN*, docteur en médecine, remise le 3 octobre 1786.

Ce lièvre a été confondu par plusieurs naturalistes avec le lièvre commun; mais on verra dans ce Mémoire les raisons qui paroissent prouver que c'est une espèce différente. M. *Pallas* lui a donné le nom de *lepus variabilis*, mais on lui a imposé celui de *lièvre versicolor*, qui rappelle la singulière propriété de cet animal, dont le poil, gris en été, devient entièrement blanc en hiver. Ce changement de couleur qui caractérise plusieurs espèces d'animaux, est un de ces mys-

tères de la nature, qui ne sont pas encore dévoilés; et M. *Amstein* est le premier à qui on doit, sur les mœurs de cet animal, des détails intéressans, joints à une description exacte.

7°. *Mémoire sur le ver luisant; par M. le comte G. DE RAZOUMOWSKI, remis le 15 juin 1786.*

Le ver luisant brille pendant les soirées et les nuits d'été, sur les murailles et sur la terre sèche, comme sur l'herbe des prés. M: le comte de *Razoumowski* a dirigé principalement ses observations, sur la lueur phosphorique de ces insectes, mais il n'a pas cependant négligé de distinguer leurs différentes espèces. Cet insecte aime à vivre solitairement; il ne paroît pas qu'il soit carnassier, mais on n'a pu reconnoître quelle étoit sa véritable nourriture, sa génération, sa métamorphose, la durée de sa vie, la nature et le siège de son phosphorisme.

8°. *Mémoire sur les cétacées; par M. HENRI MERCK de Darmstadt, remis le 30 décembre 1786.*

Les cétacées sont les plus grands animaux que nous connoissons; et si leur puissance étoit en raison de leur masse, de leur poids et de leur force, ils seroient sans doute aussi les plus puissans des animaux. Mais ces qualités physiques sont purement passives, et sont pour eux plus embarrassantes; et même plus nuisibles qu'elles ne leur

sont utiles. Leur énorme grandeur les oblige à une consommation qu'ils ne peuvent pas toujours satisfaire, et leur immense taille les fait souvent échouer sur les côtes, où ils périssent, faute d'eau pour les remettre à flot. La nature a placé les cétacées entre les quadrupèdes et les poissons; ils tiennent aux premiers par leur organisation, et sur-tout par leur ostéologie; et aux seconds par leur forme, leur manière de vivre, et l'élément qu'ils habitent. Ces grands animaux sont encore peu connus; il n'y a pas d'observations philosophiques et exactes sur leurs mœurs, et il y a peut-être encore beaucoup d'erreurs sur leur anatomie. Ainsi M. *Merck* rend un très-grand service aux zoologues, en s'occupant de cette partie intéressante de l'histoire de ces animaux. Son but est de comparer l'ostéologie des cétacées avec celle des quadrupèdes, et il nous promet plusieurs Mémoires à ce sujet, mais dans celui-ci, il ne s'occupe uniquement que de la comparaison des os de la tête.

9°. *Observation sur la mésange huppée; par M. VAN-BERCHEM, fils, et communiquée le 8 juillet 1785.*

La mésange huppée est au nombre des oiseaux sauvages, et par conséquent elle est peu connue. On la trouve en Suisse, dans les forêts de sapin qui couronnent les sommets des Alpes. L'hiver, elle descend dans les vallons. Comme cet oiseau est fort sauvage, on le prend très-rarement, et quand on le prend, dit M. *Gueneau de*

Montbeillard, on ne gagne qu'un cadavre inutile, il refuse constamment la nourriture; et quelqu'art que l'on ait mis à adoucir son esclavage, à tromper son goût pour la liberté, on n'a pu encore le déterminer à vivre dans sa prison. Cette assertion est cependant sujette à quelques exceptions, car M. *Van-Berchem* a vu, à Aigle, une mésange huppée, qui vivoit depuis trois mois en cage, et qui supportoit très-bien sa captivité, étant fort vive, jouissant d'une bonne santé, ne paroissant nullement s'ennuyer. Cette mésange a été prise au mois de mars 1785, dans les montagnes du gouvernement d'Aigle. Elle ne chante pas, quoique vive et bien portante; elle fait seulement entendre un petit gasouillement court. On la nourrit de chénevis et de noix.

10°. *Détails concernant un bois de cerf monstrueux; par M. REYNIER, écrits d'Amsterdam le 22 novembre 1785.*

11°. *Sur une tête et des cornes fossiles d'Irlande; par M. le comte G. DE RAZOÛ-MOWSKI.*

Ce morceau, très-précieux aux yeux du naturaliste, se trouve gravé ici.

12°. *Réflexions sur la nature des roses des mousses, et sur la reproduction de cette famille de plantes, avec la description d'une espèce nouvelle; par M. REYNIER, lu le 14 octobre 1784.*

La rose des mousses, suivant M. *Reynier*, est un amas de feuilles sèches pulvérulentes

disposées en roses, aplaties au sommet de la tige et des rameaux, et elles ont au centre un petit bouton plus ou moins marqué. Cette rose est une monstruosité provenue par l'influence du climat. Les parties de la fructification des mousses ne sont pas dans la rose; M. *Reynier* soupçonne qu'elles sont contenues dans les urnes ou capsules qui s'élèvent depuis le mois de janvier jusqu'en mai, dans la plupart des mousses, et qui sont à l'extrémité d'un filet qui part de l'aisselle des feuilles. M. *Reynier* décrit avec soin cette partie; tout lui paroît indiquer son usage. Il termine ce Mémoire par la description d'une nouvelle plante qu'il nomme *politric poudreux*.

13°. *Description de la favrodine dorée*; par le même, remise le 22 juin 1786.

La favrodine dorée est non-seulement nouvelle par l'espèce, mais encore par le genre; elle est voisine des patiences, des oscilles et des rhubarbes; ce qui la distingue principalement, c'est que son calice est divisé en trois parties, qu'elle a trois pistils, et de six à neuf étamines. Elle a sur-tout du rapport aux patiences, et particulièrement à la *patience à feuilles aiguës*. On trouve cette plante en Suisse, dans les prés humides. En appelant *favrodine* ce nouveau genre de plantes, M. *Reynier* a voulu consacrer le nom de celui qui l'a découverte: c'est feu M. *Favrod*, à qui la botanique suisse doit plusieurs découvertes importantes.

14°. *Observations botaniques, sur les racines d'un vieux prunier; par M. VAN-BERCHEM père, lu le 16 décembre 1785.*

15°. *Essai d'expériences analytiques, sur la pierre de goumoëns; par M. le comte G. DE RAZOUMOWSKI, lu le 4 décembre 1784.*

M. le comte de Razoumowski décrit dans ce Mémoire une pierre dont on trouve plusieurs bancs près d'un village, à trois lieues de Lausanne. C'est une pierre marneuse, où la partie calcaire domine cependant beaucoup, puisqu'on en fait de la chaux; elle est en même temps assez bitumineuse pour répandre une forte odeur, quand on la frotte.

16°. *Description et examen d'une pierre cuivreuse, qui se trouve vers le sommet du grand Saint-Bernard; par le même, lue le 25 novembre 1785.*

Cette pierre est un quartz gras, opaque, blanc avec des taches noires, ou noire avec des taches blanches. L'analyse, par voie sèche et humide, a prouvé à M. le comte de Razoumowsky, que cette couleur noire est due à une sorte de stéatite cuivreuse d'un noir luisant, grasse au toucher, et tachant les doigts, qui est intimement unie au quartz, mais qui paroît quelquefois pure dans la cassure.

17°. *Observations minéralogiques sur les apports faits par les eaux de la mer, sur les côtes de Hollande; par le même, lu le 18 août 1785.*

18°. *Observations sur l'analyse du sel sédatif, et sur la composition du borax; par M. H. EXCHAQUET, et par M. le professeur STRUVE.*

Le borax est, suivant eux, un composé de terre vitrifiable, d'acide phosphorique et de feu principe.

19°. *Observations sur l'emploi des sels phosphoriques dans les arts, et sur la formation artificielle des pierres précieuses, lues le 16 janvier 1786.*

20°. *Nouvelle théorie des sources salées et du roc salé, appliquée aux salines du canton de Berne, et suivie d'une excursion dans les salines d'Aigle, par M. STRUVE, professeur honoraire de chimie.*

M. Struve ne se propose pas de donner dans ce Mémoire, une théorie nouvelle sur la formation primitive du sel gemme, qu'il regarde comme un dépôt de l'ancienne mer; mais il examine la position, la nature et le local des rocs salés, et des sources salées qui sont répandues en Europe; il en tire des conséquences générales, qui lui fournissent des vues nouvelles sur la meilleure exploitation des salines, et qui expliquent les différens phénomènes qu'elles présentent.

21°. *Essai sur l'exploitation des sources salées du Fondement, dans le gouvernement d'Aigle; par le même.*

22°. *Histoire et analyse des eaux de Brütelen, dans le bailliage d'Erlach, ou Cerlier;*

par M. le comte G. DE RAZOUMOWSKI,
lues le 19 août 1785.

23°. *Observations nouvelles sur l'analyse
des eaux minérales*; par le même, lues
le 2 septembre 1785.

24°. *Observations chimiques sur l'acide
du bouleau*; par le même, communiquée
le 20 novembre 1784.

25°. *Essai chimique pour fuire de la py-
rite artificielle*, par le même; communiqué
le 19 décembre 1784.

26°. *Observation concernant des mines
de métaux natifs sous forme capillaire*; par
le même.

27°. *Observation sur les eaux de Leyde*;
par le même; lue le 18 août 1785.

28°. *Observation sur la chaux*; par le
même.

29°. *Expériences sur le suc gastrique* par
M. STRUVE, professeur de chimie.

30°. *Observations sur les dégâts faits par
la larve du hanneton, pendant l'année 1784,
et sur les moyens de s'en garantir*; par
M. BERTHOUT VAN-BERCHÈM père,
lues le 10 janvier 1785.

Il ne s'agit pas ici de donner de nou-
veaux détails sur les mœurs et les méta-
morphoses de cet insecte. L'auteur s'oc-
cupe des moyens de détruire le man ou vér
blanc, qui est la larve du hanneton; il a
trouvé que le plus efficace étoit de donner
aux terres un profond labour pendant l'au-

tomne de l'année où les hannetons ont le plus paru.

31°. *De l'eau la plus propre à la végétation des plantes; par M. l'abbé BERTHOLON, remis le 11 août 1785.*

Ce Mémoire intéressant est suffisamment connu en France.

32°. *Mémoire sur la carie du froment, la cause de cette maladie, les circonstances qui la développent, et sur les moyens de la prévenir; par M. CADET DE VAUX.*

Il n'est pas de fléau plus commun, et par là même plus cruel pour le cultivateur, que la carie du froment.

La plante croît, dit M. Cadet de Vaux, les épis se montrent, la balle du grain acquiert même plus de volume; mais au lieu d'une substance blanche et nutritive, elle ne contient qu'une poussière noire, grasse au toucher, et infecte; le champ même exhale une odeur fétide. Cette poussière disséminée sur le bon grain, le vicie; la valeur d'un pareil bled est avilie; le pain qui en résulte est d'un noir violet; il est mat, et nuit à l'économie animale. On conçoit combien il est important de pouvoir garantir le cultivateur des ravages de cette maladie; c'est là l'objet du Mémoire de M. Cadet de Vaux, qui prouve par la théorie et l'expérience, qu'il n'y en a pas de plus facile à prévenir.

33°. *Observations d'agriculture, et expériences sur les fréquens labours des terres légères, par M. VAN-BERCHEM, père, lues le 15 décembre 1786.*

34°. *Mémoire sur l'importance des observations météorologiques, faites dans un pays tel que la Suisse, ou même le canton de Berne; par M. JEAN SENEBIER, lu le 18 novembre 1785.*

M. Senebier s'attache principalement dans ce Mémoire, à faire sentir combien il seroit avantageux pour la météorologie, que l'on fit des observations suivies, dans les différentes parties d'un pays montagneux, et à différentes hauteurs, parce qu'il n'en est aucun qui offre des cas plus variés, et des circonstances plus frappantes, et par conséquent plus de moyens pour porter la lumière dans cette science, qui est encore fort peu avancée. Il indique enfin divers phénomènes, dont ces observations pourroient nous faire espérer la solution.

35°. *Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques, propres à prévenir, borner, et même corriger, dans certains cas, les courbures latérales et la torsion de l'épine du dos; par M. VENEL, docteur en médecine, à Orbe en Suisse, remise le 11 novembre 1785.*

36°. *Description d'une nouvelle machine hydraulique, inventée et exécutée à Orbe; par M. VENEL, docteur en médecine, lue le 5 septembre 1788.*

37°. *Mémoire sur l'insuffisance des instrumens ordinaires dont se servent les ingénieurs des mines, et sur les moyens de les employer avec plus d'avantage dans les opérations géométriques, sous terre; par*
M

M. WILN, capitaine général des mines du canton de Berne, remis le 30 décembre 1786.

38°. *Mémoire sur la manière de lever les plans étendus, soit cartes géographiques, dans les pays à hautes montagnes et à gorges étroites ; par le même, remis le 30 décembre 1786.*

39°. *Essai sur l'état de la population de la paroisse d'Aigle ; par le même, lu le 1^{er} juillet 1785.*

Cette paroisse, située dans le voisinage des marais, au milieu d'une vallée étroite, offre des phénomènes intéressans. L'essai de M. Wild contient le résumé de nombreuses observations, faites pendant l'espace de dix années.

40°. *Eloge de M. DE COPPET, ministre du Saint-Evangile, et correspondant de la Société des sciences physiques de Lausanne.*

Par cette énumération d'articles importants, il est facile de juger des travaux de cette savante compagnie. La Suisse offroit déjà depuis long-temps à Bâle, à Berne et Zurich, des Sociétés économiques, physiques et médicales, fort distinguées ; celle de Lausanne ne le cède en rien aux précédentes, malgré les pertes des Bernouilli, d'Euler, et du baron de Haller. Elle prouve qu'en Suisse les sciences naturelles peuvent être cultivées avec autant de succès qu'à Paris, ou à Londres.

Rien ne manque à l'heureuse Helvétie, pour obtenir de nouveaux succès dans tous les genres : près du sommet des Monts,

au fond des vallées de glace, la terre offre les productions des latitudes les plus septentrionales. Dans les fertiles vallons du midi, la nature travaille avec toute la vigueur qu'elle déploie dans les climats les plus chauds. Ici le temps qui s'envole a laissé des vestiges de ses opérations. Là au sein de monts éternels, la révolution des siècles amasse en silence une foule de trésors inconnus. Par-tout le naturaliste, le botaniste, le géologue, le physicien, l'agriculteur, trouvent l'occasion d'étudier la nature, et de lui arracher plusieurs de ses secrets.

Dissertatio medica de tympanitide ;
par M. JEAN GOTTLIEB SCHULZ, de Thorn, docteur en médecine et chirurgie. A Gottingue, chez Grape, 1787 ; in-8°. de 41 pag.

3. Cette dissertation est divisée en quatorze paragraphes ; les premiers présentent les différens symptômes qui caractérisent la tympanite. L'auteur expose d'abord le sentiment des meilleurs médecins, comme *Sarcone, Combalusier, Willis, Brendel, Pringle, Baglivi, Hoffmann, Storck, Richter, Bonnet, de Haen, Lieutaud, &c.* qui en ont traité. Il donne ensuite la division des diverses espèces de tympanites, et dit un mot de la manière de les guérir. Il assure qu'après avoir employé des évacuans con-

venables, il faut s'appliquer à fortifier et à rendre du ton au bas-ventre, en mettant en usage les frictions, et les fomentations d'eau froide sur toute la superficie et l'étendue de cette région, et en faisant prendre intérieurement des extraits amers, tels que ceux de petite centaurée, de chardon béni, d'absinthe, de gentiane rouge, de trèfle d'eau, de quinquina, les martiaux, la fleur de sel ammoniac martialé, la teinture de mars composée, &c. On trace dans le dernier paragraphe le régime convenable à cette maladie.

Dissertatio de egregio emeticorum usu, nominatim in febribus; *par M. J. CHRISTOPHE SCHRAMME, de Hanovre, docteur en médecine. A Gottingue, chez Schulze, 1788; in-8°. de 40 pag.*

4. C'est particulièrement sur la fin de l'été que les vomitifs sont très-avantageux, dit l'auteur de cette dissertation. Lorsque la température de l'atmosphère devient froide et humide, la transpiration se supprime; elle porte dans le sang et sur les intestins. Pour empêcher la matière perspiratoire de se fixer, il faut, suivant le sentiment de *Grant*, avoir recours aux émétiques.

M Schramme indique aussi les cas où leur usage seroit dangereux et nuisible.

Dissertatio medica momenta quædam de efficacia insitionis variolarum in curandis nonnullis morbis chronicis exhibens; *par M. CHRISTOPHE VOGELSANG, de Thorn, docteur en médecine et chirurgie. A Göttingue, chez Grape, 1788; in-8°. de 51 pag.*

5. Après une histoire succincte de l'inoculation, l'auteur indique les maladies que la variole fait communément cesser; ce sont la rougeole, les fièvres intermittentes, les maladies cutanées et vénériennes (a), le rachitis, le scorbut, le scrophule, le *spina bifida*, et les vers.

M. *Vogelsang* rapporte, à la fin de sa dissertation, la guérison de quelques maladies, opérée par l'inoculation; ces observations sont appuyées de l'autorité des médecins célèbres. *Tissot* a dit, « Il y a d'autres maladies qui n'empêchent point l'inoculation, et qui se dissipent souvent après la petite vérole; comme en général, celles qui dépendent d'un relâchement dans les fibres, et d'une viscosité froide dans les humeurs ».

(a) On a vu, il est vrai, la petite vérole faire disparaître la gonorrhée virulente; mais il est prouvé par des faits non douteux, que dans la convalescence l'écoulement a reparu chez quelques individus, au moins, qui certainement ne s'étoient exposés à aucun danger. J. G. E.

A treatise on female, nervous, hysterical, hypochondriacal, bilious, convulsive diseases, &c. *Traité sur les maladies des femmes, nerveuses, hystériques, hypochondriaques, bilienses, convulsives, l'apoplexie et la paralysie; avec des réflexions sur l'aliénation de l'esprit, le suicide, &c. dans lequel on a expliqué les principaux dérangemens d'après des faits anatomiques, et établi le traitement sur différens principes nouveaux; par GUILL. ROWLEY, docteur en médecine, membre de l'université d'Oxford, du collège royal de médecine, &c. in-8°. de 521 pag. A Londres, chez Hookhom, 1788.*

6. Chaque sujet dont l'auteur s'occupe dans cette production, est traité d'une manière bien détaillée. M. Rowley y décrit les symptômes de chaque maladie, mais il entasse des formules avec peu de discernement, et rend compte de phénomènes que la section des cadavres a fait apercevoir, sans indiquer les auteurs d'où il a tiré ces observations, à l'exception d'un petit nom-

bre de cas. Faute d'un plan bien conçu, il se répète souvent; et afin de ne rien omettre, il fait l'énumération des remèdes salutaires, aussi bien que de ceux qui sont reconnus inefficaces, ou même nuisibles.

La première maladie dont il est question dans cet ouvrage, est la chlorose. L'auteur l'attribue à *l'état dépravé des fluides, provenant de l'accumulation répétée, de ce qui auroit dû être déchargé par les vaisseaux utérins*. La ménorrhée y est traitée très au long. Le docteur Rowley y expose les inconvéniens de la suppression prompte de cette évacuation. Il paroît grand partisan des laxatifs, et des remèdes mercuriels dans les maladies, tant chlorétiques que nerveuses.

« Dans les accès hystériques qui approchent presque de l'apoplexie, dit-il, la saignée est absolument nécessaire à tous les malades, si ce ne sont des gens vieux, pâles, hydropiques, goutteux ou extrêmement débilités ».

« Le pouls quelque bas, foible, et presque imperceptible qu'il soit, est un guide trompeur : plus le pouls est bas, plus la nécessité de saigner est grande; aucun homme instruit ne s'assujettira au pouls, mais il se réglera absolument sur les autres symptômes évidens. Le pouls bas, et presque imperceptible, annonce la force de l'obstruction dans le cœur, dans les vaisseaux des poumons, ou une compression du cerveau ».

« La saignée pratiquée aux veines occipitales ou jugulaires, ou bien l'ouverture de l'artère temporale, sont préférables à

toutes les autres, attendu qu'elles vident immédiatement le sang de la partie affectée; savoir du cerveau et de la face gonflée, en même temps qu'elles garantissent les malades, mieux que tous les autres moyens; du danger d'une apoplexie subite et funeste. Il ne faut pas perdre un moment; car le temps qu'on laisse écouler, en retardant la saignée, est une perte certaine de la vie ».

Nous laisserons aux praticiens éclairés, à porter un jugement sur ces préceptes énoncés avec tant d'assurance. Quant à nous, nous les regardons comme beaucoup trop généraux, et comme très-dangereux, s'ils ne sont pas restreints aux cas où il y a réellement pléthore sanguine.

Nous ne pouvons pas suivre pas à pas notre auteur; il nous suffira de faire encore mention de quelques-unes de ses opinions. *M. Rowley* regarde la sécheresse des intestins, comme une des causes de la colique; il classe la fièvre intermittente parmi les maladies nerveuses; selon lui, l'aliénation d'esprit provient de la plénitude, ou de la congélation du sang dans le cerveau, de l'humidité de ce viscère, ou des concrétions, &c.

En général, cet ouvrage est une preuve de la fécondité d'idées de l'auteur; mais il manque de méthode, et de ce tact du vrai, qui fait l'écrivain judicieux.

Dissertatio de nausea ac vomitu gravidarum. *Par M. JEAN-FRÉDÉRIC KOERBER, docteur en médecine*

et chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich, 1787; grand in-8°. de 115 pag.

7. Cette dissertation contient trois sections, divisées en soixante-six paragraphes.

La première section renferme des notions, et des divisions relatives aux nausées et vomissemens de la grossesse. En exposant l'aitiologie de ces vomissemens particuliers, M. *Koerber* cite ce passage de *Lamotte* : « Les femmes grosses qui ont les jambes enflées, ne vomissent pas ordinairement; ce qui fait assez voir que ces humeurs superflües, au lieu d'être évacuées par les parties supérieures, coulent de l'estomac dans les intestins, passent ensuite avec le chyle, se mêlent après cela dans le sang, avec lequel elles sont précipitées vers ces parties inférieures, et ensuite séparées par les glandes de la peau, sous laquelle elles demeurent renfermées par le défaut de la transpiration ».

La seconde section traite des causes qui produisent le vomissement et les nausées pendant la grossesse. Les principales sont, la suppression du flux menstruel, la sympathie qui règne entre la matrice et l'estomac, l'empâtement des premières voies.

Dans la troisième section, sont indiqués les moyens propres à guérir ces accidens. M. *Koerber* n'omet aucun de ces moyens, qu'il a extraits de différens auteurs.

Si les femmes grosses vomissent beau-

coup, et qu'elles prennent peu de nourriture, on leur donne, dit *Astruc*, pour les soutenir ; quelques cuillerées de vin d'Alicante avec un peu de biscuit.

Mauriceau préfère dans le même cas, le vin blanc au rouge. *Puzos* rapporte, qu'on a quelquefois arrêté le vomissement des femmes grosses avec du café à l'eau, dans lequel on met une cuillerée d'eau de fleur d'orange.

Lamotte dit, qu'on trouve quelquefois la guérison de ce vomissement dans le chocolat de santé. Je connois, dit *De Leurye*, des femmes qui ont été guéries de vomissemens cruels, en allant respirer l'air à la campagne : lorsque ces nausées et ces vomissemens sont provoqués par la pléthore, la saignée est le principal remède. *M. Koerber*, conseille quelquefois celle du pied, et s'appuie de l'autorité de *M. Saucerotte*, bon-juge dans cette partie : « Certainement, dit cet habile accoucheur, si la saignée du pied étoit aussi fatale aux femmes enceintes, que le public se le persuade, les hôpitaux des Enfans-Trouvés ne seroient pas si peuplés qu'ils le sont ». Si les nausées et les vomissemens sont excités par le système des nerfs, il faut avoir recours aux anti-spasmodiques, dont l'auteur donne une longue liste.

Dissertatio medica de abortu. *Par M. GUILL. DE STEINMETZ DE WALDEL, docteur en médecine*

*A Iena, chez Goepferdt, 1788 ;
in-4°. de 18 pag.*

8. L'auteur, après avoir fait l'énumération des causes qui peuvent procurer l'avortement, indique les moyens de les prévenir. Si c'est la pléthore qui menace l'avortement, la saignée, dit-il, est nécessaire, les remèdes antiphlogistiques, la position horizontale, la tranquillité de l'esprit ; il recommande aussi de porter des vêtemens larges, d'éviter les grandes chaleurs, de serrer les extrémités du corps avec des ligatures. Lorsqu'il s'agit de raffermir les vaisseaux distendus de la matrice et de tout le corps, s'il y a hémorrhagie, ce qui annonce et sollicite souvent l'avortement, il faut appliquer sur le bas-ventre des épithèmes froids, préparés avec de l'eau à la glace et le vinaigre le plus fort. On prescrira aussi intérieurement les opiatiques, la liqueur anodyne minérale d'*Hoffmann* et autres antispasmodiques, les astringens et les toniques.

Dissertatio medica de masturbatione.

Par M. GUILLAUME-ERNEST-CHRISTIAN HUSCHEKE, doct. en médecine et chirurgie. A Iena, chez Straussian, 1788 ; in-4°. de 34 pag.

9 On trouvera dans cette dissertation des choses bien vues, qui ne se trouvent point dans le traité de *Tissot*.

Opuscula medica scripsit et collegit
 ERN. GODEFR. BALDINGER, phil. et
 med. doct. sereniss. Landgr. Hesso-
 Casselano GUILIELMO IX, à consil.
 ab aula et archiater, Facult. med.
 Marburg. prof. primarius; *in-8° de*
280 pag. A. Gottingue, chez Die-
terich, 1787.

10. Ce recueil contient les programmes
 que M. *Baldinger* a publiés dans le temps
 qu'il donnoit des leçons de médecine à Got-
 tingue. Ils y sont placés dans l'ordre chro-
 nologique de leur publication. Nous nous
 contenterons d'en rapporter les titres.

1°. *De iis quæ hoc sæculo inventa in arte*
medica.

2°. *De optima medicamentorum mixtione.*

3°. *Vestigia irritabilitatis Hallerianæ in*
veterum monumentis, exemplo calidi umati.

4°. *Vindicæ irritabilitatis Hallerianæ.*

5°. *Malignitas in morbis ex mente Hip-*
pocratis, per recentiorum irritabilitatem et
sensibilitatem explicata.

6°. *Vestigia irritabilitatis in veterum mo-*
nentis nuper omisa.

7°. *Succincta narratio historica de ma-*
gnæ viribus ad morbos sanandos.

8°. *De abusu sanguinis missionis in va-*
riis morbis.

9°. *Gonorrhææ ab amore meretricio virus venereum defensum.*

10°. *De oculorum morbis sine ophthalmicis sanandis.*

11°. *Nevrologia physiologico-pathologica.*

12°. *Alexiteria et alexipharinaca contra diabolum.*

13°. et 14°. *Animadversionum in systema nosologiæ specimen, I et II.*

15°. *Animadversionum in systema nosologiæ specimen, III.*

16°. *Oratio in laudem meritorum Alberti de Haller, pie defuncti publicè recitata.*

Observationum medicarum ac chirurgicarum Fasciculus; *par M. OTTON HUHŃ, de Mittau, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich, 1788; in-8°. de 48 pages, avec une planche en taille-douce.*

11. Ces observations sont au nombre de douze.

Les deux premières contiennent l'histoire de deux hydropisies anasarques dont les malades sont morts.

La troisième observation regarde une nymphomanie, guérie avec le tartre émétique, administré à très-petite dose, avec la camphre et l'extrait de jusquiame.

La quatrième a pour objet une sciatique.

La cinquième est consacrée à plusieurs maladies des yeux.

Il est question de la cataracte tremblante , dans la sixième.

La septième est destinée, à expliquer comment la sanie s'accumule entre les lames de la cornée.

Il est fait mention dans la huitième, d'une ophtalmie vénérienne, qui a été guérie dans l'espace de six mois, par le moyen de purgations préparées avec la rhubarbe et la crème de tartre, en prenant pendant long-temps, et chaque jour, un grain de sublimé corrosif, étendu dans une décoction copieuse de sal-sepaille et de chiendent : sur la fin du traitement, on a donné l'extrait d'opium.

Les quatre derniers articles, roulent encore sur quelques maladies des yeux.

Dans le douzième article, on indique l'usage d'un instrument propre à obvier à l'incontinence d'urine chez les femmes.

Neue Beyträge zur-natur unde arzney-wissenschaft : *Nouveaux Mémoires pour l'histoire naturelle et la médecine ; par M. C. G. SELLE , docteur en médecine , professeur et médecin de l'hôpital de la charité de Berlin ; seconde et troisième parties. A Berlin , chez Mylius ; et à Strasbourg , chez Amand Kœnig ; et dans la librairie académique de*

*la même ville, 1787; in-8°. Prix
5 liv. 10 sous.*

12. On a fait connoître le premier volume de ce recueil, dans le tom. lx de ce Journal, pag. 380; les deux parties que nous annonçons, ne sont point inférieures à la première. Parmi les objets qu'elles contiennent, on distingue les suivans.

Observations sur la préparation la moins dispendieuse, pour obtenir de l'air déphlogistiqué, avec la manière de s'en servir dans les hôpitaux.—Sur la préparation des extraits.—Sur la préparation du mercure sublimé doux.

Description d'une teinture antimoniale savonneuse, dont on tire du soufre et un régule, par les acides.

Remarques, de M. *Selle*, sur la fièvre maligne.—Sur une espèce d'apoplexie.—Sur la fièvre puerpérale.—Sur les vomissemens mortels.

Histoire de la maladie de *Frédéric II.*

VEBERS, &c. Ausziede verschiedener arzneymissenschaft, &c. *Recueil de divers Mémoires de médecine, tirés des annonces hebdomadaires de Halle, à l'usage des médecins et des amateurs de la médecine; par AUG. GOTTLIEB VEBER, docteur en médecine et en chirurgie.*

gie. I. vol. contenant les Mémoires depuis 1729, jusqu'en 1756; in-8°. de 435 pag. A Halle, chez Renger, 1788.

13. Ce premier volume, rangé par ordre des doctrines, présente plusieurs morceaux, &c. d'*Alberti, Junker, Schulz, Buchner, Hoffmann et Neuenhahn.*

VEBERS, &c. *Vermischte abhandlungen aus der arzneywissenschaft, &c. Dissertations mélangées de médecine; par AUG. GOTTLIEB VEBER, docteur en médecine, et lecteur particulier à Halle; in-8°. de 260 pag. A Halle, 1788.*

14. C'est aux encouragemens de M. Zedlitz, ministre d'état, que nous devons la publication de ces Mémoires. M. *Veber* en a composé un certain nombre pour lui servir de manuel dans ses leçons sur la littérature médicale; et c'est de ce recueil qu'il a détaché ces dissertations, qui doivent servir d'échantillon de la manière dont il traite cette science.

Le premier fragment contient des éclaircissemens sur les articles 147, et 149, de l'ordonnance criminelle de l'empereur Charles-Quint, en faveur des criminalistes et des mé-

decins. Cette constitution criminelle exige que , lors de l'inspection des corps trouvés morts , on emploie des chirurgiens experts. On demande donc pourquoi il n'est pas fait mention , dans ce code , de médecins , requis à se trouver à cette inspection ou à présider à l'ouverture des cadavres ? L'auteur répond que dans le temps où cette loi fut portée , les médecins étoient très-rares , et que c'est à cette rareté qu'il faut attribuer l'omission dont il s'agit ; mais que de nos jours , les médecins instruits étant en plus grand nombre , et les chirurgiens en général étant moins éclairés , il convient de remettre aux médecins au moins la rédaction du rapport , en chargeant les chirurgiens de faire l'ouverture des cadavres sous leur présidence. Ce Mémoire est très-piquant à cause des remarques curieuses sur l'état de ces deux professions dans le moyen âge , et de plusieurs éclaircissemens historiques relatifs à ce sujet.

Le deuxième fragment présente un plan d'une bibliothèque populaire , depuis son origine jusqu'en 1787. On y lit à la suite d'une courte histoire de l'art de guérir , des réflexions , et des projets relatifs à la meilleure manière de traiter la médecine populaire. L'auteur pense que son objet est la conservation des forces physiques et le traitement de ces maladies qui , par leur nature , demandent les secours les plus prompts. Suivant lui , on lui donne trop d'étendue , si l'on y comprend le régime propre des différentes maladies ; et les préceptes curatifs des constitutions épidémiques , attendu que ces sujets demandent , dans leur application par-

ticulière, des connoissances qu'on ne peut pas supposer aux personnes, entre les mains desquelles on remet ces écrits.

Dans le troisième discours, M. *Wcber* examine jusqu'à quel degré on peut admettre les plans d'éducation physique, dont l'objet est d'endurcir le corps; et le mérite des exercices gymnastiques. Il y part du principe incontestable que la nature ne veut pas être violentée, et observe que les auteurs, en traitant cette matière, ont souvent donné dans des excès, dont il ne pourroit résulter qu'un très-grand détriment pour la santé de la plupart des individus. Il prouve que, pour rétablir la vigueur dans l'espèce humaine, il faut s'y prendre par degrés, et non pas prétendre opérer cette révolution par des changemens brusques et extrêmes.

Chirurgische geschichte, &c. *Observations de chirurgie, avec des remarques théoriques et pratiques, par M. EHREGOT SCHNEIDER, chirurgien à Mittweyda en Courlande: onzième et douzième parties. A Chemnitz, chez Stoessel; et à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1788; in-8°.*

15. Cette collection chirurgicale commencée en 1763, vient d'être terminée.

La dernière partie contient l'histoire d'un abcès qui s'étoit formé au genou, occasionné par un dépôt suiteux; des observations sur une luxation de la mâchoire; d'un ulcère à la langue, guéri par le mercure; d'une carie des os de la jambe; d'un abcès au foie, qu'on a ouvert extérieurement, et guéri par les médicamens convenables.

M. *Grunwald* a donné un extrait de la dixième partie de cet ouvrage (dans le tome lxxij, page 356 du Journal de médecine) qui suffit pour le faire connoître.

Les premières parties, entre autres observations, contiennent les suivantes.

- 1°. Sur une amputation de la cuisse.
- 2°. Sur une ophtalmie humide.
- 3°. Sur quelques ulcères malins, à la suite de la petite-vérole, et une luxation du fémur.
- 4°. Sur un accouchement difficile, suivi d'un abcès à l'os du sacrum.
- 5°. Sur un épiphore et hernie lacrymale à la suite de la variole.
- 6°. Sur une tumeur enkystée, à la partie droite du scrotum, guérie par l'extirpation.
- 7°. Sur une femme heureusement accouchée, à la suite d'un travail très-pénible, continué pendant seize jours.
- 8°. Sur une dislocation de la cuisse par en haut, et remise aisément.
- 9°. Sur une main excessivement écrasée et mutilée, guérie sans amputation.
- 10°. Sur une déchirure de la matrice.

11°. Sur une tumeur métastatique qui survint à la langue, après une fièvre inflammatoire ; cette tumeur suppura sans difficulté, et guérit très-facilement.

L'elastico compressore dell' ernie , &c.

Compresseur élastique des hernies, inventé pour l'usage de ceux auxquels les brayers ordinaires sont inutiles ou dangereux ; grand in-8°. de 42 pages , avec une planche gravée. A Parme , de l'Imprimerie royale , 1787.

16. Cet opuscule est dédié au docteur *Canuti*, comte de Belvedere , premier médecin du roi ; par *Auguste Monza*, docteur en médecine. L'auteur y déclare qu'il a examiné , avec la plus scrupuleuse attention , les imperfections de tous les bandages connus , et que les lumières qu'il a acquises à l'aide de cet examen , l'ont conduit à la découverte des moyens d'y remédier ; c'est-à-dire , à imaginer un brayer durable , simple , commode au malade, en même temps qu'il conserve constamment son élasticité primitive. Rien ne lui a paru mieux remplir son objet que la gomme élastique. Cependant au lieu de s'en servir , comme ses prédécesseurs , pour la ceinture , il en forme la pelote. Pour cet effet , il coupe , à une petite bouteille de caoutchouc , la plus grande partie de son cou :

il adapte à cette ouverture une soupape, et au moyen d'une seringue, il comprime l'air renfermé dans l'intérieur de cette bouteille. Il en ferme l'ouverture en y collant un morceau de gomme élastique, à l'aide d'un fer rouge : c'est cette bouteille qu'il façonne en forme de pelotte, et qu'il attache, tantôt à des ressorts d'acier, tantôt à une ceinture de caout-chouc. Il seroit inutile de tenter de donner une description intelligible de la construction des bandages, sans le secours de la planche ; nous sommes donc obligés de renvoyer à l'ouvrage même. Nous remarquerons seulement encore que M. Monza propose d'employer également les boules de gomme élastique pour servir de pessaire.

JANIN, Anatomische physiologische und physicalische beobachtungen über das auge und dessen krankheiten, ausdem. franz von D. SELLE : *Observations anatomiques, physiologiques et physiques sur l'œil, et sur les maladies qui affectent cet organe ; par M. JANIN, oculiste de la ville de Lyon ; traduit du françois, par M. SELLE, médecin du roi de Prusse. A Berlin, 1788 ; in-8°. de 416 pag.*

17. M. Selle a joint d'excellentes remarques aux observations de M. Janin.

ZELLERS, &c. Bemerkungen, &c.
*Remarques sur quelques sujets de
 la pratique de l'art des accouche-
 mens : on y a joint la description
 de l'hôpital général des femmes
 en couche ; par SIMON ZELLER,
 premier accoucheur, et chirurgien-
 major des hôpitaux réunis pour
 les malades et pour les femmes
 en couche à Vienne, avec une plan-
 che. A Vienne, 1788.*

18. L'hôpital général à Vienne est un des établissemens des plus avantageux et des mieux dirigés. Le plan de la distribution intérieure a été tracé par M. *Quarin*, et on en lit ici les détails au lieu de préface. Viennent ensuite des remarques sur quelques maladies des femmes en couches ; un extrait des registres concernant le nombre des femmes enceintes reçues et accouchées dans cet hôpital ; l'exposé de la manière dont les femmes y sont nourries ; des observations sur les accouchemens où les enfans présentent le visage ; des remarques sur les prétendus effets d'un cordon ombilical réputé trop court ; des considérations sur l'expulsion et l'extraction de l'arrière-faix ; des réflexions sur les chutes de

l'utérus; des observations sur des accouchemens singuliers, qui déposent en faveur de l'utilité du levier.

ANTON. CANOSTRINI, phil. et med.

D. Historia de utero duplici, alterutro quarto graviditatis mense rupto; *in-8^o. de 67 pages, avec une planche gravée. A Vienne, chez Klett et Frank, 1788.*

19. Une femme, mère de deux enfans, étant redevenue enceinte, a été prise tout à coup au quatrième mois de la gestation, et étant tranquillement assise, d'une violente douleur au bas-ventre, qui la fit périr dans l'espace de douze heures. On soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée, et on ouvrit le cadavre. Il se présenta, dans la cavité de l'abdomen, un fœtus avec ses enveloppes, hors de la matrice, et dont le placenta étoit adhérent à la surface interne de l'utérus. Il y avoit, au fond de ce viscère, une déchirure d'un pouce et demi. En portant l'examen plus loin, on a trouvé une double matrice. Celle qui avoit contenu le fœtus étoit plus petite que l'autre. Il y avoit une communication du grand utérus au petit, au moyen de deux très-petites ouvertures qui passoient du cou du premier au second, &c.

Dissertatio medica de sale ammoniaco.

Par M. GERARD-ANDRÉ-RUDOLPHE SCHMID, de Hanovre, docteur en médecine et en chirurgie. A Gottingue, chez Grape, 1788; in-8°. de 70 pag.

20. Cette dissertation dédiée à l'illustre docteur *Zimmermann*, conseiller aulique, et premier médecin du roi d'Angleterre, est divisée en douze parties, dans lesquelles *M. Schmid* parle de la nature du sel ammoniac, de ses parties constitutives, de sa formation naturelle, de la manière de le préparer artificiellement, de sa combinaison avec le fer, le cuivre et l'antimoine, des procédés pour en extraire l'alkali volatil concret, aéré de *Bergman*, de l'esprit de sel urineux, des esprits de sel ammoniac commun aqueux et vineux ou doux; de l'alkali volatil fluor de *Sage* et autres, de l'eau de Luce, de l'esprit de *Mindererus*, de la liqueur de corne-de-cerf succinée. L'auteur termine sa dissertation, très-bien faite, en indiquant les usages du sel ammoniac, et de ses préparations dans la médecine et dans la chirurgie.

Delle facoltà dell' opio, &c. Nouvelles recherches sur les facultés de l'opium dans les maladies vénériennes; par JOSEPH PASTA. A

Bergame, chez Antoine, 1788; in-8°.

21. M. *Pasta* auteur de la *tolérance philosophique dans les maladies*, et des *recherches sur les polypes sanguins*, nous donne ici l'histoire de huit guérisons, obtenues par le moyen de l'opium; il dit en en avoir fait prendre en cinquante jours, à différentes doses, environ huit cents grains, et avoir observé que les douleurs vénériennes se sont calmées. Il avoue néanmoins que cette substance n'a pas toujours été aussi efficace, mais qu'elle n'a jamais été dangereuse.

Dissertatio medica de extracto saturni et aqua vegeto-minerali nominatim optima, utrumque præparandi ratione experimentis confirmata. Par M. AND. JEAN-GEORGE MURRAY, de Gottingue, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich, 1788, in-8°. de 48 pag.

22. Cette dissertation est dédiée au célèbre docteur *Zimmermann* conseiller aulique, et premier médecin du roi d'Angleterre. Elle offre aux médecins du Nord, tout ce qu'il est important de savoir sur les qualités de l'eau végétominérale de *Goulard*, et sur l'extrait de saturné. Comme les François sont depuis long-

long-temps en possession des œuvres chirurgicales de *Goulard*, où il est traité amplement de ces médicamens, il est inutile de nous étendre sur le travail de *M. Murray*; nous dirons seulement qu'il traite en général du plomb, de sa chaux, de sa combinaison avec l'acide, du vinaigre de litharge, de l'extrait de Saturne, de l'eau végétominérale de *Goulard*, de sucre de saturne, et qu'il rapporte vingt-trois expériences faites avec ces préparations chimiques.

En décrivant les diverses manières de préparer l'extrait de saturne et l'eau végétominérale, *M. Murray* indique les erreurs qu'on peut commettre dans leurs préparations; il fait ensuite connoître leurs vertus et propriétés.

Dissertatio medica de Tartari emetici præparatione et viribus medicis. *Par M. CHRÉT. FRÉD. WITTING*, docteur en médecine et chirurgie. *A Gottingue, chez Schulze, 1788; in-8°. de 88 pag.*

23. *M. Witting* a dédié cette dissertation à son père, ministre dans le pays de Hanovre; elle contient deux sections, l'une chimique et l'autre pharmaceutique, divisées ensuite en dix-sept paragraphes ou chapitres, dans lesquels il traite du tartre émétique en général, de ses parties constitutives, de l'inégalité de ses effets, des méthodes diverses de le préparer, de ses

338 MATIÈRE MÉDICALE.

vertus, de son usage en médecine, et surtout contre les fièvres, les affections exanthémateuses, spasmodiques, convulsives, les hydropisies, la jaunisse, la manie, la mélancolie, la toux convulsive, le rhumatisme, l'arthritisme, la dysenterie, la phrénésie, la péripneumonie, et de son usage à l'extérieur.

Cette dissertation est digne d'éloge.

BERTHOLON von S. Lazare anwendung und wirksamkeit der electricitet zur erhaltung und wieder herstellung der gesundheit der menschlichen koerpers mit neuen erfahrungen bereichert von C. G. KUHN. *Leucopetræ apud Severinum*, 1788; in-8°. *Mémoire sur l'application, l'usage et l'efficacité de l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie; par M. l'abbé BERTHOLON, prêtre, de l'ordre de S. Lazare; traduit, augmenté et confirmé par de nouvelles expériences, par M. KUHN, docteur en médecine; Tome I^{er}; avec figur.*

24 M. *Weber* a traduit littéralement du

françois en allemand, il y a trois ans, le livre de *l'électricité du corps humain*, par M. l'abbé *Bertholon*. Aujourd'hui M. *Kuhn* publie un précis de ce traité, avec beaucoup d'augmentations et d'expériences nouvelles; ces additions sont d'autant plus dignes de foi, que M. *Kuhn* se livre depuis long-temps à l'étude des effets qu'opère le fluide électrique. On peut consulter son *histoire de l'électricité médicale et physique* commencée en 1784.

Experiments and observations to investigate the medical proprieties of the mineral waters of Spa, &c. *Expériences et observations pour déterminer, à l'aide de l'analyse chimique, les propriétés médicales des eaux minérales de Spa et d'Aix-la-Chapelle, en Allemagne, et des eaux et boues de Saint-Amand dans la Flandre françoise; par JEAN ASH, docteur en médecine; petit in-8°. A Londres, chez Robson et Clarke, 1788.*

25. Les différentes sources d'eaux minérales de Spa, occupent chacune une section particulière de cette analyse, et M. *Ash*, après avoir exposé les principes que cha-

cune contient , observe que souvent pour l'exportation on substitue à l'eau du Bourbon , les eaux de Chevron , différentes de la première , en ce qu'elles grumèlent le savon : moyen infailible de découvrir cette fraude.

La chaleur des eaux d'Aix la-Chapelle est depuis 112 jusqu'à 136 deg. du thermomètre de *Fahrenheit* , et l'auteur pense que leur usage interne peut convenir pour rétablir les digestions viciées : ce qui certainement n'est pas exagérer leurs vertus. Il remarque , en parlant des eaux de Borsset , que la présence de l'alun dans ces eaux n'est pas confirmée par l'analyse chimique.

M. *Ash* penche à croire que les eaux de Saint-Amand contiennent de l'air asphaltique. Il a obtenu , des boues , une liqueur rouge , qui fait effervescence avec les acides , et qui a de la ressemblance avec l'alkali volatil.

Comme l'auteur n'a pas consulté tous les ouvrages modernes , son travail est très-défectueux.

Avis sur le vocabulaire chimique nouveau. A Ratapolis, le 1^{er} mars 1789 ; in-8°. de quatre pages , sans nom d'auteur , ni d'imprimeur.

26. C'est une plaisanterie que s'est permise un savant qui , à l'exemple de beaucoup d'autres , sur-tout parmi les étran-

gers , ne goûte pas la nouvelle nomenclature chimique. Il observe que ce vocabulaire est une surcharge de plus dans l'étude de la science , par la grande quantité de mots nouveaux qu'on ne retiendra jamais qu'en partie , et qui exigeront qu'on ait souvent recours au vocabulaire , en lisant les ouvrages des chimistes qui en auront fait usage.

Theoretische und praktische abhandlung der lehre von magnet, &c.
Traité théorique et pratique sur la doctrine de l'aimant ; par M. TIBBERE CABALLO , membre de la Société royale de Londres. A Leipsick , chez Schwickert ; et à Strasbourg , chez Amand Kœnig , 1788 ; in-8°. de 206 pages , avec figur.

27. C'est la traduction d'un ouvrage anglois estimé, qui parut à Londres en 1787, en quatre parties.

Dans la première, il s'agit des loix, des propriétés, et des limites de l'aimant, constatées par l'expérience et l'observation, indépendamment des hypothèses.

La seconde renferme l'exposé des hypothèses, imaginées pour expliquer les phénomènes produits par l'aimant.

La troisième , les expériences qui démontrent les loix indiquées dans la première , et qui les appliquent à différens usages.

La dernière contient plusieurs procédés nouveaux, dont la plus grande partie a été publiée dans *les transactions philosophiques*.

Versuche und bemerkungen über die ursache , &c. *Essai et réflexions sur la cause des couleurs permanentes des corps opaques ; trad. de l'anglois de M. EDOUARD HUSSEY DELAVAL ; par M. le professeur CRELL. A Berlin , chez Nicolai ; et à Strasbourg , chez Am. Kœnig ; 1788 ; in-8°. de 132 p.*

28. Cet ouvrage est rempli d'observations utiles et solides. L'auteur paroît n'avoir rien épargné pour le rendre intéressant aux physiciens , aux chimistes , aux manufacturiers.

Blumenbachs handbuch der naturgeschichte : *Manuel d'histoire naturelle ; par JEAN-FRÉDÉR. BLUMENBACH , professeur de médecine. A Göttingue , chez Dieterich ,*

1788 ; in-8°. de 680 pag. Troisième édition.

29. Deux éditions successives et multipliées, faites en 1779 et 1780, de ce manuel d'histoire naturelle, forment un excellent préjugé en sa faveur. Celle qui vient de paroître, est considérablement augmentée et corrigée ; elle est enrichie des noms anglois et françois, des découvertes modernes, &c. On trouve sur le règne animal beaucoup d'observations de physiologie ; M. *Blumenbach*, en indiquant les plantes, en fait connoître les propriétés et les usages, et il a exposé le système de *Bergman* à la tête du règne minéral.

Histoire de Sumatra, dans laquelle on traite du Gouvernement, des productions naturelles, de la médecine de cette isle, &c. Par M. WILLIAM MARSDEN, de la Société royale de Londres ; ancien secrétaire du président du conseil du fort Malborough, à Sumatra ; traduite de l'anglois sur la deuxième édition, avec des cartes ; par M. PARRAUD, de l'Académie de Villefranche, et de celle des Arcades de Rome, deux volumes.

*A Paris, chez Buisson, libraire,
1788; in-8°. Prix 8 liv. broché; et
9 liv. franc de port par la poste.*

30. L'histoire naturelle et la médecine des habitans de Sumatra, nous présentent des articles curieux et infiniment utiles.

La médecine des habitans de cette île, consiste presque uniquement dans l'emploi des simples, dont ils connoissent parfaitement les vertus. Chaque vieillard, homme et femme, est un médecin; leur salaire dépend de leur succès; mais ordinairement ils se font donner d'avance une certaine somme, sous prétexte d'acheter des charmes. Leur méthode consiste à administrer, à l'intérieur, le suc de certains arbres ou herbes, ou à appliquer à l'extérieur, soit sur la poitrine, soit sur la partie affectée, un cataplasme de feuilles coupées menues, en le renouvelant aussitôt qu'il est sec. Dans les maladies internes, ils frottent, avec de l'ail, une grande feuille d'une qualité stimulante, et, la faisant chauffer devant le feu, ils l'appliquent sur le corps du malade, comme un vésicatoire, lequel produit un effet étonnant. Ils n'emploient jamais la saignée, quoique les habitans d'une île voisine soient renommés pour leur adresse à la pratiquer, mais d'une manière qui leur est particulière.

La petite-vérole se déclare quelquefois dans l'île, et y fait de terribles ravages. Elle est regardée comme une espèce de peste, et chasse de leur pays des milliers

d'habitans que la contagion épargne. Leur méthode d'arrêter ses progrès, car ils ne s'occupent nullement des moyens curatifs, est de convertir, en hôpital ou hospice, le village où se trouve le plus grand nombre de malades, et d'y envoyer, de tous les villages de la contrée, tous ceux qui en sont atteints. Ils prennent le plus grand soin pour empêcher qu'aucun des malades ne s'échappe du village, qu'on brûle entièrement aussitôt que la maladie s'est dissipée, ou qu'elle a immolé, comme des victimes, tous ceux qu'elle a atteints. Il ne paroît pas qu'on ait pensé à l'inoculation, et comme elle ne pourroit être universelle, il seroit peut-être dangereux pour les Européens de l'introduire partiellement, dans un pays où la maladie ne se montre qu'à de longs intervalles; à moins qu'on ne saisisse l'instant où elle se déclare, et qu'on n'en fit l'épreuve dans les temps et les lieux où il y auroit apparence qu'elle se communiqueroit par la voie ordinaire.

Il y a encore une maladie assez commune, qui ressemble beaucoup à la petite-vérole, et que l'on prend pour celle-ci dans les commencemens : elle cause beaucoup de crainte aux naturels, mais elle n'est point mortelle; et c'est probablement ce que nous appelons *petite-vérole volante*.

Lorsqu'un homme, par maladie ou autrement, est privé de la raison, ou attaqué d'épilepsie, ils s'imaginent qu'il est possédé de quelque esprit malin, et leur manière de l'exorciser, consiste à placer le malheureux dans une hutte, à laquelle ils

mettent le feu tout près de ses oreilles, en lui laissant la liberté de s'échapper le mieux qu'il peut à travers les flammes; l'effroi qui est capable de troubler l'entendement dans un homme qui jouit de sa raison, peut produire, dans le cas contraire, un effet opposé.

Quant à l'histoire naturelle de Sumatra, la terre y est riche en minéraux et autres productions fossiles; l'or, le cuivre, l'étain, le fer, le soufre, le salpêtre, le charbon de terre, le cristal, le pétrole, le corail, les pétrifications, les terres colorées, les volcans s'y observent dans plusieurs endroits; elle abonde en fruits, en fleurs, en plantes médicinales, en quadrupèdes, reptiles, oiseaux, insectes.

On doit savoir gré à M. *Marsden*, de nous avoir donné des détails sur une île aussi singulière par son gouvernement, ses loix, ses coutumes et usages, que par la variété de ses productions naturelles en tout genre.

ROESLERS Beyträge zur naturgeschichte des herzogthums Wirtemberg, &c. *Additions à l'histoire naturelle du duché de Wirtemberg*; premier cahier. Par J. F. ROESLER. A Tubingue, 1788.

31. L'auteur se propose de suivre dans le plan de son ouvrage, le cours des rivières qui traversent et divisent ce duché.

HISTOIRE NATURELLE. 347

Le premier cahier de ces additions, a pour sujet les contrées adjacentes au Neckér, depuis sa source jusqu'à Tubingue. On y lit, en forme d'introduction, l'exposé abrégé des travaux de M. Roessler, et la notice d'une partie de ce que ses prédécesseurs ont déjà exécuté dans cette science. L'auteur avertit qu'on trouvera, à la tête de chaque cahier, de pareilles considérations générales; et qu'à l'histoire naturelle, il réunira celle des arts et de l'industrie. L'objet le plus important de cette livraison est les salines de Sulz, représentées sur une gravure qui y est jointe. Cette description se vend aussi séparément.

Magazin für die naturgeschichte des menschen. : *Magasin pour servir à l'histoire naturelle de l'homme*; premier volume, partie première. A Zittau, chez Schoepf, 1788. In-8°. de 160 pages.

32. Cette première partie contient :

1°. L'éloge de M. Bertin, docteur-régent de la faculté de médecine en l'Université de Paris.

2°. Un Mémoire sur la reproduction des os, par M. Murray.

3°. Sur le sommeil.

4°. Sur les yeux.

5°. Sur les mouvemens de l'iris.

6°. Sur la régénération des parties molles, qui a lieu dans les plaies.

7°. Du mouvement de la pupille.

8°. Lettre de M. *Schiller* à l'éditeur, sur de nouvelles discussions, concernant les jours critiques.

On a ajouté, à ce recueil, des planches nécessaires pour l'intelligence de certains objets.

Musæum geversianum, seu index rerum naturalium, continens instructissimam copiam pretiosissimorum omnis generis ex tribus regnis naturæ objectorum, quam, dum in vivis erat, comparavit ABR. GEVERs, olim consil. primusque urbis Rotterodami consul, &c. *A Rotterdam; et se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique; 1787; in-8°. de 655 pag.*

33. Cette énumération, rédigée par M. *Meuschen*, mérite d'être distinguée, par l'ordre méthodique qui y règne, et surtout par l'arrangement systématique des coquillages, qui appartient à l'auteur. Elle offre les richesses d'un cabinet d'histoire naturelle, qui, après celui du stadthouder, est le plus complet qu'il y ait eu en Hollande. Le propriétaire est mort depuis sept

à huit ans : la vente de ce cabinet a été proposée aux amateurs, ou en totalité ou par parties.

ANNONCES DE PRIX.

L'Académie des sciences de Harlem a proposé de nouveau, pour le prix qui sera distribué en 1793, la question suivante : *Peut-on démontrer sur des fondemens satisfaisans, tant d'après les observations faites dans les hôpitaux et les listes mortuaires, que d'après d'autres preuves, qu'à l'égard du nombre des habitans de Batavia, principalement de ceux qui viennent d'arriver d'Europe, le nombre des malades et des morts y est actuellement beaucoup plus grand que ci-devant; et peut-on indiquer vers quel temps cette augmentation manifeste des maladies et des morts a commencé et s'est accrue de temps en temps ? Quelles en sont les principales causes ? Peut-on prouver au plus haut degré de vraisemblance, d'après la nature des maladies, et une comparaison avec d'autres endroits, tant en Europe, qu'aux Indes orientales, mais sur-tout d'après une description historique de la topographie de Batavia, que les maladies (outre plusieurs autres inconvéniens) sont devenues plus fréquentes dans cette ville (jadis renommée pour la plus saine des Indes orientales,) à mesure que ces canaux qui, ci-devant étoient remplis d'eau, sont devenus, dans certains temps de l'année, moins profonds et à sec, exha-*

lant des vapeurs puantes par toute la ville, de manière qu'il faille envisager ce changement comme la principale cause de cette plus grande insalubrité ? Quels sont enfin les moyens qu'on pourroit employer avec succès pour corriger ce défaut, et en prévenir les suites ? Les Mémoires doivent être envoyés avant le 1^{er} juin 1793. — Elle a également renouvelé la question ci-après, dont la meilleure solution auroit dû être couronnée en 1787 : Comment les plantes prennent-elles leur nourriture ? Qu'est-ce qui leur est, à cet égard, favorable ou nuisible ? et quelle direction peut-on tirer de ce qui est connu à cet égard, tant par rapport à l'agriculture, que par rapport à la culture des plantes en général ? On recevra les Mémoires jusqu'au premier novembre de cette année. — Une autre question dont le concours au prix sera ouvert jusqu'à la même époque, est énoncée en ces termes : Quels sont les objets du règne minéral, dont des recherches ultérieures feroient espérer, avec quelque fondement, de l'utilité ? — Enfin, elle annonce qu'elle accordera à la même époque, un prix au Mémoire dans lequel on aura le mieux traité le sujet suivant : L'opium dans une dyssenterie contagieuse est-il non-seulement un remède soporatif, propre à calmer quelques accidens, et en prévenir les suites, mais outre cela, un remède essentiel, dont on puisse, avec quelque sécurité, se promettre la guérison de cette maladie, parvenue à un degré notable dans quelque époque que ce soit ? Si cela est, quelle est cette époque, quel est

cet état de la maladie d'après lesquels on puisse se promettre la guérison ? et alors comment doit être administré ce remède , en quelle quantité , et combien de fois ? Si cela n'est pas , que penser alors des raisonnemens qu'on emploie pour appuyer le sentiment contraire ? L'Académie ne demande point des théories fondées sur la nature de l'opium , ou sur les causes premières de la dysenterie , mais des théories déduites de l'observation , et si bien établies , que le médecin , qui auparavant étoit prévenu contre l'opium , soit décidé à l'employer sans hésiter. Les auteurs porteront sur-tout leurs considérations sur la dysenterie contagieuse , dont ils chercheront à indiquer les causes d'après l'expérience. Les Mémoires , écrits en hollandois , françois ou latin , seront envoyés , *francs de port* , à M. C. C. vander Aa , secrétaire de l'Académie.

AUTRES ANNONCES par la Société batave de philosophie expérimentale de Rotterdam.

La Société propose deux nouvelles questions : 1°. *Quels sont les caractères auxquels on peut reconnoître , soit par rapport aux forces de la nature , à leur nature particulière , et à leurs loix , soit par rapport aux principes constitutifs des corps , la vérité ou la probabilité de la théorie , qu'on ne sauroit déduire immédiatement de l'expérience , ou confirmer par des expériences faites à*

dessein, et dont on ne peut constater la vérité ou la probabilité, que parce qu'elle fournit une explication plus ou moins parfaite des phénomènes ?

2°. *Quelles sont les parties naturelles constitutives de l'urine d'un homme sain ? Le prix sera pour chaque sujet, une médaille d'or de la valeur de 30 ducats. Les Mémoires doivent être envoyés avant le 1^{er} mars 1792.*

La Société n'a point reçu de réponses aux questions suivantes.

1°. *Quelles sont les indispositions ou maladies ordinaires que les Européens, après avoir passé quelque temps aux Indes orientales, de retour en Europe, y apportent, ou y contractent communément ? Quelles en sont les causes, et quels sont les meilleurs moyens de les en préserver, ou de les prévenir ?*

2°. *Quels sont les causes et les moyens qui accélèrent la putréfaction, et quels sont ceux qui la préviennent, la ralentissent ; l'arrêtent, aussi bien dans que hors du corps animal, sur-tout celui de l'homme ? De quelle utilité la connoissance de ce qui vient d'être dit, peut-elle être dans les divers arts, les sciences, et sur-tout dans la médecine et la chirurgie ?*

3°. *Puisqu'en général on fait de plus en plus de meilleure heure usage des lunettes, et d'autres verres pour les yeux, et que ce seroit rendre au genre humain un service non médiocre, que d'en fixer le terme, la Société promet le prix ordinaire (une médaille d'or*

de la valeur de 30 ducats) à celui qui, d'après des principes d'optique, sur-tout d'après la nature et la constitution des parties de l'œil qui transmettent au SENSORIUM COMMUNE plus ou moins vivement les sensations de la lumière, démontrera de la manière la plus satisfaisante, jusqu'à quel point les lunettes et autres verres de cette sorte, en éclaircissant et aggrandissant les objets, sont vraiment utiles, tant pour améliorer, que pour conserver la vue, et même indispensablement nécessaires, et jusqu'à quel point, en tant qu'un usage populaire, un préjugé et un véritable abus, on peut et on doit les considérer comme nuisibles.

Le concours pour la première question, étoit ouvert jusqu'au premier mars 1788, et pour les deux dernières, jusqu'au premier mars 1789. La Société a résolu d'en prolonger le terme; savoir: pour les deux premières, jusqu'au premier mars 1791, et pour les deux dernières, jusqu'au premier mars 1792.

Les questions qui suivent, déjà proposées, le sont encore, sans qu'il y ait de terme fixé pour y répondre.

1°. *Quelles sont les machines les plus propres au soulagement des sourds et de ceux qui ont l'oreille dure? Y a-t-il quelques règles fixes que l'on puisse observer, soit dans la construction, soit dans l'usage de ces machines?*

2°. *Quels sont les défauts des anémomètres connus jusqu'ici? Quelle devroit être la construction d'un anémomètre pour connoître avec certitude et exactitude, dans tous*

354 ANNONCES DE PRIX.

les cas , la force du vent , et de quelle utilité seroit une pareille machine ?

3°. *Montrer , d'après des principes chimiques , la différence qu'il y a entre les sortes de terres argilleuses les plus et les moins fertiles , sur-tout celles de notre pays , et établir en conséquence , des règles et des moyens sûrs pour améliorer celles qui sont les moins fertiles.*

4°. *Quels progrès a-t-on faits dans la théorie des réfractions ? Les changemens qu'elles éprouvent dans l'atmosphère , dépendent-ils uniquement de la différente densité et chaleur de l'air , et y sont-ils proportionnés , ou bien y a-t-il encore d'autres causes qui les affectent ? S'il y en a , quelles sont les loix auxquelles elles sont assujetties ?*

5°. *La Société promet la médaille d'or ordinaire à celui qui indiquera les améliorations utiles et avantageuses , fondées sur des expériences chimiques , dont on présume , d'après des principes chimiques , que la manière de brasser l'ARAK , telle qu'elle est décrite dans le second tome des Mémoires de la Société de Batavia , page 162 , est susceptible. La Société offre encore , au surplus , une pareille médaille de même valeur , lorsqu'il paroîtra que , par expérience , les améliorations auront été trouvées satisfaisantes aux Indes.*

6°. *Les squirres , les cancers et les fièvres intermittentes sont-ils uniquement propres à l'homme ? En cas qu'oui , quelles en sont les causes particulières , quels sont les signes*

qui distinguent parfaitement les deux premiers accidens susdits d'autres de la même espèce ? Ya-t-il lieu d'espérer avec fondement qu'on pourra quelque jour les prévenir et les guérir aussi heureusement que la dernière maladie susmentionnée ?

7°. Quels sont les moyens et les machines les plus propres à prévenir de la manière la moins coûteuse l'accroissement ultérieur des bancs de sable dans la Meuse peu au-dessus et peu au-dessous de la ville de Rotterdam, de les faire diminuer et de les repousser aussi loin qu'il seroit possible ?

8°. Quel usage peut-on faire des observations météorologiques auxquelles on s'applique présentement avec tant de zèle ? De quelle utilité peuvent-elles être en particulier à la médecine, et à la Société civile en général ? Quelle est la meilleure manière de les y rendre applicables ?

9°. Puisqu'il y a lieu de penser que la machine inventée par M. ACHARD, et décrite dans les NOUVEAUX MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BERLIN, année 1779, est un moyen très-propre pour déphlogistiquer l'air d'un appartement, la Société promet une médaille d'or de la valeur de 30 ducats à celui qui montrera par expérience, comment cette machine est propre, 1°. à déphlogistiquer en effet l'air ; jusqu'à quel point et en quelle qualité, dans un temps donné, et dans un appartement d'une grandeur déterminée : 2°. à l'y entretenir par pendant un temps suffisant et dans un degré requis, et quels en seroient

356 ANNONCES DE PRIX.

les frais : 3°. à procurer dans toutes les parties d'un vaisseau la purification et la restauration d'air requises, et de quelle manière la machine devoit être construite pour produire cet effet avec le plus de succès et le moins de frais possibles : 4°. à obtenir à peu de frais, promptement, et en grande quantité de l'air déphlogistiqué, et à le conserver le mieux, pour s'en servir dans l'occasion ?

Les Mémoires, très-lisiblement écrits en hollandois, en françois, en anglois, en allemand ou en latin, non de la main des auteurs mêmes, mais d'une main étrangère, sans signature, mais chacun avec une devise, accompagnés d'un billet cacheté, renfermant la même devise, ainsi que le nom et la demeure de l'auteur, doivent être adressés, *francs de port*, avant les termes fixés, au directeur et premier secrétaire de la Société, M. Gerard-Gisbert Ten Harßl, docteur en médecine, médecin du collège de l'amirauté de la Meuse, ancien médecin du district de Sckieland, membre de la Société hollandoise des sciences.

Les auteurs ne pourront faire imprimer leurs Mémoires qui auront été couronnés, sans la permission de la Société, ni en faire un usage public avant qu'elles les ait publiés elle-même. Cette loi sera pareillement applicable à l'égard de tous les autres mémoires, découvertes, expériences et observations qu'on lui remettra, et qu'elle recevra toujours avec satisfaction, qui que se soit qui les lui offre, pour les publier parmi

ses *Actes*, si elle les approuve ; mais il faut que ces pièces soient signées des noms de leurs auteurs , ou s'ils veulent garder l'anonyme , elles doivent être accompagnées d'un billet cacheté , renfermant le nom et la demeure de l'auteur , lequel billet ne sera ouvert que lorsque la pièce présentée à la Société aura été approuvée ; et au contraire , il sera brûlé , si l'ouvrage qui l'accompagne n'a point été jugé digne de l'impression.

La Société ne rendra aucun des écrits qu'elle aura reçus , et se réserve la liberté de les faire imprimer en entier , ou en partie , ou de les mettre au rebut.

N^{os}. 1 , 6 , 10 , 13 , 14 , 16 , 18 , 19 , 25 ,
31 , M. GRUNWALD.

2 , 3 , 4 , 5 , 7 , 8 , 9 , 11 , 12 , 15 ,
17 , 20 , 21 , 22 , 23 , 24 , 27 , 28 ,
29 , 30 , 32 , 33 , M. WILLEMET.
16 , M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier d'octobre 1789.

Page 11, ligne 5, au lieu d'engagent, lisez engagèrent.

Page 50, ligne 13, quelque, lisez quelle que.

Page 112, ligne 15, rempli, lisez remplie.

Page 113, ligne 25, reconnu, lisez connu.

Page 116, ligne 7, rhinlundiques, lisez rhinlandiques.

Page 122, ligne 1, Arzney wissens, lisez Arzneywissens.

Ibid. ligne 8, sevens, lisez fevers.

Page 131, ligne 1, cru, ajoutez devoir.

Page 135, ligne 23, et, lisez à.

Page 149, ligne 24, employée, lisez employé.

Cahier de novembre.

Page 287, ligne 2, moi, lisez mois.

Page 288, ligne 36, cience, lisez science.

Page 289, ligne 6, celler, lisez celles.

Ibid. ligne 7, traites, lisez traiter.

Page 302, ligne 35, à quelque-unes, lisez et quelques-unes.

Page 324, ligne 17, Wirtem, lisez Wittem.

Cahier de décembre.

Page 411, ligne 14, 1789, lisez 1783.

Page 412, ligne 2 de la note, Hallée, lisez Hallei.

Page 416, ligne 18, extirpation, lisez expiration.

Page 501, art. 14, ligne 2, do, lisez du.

Page 509, art. CHABERT, Bonsi, lisez Bonzi.

Page 510, ligne première, Lettson, lisez Lettsom.

Id. art. COQUET; ajoutez, avec des notes par M. Hurard.

Page 512, art. FLANDRIN; ajoutez, avec des notes par M. HUZARD.

Page 515, FRONVILLE, lisez FROUVILLE.

Page 516, art. HUZARD : ajoutez, voyez COQUET, FLANDRIN.

Cahier de Janvier 1790.

Page 157, ligne 7, au lieu de 19, lisez 20.

Page 176, ligne 28, remises, lisez réunies.

Page 183, ligne 16, Dom, lisez Denis.

Id. ligne 17, après pages, ajoutez pour.

Page 185, ligne 14, didascalica, lisez didascalica.

Page 189, ligne 11, factures, lisez factum.

Page 191, ajoutez les nos 27 et 29, à l'article des notices données par M. HUZARD.

Table de Janvier 1790.

Ligne 6, effacez *considérations théoriques*, 83.

Ligne 7, après *inguinale*, ajoutez *faite*.

T A B L E

HOSPICE DE CHARITÉ, année 1788. Par M. Doublet, méd. Page 193

Observat. sur une hydrophobie. Par M. Gaterau, médecin, 235

Remarque sur l'observation que M. Rochard, méd. a communiquée dans le Journal de médecine du mois

<i>d'août dernier, sur l'épilepsie.</i> Par M. Du Bernais, chirurgien,	242
<i>Mémoire à consulter.</i> Par M. Berthelot, <i>méd.</i>	249
<i>Lettre de M. Rouland, professeur de physique,</i>	253
<i>Observat. sur un abcès à la rate, &c.</i> Par M. Come, médecin,	255
<i>Observ. sur l'usage d'un gorgeret de bois, &c.</i> Par M. Percy, <i>méd.</i>	265
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1789,</i>	285
<i>Observations météorologiques,</i>	290
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	293
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	294

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	296
<i>Médecine,</i>	314
<i>Chirurgie,</i>	329
<i>Matière médicale,</i>	335
<i>Eaux minérales,</i>	339
<i>Chimie,</i>	340
<i>Physique,</i>	341
<i>Histoire naturelle,</i>	342
<i>Botanique,</i>	349
<i>Annonces de Prix,</i>	355

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1790.

MÉMOIRE SUR LES ASPHYXIES (a),
*avec la description d'un nouvel
instrument propre à rappeler le
mécanisme de la respiration, in-
venté par M. L. HEUS COURTOIS,
ci-devant chirurgien au service de
l'Empereur, et médecin à Tournay.*

*Fistulæ in fauces ad maxillas intrudendæ,
quò spiritus in pulmonem trahatur.*

HIPP. De Morbis, lib. III, cap. 10.

L'ASPHYXIE, quelle que soit la cause
qui la détermine, forme un ensemble

(a) Cet article nous a été communiqué
par M. Tarunget.

Tome LXXXII.

Q

de symptômes si décourageans , elle présente une image si vraie de la mort, qu'on ne peut s'empêcher d'être étonné de l'espèce de présomption et de confiance , qui ont fait chercher , dans les différens âges, les moyens d'y remédier. Le premier qui réussit à rappeler à la vie un individu asphyxié , a dû éprouver un sentiment bien vif de satisfaction , et peut-être , d'orgueil. C'est à cet heureux bienfaiteur de l'humanité qu'on eût permis , sans doute , cette ivresse enthousiaste qui fit sortir *Archimède* de son bain , criant à travers les rues de Syracuse la méthode qu'il venoit d'inventer pour évaluer la composition infidèle de la couronne de son Souverain. Mais , ainsi que toutes les autres découvertes , celle de ranimer les asphyxiés eut une enfance et de foibles développemens , et ce ne fut que successivement qu'on parvint à la perfectionner. MM. *De Haen* , *Bucquet* , *Pia* , *Gorey* , &c. ont répandu sur cet objet les lumières les plus précieuses : à Dieu ne plaise que je veuille infirmer les préceptes de ces illustres praticiens , dont j'honore les grands talens et la juste célébrité ; mais *io sono pittore* ; et j'ai fabriqué une machine ,

qui m'a paru devoir remplir toutes les vues qu'il faut se proposer dans le traitement de l'asphyxie. L'expérience, cette pierre de touche, sur laquelle viennent s'éprouver toutes les vérités pour y recevoir leur sanction, l'expérience a confirmé l'espoir que j'avois conçu en m'en occupant. Si un examen plus approfondi vient à affoiblir les titres d'utilité que j'ai cru y apercevoir, j'aurai du moins déclaré que je me livre à des objets intéressans; et cette pensée récompensera encore les efforts que j'ai faits pour donner à la pompe que j'annonce toute la perfection dont elle m'a paru susceptible. Qu'on me permette de rapporter ici l'événement qui m'en a suggéré le projet.

Je me trouvois le 17 décembre 1786, au village de Blandain, à une lieue et demie de Tournay. M. *Rohaert*, chirurgien de l'endroit, vint me consulter sur la situation d'un Savoyard asphyxié. Cet homme étant ivre, s'étoit enfermé dans une chambre close où brûloit du charbon; et peu de temps après, le méphitisme de cette déflagration l'avoit fait tomber en asphyxie. J'allai voir avec le chirurgien, ce pauvre

malheureux qui m'offrit au premier coup d'œil le spectacle le plus cruel et le plus désespérant. Il avoit les yeux saillans , fixes et gorgés de sang ; son visage étoit livide et bouffi ; sa bouche entr'ouverte , mais contenue par une constriction spasmodique , étoit remplie d'alimens que , sans doute , la nature avoit essayé d'expulser , et qui se trouvoient mêlés à un fluide sanguinolent qui avoit l'odeur de l'eau-de-vie. Les extrémités étoient encore flexibles , mais parsemées de veines variqueuses. Déjà le ventre étoit balonné ; enfin quelques recherches que j'aie faites et répétées , le pouls et la respiration étoient absolument nuls.

L'on avoit déjà tenté plusieurs moyens avant mon arrivée. L'exposition à l'air libre , les aspersions d'eau froide , la saignée de la jugulaire et du bras , les esprits volatils... tout avoit été mis en usage , et rien encore n'avoit obtenu aucun signe de vie. Je lui fis mettre les jambes dans l'eau tiède , et je prescrivis une saignée du pied. La mâchoire serrée de plus en plus , nous fermoit le passage par lequel nous aurions désiré pouvoir injecter de l'air. Ce contre-temps (qui se présente assez

souvent en pareil cas) nous fit penser à la Bronchotomie , et je l'exécutai sur le champ , selon la méthode indiquée par MM. *Chopart* et *Desault*. A l'ouverture de la trachée artère, il se présenta aux bords de l'incision une écume sanguinolente ; je plaçai dans la plaie une canule , et j'y poussai d'abord une assez grande quantité de mon soufle , ayant soin de fermer , après l'insufflation , l'extrémité extérieure de la canule ; mon intention étoit que si cet air venoit à sortir des routes aériennes , il pût entraîner avec lui une portion de ce sang écumeux que j'avois aperçu à l'ouverture du canal. Après ces premières tentatives , je continuai à introduire le même air , avec le plus de régularité qu'il me fut possible ; et quand je me sentois fatigué , le chirurgien me relevoit , partageant ainsi avec moi la fonction pénible et chère de ranimer avec notre propre soufle le soufle de cet infortuné. Après une demi-heure de cette courageuse manœuvre , nous aperçûmes , dans les muscles du bas-ventre , une légère trémulation. Nous insistâmes sur les mêmes moyens : la poitrine s'ébranla légèrement ; les paupières commencèrent à

s'abaisser, et à voiler des yeux effrayans. La mâchoire moins serrée nous permit de débarrasser la bouche des alimens qui y avoient séjourné. Je fis répéter la saignée du bras qui fournit un sang plus fluide que le premier, mais qui ne formoit point encore de jet, malgré les frictions exercées sur le membre. Déjà plus d'une heure avoit été employée à l'administration de tous nos secours, que nous n'avions point encore obtenu le bonheur de voir la poitrine se soulever et s'abaisser spontanément, et que la pulsation de l'artère ne se faisoit pas encore sentir. Nous ajoutâmes à tous ces moyens une éponge imbibée d'esprit de sel ammoniac, que je plaçai sous les narines de l'asphyxié, ainsi qu'à l'extrémité externe de la canule. Ce dernier procédé porta le grand coup; la sensibilité réveillée seconda les premiers efforts de la poitrine; la respiration se rétablit d'une manière évidente; ce ne fut cependant que le lendemain 18 qu'il recouvra l'usage parfait de ses sens; son rétablissement ne demanda plus que quelques jours de régime et de soins; et il sortit le 27 parfaitement guéri, d'un village où il avoit si imprudemment compromis ses jours.

REMARQUES.

Aujourd'hui que des expériences répétées ont prononcé sur le succès et l'innocuité de la bronchotomie, nous ne nous croyons pas obligés de faire l'apologie de cette opération. Nous ne pourrions que répéter des faits et des raisonnemens qui se trouvent consignés dans des ouvrages connus de tous les praticiens (a). Nous ajouterons que la manœuvre employée sur le Savoyard, est aussi pénible que dégoûtante, et qu'elle a l'inconvénient inévitable de faire passer dans les poumons un air (s'il est vrai qu'il mérite ce nom) qui n'a d'autre titre que celui de la chaleur. Car nous sommes persuadés d'ailleurs que ce procédé n'est qu'une espèce de transfusion de moffette animale, qui nous semble peu propre à seconder le besoin de la nature dans un cas d'asphyxie. Cependant il est évident que dans toute espèce d'asphyxie, l'indication importante est la restitution de l'air, faite d'une manière assez active pour reproduire les mou-

(a) Voyez sur-tout les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

vemens du thorax. Mais en étudiant l'état de la poitrine d'un asphyxié, son immobilité n'offre pas, peut-être, la plus grande résistance; parce que toujours à cette immobilité se joint, tantôt un fluide écumeux qui engoue toutes les routes aériennes, et les rend plus ou moins insensibles au stimulus atmosphérique; tantôt une stupeur dans tout le système musculaire, occasionnée par une émotion vive, telle, par exemple, que l'effroi qui saisit l'individu qui tombe dans l'eau. Ces réflexions m'amènent à penser que dans toute espèce d'asphyxie, c'est, ou une affection profonde, précédant la suffocation, qui hâte cette suffocation même, et qui l'entretient; ou bien c'est la suffocation qui entraîne la nullité des autres mouvemens. Quelle que soit, pour ainsi dire, la chronologie de ces événemens, l'on s'aperçoit qu'un seul genre de secours ne peut pas suffire dans toutes les asphyxies; et si vous ajoutez que cette catastrophe, pour peu qu'elle soit prolongée, multiplie de plus en plus les désordres dans l'économie animale, vous obtiendrez une nouvelle preuve que la variété des indications sollicite la réunion de plusieurs moyens

curatifs ; mais toujours il reste vrai que , parmi les indications multipliées que présente l'accident qui nous occupe , celle de recevoir de l'air dans les poumons , est une des plus urgentes et la plus efficace. Nous sommes si accoutumés à juger de la vie par la respiration , qu'au premier coup-d'œil , nous serions tentés d'identifier ces deux phénomènes , si le succès de diverses méthodes contre l'asphyxie n'avoit pas démontré que , la respiration tout-à-fait suspendue , il reste encore à la vie un dernier retranchement dans lequel il faut la poursuivre , afin d'y ranimer sa dernière étincelle. Pour opérer cette espèce de prodige , l'air quelque vif , quelque pur que vous le supposiez , ne suffit plus ici : il n'a rien perdu , à la vérité , de sa douce et bienfaisante influence ; mais il stimule des organes obrués par un milieu qui en intercepte et en trompe l'efficacité ; ou bien il tombe sur une machine affaissée par la stupeur et l'inertie , et désormais inaccessible aux stimulus accoutumés à en soutenir les ressorts. Si donc nous voulons nous emparer utilement de cet air devenu impuissant , il nous faut en exalter l'action ,

au point de lui faire surmonter la résistance qu'il rencontre dans le fluide spumeux dont les voies aériennes sont remplies. Telle a été, sans doute, l'intention de tous ceux qui ont mis en usage les différens procédés connus pour introduire de l'air dans la poitrine ; mais osons le dire , la plupart de ces moyens n'ont fait que la moitié de l'ouvrage ; respirer , n'est pas seulement recevoir de l'air : si telle étoit la respiration , elle seroit une fonction funeste , ou plutôt , une fonction impossible. Respirer est , comme tout le monde le sait , recevoir et restituer alternativement l'air atmosphérique ; sans cette succession de mouvemens , il n'y a , ni ne peut y avoir , de respiration proprement dite. Or , si le besoin plus pressant d'un asphyxié est de respirer , ne lui donner que de l'air , n'est pas un bienfait ; il faut qu'il trouve dans la manière dont il le reçoit , un moyen de s'en débarrasser ; en un mot , il faut une machine qui respire pour lui , en lui communiquant sa respiration mécanique. Je ne sais si j'ai trop présumé de mon invention , et si j'ai trop cédé à ce sentiment de prédilection pour tout ce qui est notre ou-

vrage , mais j'ai cru voir dans ma pompe un mécanisme capable de réaliser ce phénomène intéressant. En la soumettant au jugement du public , je demande et je désire qu'on veuille rectifier les défauts du verre à travers lequel j'ai vu , peut-être , les détails et le résultat de cette découverte. L'amour-propre est un conseiller dangereux. Il ne m'empêchera jamais cependant d'aimer les conseils des praticiens plus instruits et plus éclairés que moi. Ma grande ambition est d'être utile , et de multiplier , s'il est possible , les moyens heureux d'une profession que l'ineptie et l'injustice n'accusent encore que trop souvent d'impuissance.

Description de la machine.

Cylindres , pistons , soupapes , tuyau externe qui devient récipient et conducteur de l'air atmosphérique , et enfin , une seule manivelle qui met en jeu les deux pistons à la fois , tels sont les élémens de la machine , que l'on pourroit appeller *pompe apodopnique*. Elle est composée de deux cylindres de cuivre , égaux en hauteur et en diamètre , renfermant chacun un pis-

ton, et ces deux pistons s'élèvent et s'abaissent ensemble par le moyen d'une manivelle commune. Chaque cylindre recèle à sa base deux soupapes, l'une placée à sa partie postérieure, l'autre du côté opposé, et toutes deux mobiles, de manière qu'elles deviennent réciproquement antagonistes dans les mouvemens alternatifs du piston. La soupape postérieure du cylindre gauche (la machine vue antérieurement) s'ouvre de dehors en dedans quand le piston monte, et c'est par cette entrée que le cylindre reçoit l'air atmosphérique, qui remplit alors tout l'espace qui se trouve depuis la base du cylindre, jusqu'à la hauteur du piston. (Appelons cette soupape, soupape atmosphérique). En même temps, et par la raison de l'antagonisme dont nous avons parlé, l'autre soupape est destinée à s'ouvrir du dedans au-dehors, quand le piston descend. Pendant ce second mouvement, l'autre soupape se ferme comprimée par l'air atmosphérique, actuellement foulé par le piston. L'on sent bien que ce fluide doit aller où il trouve moins de résistance, et que, par conséquent, il traversera la soupape ouverte. (Appelons-la, soupape

pulmonaire.) Supposez qu'à cette soupape il y ait une branche de tuyau ; supposez que ce tuyau soit prolongé par un petit cylindre de cuir souple , mais parfaitement clos ; conduisez ce tube de cuir jusque dans la plaie , faite par la bronchotomie , et vous aurez décrit la route exacte que prend l'air pour arriver dans les poumons.

Le second cylindre ne diffère du premier que par la disposition de ses soupapes. La soupape pulmonaire à laquelle se trouve également vissée une autre branche du tuyau dont nous parlions tout-à-l'heure , et qui se termine également par le petit tuyau de cuir , s'ouvre de dehors en dedans quand le piston monte , et attire par ce moyen l'air des poumons , pour venir se perdre dans l'intervalle du cylindre que laisse libre l'ascension du piston. Faites descendre le piston , cette soupape se ferme , tandis que l'autre s'ouvre du dedans au-dehors pour laisser passer l'air inspiré par la soupape pulmonaire.

Tout étant ainsi disposé , il me paroît , 1^o. que chaque cylindre fait une inspiration , quand chaque piston monte : à savoir , le cylindre gauche

inspire l'air extérieur par sa soupape atmosphérique; le cylindre droit inspire l'air des poumons de l'asphyxié, par la soupape pulmonaire; voilà, si je ne me trompe, pour le patient, une expiration proprement dite. 2°. Que quand les pistons descendent, chaque cylindre fait une expiration; à savoir, le cylindre gauche par sa soupape pulmonaire se débarrasse en faveur des poumons de l'air qu'il a inspiré par sa soupape atmosphérique; et voilà, si je ne me trompe, pour le patient une inspiration proprement dite; et le cylindre droit par sa soupape atmosphérique, se débarrasse de l'air qu'il a reçu des poumons par sa soupape pulmonaire.

Comme l'expiration de l'asphyxié déterminée par le jeu des soupapes, doit attirer et attire en effet au-dehors tout le fluide spumeux stationnaire dans les bronches, et qu'à la longue cette écume ramassée dans le cylindre, pourroit en troubler la manœuvre, nous avons pratiqué, au fond du cylindre, une gouttière dont la partie la plus large et la plus élevée commence au bas de la soupape pulmonaire, pour se terminer, en s'inclinant, au bord

postérieur de la soupape atmosphérique. C'est un égout par lequel s'échappe le fluide dont il faut débarrasser les poumons.

Sans pouvoir, peut-être, déterminer bien au juste la quantité d'air qu'un homme peut recevoir à chaque inspiration, nous croyons que la capacité que nous avons donnée aux cylindres, ne peut en recevoir au-delà de la mesure convenable. Au reste, comme c'est l'élévation du piston qui détermine cette quantité, on reste le maître de l'élever plus ou moins.

J'ai soumis des chiens et des veaux à l'effet de ma pompe, en présence de physiciens et médecins. Nous avons vu leurs poumons se dilater et se resserrer selon le mouvement imprimé aux pistons, d'élévation et d'abaissement. Nous avons même poussé plus loin l'expérience, et après avoir coupé quelques tranches de la surface d'un poumon, nous avons vu et senti l'air s'échapper par toutes les routes qu'avoit ouvertes la section, et nous avons démontré que ces mêmes routes se resserroient dans l'inspiration de la pompe.

Cette pompe est donc, à la lettre,

une machine qui respire ; mais par l'appareil qui l'accompagne, elle ne peut respirer qu'en faveur de l'organe qui ne respire plus, et elle lui communique ses deux états de respiration complète. Les cylindres de ma pompe et les poumons de l'asphyxié, sont entre eux dans le même rapport de mouvemens que les ventricules du cœur et les oreillettes superposées. Tandis que celles-ci s'ouvrent pour recevoir le confluent des veines, les ventricules se resserrent pour arroser la double origine de tout le système artériel ; et lorsque ceux-ci, à leur tour se dilatent pour recevoir les ondes bienfaisantes des oreillettes, c'est en se contractant que les oreillettes en versent le tribut. *Mutato nomine*, quand la pompe est en inspiration, les poumons sont resserrés, et se débarrassent de l'air qu'ils contiennent, et quand à son tour, la pompe se débarrasse de l'air atmosphérique, et se trouve en expiration, c'est que les poumons se dilatent et se prêtent à son entrée dans les routes aériennes.

Nous convenons que l'opération de la bronchotomie est le préliminaire indispensable à la manœuvre de cette

machine ; mais aujourd'hui ce préliminaire n'est plus fait pour intimider un art qui a démontré par plusieurs faits , que cette opération est une des plus simples de la chirurgie , qu'elle ne laisse après elle aucune suite fâcheuse , et que le traitement qu'elle exige , n'est ni difficile , ni compliqué.

M É M O I R E (a)

Sur une transposition remarquable des viscères dans le corps humain ; par MATHIEU BAILLIE , médecin. — Extrait des Transactions philosophiques , vol. lxxviii , avec quelques changemens et additions par l'auteur ,

A JEAN HUNTER.

MONSIEUR ,

J'ai eu dernièrement occasion d'observer une variété très-singulière dans

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres , vol. x , part. ij , page 178 , pour l'année 1789 ; traduit par M. Assollant.

la structure du corps humain; je vous demande la permission d'en communiquer, par votre moyen, les détails à la Société royale, si vous les jugez dignes de lui être présentés. Il arrive, par un rare concours de circonstances, qu'étant naturellement porté par les liens du sang qui nous unissent, à m'adresser à vous dans cette occurrence, je puis satisfaire mon orgueil, en pensant que c'est aussi à la personne qui jouit de la plus haute réputation pour ses recherches infatigables dans une des plus étendues et des plus intéressantes parties du système de la nature.

Je suis, &c.

M. B A I L L I E.

Il n'y a rien qui tende plus à faire briller la puissance et la sagesse de la nature, que les recherches sur la structure des animaux. Nous y trouvons un mécanisme de la plus admirable délicatesse, et merveilleusement adapté à une infinité de buts. Ce n'est pas cependant en suivant la nature dans son cours ordinaire, que l'on en a les preuves les plus sensibles, mais en observant ses écarts. C'est alors que souvent

elle montre d'une manière plus particulière l'étendue de son pouvoir, et qu'elle jette du jour sur sa marche accoutumée. Ce sont ces déviations qui donnent de l'importance et du prix à l'observation des phénomènes réguliers. La variété de structure, dont j'ai l'honneur de présenter l'histoire à cette Société savante, est une transposition complète dans un sujet humain, tant des viscères contenus dans la cavité de la poitrine, que de ceux de l'abdomen; de telle sorte qu'ils occupoient le côté opposé à celui qui leur est naturel.

Je me suis donné la peine de consulter plusieurs auteurs à ce sujet; mais sans en être bien satisfait. Je n'entrerai point dans le détail de ce que j'ai trouvé dans le cours de ces recherches; je remarquerai seulement que les écrivains qui ont rapporté quelque jeu de la nature, de cette espèce, l'ont fait communément en une phrase ou deux, et que la transposition n'y est point désignée comme universelle (a),

(a) Les transpositions dont je veux parler sont celles du cœur. Voyez les Transactions philosophiques pour 1740 et 1741, pag. 777.

ou qu'elle n'est qu'un simple déplacement de quelque viscère par cause de maladie. En un mot, je n'ai rencontré ce singulier écart de la nature, décrit que par *Cattierus*, M. *Méry* et M. *Daubenton* (a); mais aucun d'eux n'en

RIOLAN, *animadvers. in C. Bahiun*, p. 703; *Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora*, à D. C. E. ESCHENBACH, p. 1, HOFFMANN, *Cardianastrophe*, &c. in-4°. Lipsiæ, 1671; *Ephemer. natur. curios. dec. I*, ann 2, pag. 139.—Il est possible que l'on ait cité d'autres exemples que ceux dont je viens de faire l'énumération.

(a) Voyez CATTIERI *Observat.* 17 p. 49, *apud Petri Borelli Centurias iv.* Le Mémoire de MÉRY sur ce sujet, dans l'histoire de l'Académie royale des sciences, tom. ij; et M. DAUBENTON dans la description du Cabinet du Roi, tom. iij, pag. 204.

Il faut observer que le cas rapporté par CATTIERUS est mentionné par THOMAS BARTHOLIN, *in Centur. 2, observat. 29*, pag. 219, par MENTELIUS dans les *Epistolæ gratulatoriæ*, *apud Joan Pecqueti experimenta nova anatomica*; et par RIOLAN.

Le cas que cite MÉRY se trouve dans le nouveau recueil d'observations chirurgicales, par M. SAVIARD, pag. 303, observ. 112; et celui qu'a décrit M. DAUBENTON, M. SUGEN a fait usage dans les Mémoires des sçavans étrangers, tom. j, p. 292.

Depuis la publication de ce Mémoire,

a donné une description assez étendue. Ce qu'ils ont dit suffit bien pour prouver qu'ils ont rencontré la même espèce de monstruosité, mais ils ont omis quelques circonstances que suppléeront, j'espère, les détails que je vais commencer à mettre sous les yeux de la Société.

La personne qui fait le sujet de ce Mémoire, étoit un homme âgé d'environ quarante ans, un peu au-dessus de la moyenne taille, et très-agile. On apporta son cadavre, destiné à la dissection, dans un amphithéâtre d'anatomie, rue *Windmill*. A l'ouverture du thorax et de l'abdomen, la situation

j'ai lu un court exposé d'une transposition des viscères dans un ecclésiastique, âgé d'environ trente ans. Voy. les Transactions philosophiques, N°. 107.

Il y a aussi l'histoire d'une transposition des viscères d'un enfant, donnée par CARON, dans un ouvrage périodique, dont M. DE BLEIGNY est auteur, ayant pour titre : « Le Temple d'Esculape, ou le dépositaire des nouvelles découvertes », imprimé à Paris, en 1680; je ne l'y ai pas lue moi-même, mais HALLER y fait allusion dans sa *Bibliotheca anatomica*, tom. 1, p. 668; et LIEUTAUD, dans son *Historia anatomico-medica*, tom. 1, p. 387.

contre-nature des viscères étoit si frappante, qu'elle excita aussitôt l'attention des élèves. M. *Cruickshank* et moi, nous en fumes promptement instruits, et nous fumes aussi surpris que charmés de ce phénomène. Je commençai à examiner, avec la plus scrupuleuse attention, chaque partie transposée. Comme je desirois avoir une gravure qui les représentât telles qu'elles se montraient à l'ouverture du corps, j'injectai le sujet le lendemain. Les suites de la dissection fournirent différens aspects qui sont fidèlement représentés par les dessins où l'on voit les changemens de position dans tous les viscères et les vaisseaux (a). Je ne m'arrêterai point, dans cette description, à des minuties inutiles; ce seroit rendre ce Mémoire moins digne d'être offert à la Société; ce seroit le surcharger de détails qui, ne pouvant rien apprendre à des savans qui possèdent parfaitement l'anatomie, ne tendroient qu'à jeter de l'obscurité sur ce qui est plus important pour les personnes qui n'ont pas fait beaucoup

(a) Ces dessins sont entre les mains de l'auteur.

d'attention aux cas de cette espèce. Il ne sera pas inutile d'observer, qu'outre la transposition des viscères, nous avons aussi trouvé, dans ce sujet, plusieurs particularités que l'on rencontre quelquefois. J'en ai fait note, quoiqu'elles soient entièrement indépendantes de la transposition.

Description du thorax.

Le médiastin, ou duplicature antérieure de la plèvre qui sépare les deux cavités de la poitrine l'une de l'autre, étoit incliné obliquement du côté droit, tout autant qu'il l'est ordinairement du côté gauche ; le péricarde avoit aussi la même direction du côté droit. En le pressant doucement vers les poumons, on voyoit distinctement les nerfs phréniques dans leur position naturelle ; mais celui qui étoit à droite, suivoit une marche plus oblique, et étoit plus long que le gauche. Le poumon droit étoit divisé obliquement en deux lobes, ayant en même temps une lacune qui répondoit à la pointe du cœur : le poumon gauche étoit formé de trois lobes, disposition exactement opposée à ce que l'on observe dans les cas ordinaires.

A l'ouverture du péricarde, on trouva la pointe du cœur à droite, répondant à la sixième côte; et les cavités, aussi-bien que les gros vaisseaux de cet organe, étoient complètement transposés. Ce que l'on nomme ordinairement oreillette et ventricule droits, étoit à gauche, *et vice versâ*. L'artère pulmonaire montoit du côté droit de la poitrine; l'aorte dirigeoit aussi sa crosse du même côté, et les veines-caves supérieure et inférieure s'ouvroient dans l'oreillette gauche.

A la partie externe du péricarde, la transposition des gros vaisseaux étoit très-frappante; la veine sousclavière passoit obliquement de gauche à droite, devant les branches qui naissent de la courbure de l'aorte; les artères carotide et sousclavière gauches, partoient de la crosse de l'aorte par un tronc commun: la carotide et la sousclavière avoient une origine séparée.

Dans la duplication de la plèvre en arrière, ou ce que l'on peut appeler le *médiastin postérieur*, on observoit un changement qui correspondoit avec ceux que nous avons déjà décrits. L'aorte descendante étoit couchée sur le côté droit de la colonne vertébrale; l'œsophage

l'œsophage passoit devant, s'inclinant de plus en plus à droite à son extrémité inférieure : il perçoit enfin le diaphragme un peu sur le côté droit de l'épine du dos. La veine azygos étoit du côté gauche, s'ouvrant, comme à l'ordinaire, dans la veine-cave supérieure, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étoit aussi transposée. Le conduit thorachique étoit entre l'aorte descendante et la veine azygos, formant dans quelques endroits un plexus de petits rameaux, se divisant ailleurs en deux branches, qui ensuite se réunissoient en un tronc commun ; ce tronc montoit et se terminoit entre les veines jugulaire et sousclavière du côté droit. Le nerf récurrent de la paire-vague du même côté, entouroit le commencement de l'aorte descendante, et du côté gauche il passoit autour du tronc commun des artères carotide et sousclavière. Comme les grands nerfs intercostaux se correspondent exactement de chaque côté, il étoit impossible qu'on y remarquât aucune trace de transposition. Il est évident, d'après la description que nous venons de faire, que tout ce qui pouvoit être transposé dans la poitrine, l'étoit effectivement.

Description de l'abdomen.

Le foie étoit situé dans la région hypochondriaque gauche; le petit lobe étoit à droite, et le grand lobe à gauche; les ligamens, qui unissent ce viscère au diaphragme, correspondoient à ce changement, le ligament transverse droit étant plus long, et le gauche plus court que dans l'état ordinaire. Le ligament suspensoir n'avoit rien de particulier que de se trouver à gauche. En relevant le foie, et mettant à découvert sa face postérieure et inférieure, on voyoit la vésicule du fiel à gauche, conservant sa situation naturelle, relativement au grand lobe du foie. Les vaisseaux de la veine-porte étoient transposés conformément aux circonstances. L'artère hépatique montoit obliquement de droite à gauche devant le petit lobe de Spiegel, et entroit dans la substance du foie par deux ou trois branches, à droite des autres vaisseaux. Le conduit cholédoque étoit à gauche de ces vaisseaux, étant formé, comme à l'ordinaire, des conduits hépatique et cystique; il descendoit obliquement à gauche pour aller se rendre dans le duodénum. Ce qui est très-remarquable,

et dont je n'ai jamais ni vu, ni entendu citer d'exemple, il s'ouvroit dans la partie antérieure du duodénum; la veine-porte passoit derrière l'artère hépatique et le conduit cholédoque, et montoit obliquement à gauche.

La rate étoit située dans l'hypochondre droit, et adhérente au diaphragme comme à l'ordinaire. Une chose très-singulière, c'est qu'il y avoit trois rates, à-peu-près de la grosseur d'un œuf de poule, fixées à la rate principale par de courtes attaches, et en outre deux autres encore plus petites qui étoient enveloppées dans l'épiploon, à la grande courbure de l'estomac. Je n'ai jamais vu un aussi grand nombre de rates dans aucun sujet. Le pancréas étoit à droite, derrière l'estomac; il alloit obliquement de la rate à la courbure du duodénum, et son conduit entroit dans la cavité de cet intestin par une ouverture qui lui étoit commune avec le canal cholédoque. Les vaisseaux spléniques se dirigeoient à droite le long du bord supérieur du pancréas, et répondoient au changement de position de cette glande et de la rate.

L'estomac étoit du côté droit, en

partie caché par le petit lobe du foie; il s'étendoit à gauche, et le pylôre reposoit sur la colonne vertébrale du même côté. Le trajet du duodénum étoit très-singulier; il passoit à droite derrière la petite courbure de l'estomac, et tournoit sur lui-même du côté gauche; il prenoit ensuite sa direction convenable à droite, passant derrière l'artère mésentérique supérieure et la grande veine mésaraïque. Le mésentère commençoit à droite, au lieu de partir du côté gauche comme dans l'état ordinaire; l'iléum se terminoit à gauche, et faisoit un détour considérable; phénomène qui n'est pas très-rare. Le cœcum étoit situé à gauche sur les muscles grand psoas et iliaque interne; l'arc transverse du colon alloit de gauche à droite, et sa courbure en forme d'S traversoit le psoas droit pour entrer dans la cavité du bassin.

Les reins avoient leurs vaisseaux transposés, comme nous le remarquerons bientôt plus particulièrement. Les capsules rénales n'avoient subi aucun changement, n'étant point susceptibles de transposition.

L'aorte passoit entre les piliers du diaphragme pour aller se rendre dans

la cavité de l'abdomen ; elle étoit couchée sur la colonne vertébrale , à droite de la veine-cave inférieure. La direction que suivoient les branches qui en partoient , répondoit à la situation particulière des viscères. Les artères splénique et coronaire étoient à droite , et l'artère hépatique alloit obliquement à gauche ; les artères mésentériques supérieure et inférieure passaient du côté droit. Il n'y avoit aucun changement pour les artères spermatiques , aucune transposition (si un tel phénomène pouvoit arriver) n'étant capable de les affecter. On ne remarquoit pas non plus de grandes variations dans les artères lombaires , si ce n'est que celles du côté gauche étoient plus longues , à raison de la situation particulière de l'aorte. La veine-cave inférieure percevoit la portion tendineuse du diaphragme , et rampoit le long de la colonne vertébrale à gauche de l'aorte.

La veine émulgente droite étoit beaucoup plus longue que de coutume ; elle alloit du rein-droit passer devant l'aorte , et se terminer dans la veine-cave inférieure : celle du côté gauche étoit bien plus courte ; elle partoit du

rein du même côté, pour se rendre à la veine-cave couchée sur la colonne vertébrale. L'artère spermatique droite s'ouvroit dans l'émulgente droite, et celle du côté gauche dans la veine cave inférieure, environ un pouce au-dessous de l'émulgente gauche. La veine-porte n'avoit pas la direction qui lui est naturelle ; elle montoit obliquement à gauche, et ses gros rameaux, savoir la veine splénique, et les grande et petite mésentériques, passaient du côté droit de la colonne vertébrale.

Les nerfs intercostaux n'offroient rien de particulier dans la cavité de l'abdomen, n'étant d'ailleurs susceptibles de participer à aucune transposition des autres parties. On voit donc qu'il y avoit un déplacement complet des viscères de l'abdomen, chacun de ces viscères conservant sa situation convenable, relativement aux autres.

J'examinai ensuite le cerveau, les organes des sens, de la génération, les muscles et les vaisseaux sanguins des extrémités ; mais je n'y observai rien de particulier. A la vérité, mon attente ne fut point trompée ; car toutes ces parties sont parfaitement indépendan-

tes des viscères du thorax et de l'abdomen. Je ne fis ces recherches que pour ma propre satisfaction, et pour contenter la curiosité des personnes qui pourroient faire des questions à cet égard, ou auxquelles cette idée se présenteroit.

Le sujet, qui nous a offert ces phénomènes, paroît s'être servi de la main droite, de préférence à la gauche; ce qui a lieu en général. Il étoit facile d'en juger au volume plus considérable, et à la dureté de cette main, ainsi qu'à la charnure du bras. Il n'y avoit pas de raison pour soupçonner qu'il se fût servi habituellement de la main gauche; mais je fais encore mention de cette circonstance pour remplir les vœux qu'ont formés, à ma connoissance, quelques personnes qui avoient entendu parler de ce jeu de la nature.

J'ai eu beaucoup de peine à recueillir quelques faits sur l'histoire de la vie de cet homme; mais ce que j'en ai entendu dire n'a rien qui ne soit très-ordinaire, et ne présente aucun rapport avec la singularité de sa structure. Je pense donc que ce seroit abuser des momens que la Société royale donnera à la lecture de ce Mémoire,

que de lui en parler. Une chose qu'il est plus à propos d'observer, c'est que cet homme ne s'est jamais aperçu de la position contre-nature de son cœur, et que chez son frère que j'ai vu, on sent les battemens de ce viscère au côté gauche, comme de coutume. En effet, devoit-on s'attendre à rencontrer rien de remarquable dans l'histoire de sa vie ? Sa santé ne pouvoit être altérée par ce déplacement des viscères, ni aucun symptôme particulier de maladie en dériver : il pouvoit encore moins y avoir de rapport entre un pareil changement et sa manière d'être, et ses actions extérieures. Il auroit pu reconnoître la direction de son cœur à droite ; mais si nous considérons combien peu chaque personne, sur-tout dans la classe du peuple, fait d'attention aux circonstances, qui ne sont pas très-sensibles, il ne nous paroîtra point étonnant qu'il ne s'en soit pas aperçu. Si j'avois trouvé dans sa vie quelques traits qui eussent rapport à la singularité de sa structure, j'aurois été charmé d'en faire part au public (a).

(a) Depuis que j'ai eu occasion d'observer cet écart de la nature, j'ai vu chez M.

Tout phénomène particulier dans la structure animale, est digne de remarque, quand même il ne conduiroit immédiatement à aucune observation utile; mais il devient plus important, s'il tend à jeter quelque jour sur les règles que suit la nature dans la formation des animaux. Il est raisonnable de croire que la nature agit d'après un plan général; il y a toujours un effet qu'elle a en vue, et ce seront les mêmes moyens qu'elle emploiera ordinairement pour le produire. Dans la structure d'un animal, son but est de faire une telle combinaison de parties, que le tout qui en résulte soit propre à certaines fins: elle formera en général la même combinaison chaque fois qu'elle voudra remplir le même objet, ou, en d'autres termes, elle observera le même type pour les animaux de même espèce. Le même effet peut cependant se produire sans que l'on emploie strictement le même moyen,

Payne, chirurgien, un fœtus à terme, dont les viscères étoient transposés. Dans la collection anatomique de *Christ-Church*, à Oxford, il y a un cœur de fœtus transposé; mais le fœtus lui-même n'a pas été conservé.

comme nous voyons que, cela arrive dans toutes les inventions des hommes; il n'y a donc pas de raison pour que la nature ne s'écarte jamais de sa marche accoutumée. Voilà pourquoi nous trouvons tant de variétés dans la structure des animaux, sans que, pour l'ordinaire, les fonctions animales en soient troublées. En effet, il y en a tant dans chaque partie d'un animal, qu'il est presque impossible d'examiner deux individus de la même espèce, sans y remarquer beaucoup de différences.

Dans la charpente osseuse, il y a peu de variétés à l'extrémité des os où se trouve l'appareil d'une articulation, parce qu'une forme déterminée est plus convenable à une espèce particulière de mouvement, ou à son étendue. Dans les autres parties des os où la différence des formes est sans inconvénient, il y a beaucoup de variétés comme dans les trous, les dépressions, les fentes et les sutures.

La même règle générale est applicable aux muscles. Le principal objet est une certaine insertion près d'une jointure, et telle qu'elle puisse donner une direction déterminée au mouvement. Relativement à ces attaches, il

y a , comparativement parlant , peu de variétés ; mais il y a une grande différence dans le corps et les connexions des muscles qui ne servent point à régler les mouvemens.

Mais ce défaut d'uniformité n'est nulle part plus sensible que dans la distribution des vaisseaux sanguins : on en conçoit aisément la raison. Le seul but que la nature se propose dans l'arrangement de ces vaisseaux , est de porter le sang dans chaque partie du corps , et de le ramener au cœur. Les parties pour se conserver , ont besoin d'être arrosées par des flots successifs de sang frais : or , ce ne peut certainement pas être une chose très-importante que ce fluide y arrive par une route , plutôt que par une autre : aussi la variété dans les vaisseaux qui le charient est-elle énorme. Cependant la nature suit encore , dans ces déviations , une méthode que l'on peut remarquer , les mêmes se rencontrant dans différens animaux.

Il doit être absolument indifférent pour les fonctions d'un viscère qu'il soit en une seule masse , ou divisé en plusieurs portions : la structure étant la même , la même action aura lieu.

Ainsi nous trouvons souvent les deux reins joints ensemble ; et il n'est pas rare qu'il y ait deux ou trois rates, indépendamment de celle qui existe communément. Il importe fort peu qu'un viscère ait constamment la même forme, parce que c'est de sa structure et non de sa forme, que dépendent les fonctions qu'il remplit ; c'est pourquoi nous trouvons tant de variétés à cet égard.

Il y a plusieurs viscères liés les uns aux autres, par leurs fonctions ou par la jonction des gros vaisseaux, de manière qu'ils ont besoin d'être très-rapprochés, et toujours dans la situation qui est relative entre eux : cette disposition est aussi nécessaire pour conserver le type général de l'animal. Ainsi nous voyons que quand quelque viscère important est déplacé, cette circonstance influe sur la situation des autres viscères qui requièrent un changement qui corresponde au premier. Dans la personne qui fait le sujet de ce Mémoire, on observe qu'un déplacement du cœur et du foie fut accompagné du changement de position de l'estomac, de la rate, du pancréas, et enfin de tous les viscères de l'abdomen.

C'est néanmoins un grand écart de la nature, car il s'agit de renverser presque tout le système vital, et cela arrive rarement.

Dans une disposition si extraordinaire, il ne paroît pas que les fonctions soient troublées, parce que leur exercice, comme nous l'avons déjà dit, dépend de la structure et de la situation relative des parties, et que l'une et l'autre sont conservées. Ainsi le sujet, dont il est ici question, parvint à l'âge de maturité, et auroit pu vivre jusqu'à un terme très-reculé. La machine étoit en général construite à cet effet; et en pareille circonstance, ce que nous appelons la situation naturelle des parties, auroit été aussi singulier que le phénomène qui nous occupe.

Il paroît y avoir moins de variété dans le système nerveux des animaux de même espèce, que dans la plupart des autres parties du corps. Or, il est rare d'observer quelque différence dans la forme que présente le cerveau, et il y en a beaucoup moins dans la distribution des nerfs, que dans celle des vaisseaux sanguins. On remarque aussi peu de variétés dans les organes des sens; peut-être le mécanisme de ces

parties est-il plus délicat, et tel qu'une déviation considérable nuirait à leurs fonctions particulières.

Les écarts les plus ordinaires de la nature dans la structure des animaux, sont les différentes sortes de monstruosité, avec lesquelles il devient souvent impossible que l'existence de l'individu se prolonge. Cette formation imparfaite, si fort au-dessous des règles que la nature suit communément dans ses ouvrages, semble tendre à arrêter la propagation des grandes variétés, et à conserver, par ce moyen, l'uniformité dans les mêmes espèces d'animaux.

On s'est beaucoup débattu pour savoir si les monstruosité dépendent de la formation première, ou si elles ne sont que consécutivement produites par le développement gradué d'un animal. Cette question ne paroît pas bien importante, ni peut-être susceptible d'être résolue d'une manière positive. Mais, au reste, il est plus raisonnable de penser que la nature suit le plan qu'elle s'est tracé depuis le commencement de la formation, que de croire qu'elle s'en écarte au bout d'un certain temps.

Il faut observer que c'est la même action créatrice qui produit et la conformation naturelle, et tout ce qui s'en éloigne ; car dans les cas de déviation , l'action est, ou portée trop loin , ou s'arrête trop tôt , ou enfin elle ne suit point son cours ordinaire ; ce qui explique les différentes espèces de monstruosités par surabondance , par défaut ou par transposition des parties.

ESSAI

SUR LA TOPOGRAPHIE

DE LA VILLE D'HESDIN ;

Par M. LALLEMENT, médecin-conseiller du Roi, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, et du collège royal des médecins de Nancy, ancien médecin des hôpitaux militaires.

Cette ville bien bâtie , bien percée et dont l'entrée et les environs offrent au voyageur un coup-d'œil agréable ; tant par les promenades qu'on y a

pratiquées, que par les jardins qui l'entourent, est située au couchant de la province d'Artois, dans une vallée où la rivière de Canche et celle de Ternoise viennent se joindre ; elle se trouve sous le dix-neuvième degré quarante-huit minutes de longitude, et le cinquantième vingt-deux minutes de latitude.

Elle doit sa fondation au prince *Philibert Emmanuel* de Piémont, généralissime de l'empereur *Charles-Quint* en 1554. Cette place est restée sous la domination des rois d'Espagne, jusqu'en 1639 que *Louis XIII* en fit le siège, et la soumit à son obéissance. Depuis ce temps, elle est toujours restée à la France.

Je me bornerai à la simple description de sa position, de l'air, des eaux, des alimens, des mœurs des habitans, et de leurs maladies.

Outre les deux rivières que nous avons dit arroser la vallée où est située la ville d'Hesdin, on y trouve beaucoup d'eaux stagnantes, quoique vives dans l'origine et venant de source ; les fossés et les avant-fossés en sont remplis.

On voit du côté du *nord* à un quart

de lieue de la ville, une forêt fort élevée et fort étendue qui la domine et lui sert de ventilateur. Le côté du *midi*, qui lui est opposé, présente également un terrain un peu moins élevé, sur lequel se trouvent les villages de Capelle, Brevilly et Quesnoy, dont les arbres, qui leur servent d'abri, semblent faire parallèle à ceux de la forêt.

A l'*est* de la ville sont les prairies de Saint-George et du vieil Hesdin, distantes d'une lieue, et qui s'étendent encore au-delà; elles sont arrosées par la Canche, qui prend sa source à quatre lieues plus haut; et à l'*ouest*, sont les marais de Marconelle qui forment une grande vallée jusqu'à la mer qui en est éloignée de cinq lieues. Entre l'*est* et le *nord*, se trouvent encore des prairies arrosées par la Ternoise qui prend sa source quelques lieues plus haut.

La première de ces deux rivières traverse la ville; son cours est si rapide, que jamais elle ne gèle; et la seconde, qui coule à peu de distance des fossés, se joint à la première, à sa sortie de la ville du côté de l'*ouest*. Toutes deux sont poissonneuses, et fournissent beaucoup de truites, d'anguilles, &c.

Le nombre des habitans est de près de huit mille. On ne connoît dans cette ville d'autre commerce que celui des bas de fil qui s'y fabriquent. On fait état de plus de trois cents métiers qui font ces sortes de bas, et qui en fournissent jusqu'à cent douzaines de paires chaque semaine.

Les vents qui y dominant le plus, sont ceux du *sud-ouest* et du *nord-ouest*. Ce dernier, qui nous vient de la mer, qui est le plus fréquent et le plus incommode, nous donne très-souvent et en toute saison, de la pluie, dans le temps du flux; et souvent aussi quand le moment du reflux a lieu, il décline vers le *sud*. Voilà près de trois ans que je fais cette observation, dont la constance m'a frappé. Le séjour que j'ai fait à Calais pendant le temps de la guerre dernière, et qui m'a mis à même d'observer les effets du flux et du reflux de la mer sur l'atmosphère, est la cause qui m'a déterminé à y faire plus d'attention, et l'analogie que j'ai trouvée entre la température de ces deux villes, y a également contribué.

Le vent du *nord* souffle plus rarement et ne dure pas long-temps; aussi en hiver les fortes gelées et la

neige durent moins que dans les pays plus élevés. La neige , sur les bords de la mer , reste rarement plus de quatre ou cinq jours sans fondre. Est-ce l'effet de l'humidité ou de l'agitation constante de l'air qui se sent plus ou moins du flux ou du reflux ? Les vents *sud-est* et *nord-est* , sont encore plus rares. Le même jour ne voit pass souvent le même vent souffler du matin au soir du même côté , et cette inconstance dépend vraisemblablement du voisinage de la mer , dont les influences sont d'autant plus sensibles , qu'une chaîne de petites montagnes , au bas desquelles coulent toutes les sources et rivières qui viennent s'y rendre , donnent un libre courant à l'air qui en vient par la vallée qu'elles forment.

Delà il sera facile de concevoir pourquoi cette ville étant exposée par sa position aux brouillards et aux vapeurs qui s'élèvent de ses fossés et des marais qui l'environnent , et à l'humidité de l'atmosphère , l'air y est sain ; et ne mérite point les reproches qu'on fait aux autres pays dont la position est à peu près la même.

Les eaux , quoique de source , et limpides , sont dures , pesantes et char-

gées de sélénite ; elles coulent toutes sur un fond crayeux , ou marneux , et ne sont point roulées ; elles se tirent des puits dont les sources se trouvent à deux ou trois pieds de profondeur. On ne connoît que deux fontaines situées hors de la ville , qui participent moins à ces défauts , et qui acquerraient encore des qualités , si elles étoient amenées à la ville par des canaux. Leur distance empêche les habitans d'y avoir recours pour leur boisson ; à la vérité l'eau ne fait point leur boisson ordinaire , car presque tous , de quelque classe et de quelque sexe qu'ils soient , boivent de la bière. On en compose ici de trois espèces. La plus forte , qui est celle dont on fait le plus de consommation , et qu'on boit presque toujours nouvelle , est muqueuse , pesante et enivrante. Son usage nécessite celui des liqueurs fortes pour la faire passer plus facilement , et l'abus de l'un , entraîne nécessairement celui de l'autre.

En général les alimens sont sains ; le pays étant fertile , ne produit que de bons grains et de bons légumes. Les prairies et les marais , dont nous avons parlé , fournissent de bons pa-

turages et en abondance. Aussi y fait-on beaucoup d'élèves, et le laitage y est aussi bon que commun. L'abondance et la bonté du beurre, fait qu'on en abuse, puisque, non-seulement on le prodigue dans toutes les sausses, et ragoûts, mais qu'on mange *la tartine* même avec les fruits crus ou cuits. La viande est bonne, et quoiqu'on tue peu de bœufs, les vaches du pays, engraisées, en dédommagent. Outre le poisson des deux rivières dont nous avons parlé, et celui des fossés de la ville, le voisinage de la mer en procure d'aussi beaux et d'aussi bons que sur les ports mêmes. Tous ces avantages réunis font que le peuple, comme le bourgeois aisé, se nourrissent également bien.

Tant d'avantages contribuent à la constitution athlétique des habitans de cette ville. Les hommes y sont forts et bien constitués ; ils ne deviennent replets et matériels que par l'abus qu'ils font de la boisson ou du repos, car presque tous naissent avec un penchant marqué pour l'indolence, qu'on ne prévient ni ne corrige pas assez par l'éducation. Delà vient que l'insouciance paroît faire le fond de leur ca-

ractère. Cependant ils sont courageux, ils aiment la gloire, et, en général, ils sont plus propres à exécuter de grands projets, qu'à les concevoir. Mais s'il y en a peu d'entre eux qui soient doués d'un génie créateur, presque tous ont en partage du bon-sens, et un raisonnement juste. Ils ne portent rien à l'excès, pas même la gaieté. Les femmes sont également grandes et bien faites. Peu sont fécondes, car après la deuxième ou troisième couche, elles deviennent pour la plupart si replettes, que leur embonpoint souvent s'oppose à leur fécondité. Souvent aussi la première couche leur fait perdre leur couleur, avec la rigidité et l'élasticité première de leurs fibres musculaires. On voit aussi les enfans jusqu'au moment de l'adolescence ou de la puberté, être gros et gras, et souvent, à cette époque, devenir valétudinaires ou au moins maigres et délicats, pour reprendre ensuite le dessus avec la virilité.

Pour peu qu'on fasse attention au simple exposé que nous venons de faire, on en déduira facilement les maladies auxquelles les habitans doivent être sujets. La constitution habituelle de

l'atmosphère , doit nécessairement produire des affections catarrhales, qu'on peut regarder comme endémiques, parce qu'elles se trouvent plus ou moins compliquées avec les maladies intercurrentes. Le mauvais état de la bouche et des dents, que presque personne ne peut conserver belles et saines, occasionne de légères affections scorbutiques et de fréquentes fluxions. Les maladies inflammatoires y sont rares, s'il s'en déclare quelques-unes, les symptômes les plus apparens cèdent facilement au régime, à la première ou seconde saignée, et aux remèdes anti-phlogistiques; mais elles font place aux fièvres humorales, aux intermittentes, à l'asthme, aux empâtemens, aux engorgemens lymphatiques, aux obstructions, aux maladies chroniques, qui presque toutes sont accompagnées de quelque épanchement. Les maladies épidémiques y sont rares; la petite-vérole y fait peu de ravage, aussi l'inoculation y est-elle peu pratiquée.

On a toujours observé que la nature savoit réparer d'un côté le mal auquel elle participoit de l'autre, et qu'elle répandoit, avec profusion dans

chaque pays , les remèdes propres à combattre les maux qui y étoient les plus communs et les plus fréquens. On ne sera donc pas étonné, à chaque pas qu'on fera dans la campagne , de rencontrer ici des plantes anti-scorbutiques , fébrifuges , pectorales , incisives, &c. &c. dans le détail desquelles je n'entrerais pas.

Ceci n'étant qu'un essai , ou une légère notice, d'un pays intéressant que je n'habite que depuis trois ans, ne nuira en rien à la description plus détaillée que doit en faire M. B. *** , chirurgien - major du régiment qui compose notre garnison , lequel depuis cinq ans ne cesse d'aller dans la campagne pour en connoître toute la richesse. Le détail, dans lequel il se propose d'entrer sur la nature du sol du pays et de ses productions , l'énumération des simples qu'il a recherchées, objet dont il a toujours fait son amusement , et ses différentes connoissances ne pourront qu'intéresser le lecteur naturaliste et piquer sa curiosité. Quoique j'aie promis de ne me permettre aucune réflexion, je ne puis cependant finir sans observer que ce pays, qui est un des plus beaux cantons de la province ,

vince, seroit encore susceptible d'embellissement et de plus grande salubrité, en remédiant à la stagnation des eaux, en tirant un meilleur parti de ces mêmes eaux qui se trouvent souvent à un pied de terre, et qui partout demandent une issue, puisque dans les maisons des habitans, on ne peut dans la même cour se pratiquer un puits et une fosse d'aisance, sans que celle-ci nuise à l'autre par son voisinage et sa communication. C'est avec peine que nous voyons l'indifférence de la police sur plusieurs objets intéressans pour la santé des habitans. Dans le nombre, je ne ferai mention que de la propreté des rues, à laquelle elle ne veille pas assez. Le pavé de la ville est uni, les rues donnent peu de pente aux ruisseaux qui sont pratiqués pour faire écouler les eaux, soit dans la rivière, soit dans les fossés. Par-tout on voit de distance en distance croupir ces mêmes eaux, qu'on ne nettoie que tous les samedis soir, et qui répandent une odeur dangereuse et insupportable, qu'on pourroit prévenir en faisant balayer tous les jours les rues à une heure marquée, comme cela se pratique dans presque toutes

410 O P I U M,
les villes , et en faisant chaque jour
enlever les boues. On doit sentir le
bien qui en résulteroit , et le danger
qu'on éviteroit.

O B S E R V A T I O N S

S U R

LES EFFETS DE L'OPIMUM

Dans les maladies causées par l'augmentation
contre nature de l'irritabilité ;

*Par le doct. ALEXAND. GRANT,
trad. de l'anglois par M. MARTIN,
membre du collège royal des mé-
decins de Nancy, médecin de l'hô-
pital militaire de Thionville, &c.*

J'ai eu occasion pendant le cours
de l'année 1779 , à l'hôpital général
de New-York , de remarquer les bons
effets de l'opium dans un nombre de
cas originairement vénériens , mais
dans lesquels les préparations mercu-
rielles sembloient inutiles. J'avois alors
à traiter beaucoup de soldats qui éprou-
voient visiblement des accidens cau-

sés par une irritabilité contre-nature, qui pouvoit être produite par différentes causes. Tous ces malades faisoient alors, ou avoient déjà fait usage des préparations mercurielles. Tous ces différens accidens occasionnés par le virus vénérien, mais qui, après de mûres réflexions, me parurent ne pouvoir être attribués qu'à une irritabilité contre-nature, se dissipèrent malgré leur variété, dès que l'on eut calmé les douleurs, et procuré du sommeil et du repos aux malades; bientôt la maladie fut entièrement guérie.

Je dois observer, qu'en général, le soldat guérit avec plus de difficulté du mal vénérien que d'autres malades. Ces difficultés sont la suite de son ignorance et du peu de soin qu'il a de sa santé, ou du desir qu'il a de prolonger sa maladie, et d'empêcher l'effet des remèdes ordinaires.

L'état de la maladie dans lequel, autant que je puis en juger d'après les tentatives que j'ai faites, l'opium sera vraisemblablement utile, est celui où les dépôts commencent à s'étendre; ou bien conservent une apparence impure, et fournissent une matière d'un mauvais caractère, lorsqu'ils causent

beaucoup de douleurs, ensorte que le malade ne peut goûter aucun repos, et quand les remèdes appliqués à l'extérieur ne paroissent pas apporter de soulagement. On peut joindre à ces indications, la vitesse du pouls, qui a ordinairement lieu dans ces circonstances. Ses pulsations, dans ce cas, sont communément au nombre de cent, quelquefois même de cent-vingt par minute.

Quand je commençai à employer l'opium en pareil cas, je vis avec satisfaction, que son usage procuroit deux avantages essentiels, le soulagement des douleurs et le sommeil. Ces effets étoient sensibles au bout de vingt-quatre heures chez quelques malades; mais dans le plus grand nombre, au bout de deux jours. Les suites m'engagèrent à continuer l'administration de ce remède, dont j'augmentoïis ou diminuoïis la dose, selon les circonstances; en suspendant toujours absolument l'usage, tant interne qu'externe, des mercuriaux.

L'action de l'opium fut très-prompte chez quelques malades; chez d'autres, elle fut plus lente. Communément la circulation du sang en étoit ralentie,

et quelquefois le pouls devenoit si lent, qu'il ne faisoit que cinquante, ou même quarante pulsations par minute; mais cet effet n'est pas toujours nécessaire à la guérison, et dépend, en grande partie, de la disposition qu'a le malade à l'irritabilité. C'est à quoi l'on doit principalement faire attention; et j'ai toujours remarqué que, dès que cette irritabilité étoit diminuée, il se faisoit un changement favorable à la surface du dépôt.

Dans quelques-uns de ces malades, l'opium agissoit, pour ainsi dire, à vue-d'œil. Il y avoit parmi eux un jeune homme de vingt-deux ans qui portoit à chaque aine un bubon vénérien. On ouvrit ces tumeurs, et on les traita à la manière accoutumée. Ils restèrent ouverts pendant cinq mois, durant lesquels le malade usa, en friction, quatre onces et demie de la plus forte pommade mercurielle, dose qui doit suffire à produire quelques effets sur le corps. Le malade s'étoit en même temps astreint au régime convenable, et avoit suivi les conseils de ses médecins; mais comme il ne s'ensuivoit pas de changemens, on lui

prescrivit les bains , et on lui fit prendre quelques purgatifs. Il se passa ainsi quelques semaines , après lesquelles le malade n'étoit aucunement affoibli , et conservoit son embonpoint et ses forces ; mais les ulcères vénériens étoient sordides , leurs bords étoient épais , et il en sortoit une matière ichoreuse , accompagnée de douleurs , qui ne laissoient au malade que peu ou point d'instant de sommeil. Ce fut à cette époque que je commençai à employer l'opium , que je fis prendre le soir à la dose d'un grain et demi. J'ordonnai en même temps le régime maigre , et je pansai l'ulcère de la manière la plus simple. Le lendemain , je n'aperçus aucun changement dans le dépôt , et j'augmentai d'un demi-grain la dose d'opium.

Au troisième jour , l'état de l'ulcère avoit peu changé ; mais le quatrième , j'y aperçus un changement très-favorable. Ce changement s'accrut progressivement dans le cours de trois semaines , et les ulcères se cicatrisèrent totalement , sans que j'eusse eu besoin d'augmenter les doses d'opium , ou d'employer quelque autre remède. Je dois rappeler que chez tous les mala-

des de ce genre , j'ai évité , autant que je l'ai pu , l'application de tous les remèdes extérieurs capables de causer quelque irritation à l'ulcère. Un cataplasme émollient bien fait avec la semoule et le lait , suffisoit au commencement de la cure. On se servoit ensuite du cérat et de la charpie. Lorsqu'il y a des chairs fongueuses , on doit préférer , à tous les autres remèdes , le cataplasme de farine d'avoine , à laquelle on ajoute une dissolution d'extract d'opium ; je le faisois appliquer froid.

Les changemens que produisoit l'opium , et la manière dont ils s'opéroient , n'étoient pas moins remarquables que singuliers. Le sommeil et la cessation de la douleur sont les premiers bons effets de ce remède , après que l'irritabilité a diminué. Bientôt après la substance celluleuse se sépare , en quelque sorte , de la surface de la tumeur. Les parties s'engourdissent à raison de la contraction diminuée à la superficie , et la guérison est favorisée , parce que la peau en se ridant , tend à s'approcher du centre de l'ulcère. Il est inutile ici de recourir aux irritans ; et souvent pour

cicatriser l'ulcère, il n'est pas besoin qu'il se forme une nouvelle peau, comme cela arrive dans d'autres circonstances.

J'ai vu des cas où la guérison s'est faite heureusement, quoique l'on n'ait pas vu une seule fois, à la surface de l'ulcère, la couleur rouge qui s'y rencontre ordinairement dans ceux qui prennent une apparence favorable. Les chirurgiens de l'hôpital Miere et Forster, ont remarqué la même chose. Les troisième, quatrième et cinquième jour, étoient, en général, ceux où les dépôts commençoient à changer.

La quantité d'opium que je donnois d'abord dans les maladies vénériennes, étoit ordinairement d'un grain et demi le premier soir. J'augmentoïis ensuite cette dose soir et matin, jusqu'au moment où je m'apercevois que le remède produisoit l'effet désiré. Je l'ai toujours donné en deux fois, le matin et le soir; jamais je n'ai donné tout d'un coup la dose entière. Ce qui me parut sur-tout remarquable, c'est que jamais aucun de ces malades n'avoit plus de disposition au sommeil pendant le jour, que quand il n'avoit point pris du tout d'opium. Quelques-uns étoient

dans un état d'insensibilité et d'insouciance, qui duroit ou cessoit plus tôt ou plus tard, selon que le corps s'accoutumoit à l'usage du remède, ou au changement de ses doses. Je les voyois toujours avec plaisir dans cette situation, parce que je n'en ai jamais remarqué de suites fâcheuses, et parce qu'il est d'observation que l'opium, pris intérieurement, rend les malades les plus impatiens, dociles à observer ce qu'on leur prescrit, et à suivre le régime qui leur est nécessaire. J'ai toujours trouvé qu'il étoit bon de laisser ignorer au malade de quel remède on se servoit, aussi long-temps que l'on faisoit usage de l'opium.

Quelquefois les malades éprouvoient, pendant l'usage de l'opium, un tremblement, qui néanmoins ne m'obligea jamais à en diminuer les doses, ni à y faire une attention particulière, à moins qu'il ne s'y joignît de la constipation : lorsqu'elle avoit lieu, je prescrivois un purgatif qui faisoit bientôt cesser le tremblement.

Je n'ai jamais mis en usage, dans les maladies vénériennes, d'autres préparations d'opium, que l'extrait thébaïque. Lorsque quelque raison m'em-

pêchoit de la donner sous forme solide, je la faisois dissoudre dans l'eau, et je préférois cette dissolution aux teintures et à toute autre préparation liquide. Je crois que la maladie se guérira, pour l'ordinaire, moyennant quatre à six grains d'opium par jour. J'en ai fait prendre jusqu'à huit dans deux ou trois cas; et dans la circonstance extraordinaire d'une lèvre cancéreuse depuis environ trois ans, j'ai donné jusqu'à 25 grains d'extrait thébaïque par jour : à la vérité cette quantité se partageoit en trois portions. Le malade avoit environ cinquante ans, et je fus six semaines avant de parvenir à cette dose d'opium. Je la lui fis prendre pendant quelques jours ; mais, m'apercevant que ce moyen n'étoit d'aucune utilité essentielle au mieux-être, je le discontinuai : cependant durant l'usage de cette forte dose d'opium, il sembla que de temps en temps, il se faisoit un changement avantageux ; car deux sinus que je fus obligé d'ouvrir, eurent une suppuration louable, et se cicatrisèrent. Au reste, cette quantité d'opium ne causa aucun mouvement, à quelques légers vertiges près, qui se firent quelquefois ressentir, et qui cé-

dèrent à un purgatif léger. Le pouls du malade duquel il s'agit, avoit toujours été accéléré avant l'usage de l'opium ; il devint ensuite si modéré, qu'il ne faisoit que quarante à cinquante pulsations par minute, et conserva cette lenteur pendant quelque temps. Je pense même que ce malade auroit peut-être obtenu une parfaite guérison, si l'on avoit eu recours à l'opium de meilleure heure.

Je suis confirmé dans ce sentiment par un cas dans lequel un ulcère de la bouche, qui duroit déjà depuis trois mois, et qui étoit accompagné de tous les symptômes d'un cancer naissant, fut complètement guéri par le moyen de l'opium combiné avec la ciguë. Le médecin qui soignoit le malade fut d'accord avec moi dès la première visite sur le traitement à suivre, et auquel les suites ne nous obligèrent pas à faire le moindre changement. Avant d'user de ces remèdes, le malade souffroit des douleurs atroces, et son pouls avoit cent vingt pulsations par minute ; mais cette fréquence se modéra dès le troisième jour de l'opium. Vers le dixième, les ulcères prirent un meilleur caractère ; et un mois après, la cure fut

parfaite. Pendant le traitement, le malade buvoit en outre une décoction de quatre onces de salsepareille en vingt-quatre heures.

Au commencement de l'usage de ces remèdes, on est souvent obligé de recourir à de légers purgatifs, quand on donne l'opium à petites doses, et particulièrement quand on a affaire à des personnes sujettes à être constipées. Ordinairement il suffisoit d'une petite quantité de sel de Glauber, qui produisoit son effet, sans qu'il fût besoin de suspendre l'administration de l'opium. Quelques malades ressentoient, vers le troisième jour, un mal de tête, qui étoit la suite de la constipation, et que le purgatif dissipoit toujours; mais quand une fois le corps s'étoit accoutumé à l'opium, j'ai remarqué que le mal de tête ne revenoit plus, et que le ventre étoit aussi libre que de coutume; quelques malades même eurent une diarrhée, qui dura deux ou trois jours, mais qui ne fut aucunement nuisible.

Il n'est pas rare de voir l'excrétion de l'urine et celle de la salive augmentée pendant l'usage de l'opium; cela ne dépend pas de la quantité que l'on en a pris; car on le remarque quel-

quelquefois dès les premiers jours de ce traitement ; mais ces évacuations augmentées ne nuisent jamais ; elles ne paroissent pas non plus contribuer à la guérison , puisque des malades chez lesquels ni l'une ni l'autre ne s'étoient accrues , furent totalement guéris en peu de jours.

A l'égard du régime , tant que l'opium ne procuroit ni sommeil , ni soulagement , je laissois les malades au régime végétal que je leur avois d'abord prescrit ; mais ces circonstances venant à changer , je changeois quelque chose aux alimens , lorsque la constitution des malades l'exigeoit ; je leur accordois de la viande , et même un peu de vin ou d'eau-de-vie.

On s'apercevra en lisant ces observations , que je suis très-porté à attribuer les bons effets de l'opium , qui assurément sont très-remarquables , au degré auquel la maladie vénérienne est parvenue , ou à ce que , à mon avis , on peut appeler une irritabilité contre-nature. Dans cet état , le mercure a perdu son efficacité , et paroît même devoir être nuisible. Cette irritabilité contre-nature peut provenir de différentes causes ; et c'est une question

de savoir si dans les cas où j'ai donné l'opium, il existoit encore quelque chose du virus vénérien. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opium y a été utile. Je n'ai point prétendu m'en fier à l'opium seul dans des maladies vénériennes récentes, ni dans celles où vraisemblablement il y avoit encore dans le corps quelque chose du virus vénérien; car, comme dans le dernier malade que j'eus à traiter, la maladie étoit compliquée, j'associai le mercure à l'opium dans les trois dernières semaines du traitement. Je ne le fis cependant qu'après que les suites de l'irritabilité contre-nature eurent été complètement et efficacement combattues.

Ce malade étoit fort maigre, et âgé d'environ trente-quatre ans. Il avoit la gorge vivement affectée la première fois que je le vis; il étoit extrêmement épuisé. Il faisoit usage du mercure depuis deux mois. En l'examinant, je trouvai plusieurs ulcères à la gorge; il y en avoit un considérable à l'amygdale gauche; outre cela, il ressentait une vive douleur à la partie antérieure de la jambe, et la peau paroissoit gonflée à cet endroit. Il avoit aussi une éruption sur la poitrine; son poul

avoit cent trente pulsations par minute. Ce malade étoit fort agité, et éprouvoit beaucoup d'anxiétés. Depuis quelques semaines, il n'avoit pas eu le plus petit sommeil. Je fis abandonner tous les remèdes qu'il avoit pris jusqu'alors; et dès le premier soir, je lui fis donner un grain et demi d'opium; et le matin du jour suivant, il en prit un grain. Lorsque je le vis le lendemain, il me cria de loin qu'il se portoit bien, en comparaison de son état précédent; que depuis le soir, il n'avoit point de douleur, et qu'il avoit bien dormi pendant la nuit. J'établis le plan de la cure sur ce mieux-être, et j'augmentai la dose d'opium jusqu'à ce que le malade eût pris trois grains le soir, et deux grains le matin.

Au second jour, je fis respirer au malade la vapeur de l'eau chaude par le moyen de la machine de Mudge; cette fomentation fut réitérée de temps en temps avec un avantage manifeste. Au troisième jour, les ulcères de la gorge parurent se nettoyer, et journellement le malade alla de mieux en mieux, au point qu'au vingt-quatrième, tous les ulcères étoient guéris. Dès le cinquième jour de la cure, le pouls

étoit redevenu tout-à-fait naturel, et il resta tel jusqu'à l'entier rétablissement du malade.

Au huitième jour de l'usage de l'opium, il s'établit une salivation abondante qui dura onze jours; mais cette évacuation ne l'affoiblit point du tout, bien au contraire, car auparavant il étoit obligé de garder le lit, et pour lors il se levoit, et ses forces augmentoient journellement. J'é commençai donc à lui faire boire une forte décoc-tion de salsepareille, qui produisit une transpiration douce. Je continuai ce traitement pendant six semaines; et pour plus de sureté, je combinai pendant les trois dernières, un demi-grain de mercure calciné avec la dose accou-tumée d'opium.

L'éruption qui étoit sur la poitrine disparut dans la première quinzaine de la cure, et le gonflement de la peau de la jambe céda à l'application d'un vésicatoire.

Au vingtième jour du traitement, je commençai à diminuer la dose de l'opium; et depuis le vingt-quatrième jusqu'au quarante-deuxième que la guérison fut entièrement achevée, je n'en donnai plus qu'un grain par vingt-

quatre heures. Je fus obligé différentes fois, pendant ce traitement, de prescrire des évacuans au malade, parce qu'il étoit sujet à la constipation; mais ces remèdes n'empêchèrent jamais l'action de l'opium.

Je vais rapporter brièvement quelques cas qui serviront à confirmer les observations précédentes.

I. Un soldat, âgé de trente-sept ans, avoit des ulcères vénériens aux deux amygdales, et dans presque tout l'intérieur de la bouche, et ressentoit de vives douleurs dans les os; ces incommodités duroient déjà depuis trois mois, et durant ce temps, on avoit employé, mais vainement, le mercure et d'autres espèces de remèdes. Le malade étoit fort maigre; son pouls battoit depuis cent vingt jusqu'à cent trente fois par minute. Dès le premier soir, je lui fis prendre un grain et demi d'opium; et comme au troisième jour je n'aperçus aucun changement dans son état, j'augmentai cette dose d'un grain. Le jour suivant, les ulcères parurent prendre un meilleur caractère, et le malade éprouvoit en tout point un mieux-être marqué. Au huitième jour,

je le trouvai foible, et il sentoît un engourdissement considérable dans le gosier. Je supprimai l'opium, et je prescrivis le quinquina à aussi forte dose que l'estomac le put supporter. J'ordonnai en même temps un gargarisme astringent; mais, comme le quinquina causoit des dégoûts au malade, j'en abandonnai l'usage. Les douleurs des os ayant recommencé à se faire violemment sentir, je fis reprendre deux grains d'opium tous les matins. Au douzième jour, l'état du malade étoit à-peu près le même; c'est pourquoi j'augmentai la dose d'opium d'un grain chaque matin, et je suivis ce traitement sans y faire le moindre changement jusqu'au cinquante-deuxième jour, où tout allant bien, et la douleur des os s'étant dissipée, je fis cesser l'usage des deux grains d'opium que le malade prenoit le matin, pour ne plus lui en donner que le soir.

Une semaine après, tous les ulcères étoient guéris, et les forces du malade augmentoient chaque jour. Je continuai encore cependant une quinzaine à lui donner tous les soirs un grain d'opium; après quoi il sortit de l'hôpital parfaitement rétabli. Environ

quinze jours avant sa sortie , le pouls avoit repris son mètre naturel , et avoit quelquefois moins de soixante pulsations par minute.

II. Un soldat , âgé de trente-six ans , d'un tempérament robuste et sanguin , et qui avoit un pouls vigoureux , étoit attaqué d'ulcères vénériens aux amygdales , et d'inflammation aux yeux , pour lesquels il avoit subi la salivation sans aucun fruit. Je le mis au régime maigre , et je commençai son traitement par lui faire prendre soir et matin , un grain d'opium. Le lendemain matin , il souffroit davantage ; il se plaignit également le surlendemain ; mais au troisième jour , il se trouva beaucoup mieux. Comme au sixième toutes les circonstances étoient les mêmes , j'augmentai d'un grain la quantité d'opium qu'il prenoit le soir. Il se trouva mieux le jour suivant , et continua ainsi à éprouver du soulagement jusqu'au quatorzième , où ses ulcères furent guéris , et son ophtalmie diminuée. Au seizième jour , je cessai de lui faire prendre de l'opium le matin ; et au 18^e , je diminuai également d'un grain la dose qu'il en prenoit le soir. Au vingt-

unième, l'inflammation des yeux étoit tout-à-fait dissipée, et le malade bien portant. En conséquence, il cessa absolument l'usage de l'opium le trentième, et sortit de l'hôpital.

III. Je fus appelé le 7 avril 1782, chez un homme-âgé de vingt-huit ans, d'une constitution pléthorique, qui avoit des ulcères au gland et un rétrécissement du prépuce, qui avoit déjà une apparence gangréneuse. Ce malade souffroit des douleurs excessives; le poulx avoit cent vingt pulsations par minutes, et sa vitesse sembloit croître encore de plus en plus. Il avoit pris le mercure en friction en telle quantité, que la salivation avoit déjà deux fois commencé à s'établir.

Je commençai le traitement par deux grains d'opium le soir, et un grain le matin. Le malade me dit le lendemain qu'il avoit bien dormi, et que jusqu'alors, il avoit été quelque temps sans goûter de sommeil. Au neuvième jour, les circonstances n'étant pas changées, je commençai à faire prendre deux grains d'opium matin et soir. Au dixième, le malade dormit, et éprouva du soulagement. Les douleurs furent en-

core plus supportables le onzième ; il parut même que la partie gangrénée du prépuce se disposoit à la séparation. Au douzième jour , le malade n'étoit pas tout-à-fait aussi bien , et j'augmentai de nouveau la dose d'opium , ensorte qu'il en prit trois grains matin et soir. Au treizième , il alloit mieux ; l'escare gangréneuse tomba le quatorzième , et le mieux-être fut encore plus marqué. Au quinzième , tout continua à bien aller ; ce qui se soutint jusqu'au dix-huitième , que les ulcères étoient presque entièrement guéris. Je réduisis alors la dose d'opium à quatre grains par jour. Au vingtième et au vingt-unième , je la diminuai encore de deux grains. Au 25 de mai , la maladie avoit absolument cessé ; mais le malade continua à prendre un grain d'opium par jour pendant encore une semaine.

Outre les malades mentionnés , j'ai eu la satisfaction d'en guérir dix autres par le même traitement : il y en avoit six parmi ces derniers qui avoient des ulcères opiniâtres et rongeurs dans les aines ; un autre avoit le gland ulcéré , et trois avoient des ulcères dans le gosier et aux amygdales.

J'ai dit précédemment que dans les cas où il se formoit des chairs fongueuses dans les ulcères, j'employois un cataplasme fait avec la dissolution d'extrait thébaïque et la farine d'avoine, et que je le faisois appliquer froid. Que l'on me permette, pour prouver l'utilité de ce remède, de rapporter les observations suivantes, dans lesquelles autant què j'ai pu en juger, le mal ne procédoit d'aucune cause vénérienne.

Un jeune homme de vingt ans, avoit à la partie antérieure de la jambe un ulcère fort étendu, dans lequel s'étoit formé un *fungus*, dont la substance étoit dure, et qui s'avançoit d'un côté vers la partie interne de la jambe, de la hauteur d'un pouce pour le moins. Cet ulcère s'étoit formé à la suite d'une fièvre intermittente opiniâtre, et avoit commencé par une tumeur inflammatoire sur laquelle s'élevoient de petites vésicules blanches; il avoit progressivement empiré, et duroit déjà depuis treize mois, lorsque je vis le malade pour la première fois. On avoit employé en différens temps, selon qu'on l'avoit jugé nécessaire, le quinquina en différens remèdes extérieurs: on avoit appliqué des bandages autour du

pied, &c.; tout cela n'avoit eu aucune influence sur l'ulcère, quoique d'ailleurs le malade eût recouvré sa santé. La matière, qui couloit de cet ulcère, étoit ichoreuse; les douleurs étoient souvent très-vives, mais supportables par intervalles, et le pouls étoit dans son état naturel, excepté dans les instants où le malade souffroit beaucoup. Comme je pensai qu'une irritabilité contre-nature étoit la cause du mauvais état dans lequel restoit cet ulcère, je fis ôter l'appareil ordinaire, et, à sa place, je substituai le cataplasme de dissolution d'extrait thébaïque, et de farine d'avoine sur l'ulcère. Cette dissolution contenoit trois gros d'extrait sur huit onces d'eau. Je renouvelai ce topique deux fois par jour; et en même temps, je fis prendre au malade un grain d'opium soir et matin. Je commençai ce traitement au 25 février 1780.

Comme au 28 février, je ne m'aperçus d'aucun changement, j'augmentai la dose d'opium, et j'en fis prendre au malade deux grains matin et soir. On ne s'apercevoit encore d'aucune amélioration dans son état au 3 mars. En conséquence j'augmentai la dose, et le malade commença à prendre, soir et

matin , trois grains d'opium. Je jugeai nécessaire aussi de lui donner un purgatif. Le 5, l'ulcère sembla aller mieux ; il gagna visiblement pendant les cinq jours suivans , quoi qu'avec beaucoup de lenteur , et je sentis que la dureté du fungus diminueoit. Je crus nécessaire de réitérer le purgatif , et le malade continua à être traité selon la même méthode jusqu'à la fin d'avril , pendant lequel temps il se rétablissoit journellement. On lui fit prendre constamment la même dose d'opium ; savoir , trois grains matin et soir ; et de temps à autre , quand on le jugeoit nécessaire , il prenoit quelques sels neutres qui lui procuroient toujours des selles.

Au 5 mai , le fungus étoit tout à fait disparu , et l'ulcère presque entièrement guéri. Ce jour , je bornai la dose d'opium à deux grains par jour ; et le 7 de mai , je le réduisis à un grain, Le 8 , je supprimai entièrement ce remède ; pendant tout ce temps , excepté pendant les six jours qui précédèrent l'entière guérison , j'avois appliqué le cataplasme de farine d'avoine et de dissolution d'extrait thébaïque , et ensuite je me servis de cérat.

Ayant

Ayant eu occasion de revoir ce malade environ huit mois après sa guérison, il m'assura que depuis sa sortie de l'hôpital, sa jambe étoit toujours restée saine. Cet ulcère fut guéri sans avoir jamais eu une apparence vive ou rouge.

Je crois que ce cas et les autres que j'ai observés, ainsi que les chirurgiens de l'hôpital MM. *Foerster* et *Mire*, suffiront pour guérir les chirurgiens de la crainte qu'ils pourroient avoir, qu'en pareille circonstance, la cure parfaite ne fût impossible; et pour les engager à ne pas appliquer sur des ulcères de cette nature, des remèdes trop stimulans, dans la vue de leur donner un extérieur rouge, ou, comme on dit ordinairement, une bonne apparence; car ce seroit au moins d'après mon sentiment et mon expérience, le vrai moyen de retarder la guérison.

Le 16 mars 1780, il entra à l'hôpital général, un soldat âgé de 41 ans. Il avoit toute la surface de la joue gauche couverte d'un ulcère, qui s'étendoit jusque sous le menton. Il en sortoit une excroissance fongueuse, épaisse de près d'une demi-ligne, et sensible au tact, laquelle couvroit tout l'exté-

rieur de l'ulcère, et d'où couloit une matière sanieuse; il y avoit déjà six semaines que l'ulcère étoit en cet état. Le malade me dit que dans sa jeunesse, il avoit eu deux fois des tumeurs aux glandes salivaires, mais qu'elles s'étoient dissipées en peu de temps. Le chirurgien, qui le soigna le premier, regarda cet ulcère comme scrophuleux, et le traita en conséquence de cette opinion, mais sans aucun succès. L'ulcère s'étendit de plus en plus, et devint fort douloureux à raison de l'accroissement de la barbe. J'ordonnai au malade un grain d'opium soir et matin, et fis appliquer sur la tumeur le cataplasme dont j'ai parlé ci-dessus. On continua ainsi jusqu'au 20 mars, sans qu'il se fît de changement dans l'ulcère, quoique j'eusse porté la dose d'opium à quatre grains, le matin et le soir. Le 25, l'ulcère sembla aller mieux; alors le malade prit, soir et matin, cinq grains d'opium. Depuis ce jour jusqu'au 3 avril, il se plaignit moins de ses douleurs; et depuis le 4 jusqu'au 18 du même mois, le fungus diminua sensiblement. Au 25, il n'en restoit pas le moindre vestige, et les parties étoient exemptes de douleurs, et engourdis. Environ

quinze jours après , l'ulcère étoit presque entièrement guéri , et je discontinuai le cataplasme ; mais ce ne fut que le 23 mai , que je commençai à diminuer la quantité d'opium que le malade prenoit intérieurement. Depuis cette époque , il en prit chaque jour moins , jusqu'à ce qu'il cessât tout-à-fait. Le 12 juin , il sortit de l'hôpital parfaitement guéri ; et pendant un an et demi que je l'ai observé depuis , il s'est toujours très bien porté.

SUITE d'observations sur le même objet , et particulièrement dans la gangrène produite par les engelures.

Pendant l'hiver de l'année 1789 , dans le temps même que j'appliquois si heureusement l'opium pour des affections de nature vénérienne , dans lesquelles le mercure sembloit n'avoir aucune efficacité , il entra à l'hôpital plusieurs soldats affectés de gangrène aux extrémités , parce que ces parties avoient été gelées.

Cette espèce de gangrène est assez commune dans les pays froids , et surtout parmi le soldat qui est si souvent

exposé aux rigueurs des saisons. J'ai souvent vu des personnes avoir le bout du nez, et sur-tout les oreilles gelées, après avoir voyagé, malgré le mouvement de la marche ou du cheval. Il semble que quelques constitutions soient plus particulièrement sujettes à souffrir du froid, et à un degré plus vif que les autres. Les engelures attaquent le plus fréquemment le nez et les oreilles, ou les doigts et les orteils. Les premières engelures ont des suites très-fâcheuses; celles des doigts sont ordinairement suivies de la perte de quelques phalanges.

J'avois eu précédemment à soigner plusieurs accidens de ce genre, et je m'étois servi des remèdes tant internes, qu'externes, que l'on a coutume d'employer, tant dans la gangrène froide, que dans la gangrène inflammatoire; mais les succès que j'avois obtenus de l'opium dans les cas d'irritabilité contre-nature, m'engagèrent à m'en servir contre cette espèce de gangrène. Je commençai donc à l'administrer le plutôt possible, après que l'engelure avoit eu lieu; et je réussis de telle sorte, que tant que les symptômes durèrent, je n'eus pas besoin

de recourir à un autre remède quelconque.

Les accidens , qui accompagnent cette espèce de gangrène, sont ordinairement une douleur très-aiguë, un pouls très-prompt, et chez quelques personnes très-fort, la privation totale du sommeil, la soif, l'anxiété, et souvent le dégoût et des envies de vomir.

Avant de rapporter les observations particulières, je dois observer que dans tous les cas, dès que l'opium avoit produit l'effet désiré et calmé la douleur, ainsi que la circulation trop vive du sang, j'en discontinuois l'usage, et je terminois la cure à la manière ordinaire. On remarque dans les maux de ce genre, ce que j'ai déjà observé au sujet des ulcères, qu'il ne se fait point de changement avantageux à la surface du corps, tant que l'on n'a point calmé la douleur et les autres accidens d'une irritabilité contre-nature.

Lorsque cette irritabilité n'existoit que dans la partie ulcérée, ou qu'elle étoit locale, le cataplasme dans lequel je faisois entrer la dissolution d'extrait thébaïque, m'a souvent rendu les services les plus importans. Je n'ai jamais éprouvé le moindre accident à la suite

de cette application extérieure de l'opium : quelque forte qu'en ait été la dose, je n'ai jamais remarqué qu'il attaqué la tête, ni les viscères. La douleur même que ce remède occasionne souvent, à ce que l'on croit, se fait rarement sentir après le premier pansement. Je faisais renouveler ces cataplasmes deux fois par jour, quelquefois même plus souvent, et j'ai toujours trouvé que cette méthode est préférable à celle de se servir de plumaceaux imbus de dissolution d'extrait thébaïque, qui, se séchant aisément, occasionnent des douleurs à cause de la charpie qui s'attache aux parties ulcérées, et s'oppose à l'engourdissement de l'ulcère, qui est le premier changement avantageux que l'on doit obtenir pour la guérison que l'on se propose. Le cataplasme conserve plus longtemps son humidité, facilite l'action de l'opium, et obvie à plusieurs inconvéniens. Cette méthode causera ordinairement bientôt un changement favorable, et mettra à même d'employer avec succès les autres remèdes, quoique dans certaines circonstances, on soit obligé de persévérer dans l'usage de ces remèdes, jusqu'à très-peu de

jours avant la terminaison de la cure.

Je vais maintenant rapporter l'histoire de trois malades, dans lesquelles l'administration de l'opium servit de base à la guérison. Je les tire d'un grand nombre d'observations semblables. On verra par la première, combien il est avantageux de donner intérieurement l'opium le plutôt possible, après que l'engelure a paru. Dans le second cas, je ne le donnai que deux jours après; et dans le troisième, je ne l'employai qu'après avoir tenté vainement la méthode ordinaire.

I. Un soldat âgé d'environ vingt-trois ans, fut amené à l'hôpital le 30 décembre 1779; il avoit des engelures aux deux pieds. En l'interrogeant, j'appris aussi qu'il avoit fait une chute, dans laquelle il s'étoit considérablement meurtri le bras droit; ce qui y avoit causé une enflure considérable, accompagnée d'inflammation et de violentes douleurs. Son pouls étoit plein et fort; il éprouvoit en outre des dégoûts et de fréquentes envies de vomir. Je lui prescrivis sur le champ un grain d'opium; je fis appliquer sur les parties malades des cataplasmes émolliens, et j'ordonnai

qu'on lui fit prendre un second grain d'opium le soir, et un autre le lendemain au matin.

Le 3 décembre, les envies de vomir étoient diminuées, et le malade avoit des dispositions au sommeil : je continuai l'usage de l'opium, comme je l'avois d'abord prescrit le matin et le soir. Au premier de janvier 1780, le bras et les deux pieds étoient encore dans leur premier état, mais les envies de vomir étoient beaucoup moindres. Le 2 janvier, le vomissement cessa tout-à-fait; le malade se trouva d'ailleurs beaucoup mieux, et il parut que les parties gangrenées tendoient à se séparer. Du 4 au 6, les choses restèrent, pour ainsi dire, au même état, et j'augmentai de deux grains la dose d'opium du soir. Le 7, le malade étoit mieux; et le 9, il se trouva fort bien. Le 11, le bras étoit guéri, et les deux pieds étoient en aussi bon état que l'on pouvoit le souhaiter. Du 11 au 14, les parties gangrenées se séparèrent de tous les orteils, excepté du petit du pied gauche : au reste, le malade étoit tellement bien, que je diminuai d'un grain la quantité d'opium qu'il prenoit le soir. Le 20, j'extirpai, à l'articulation

du métatarse, le petit orteil qui avoit souffert plus que les autres, attendu que la gangrène y étoit très-profonde. Comme alors le gonflement et l'inflammation étoient tout-à-fait dissipés, je cessai l'usage des cataplasmes, et le traitement fut continué le plus simplement possible.

II. Le 3 janvier 1780, on apporta à l'hôpital un soldat qui avoit les deux pieds gangrenés jusqu'au métatarse, à la suite d'engelures; il se plaignoit de douleurs et d'insomnie. Je fis appliquer des cataplasmes et des fomentations sur les parties malades, et réitérer les mêmes topiques le soir, sans prescrire aucun remède interne, mais ne trouvant aucun mieux-être le 5, je prescrivis un grain d'opium à prendre soir et matin. Le 6, le malade se trouva un peu mieux; mais le 7 et le 8, n'ayant aperçu aucun changement remarquable dans son état, j'augmentai la dose d'opium, et j'en ordonnai deux grains matin et soir. Le 9, le malade alloit mieux, et les escarres commençoient à se séparer. Le mieux-être continua le 10. Le 11, il se plaignit d'une espèce de stupeur dans les jambes et les

cuisses, mais le poulx étoit très-bon, la séparation des escarres continua à se faire jusqu'au 24, auquel jour j'extirpai le gros orteil du pied droit, à son articulation avec l'os du métatarse; le malade se trouvoit d'ailleurs parfaitement bien. Le premier de février, je cessai de lui faire prendre de l'opium le matin. Les plaies étoient dans un état de guérison prochaine. Le 11 de février, j'abandonnai tout-à-fait l'opium; et du 20 février au 18 mars, la cure de toutes les plaies fut complètement achevée.

III. Le 25 janvier 1780, un homme âgé de cinquante-un an, eut tous les orteils des deux pieds gelés. Je le vis, pour la première fois, le 10 février. La gangrène paroissoit disposée à s'étendre jusqu'aux os; l'enflure et l'inflammation étoient très-considérables tout à l'entour des phalanges, et la douleur si violente, que le malade ne pouvoit pas fermer l'œil. Du 25 janvier au 10 février, le mal avoit subi diverses variations, et les orteils avoient été tantôt mieux, tantôt pis; souvent le malade se plaignoit de dégoûts, et d'irritation des entrailles; le poulx étoit foible et prompt. On avoit varié le traitement

en raison de la violence des accidens, et en différens temps. Les fomentations, les cataplasmes, les digestifs, avoient été mis en usage ; mais tous ces remèdes n'ayant point amené les bons effets qu'ils produisent ordinairement, on jugea à propos de s'écarter de la méthode curative employée jusqu'alors, et de faire prendre derechef au malade trois grains d'opium le matin et le soir. On ordonna en même temps de continuer dans la suite à donner ces deux doses, et d'appliquer seulement un cataplasme adoucissant sur la partie malade. Le onzième jour de février, la douleur étoit beaucoup plus supportable, mais le pouls un peu plus fort, et s'approchant davantage de son état naturel, aussi le malade avoit-il passé une meilleure nuit. Au douze, la douleur étoit encore moindre, et le malade avoit du sommeil ; le pouls étoit bon, et les parties gangrenées paroisoient disposées à la séparation. Le 13, le pouls étoit encore meilleur, la supuration étoit louable, le malade ne souffroit point, et dormoit bien. Le 14, les parties gangrenées étoient presque détachées. Comme le 16 les escarres qui tomboient laissoient les os presque à

découvert, j'extirpai quelques phalanges, les unes à la première articulation, et les autres à celles du métatarse. Au dix-septième, le malade avançant dans la guérison, nous commençâmes à diminuer les doses d'opium, et nous en cessâmes tout-à-fait l'usage au trois mars.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1796.

La colonne de mercure, dans le baromètre, s'est tenue du premier au vingt-six, de 28 poudces à 28 poudces 5 lignes; elle s'est abaissée du vingt-sept au trente-un, de 27 poudces 10 lignes à 27 poudces 6 lignes: différence 11 lignes.

Le thermomètre, dans la première quinzaine, a marqué, au matin, de 2 au-dessous de 0, à 5 au-dessus, dont deux fois 2 au-dessous de 0 et 4 au-dessus, et trois fois 1, 2 au-dessus de 0; à midi, de 2 à 7 au-dessus de 0, dont deux fois 3, 6, trois fois 2, 5, et quatre fois 4; au soir, d'un demi-degré au-dessous de 0, à 5 au-dessus, dont trois fois 1, au-dessous de 0, 5 au-dessus, quatre fois 1. Du seize au trente-un, il a marqué, au matin, de 2 au-dessous de 0 à 6 au-dessus, dont deux fois 2 au-dessous de 0, 1, 3 au-dessus, trois fois 2, quatre fois 0; à midi de 1 à 7, dont deux

fois 3, 7, quatre fois 6, et cinq fois 4; au soir de 2 au-dessous de 0, à 7 au-dessus, dont deux fois 1 au-dessous de 0, trois fois 0, 2, 3.

1. Les vents ont soufflé pendant la première quinzaine trois jours E-N-E, un jour S-E, cinq jours S, dont un jour fort, six jours calme; dans la seconde quinzaine un jour E, deux jours N-E; cinq jours O., quatre jours S-S-O, dont deux jours, violent, quatre jours, calme. Hauteur de la rivière 5 pieds 6 pouces, quatre jours; 5 pieds 10 pouces, deux jours; 5 pieds 3 pouces, 5 pieds un pouce, deux jours; du 10 au 15, 4 pieds 8 pouces, 6 pouces deux jours, 4 pouces, 2 pouces et 1 pouce. Du dix-sept au vingt-sept, 3 pieds 3 pouces deux jours; 5 pouces, 6 pouces deux jours; 8 pouces, 10 pouces quatre jours; le vingt-huit, 4 pieds 9 pouces; le 29, 5 pieds 6 pouces; le 30, 6 pieds 2 pouces; le 31, 6 pieds 6 pouces.

Dans la première quinzaine le ciel a été par un jour, couvert dix, et variable quatre jours; il y a eu quatre fois de la pluie, deux fois pluie fine par intervalles, quatre fois du brouillard. Dans la seconde quinzaine le ciel a été pur deux jours, beau deux jours, couvert onze; et variable un jour; il y a eu six fois de la pluie, une fois pluie continue, quatre fois pluie par intervalles, un jour brouillard épais et puant, une aurore boréale.

La constitution de ce mois, douce pour la saison, a été cependant plus froide que le mois dernier et tout aussi humide; le

ciel constamment couvert et brumeux, les pluies fréquentes et par intervalles, les vents d'E. à l'O. par S. n'ont point empêché que l'atmosphère n'ait conservé un grand ressort pendant presque tout le mois. Il y a eu beaucoup de calme, et les vents ont été très-variables. Sur la fin du mois il y a eu des coups de vents par S-S-O.

Cette constitution ; humide et froide, a entretenu, les rhumes, les catarrhes, les fluxions; 2°. les douleurs rhumatismales et de goutte : celles-ci ont été anormales; 3°. les fluxions de poitrine, pour la plupart bilio-catarrheuses; elles ont dégénéré chez les vieillards et les cacochimes promptement en gangrène, et ces malades ont péri du quatre au cinq de la maladie. Chez les malades bien constitués, elles ont été graves; il a fallu, par leur caractère inflammatoire, répéter promptement les saignées dans leur invasion, et employer les vésicatoires dans le cours de la maladie. Les pleuro-péricapneumonies ont exigé le même traitement. Il a fallu aider l'expectoration par des incisifs plus ou moins actifs; elles ne se sont jugées qu'après une abondante expectoration qui étoit suivie d'évacuation copieuse de bile; les convalescences ont été longues et sujettes à des retours de fièvre, contre lesquels on a été obligé d'employer des purgatifs fébrifuges.

Les fièvres lymphatico-nerveuses ou malignes, ont été très-graves; il est péri beaucoup de malades de ces fièvres, du 12 au 16 de la maladie. Un symptôme particulier à ces fièvres, a été de l'étouffement

qui devenoit insupportable vers le soir et toute la nuit. Ceux qui se sont réchapés de ces fièvres, ont continué de ressentir cet étouffement pendant et après la convalescence. Ce symptôme, dans ce dernier cas, a souvent exigé l'application des sangsues à la marge de l'anus, et quelques toniques savonneux.

Les fièvres éruptives ont été nombreuses, et, quoiqu'à l'invasion les symptômes fussent orageux, cependant les saignées répétées, et un émétique administré le quatre, ont suffi pour les dissiper, et la maladie a parcouru rapidement ses périodes.

Il y a eu beaucoup d'éruptions érysipélateuses, et un assez grand nombre sans fièvre. Les petites-véroles, quoique confluentes, ont conservé leur bénignité.

La goutte a fait beaucoup de ravage; elle a été anormale: on a eu peine à la fixer aux extrémités; elle a causé quelques apoplexies. Les maladies chroniques ont été plus rapides dans leurs périodes; plusieurs affections de poitrine ont dégénéré en véritable phthisie.

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1790.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pous. lig.	pous. lig.	pous. lig.
1	2,8	5,1	-0,7	27 11,7	28 3,5	28 4,3
2	2,3	2,9	0,4	28 5,5	28 5,6	28 4,9
3	0,4	4,0	5,0	28 3,6	28 3,6	28 3,2
4	5,1	7,8	5,9	28 3,7	28 3,9	28 3,7
5	4,3	5,8	1,5	28 3,4	28 3,2	28 2,1
6	1,2	2,4	2,9	28 3,0	28 3,7	28 4,2
7	1,2	3,5	4,6	28 5,2	28 5,7	28 6,7
8	2,0	4,3	3,2	28 5,7	28 5,7	28 5,7
9	0,2	4,0	0,8	28 3,9	28 5,7	28 4,2
10	1,7	2,3	1,4	28 4,2	28 4,2	28 4,2
11	2,1	3,8	0,2	28 3,8	28 4,2	28 3,8
12	3,1	6,7	5,7	28 2,7	28 2,9	28 2,9
13	4,2	6,0	1,2	28 2,5	28 1,8	28 1,4
14	1,7	4,1	2,2	28 0,2	28 0,7	28 0,3
15	2,0	5,2	3,0	28 0,2	28 1,3	28 2,0
16	3,5	6,5	2,2	28 2,2	28 3,1	28 3,1
17	2,4	4,7	3,1	28 4,4	28 4,7	28 3,7
18	-0,1	2,3	-1,3	28 1,8	28 1,2	28 1,0
19	-2,0	1,7	-1,5	28 1,3	28 1,7	28 2,3
20	-2,0	3,0	0,2	28 2,6	28 3,3	28 5,3
21	-0,7	3,3	0,7	28 5,6	28 5,7	28 5,8
22	-1,8	4,3	1,6	28 5,6	28 5,5	28 5,5
23	0,5	6,5	4,8	28 4,5	28 4,8	28 4,5
24	5,1	6,1	5,7	28 3,7	28 3,7	28 3,2
25	6,1	6,3	2,6	28 2,2	28 2,2	28 3,2
26	0,7	4,4	0,3	27 3,9	28 3,7	28 1,7
27	1,3	7,0	2,1	27 7,4	27 6,6	27 9,4
28	2,6	5,1	7,2	27 9,9	27 8,7	27 6,3
29	3,7	7,4	2,4	27 6,6	27 7,7	27 6,7
30	1,7	4,0	3,1	27 6,2	27 7,6	27 10,6
31	2,3	4,8	3,3	27 10,3	27 9,3	27 8,3

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après- midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents do- minans dans la journée.</i>
1	Ciel super.	De même.	De même.	Variable.
2	Légers bro. vapeurs.	Vapeurs.	Couvert.	Calme.
3	Ciel co. pl.	Pluie.	Couvert.	S. foible.
4	Ci. c. pe. pl.	Ciel couv.	Ciel couvert.	Calme.
5	Ciel couv.	De même.	Ciel éclairci.	E-E-N.
6	Ciel co. br.	Ciel couv.	De même.	Calme.
7	Ciel couv. broui. pl.	De même.	De même.	Calme.
8	Brouillard.	Ciel couv.	De même.	Calme.
9	Ciel couv.	Ciel sup.	De même.	E-N-E.
10	Superbe.	Ciel couv.	De même.	Calme.
11	Assez beau.	De même.	Alt. clai. & co.	S. foible.
12	Ciel couv.	Petit plu.	De même.	S. fort.
13	Ciel couv.	Ciel sup.	De même.	S.
14	Ciel pur.	Alternati. cl. & cou.	De même.	S-E. très- foible.
15	Ciel couv.	De même.	Pluie.	S.
16	Ciel couv. sup. à 10 h.	Alternati. cl. & co.	De même.	O.
17	Ciel touv.	S'écclaircit.	Ciel couvert.	Calme.
18	Beau ciel.	De même.	De même.	N-E.
19	Ciel super.	De même.	De même.	E.
20	Ciel pur.	De même.	De même.	N-E.
21	Ciel pur.	De même.	Ciel couvert.	Calme.
22	Ciel couv. en partie.	De même.	Ciel couvert.	Calme.
23	Ciel couv.	De même.	Petite pluie	Calme.
24	Petite plu. continuel.	De même. brouilla.	Petite pluie.	O.
25	Ciel couv.	Pluie.	Ciel s'écclairci.	O.
26	Ciel couv.	De même.	Éclairci.	O.
27	Ci. co. pl.	De même.	De même.	Variable.
28	Cou. pluie.	De même.	De même, ve. violent.	S-S-O. fo.
29	Assez beau.	Quelques go. d'e. v.	Aur. hor.	Variable.
30	Petite plu. par interv.	De même.	Ciel s'écclairc.	O.
31	Pluie fré- quente.	De même.	Ciel alternativ. clair & couv.	S-S-O.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 7, 8 deg. le 4
 Degré de froid. 2 1, le 11

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 5, 8, le 21
 Moindre élévat. de Mercure. . 27, 6, 2, le 30

Nombre de jours de Beau. 9
 de Couvert. . 19
 de Vent. 2
 de Brouillard. . 4
 de Pluie. . . 11

Le vent a soufflé du N-E. . . . 2 fois.

E. 1

E-E-N. . . 1

E-N-E. . . 1

S. 5

S-E. . . . 1

S-S-O. . . 2

O. 5

Quantité de pluie, 11 lignes $\frac{7}{10}$.

TEMPÉRATURE : douce.

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille , au mois de janvier
1790 ; par M. BOUCHER , méd.*

Il n'a presque point gelé ce mois ; les seuls jours où la liqueur du thermomètre a descendu au-dessous du terme de la congélation , sont le 19 le 20 et 21 , et c'est le 20 qu'elle est descendue le plus bas ; savoir , à 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme.

Il est tombé fort peu de pluie ce mois ; ce n'est que les cinq derniers jours qu'elle a été remarquable : aussi le mercure dans le baromètre s'étoit-il soutenu au-dessus du terme de 28 pouces , jusqu'au 25 du mois. Peu de jours se sont passés sans brouillards.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation , et la moindre chaleur a été de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord ,
4 fois du Nord vers l'Est.
4 fois de l'Est :
2 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.

452 MALADIES RÉGN. A LILLE.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps conv. ou nuag.

8 jours de pluie.

2 jours de grêle ou neige.

16 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de janvier 1790.*

La fièvre putride vermineuse a attaqué un certain nombre de familles; elle s'est propagée sur-tout chez les indigens. Ce n'étoit pas seulement les enfans qui rendoient des vers; les personnes faites n'en étoient pas exemptes: leur présence indiquant un foyer abondant de matières putrides, les laxatifs antiseptiques étoient indiqués dans presque toute la durée de la maladie.

Les brouillards ont rendu familières les pleuro-péricapneumonies de l'un et l'autre genre; elles étoient insidieuses, nombre de personnes ayant péri à l'improviste par des dépôts qui les ont étouffées dans les momens où l'on s'y attendoit le moins; la même cause a propagé de gros rhumes et des fièvres catarrhéales; portant à la tête et à la poitrine; cette dernière espèce de maladie exigeoit beaucoup d'attention et de circonspection dans le traitement: dans la plupart de ceux qui en étoient atteints, elle

participoit du caractère de la fièvre continue rémittente; les fièvres tierces et doubles tierces étoient communes. La rougeole n'étoit point anéantie, mais fort ralentie.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Kongl. vetenskaps Academiens nya handlingar, &c. *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, vol. vij (a), pour l'année 1786, in-8°. A Stockholm, chez Lange, 1787.*

1. Ce recueil, toujours intéressant pour les amateurs des sciences naturelles, contient, dans le PREMIER TRIMESTRE, les articles suivans qui nous concernent.

1°. *La fin de la dissertation de M. WILKÉ, sur les trombes de terre et sur les nuages.*

La nouvelle théorie de l'auteur est fondée sur le principe que ces phénomènes dépendent de l'agitation des particules aériennes du fluide électrique.

(a) On trouve un extrait du cinquième volume dans ce Journal; tom. lxxvij, pag. 106; et un extrait du sixième, dans le tom. lxxix, pag. 106.

2°. *Recherches de feu M. SCHEELÉ, sur le sel essentiel des noix de galle.*

On se-procure ce sel en faisant une infusion aqueuse à froid, et en laissant ensuite déposer cette infusion : le sédiment fournit ce sel, qui, après des solutions nouvelles, des filtrations et évaporations, se présente enfin sous la forme d'un sable fin, ou sous celle de particules très-déliées, qu'on voit voltiger dans l'air par les rayons du soleil. Il est d'une couleur grise, qu'il conserve même après des solutions et cristallisations répétées. Nous ne pouvons pas suivre M. *Scheele* dans l'exposé de ses expériences, par lesquelles il s'est assuré que ce sel est d'une nature acide.

3°. *Observat. anatomique ; par M. HÄGSTRÖEM.*

Cette observation a pour sujet l'ouverture du trou ovale dans le *septum* des oreillettes du cœur d'une femme ; d'environ quarante ans, bien que le conduit artériel fût fermé. Le docteur *Monro* avoit pensé qu'on pourroit tenir ce trou ouvert, si l'on habitoit les enfans, dès leur plus tendre enfance, à retenir leur haleine un certain temps : cette conjecture paroît d'autant plus fondée, qu'outre quelques exemples rares, à la vérité, de cette ouverture, les pêcheurs de perles dans l'Océan indien, semblent en démontrer la réalité ; attendu qu'il n'est guère possible d'expliquer la facilité qu'ils ont de rester long-temps sous l'eau, à moins de supposer que le sang qui, pendant cet intervalle, devoit passer par les

poumons, enfile la route qu'il a suivie dans le sein de la mère. Mais pourquoi ces pêcheurs, ne meurent-ils pas étouffés par la présence de l'air fixe, de l'abondance du phlogistique? pourquoi ne périssent-ils pas de la privation de la chaleur, si elle provient du feu inspiré avec l'air, et dont elle se dégage dans l'acte de la circulation pour se répandre par-tout?

4°. *Remarques sur cette observation; par M. von ACREL.*

L'auteur, après avoir exposé l'utilité des observations en général, et insinué que cet état du *septum* des oreillettes du cœur n'est peut-être pas aussi rare qu'on le croit, suppose qu'il pourroit bien être une cause des palpitations de cœur chroniques, ainsi que d'un pouls foible et inégal habituel.

5°. *La continuation de l'almanach de fleurs de la Oest-Gothie, pour les années 1757, jusqu'en 1785; par M. BJERKANDER.*

La fleur du tussilage et celle du colchique, sont les signes caractéristiques, la première, de la nature renaissante, l'autre, de l'automne. En Oest-Gothie, le tussilage fleurit ordinairement vers le 12 avril; mais en 1771, le froid rigoureux a retardé cette floraison jusqu'au 28 du même mois.

6°. *Description des différentes espèces d'albucca; par M. THUNBERG.*

C'est pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance que l'Académicien a été à même de s'assurer des différences spécifiques des diverses espèces d'albucca. Il en reconnoit

cinq, désignées par les noms d'*albuca major*, d'*albuca minor*, d'*albuca fastigiata*, d'*albuca viscosa*, d'*albuca spiralis*. Cette dernière espèce est représentée sur une planche gravée, jointe à ce volume.

7°. Sur la *phalæna noctua telifera*; par M. PAJKULL.

8°. Sur le *gobius ruthensparri*, et le *costus bubalis*, deux poissons inconnus de la Suède; par M. EUPHRASEN.

9°. Sur la *viverra genetta*, et sur l'*oriolus galbula*; par M. SPARRMAN.

10°. Sur le *catarrhactès des anciens* que M. OEDMAN, auteur de cet article, croit être le *pelecænus bassanus* LINNÆI, le *salac des Juifs*.

Dans le DEUXIÈME TRIMESTRE, il ne se trouve qu'un seul article qui puisse intéresser nos lecteurs; il est de M. Modeer; et présente l'histoire naturelle et les mœurs de l'*oestrus*. Ces Mémoires, dont la suite se trouve dans le TROISIÈME TRIMESTRE, est d'autant plus intéressant, que l'auteur l'a enrichi de recherches littéraires très précieuses. C'est dans cette dernière partie que M. Modeer compte jusqu'à dix différentes espèces d'oestres. Les nouvelles espèces sont l'*oestrus trompe*, l'*oestrus elaphi*, l'*oestrus antilopum*, l'*oestrus fasciculatus*, et l'*oestrus hominis*; cette dernière espèce pond jusqu'à cinquante œufs dans les végumens du bas-ventre.

Les autres articles de ce troisième Trimestre, relatifs à ce Journal, sont:

1°. *La Description d'un bouleau hybride, (betula hybrida); par M. BLOM.*

2°. *Histoire naturelle de l'île Saint-Bérthélemy, par M. FAHLBERG.*

Suivant l'auteur, les étrangers qui arrivent dans cette île sont exposés à une éruption miliaire, et assaillis du *pulex penetrans*, espèce de puce qui s'insinue dans les tégumens des pieds : on y rencontre souvent des personnes attaquées d'héméralopie et de coups de soleil. L'eau y manque, et c'est peut-être le défaut de ce fluide, qui fait que les chevaux et les vaches n'y prospèrent pas, tandis que les chèvres y viennent à merveille. Nous ne pouvons point entrer dans des détails ultérieurs sur ce Mémoire, dont la suite se trouve dans le quatrième Trimestre. Les autres articles de ce Trimestre, sont;

1°. *Une dissertation de M. THUNBERG, sur la difficulté de fixer les limites du genre des orchideæ.*

2°. *Des éclaircissemens concernant le genre des plumes de mer, (pennatula), par M. MODEER.*

3°. *Des instructions sur les meilleurs moyens de garantir les herbiers des attaques des insectes; par M. BERGUES.*

Les insectes, qui ravagent les herbiers, sont le *ptinus fur*, le *dermestes mollis*, et

le *termes pulsatorius*. Le *phalangium cancroïdes* est l'ennemi mortel du *termes* ; par conséquent , il n'est point nuisible aux herbiers. Les insectes destructeurs de ces collections n'attaquent pas indistinctement toutes les espèces de plantes. La chaleur, étant fort contraire aux deux premiers genres, le meilleur préservatif est d'approcher l'herbier du feu. Il faut d'ailleurs souvent feuilleter et secouer ces collections, sur-tout en hiver, comme aussi au printemps et en automne. De plus, il faut tenir, éloignée du mur, l'armoire dans laquelle on renferme ces végétaux séchés, l'élever sur des pieds, au point qu'on puisse facilement balayer dessous, et avoir grand soin que l'air soit souvent renouvelé. On peut enfin mêler un peu de sublimé corrosif à la colle.

4°. *La description d'un nouveau genre d'escarbot, serro-palpus, par M. HELLENIUS.*

L'académicien fixe ainsi les caractères de ce nouveau genre ; *antennæ setaceæ, palpi anteriores profunde serrati, articulo ultimo truncato, apice extenuato : thorax antice connexus, caput excipiens, postice depressus, marginatus, angulo utrinque prominente subdentato*. Il diffère donc des genres de *Mordella* et d'*Elater* par les *palpi serrati*, quoiqu'il ait, à d'autres égards, de la ressemblance avec ce dernier. Cet insecte, de la classe coléoptère, contient deux espèces, dont l'une a été trouvée en Finlande, et l'autre est l'*elater luprestoides* DE LINNÉ.

Atti della reale Academia delle scienze, &c. *Mémoires de l'Acad. royale des sciences et belles-lettres de Naples, depuis sa fondation jusqu'à l'année 1787. Naples, chez Donato Campo, 1788; in-4°.*

2. Cette Académie napolitaine prit naissance, sous *Ferdinand IV*, c'est-à-dire, après l'année 1759.

Dans le discours préliminaire, *M. Napoli Signorelli*, secrétaire actuel, rend compte des travaux de l'Académie, et des obstacles qui se sont opposés à la publication de ses Mémoires. Ceux que nous avons à indiquer sont ;

1°. *Dissertation physiologique ; par M. Cotugno, médecin.*

Elle contient une découverte, qui a demandé de longues observations. On croit communément que les veines n'ont d'autre fonction que de rapporter le sang au cœur ; mais *M. Cotugno* s'est assuré, par un grand nombre d'expériences sur les hommes et sur les animaux, que dans les veines de la tête le sang se meut régulièrement, non dans une seule direction, mais dans deux directions contraires et alternatives ; l'une de la tête au cœur, et l'autre du cœur à la tête.

2°. et 3°. *Mémoires botaniques ; par M. ANGE FASANO.*

Il rend compte de quelques nouveaux

caractères qu'il a découverts , d'après le système sexuel du chevalier *de Linné*, sur trois plantes , qui sont le *cytinus* , la *cera-
tonia* et la *stellera passerina*.

Physikalische und philosophische, &c.
*Mémoires physiques et philoso-
phiques de la Société des sciences
de Manchester, A Leipsick ; et se
trouve à Strasbourg, chez Amand
Kœnig, 1788; première partie; in-8°.
de 410 pag.*

3. Il nous suffit d'annoncer cette traduction allemande des Mémoires de la Société de Manchester.

On peut voir ce qui a été dit des deux premiers volumes originaux, dans ce Journal, tom. lxviij, pag 501.

Kuhn's kurart venerischer krankheiten, &c. *Méthode pour guérir les
maladies vénériennes ; par M.
JEAN-GUILL. KUHN, docteur
en médecine. A Breslau ; et se
trouve à Strasbourg; chez Amand
Kœnig, 1788; in-8°. de 360 pag.*

4. Les bons juges du Nord ne font aucun cas de cet ouvrage.

An essay on the recovery of the apparently dead, &c. *Essai sur les moyens de rappeler à la vie les personnes mortes en apparence ; par CHARLES KITE, membre du corps des chirurgiens : Essai auquel la société humaine a adjugé la médaille ; in-8°. de 274 pages. A Londres, chez Dilly, 1788.*

5. Nous avons rendu compte du Mémoire de M. Goodwyn (a) qui a remporté la médaille d'or. Celui dont nous allons nous occuper, a obtenu la médaille d'argent. L'auteur avance, dans l'introduction ; que l'on n'est assuré de la mort d'un sujet, qu'autant qu'on s'est convaincu qu'il n'existe plus chez lui aucun degré d'irritabilité ; il passe ensuite à la recherche des causes immédiates de la mort, et de la manière dont la submersion détruit la vie. Parmi les causes immédiates de la mort, il examine, 1°. les effets de l'eau qui, ayant pénétré dans les poumons, empêchent le jeu de cet organe ; 2°. l'influence de l'air fixe et de l'air phlogistique, engendrés et retenus dans les poumons ; 3°. les effets secondaires des obstacles à la respiration, c'est-à-dire l'apoplexie. Il tire, de cet examen, la conclusion que la cause unique et immédiate

(a) Tome lxxix, pag 128 de ce Journal.

de la mort des noyés, est l'engorgement des vaisseaux du cerveau qui entraîne l'apoplexie.

Dans la section suivante, M. *Kite* s'attache à faire connoître les causes vraisemblables qui rendent si douteux le succès des moyens employés pour rappeler à la vie les noyés. En admettant que l'apoplexie est la cause immédiate de leur mort, on conçoit que toutes les dispositions antérieures qui tendent à causer une congestion au cerveau, doivent accélérer la mort, ou rendre incertain le retour à la vie. D'ailleurs, il faut considérer que la submersion peut être la suite d'une attaque d'apoplexie, que la chute dans une eau profonde peut devenir funeste, soit par l'effet de la violence du coup que rien n'a rompu, soit par la privation momentanée du jugement qui empêche le sujet de faire les efforts nécessaires pour se tirer de l'eau. C'est à cette occasion que M. *Kite* rejette la doctrine des tempéramens fondés sur la prépondérance de telles ou telles humeurs, et qu'il les remplace par les variations dans la constitution dépendantes de l'état des solides. Il distingue, en conséquence de ces considérations, trois tempéramens ; savoir, 1°. le tempérament *tonique*, qui indique la force, la fermeté et la vigueur dans les fibres musculaires ; 2°. le tempérament *atonique*, qui suppose de la foiblesse, du relâchement et de l'inactivité ; 3°. le tempérament *irritable*, qui se manifeste par les mouvemens vifs et impétueux. Ce sont surtout les sujets de ce dernier tempérament

qui sont d'un côté les plus exposés à périr promptement dans l'eau, comme d'un autre côté ils sont les plus aisés à rappeler à la vie, si aucune circonstance accessoire ne s'y oppose.

M. *Kite*, après avoir donné les raisons de cette particularité discute s'il y a quelque signe positif de l'extinction de la vie. Il distingue deux espèces de mort; savoir, la mort apparente, et la mort absolue. La première consiste dans la suspension de la circulation, de la respiration et de l'action du cerveau; tandis que l'irritabilité, ou cette propriété particulière des fibres musculaires qui les rend capables de se contracter lorsqu'elles sont irritées, subsiste encore. La mort absolue a lieu lorsque non-seulement toutes les fonctions vitales, naturelles et animales ont cessé, mais que le principe même de l'irritabilité est détruit. La vie, selon M. *Kite*, subsiste tant que l'irritabilité reste; quoiqu'il ne soit pas certain qu'on puisse rétablir l'exercice réglé et soutenu des fonctions, lors même qu'un certain degré de cette propriété se fait distinguer. Ce degré est peut-être trop foible, peut-être aussi qu'il ne subsiste que dans certaines parties douées, dans l'état de santé, d'une irritabilité très-grande, tandis qu'elle est déjà détruite, au point de ne pouvoir plus être ramenée dans d'autres parties plus essentielles à la vie, et qui ne la retiennent pas si long-temps; ou bien qu'il y a altération entre le rapport de l'irritabilité, et quelque autre principe du jeu des organes, tel peut-être que la source de la

chaleur animale. Il faut cependant observer que, dans l'incertitude où l'on est de savoir jusqu'à quel point l'irritabilité est détruite, ou son influence anéantie, le médecin sera encouragé à apporter ses plus grands soins au rétablissement des asphyxiés, en reconnaissant, par la présence des signes de l'irritabilité subsistante, qu'il y a encore quelque espoir de réussir dans ses tentatives. Toutefois afin de prouver que l'irritabilité seule n'autorise pas à assurer qu'on remettra en activité les autres causes de la vie, nous traduirons le passage suivant. « On a eu recours plusieurs fois à l'électricité pour rappeler à la vie les personnes mortes en apparence ; et quoiqu'elle n'ait pas toujours rempli l'objet pour lequel on l'a employée (et l'a-t-elle jamais rempli dans des cas où les autres moyens ont été absolument insuffisans ?) on n'en voit pas moins par tous les exemples rendus publics, qu'elle est de la plus grande importance, et qu'elle fournit la preuve la plus ample et la plus décisive de son influence merveilleuse et étendue. Un cas qui s'est passé sous mes yeux, au commencement de l'année 1785, a fait la plus forte impression sur moi, et m'a singulièrement prévenu en sa faveur. Un jeune homme, après avoir resté un temps considérable sous l'eau, fut exposé avec ses habits mouillés à l'air froid pendant l'espace d'une heure, avant qu'on pût faire usage d'aucun moyen pour le rendre à la vie. On employa, pendant près d'une heure, sans aucune apparence de succès, l'insufflation de l'air, la chaleur, les

lavemens de tabac, les sels volatils injectés dans l'estomac, les frictions et divers autres stimulans moins énergiques ; enfin on eut recours à l'électricité, en donnant des commotions dans toutes les directions possibles : les muscles, à travers lesquels le fluide passoit, essuyèrent de fortes contractions, qui n'étoient guère inférieures à celles qu'on observe communément dans les personnes bien portantes : ce phénomène extraordinaire se présenta toutes les fois qu'on fit agir l'électricité durant l'espace de deux heures, c'est-à-dire quatre heures après que le sujet fût tombé dans l'eau, et, à ce que je crois, que la pulsation et la respiration se furent arrêtées. Au bout de ce temps, ses effets cessèrent, et on ne pouvoit plus produire aucun changement. Depuis cet accident, j'ai constamment employé le même agent dans des cas analogues ; ses effets ont été, en général, les mêmes, mais dans une personne, elle ne produisoit absolument aucun mouvement. De fortes raisons ont ensuite porté à croire que ce sujet avoit été plusieurs heures dans l'eau par un temps très-froid»

« Mes expériences, sur les animaux, s'accordent entièrement avec ces phénomènes. Je ne connois pas un seul exemple où l'électricité, très-long-temps après que les fonctions vitales avoient cessé, ait manqué de renouveler l'action des muscles à travers lesquels elle étoit dirigée et lorsqu'elle étoit devenue sans effet, il n'y avoit plus de stimulus, depuis les plus foibles jusqu'aux plus puissans, l'huile de vitriol ni

le scalpel, pas même le cautère actuel, qui pussent produire le plus léger changement ».

« D'après ces considérations, il me paroît que le choc électrique peut être regardé comme une pierre de touche, ou comme le caractère le plus décisif du plus petit reste de la vie animale ; et aussi longtemps qu'elle produit des effets, on peut dire qu'une personne est encore susceptible d'être ranimée ; comme d'un autre côté, lorsqu'elle cesse entièrement d'avoir de l'activité, il ne reste plus de doute sur l'extinction totale et absolue du sujet ».

Si nous considérons que l'irritabilité se rencontre également dans les végétaux, nous serons peut-être moins portés à la regarder comme un caractère inséparable de la vie animale. Elle n'est peut-être qu'un résultat nécessaire de l'organisation *viable* des solides, et suppose l'activité d'un principe différent, pour donner la vie au corps dans la composition duquel ils entrent.

En exposant la méthode curative, l'auteur retrace l'état des organes vitaux qui résulte de la suspension de la respiration ; et en considérant les symptômes qui se présentent, il établit deux indications à saisir ; savoir, 1°. celle de lever la compression du cerveau, ainsi que la congestion des humeurs vers ce viscère ; 2°. de réveiller l'irritabilité des fibres musculaires. On peut remplir la première, tant par la respiration artificielle, que par une attitude convenable. La seconde indique l'usage des stimulans tant généraux que locaux. M. Kite n'est pas partisan des clystères de ta-

bac ; il pense que les vapeurs aromatiques, les vomitifs, les spiritueux et l'alkali volatil, peuvent être de quelque utilité. Il préfère, parmi les émétiques, ceux qui sont d'un effet prompt, et ne tourmentent point par des nausées ; tels que le vitriol blanc, et le vitriol bleu. L'usage de l'air vital lui paroît de peu d'utilité et d'une trop forte dépense ; mais l'application de la chaleur et les frictions, sont des remèdes indispensables, &c.

L'auteur a joint, à cet exposé, quelques observations très-instructives sur les asphyxies causées par les vapeurs nuisibles, l'étranglement, la syncope et la foudre ; il parle encore de l'usage du trépan dans certains cas, et donne quelques préceptes utiles concernant la conservation des enfans qui, encore renfermés dans le sein des mères, survivent à celles-ci.

Cet essai est terminé par un *Appendix*, dans lequel l'auteur fait la description d'une boîte contenant les instrumens nécessaires pour porter des secours aux asphyxiés. Cette boîte est de l'invention de M. Savigny.

De veneni animalium rabidorum natura ejusque medela dissertatio : *Dissertation sur la nature du venin des animaux enragés, et de sa guérison ; par FRÉD. ANSELME BREVEL, de Schneeberg, licen-*

cié en médecine. A Leipsick, chez Jacobæ, 1788; in-4°. de 44 pag.

6. L'auteur a dédié sa dissertation à son père, qui est docteur en médecine et maître en pharmacie.

La première partie traite dans plusieurs paragraphes, de la nature du venin des animaux enragés; il examine quelle est son essence, s'il est caustique, ou indolent; il expose les symptômes qu'il fait naître, et le compare avec le virus vérolique.

La seconde partie est consacrée aux moyens curatifs de l'hydrophobie. M. Brevel passe en revue les principaux médicaments qui ont été employés; il en discute les effets, et en apprécie le mérite.

Observations of the use of crude mercury on ruicksilver in obstructions of the bowels, arising from inflammations or other causes; with remarks on the use of castor oil: *Observations sur l'usage du mercure crud, ou vif argent, dans les obstructions des entrailles, provenant d'inflammations ou autres causes, avec des remarques sur l'usage de l'huile de castor; par M. R. S. NEVINSON, A Newarck, chez*

Tomlinson ; *et se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1788 ; in-8°. de 50 pag.*

7. Il paroît que l'auteur a été plus heureux que beaucoup d'autres médecins, en employant le mercure crud contre des obstructions opiniâtres. Il assure que, par ce moyen, il a souvent, non-seulement diminué la maladie, mais encore si parfaitement rétabli les malades, les plus désespérés, qu'ils ont été en état de reprendre leurs occupations, sans avoir les plus légers ressentimens du mal, ni du remède. Il recommande donc l'usage du mercure crud dans ces maladies ; cependant il n'est pas d'avis qu'on ait d'abord recours à ce remède ; il observe, au contraire, qu'il ne faut l'employer qu'après avoir fait usage des autres apéritifs, comme clystères, opiat, bains chauds, &c. S'ils ne produisent aucun effet, alors il est temps d'administrer le mercure, et c'est le seul moyen qui reste de procurer du soulagement au malade.

On peut en donner six ou huit onces, et même une livre entière, en donnant après pour boisson quelques tasses de bouillon, ou de thé léger. On ne doit pas craindre qu'il soit nuisible au malade, lors même qu'il ne désobstrueroit pas d'abord. Il a vu souvent que le malade, plusieurs semaines après l'administration de ce médicament, en rendoit plusieurs globules par les selles, sans qu'il éprouvât aucun accident de ce qui pouvoit en rester dans le corps.

M. *Nevinson* dit avoir observé que les lavemens de fumée de tabac étoient absolument insuffisans pour soulager des maux opiniâtres; il a vu, au contraire, que l'usage intérieur et extérieur de l'huile de castor ou de *ricinus communis*, L. procuroit beaucoup de soulagement dans ces maladies, ainsi que dans la colique de plomb.

Telles sont les choses principales contenues dans cet opusculé; M. *Nevinson* explique ses assertions, et les confirme par des exemples. Cependant nous ne croyons pas qu'elles soient toutes adoptées par les médecins éclairés.

Dissertationes medicæ in universitate Vindobonensi habitæ ad morbos chronicos pertinentes et ex MAX. STOLLII, medic. clinic. P. P. O. prælectionibus potissimum conscriptæ: edidit et præfatus est JOSEPHUS EYEREL; volumen primum *A Vienne, et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788; in-8º. de 543 pag. Prix 4 liv.*

8. M. *Eyerel* vient d'imiter plusieurs membres des Facultés de médecine d'Europe, en rassemblant les meilleures dissertations que le docteur *Stoll* avoit fait soutenir dans l'Université de Vienne. Ce choix,

qui roule sur les maladies chroniques, nous paroît devoir mériter l'accueil favorable des médecins.

Ce premier volume renferme onze dissertations. La première indique la source des maladies chroniques ; la seconde traite du scorbut ; la troisième , des affections arthritiques ; la quatrième , du rachitis ; la cinquième , du catarre ; la sixième , de la dysenterie ; la septième , de l'apoplexie ; la huitième , des hémorrhagies ; la neuvième , de la tympanite ; la dixième , de la jaunisse , et la onzième , de la cardialgie. L'on trouve dans chacune de ces dissertations , les définitions , l'origine , les divisions , les différences de la maladie qui en fait le sujet , avec l'exposition de leurs causes , symptômes , diagnostics , pronostics et méthodes curatives.

Dans le traitement du rachitis , M. *Stoll* s'est servi , avec succès , de la garance , de la saxifrage (*pimpinella saxifraga*) et spécialement d'une boisson préparée avec l'eau ou le petit-lait ; à la quantité d'une livre , on ajoute trois grains d'alun , que l'on prend par petites verrées.

Contre la dysenterie , après l'emploi de Pipécacuanha , il conseille l'usage de l'écorce de simarouba et la salicaire.

La dissertation , concernant la jaunisse , présente un chapitre particulier sur l'ictère des nouveau-nés.

Sammlung auserlesener abhandlungen, &c. *Recueil de mémoires choisis pour l'usage des médecins praticiens. A Leipsick ; et à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°.*

9. Les Mémoires contenus dans ce volume sont :

1°. De l'inflammation du foie ; par M. *Schwarz.*

2°. De la colique des peintres ; par M. *de Brambilla.*

3°. De l'utilité de la décoction d'écorce verte de noix dans le traitement des ulcères ; par M. *Hunczowsky.*

4°. Observations sur la vertu anti-spasmodique de l'ipécacuanha dans les convulsions des femmes enceintes, et de celles qui vont accoucher ; par M. *Plenck.*

5°. De l'usage d'un liniment préparé avec le fiel de bœuf, le sel commun et l'huile de noix, dans le traitement des écrouelles ; par M. *Streitt.*

6°. Dissertation sur la difficulté de guérir les ulcères vénériens dans un sujet galeux ; par M. *Boerking.*

7°. Des vertus anti-spasmodiques de la fleur de zinc ; par M. *Odier.*

8°. Réflexions sur l'utilité des vésicatoires dans le traitement de plusieurs maladies ; par M. *Pouteau, père.*

9°. De l'utilité des épipastiques dans le traitement de l'hydropisie de poitrine; par M. *Archier*.

Nota. Il paroît que le septième Mémoire et le neuvième sont extrait de notre Journal.

Selecta diarii nosocomii regii Fridericiani Hafniensis, &c. *Extraits du journal de l'hôpital de Friedrich à Copenhague; par FRIEDR. LOUIS BANG, doct. et professeur en médecine, premier médecin de l'hôpital de Friedrich; in-8°. Vol. I; contenant les années 1782-83-84, de 304 pag. — Vol. II, pour les années 1785-86-87, de 410 pages. A Copenhague, chez Simmelkiær, 1789.*

10. Cet hôpital, établi en 1756, est un monument qui perpétuera le souvenir de la bienfaisance de *Friedrich V.* en même temps qu'il fait l'éloge de l'esprit d'ordre de *von Berger* qui a été chargé du plan des arrangemens relatifs à la médecine. Nous ne nous arrêterons pas à la description du bâtiment; nous ne suivrons pas non plus l'auteur dans le détail des dispositions économiques, et de régime concernant les meubles des chambres des malades; l'entrée des personnes qui demandent à y être admises; l'examen auquel

on les soumet ; l'administration des alimens , et les soins nécessaires dans leur situation ; leur sortie ; l'état des personnes constituées à veiller à l'administration de l'hôpital , et de ceux qui sont gagés pour le service intérieur , &c. Nous remarquerons seulement que le nombre des malades , traités dans cet hôpital , monte régulièrement à 278 , dont 170 aux frais du roi ; que le médecin est obligé à deux visites au moins par jour ; à tenir un journal d'observations , à chercher dans les cadavres les lumières qu'il n'a pu se procurer dans le vivant ; à former des élèves , en les conduisant aux lits des malades.

L'auteur présente ici le précis des observations consignées dans ces Journaux. Il a rangé les maladies par mois de chaque année , sans entrer dans le détail jour par jour de leur cours. En dirigeant sa principale attention sur les maladies épidémiques , il a en même temps rapporté ce qu'il a rencontré de particulier à l'égard des maladies sporadiques et des maladies chroniques. Les épidémies , dont il est fait mention , sont principalement des fièvres putrides , ou bilieuses putrides , des fièvres bilieuses simples , des fièvres catarrhales , des fièvres intermittentes , des inflammations de poitrine , des affections rhumatismales ; plus rarement des dyssenteries , des fièvres scarlatines , des coqueluches , &c.

Il ne faut pourtant pas s'attendre à trouver , dans ce recueil , de longues et de fatigantes descriptions des épidémies. M. *Bang* ne s'est proposé que de présenter des

faits précis, ou éclairés par l'ouverture des cadavres. Le tout terminé par une table très-utile.

Nous allons faire mention de quelques-unes des observations rassemblées dans ces deux volumes.

P R E M I E R V O L U M E.

Un jeune homme attaqué d'arthritisme, devint, au bout de deux mois, perclus de tous ses membres : il fut néanmoins guéri.

Dans un sujet, frappé à la suite d'une apoplexie, d'une hémiplegie parfaite de tout le côté gauche, on n'a trouvé, après sa mort, que le ventricule droit du cerveau très-étendu, par la présence d'une gelée épaisse.

Plusieurs faits prouvent l'efficacité d'une solution aqueuse de la gomme de gaïac dans les affections arthritiques.

L'huile d'asphalte, donnée à la dose de six ou huit gouttes soir et matin, a produit de bons effets dans la phthisie pulmonaire avec crachats purulents. L'auteur y réunit l'usage d'une bouillie faite avec une demi-once de farine de seigle et une livre d'eau.

Toutes les fièvres putrides ont enlevé les malades, lorsque les parotides ont passé en suppuration.

L'usage de la racine de la benoîte a eu quelques succès dans les diarrhées.

L'auteur est persuadé que l'artication réunie à l'usage des autres remèdes con-

venables, a souvent produit de bons effets dans les paralysies.

La paracentese facilite l'action des autres remèdes dans l'ascite.

Un garçon bien portant perdit une grande quantité de sang par la bouche, et fut en même temps chargé de taches livides (*morbis maculoso-hæmorrhagicus.*) Il guérit par l'usage interne du quinquina et de l'huile de vitriol. Le malade tenoit en même temps souvent de l'eau froide dans la bouche.

Des vésicatoires appliqués aux gras des jambes et l'usage de la mixture de camphre, ont guéri un tremblement de tous les membres accompagné de douleurs fugaces.

On a retiré de bons effets, dans la strangurie hémorrhoidale, de l'usage des eaux de Pyrmont, des lavemens où entre de l'opium, et de l'application des sangsues au fondement.

Parmi les fièvres intermittentes masquées, qu'on a observées, on distingue celle qui a pris la forme d'une pleurésie. On a combattu cette pleurésie avec le quinquina, et le succès de ce fébrifuge n'a pas laissé de doute sur la nature de la maladie.

Une sciatique consécutive a été guérie avec les bains de vapeur, et un vésicatoire sur le gras de la jambe dont on a entrete nu long-temps la suppuration.

Les fièvres intermittentes, causées par les obstructions du foie, qui ont été très-fréquentes, ont souvent cédé à l'usage d'une teinture de rhubarbe faite avec le sel vé-

gétal ; à celui d'une décoction de racines de chiendent et de dent de lion ; enfin au quinquina.

Une cuillerée de jus de citron , prise deux fois par jour , est très-efficace contre les douleurs des membres qui accompagnent les fièvres intermittentes , ou restent après leur guérison.

Un soldat a été attaqué d'une migraine et de mouvemens convulsifs vénériens. On lui a administré l'opium , dont on a successivement porté la dose jusqu'à quatre grains deux fois par jour.

Les hydropisies , à la suite des fièvres intermittentes , ont été souvent dissipées par le seul usage du quinquina.

Le musc s'est montré très-efficace dans la coqueluche.

D E U X I È M E V O L U M E.

Un soldat avoit perdu le sentiment dans presque tout son corps à l'exception de la tête. L'usage interne des remèdes nervins , l'emploi extérieur des stimulans , et l'urtication continués pendant une année entière , l'ont enfin rétabli dans l'état naturel ; mais avant d'obtenir la guérison , cet homme a éprouvé diverses sensations extraordinaires : tantôt il lui a paru que tout son corps étoit couvert de fourmis ; tantôt qu'il essuyoit par-tout des commotions électriques.

On a vu une gale épidémique dont le principe a produit des affections différentes , selon qu'il s'est jeté sur telle ou telle partie du corps. Ce miasme , étant répercuté ,

a causé des fièvres, des hydropisies, des diarrhées, des phthisies, des affections arthritiques.

M. *Bang* observe que la gale procure souvent un grand soulagement aux personnes tourmentées de douleurs rhumatismales.

Un clignotement involontaire des paupières de l'œil gauche, qui datoit de six mois, a enfin cédé à des onctions fréquentes, faites sur ces parties avec l'huile de graine de jusquiame.

La saignée, et l'usage interne du camphre, ont eu de bons effets dans un gonflement rhumatique du genou. Dans un autre cas, il a fallu avoir recours en même temps au bain de vapeur, et à un emplâtre vésicatoire dont on a enveloppé toute la partie.

En 1786, le scorbut a été épidémique à Copenhague : la rigueur de l'hiver, le manque de légumes et les logemens étroits, paroissent avoir été la cause de cette épidémie parmi le peuple : elle s'est déclarée au printemps, et a cessé au mois d'août. Peu de femmes en ont été attaquées.

Après avoir arrêté la sueur des pieds, il est survenu une douleur très-vive à la plante des pieds, sans aucun gonflement. On l'a combattue avec les pédiluves et l'usage de la toile cirée, dont on a enveloppé ces parties.

Il est question, en différens endroits de cet ouvrage, de la fièvre puerpérale. M. *Bang* avance qu'elle se manifeste le plus souvent le deuxième jour de la couche;

rarement le troisième , et presque jamais plus tard ; que le lait disparoit presque constamment ; que le bas-ventre est tendu uniformément , et que la crise se fait , la plupart du temps , le cinquième ou le septième jour. Selon lui, la saignée et le camphre sont quelquefois très-avantageux , et c'est par l'inflammation de l'utérus et des parties qui y appartiennent qu'elle devient mortelle.

Un homme, qui avoit avalé de l'eau forte, a été garanti en trois jours par l'usage répété de petites doses d'huile d'olives.

Geschichte einer zwillings kayzers geburt*, C'est-à-dire , *Histoire d'un accouchement de jumeaux, par la section césarienne ; par M. SOMMER, docteur et professeur en médecine à Brunswick ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°. de 64 pag.*

11. Cette observation curieuse est perdue pour nous , à moins que quelque médecin ou chirurgien ne prenne le soin d'en donner une traduction française.

Ausgesuchte beiträge für die entbindungskunst , &c. *Additions choisies à l'art des accouchemens ,*

traduites de différentes langues en allemand. Première partie ; in-8°. A Leipsick, 1789.

12. C'est une réimpression de cinq différens morceaux qui ont déjà paru dans la vingtième partie des *Dissertations choisies en faveur des chirurgiens*. Nous nous contenterons d'en donner les titres.

Ce sont,

1°. *Essai sur le part naturel ; par THOM. DENMAN, traduit de l'anglois.*

2°. *Essai sur les hémorrhagies utérines, qui arrivent pendant la grossesse, et lors de l'accouchement ; par le même.*

3°. *Essai d'une histoire du part naturel ; par M. ROEMER, traduit du latin.*

4°. *De la supériorité de l'art moderne des accouchemens sur l'ancien, relativement aux parts naturels. Dissertation inaugurale par M. VAN-DER-EEB, traduite du latin.*

5°. *De la supériorité de l'art moderne des accouchemens sur l'ancien, concernant les accouchemens difficiles et contre-naturels. Dissertation inaugurale, par VAN-MEUWEN, traduite du latin.*

Argumenti chirurgici præsertim ophthalmici libellus, delectus, recens, difficultatum et commodorum graviorum commemorabiliumque utriusque

utriusque suffusioni medendo methodi per depressionem et per extractionem, ac super iisdem inter se diligenter extendendis, sententia et epicrisis, *pars I.* Scripsit in universitate litteraria Gryphica CHRIST. WILH. OVERKAMP, med. et phil. doct. ord. phil. adjunct. *In-4°. de 36 p. A. Greifswald, chez Roese, 1788.*

13. On lit dans cette première partie, 1°. Une confirmation de l'utilité de la méthode inventée par feu M. Pott de traiter la distorsion de l'épine du dos, et la paralysie consécutive des extrémités inférieures.

2°. L'énumération des auteurs qui ont écrit en faveur, tant de l'abaissement que de l'extraction de la cataracte.

3°. L'exposé des difficultés que présente la dépression du cristallin.

Steidele versuche einiger specifischen mittel wieder den krebs, &c. *Essais de quelques remèdes spécifiques contre le cancer, les ulcères malins et les coliques convulsives, avec la description très-remarquable d'un cancer au sein, an-*
Tome LXXXII. X

cien , gros , et de très-mauvaise nature , guéri parfaitement ; par RAPHAEL STEIDELE ; in-8°. A Vienne , chez Græffer et Compagnie , 1788.

14. Cet opusculc est divisé en quatre sections. Dans la première on lit l'histoire d'un cancer, chez une femme de 76 ans, laquelle avoit tous les symptômes d'obstructions des viscères du bas-ventre, de cachexie et d'une disposition prochaine à l'hydropisie. Cette dame portoit depuis 28 ans ce cancer ouvert à la mamelle droite; il étoit de la circonférence d'une petite assiette. L'auteur, chargé depuis un an de lui donner des soins, avoit employé sans succès, dans ses pansemens, une décoction de quinquina réunie à l'essence de myrrhe. Au bout de dix mois de ce traitement infructueux, les douleurs au sein étant devenues très-violentes, la malade avoit sollicité quelque remède qui pût adoucir ses souffrances. M. Steidelo, pour répondre au vœu de la malade, avoit joint quelques gouttes de laudanum liquide au topique ci-dessus, sans entreprendre de la fatiguer par des remèdes internes. Dix jours de l'usage de ce calmant ont suffi pour produire des changemens essentiels. Le cancer a commencé à suppurer beaucoup plus abondamment, et il a exhalé une puanteur extraordinaire. Malgré ces apparences fâcheuses, M. Steidelo a persisté dans l'emploi des mêmes remèdes, et a aug-

menté peu-à-peu la dose du laudanum. La suppuration est devenue de plus en plus copieuse ; ensorte qu'il s'est détaché du cancer des portions assez considérables. La fétidité a été en même temps des plus terribles : il survenoit à la malade des accès de fièvre qui, sans doute, étoient excités par la suppuration, et une perte totale de l'appétit. Toutefois, comme l'ulcère diminueoit considérablement, on a continué les pansemens avec le mélange suivant.

Prenez *Décoction saturée de quinquina*,
une once et demie. -

De laudanum liquide, } de chaque
Essence de myrrhe, } 2 gros.

Mélez.

Dans l'espace de cinq semaines, ce cancer très-volumineux a changé au point, qu'il ne subsistoit plus qu'un ulcère plat : à la fin de deux mois et demi, il étoit entièrement fermé, ayant une cicatrice solide, longue de deux pouces, et dont la direction étoit en travers.

M. *Steideler* ne prétend pas que ce remède soit une invention nouvelle ; mais il croit qu'il a été négligé, parce qu'on aura regardé la fétidité de la suppuration comme un effet fâcheux. Il est persuadé que dans des sujets moins âgés, dont les humeurs ne sont pas viciées et dont les viscères sont en bon état, il pourra avoir des succès plus prompts. Cette malade quelque temps après la guérison du cancer, est morte d'une hydropisie.

Dans la deuxième section, on lit quatre observations sur la guérison d'ulcères malins, au moyen du suc gastrique du bœuf. La première roule sur un ulcère à la fesse d'un homme : il s'agit dans la deuxième d'un ulcère scrophuleux aux aines d'une femme de 26 ans. Le sujet de la troisième est une carie située au dos de la main, laquelle datoit de dix ans ; enfin la quatrième concerne un ulcère vénérien à l'aîne. Les malades sur lesquels l'auteur a fait ces observations, ont pris peu de remèdes internes, et ont été guéris en peu de temps, après avoir employé sans succès tous les autres remèdes. L'auteur recueille le suc gastrique dans le petit estomac, le passe dans un linge, et l'applique tiède trois fois par jour avec de la charpie. Il a vu généralement que, pendant les premiers quinze jours, les douleurs devenoient plus cuisantes et les ulcères plus impurs, qu'ils acquéroient même un aspect noirâtre et couenneux ; mais qu'ensuite ces accidens disparoissoient peu-à-peu, et que la guérison faisoit des progrès très-prompts.

La troisième section renferme deux observations sur l'usage interne des boissons, frappées de glace, dans quelques espèces de colique convulsive. Voici le précis de la première. Une femme de quarante ans, exposée à des attaques fréquentes de cardialgie et de constipation, enceinte depuis quatre mois, souffroit depuis six jours de ces accidens, sans qu'aucun remède pût la soulager : les vomissemens s'y étoient joints, et la malade rendoit des excréments par la bouche. Abandonnée des médecins, M. *Steidèle* lui pres-

crivit un bain tiède, composé de lait et d'eau, en même temps qu'à l'intérieur, il lui conseilla de prendre de l'eau frappée de glace, et des glaces de chocolat. L'usage de ces secours eut un succès si heureux, que dès le premier bain le ventre s'ouvrit. La malade accoucha à terme d'un enfant bien portant.

La seconde malade étoit, une femme de vingt huit ans, en couche, et travaillée de coliques convulsives par une métastase de lait. Les mêmes remèdes, auxquels on a joint encore des fomentations d'eau froide sur le bas-ventre, ont rendu cette femme à la santé.

L'histoire d'une gangrène externe contagieuse, fait le sujet de la quatrième section. Un homme chez qui la gangrène s'étoit emparée de la plaie, pour laquelle il étoit venu se faire traiter, avoit communiqué la mortification à quatre autres blessés-couchés dans la même chambre. L'usage interne et externe des antiseptiques, le renouvellement d'air, les fumigations avec du vinaigre, ont remédié à cette contagion.

Fasciculus tentaminum physico-medico-electricorum, cum natis inde reflexionibus, quem, in honorem onomasticæ, natalitiæ ac ad episcopatum consecratorix festivitatis principis sui, edidit HENR. GROSSER, med. doct. *A Würtzburg, chez*

Riennner; *et se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1788; in-8°. de 66 pag.*

15. Ce petit ouvrage, composé par un médecin qui jouit d'une excellente réputation en Allemagne, renferme sur l'électricité médicale plusieurs observations précieuses pour ceux qui veulent employer ce moyen contre quelques maladies. Ils verront que M. *Grosser* l'a fait, avec succès, pour une douleur rhumatismale, contre la surdité d'une femme de soixante ans, contre un mal de tête violent, occasionné par une tumeur rhumatismale; contre un autre mal de tête périodique; une maladie des yeux; des douleurs goutteuses, un rhumatisme violent; un affoiblissement, &c. Nous renvoyons à l'ouvrage même, pour les détails qui en sont la partie essentielle.

Spicilegium observationum de aconito : Spicilége d'observations sur l'aconit; par JEAN-LOUIS-CHRISTIAN KORLLE, docteur en médecine et chirurgie. A Erlangue, chez Palm; à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788; in-8°. de 60 pages, avec une planche en taille-douce.

16. Cette dissertation est partagée en trois sections.

La *première* est purement botanique ; elle traite de la classe et des ordres où doit se trouver l'aconit. Après sa description générique, suit celle des espèces que M. *Koelle* fait monter au nombre de treize, au lieu, qu'il ne s'en trouve que huit espèces dans les dernières éditions de *Linné*. Ces nouveaux aconits sont le *tauricum*, le *neomontanum*, le *cernuum*, le *volubile* et le *septentrionalé*.

La *section seconde* contient l'analyse chimique de l'aconit napel.

La *troisième* a pour objet la partie médicale.

De toutes les espèces d'aconit, nous ne parlerons que du napel, qui est celle sur laquelle M. *Storck* a fait de nombreuses expériences dans lesquelles il a apporté le plus grand soin, afin de découvrir ses propriétés dans l'art de guérir.

Les anciens, qui ne connoissoient pas encore les poisons chimiques, regardoient l'aconit comme la plus terrible de toutes les substances vénéneuses. Ils en attribuoient l'invention à *Hécate*, et disoient que c'étoit une production de *Cerbère*. En effet, le napel, pris intérieurement, excite des vomissemens, des frissons, des convulsions, des vertiges, la manie, des superpugations, avec évacuation par haut et par bas, accompagnées d'enflure de ventre et d'autres symptômes très-graves, tels que des sueurs froides et l'asphyxie. Mais M. *Storck*, premier médecin de l'empereur, a trouvé, d'après des expériences faites d'abord sur lui-même, et ensuite sur divers malades, que

L'extrait de napel mêlé avec soixante fois son poids de sucre, peut se donner à la dose de dix grains, d'un scrupule, et même de demi-gros, sans inconvénient, et que ce remède fait suer, sans nuire en aucune manière. M. *Storck* a donc donné l'extrait de napel, mêlé avec du sucre, pour des douleurs de côté qui étoient restées à la suite d'une fièvre, pour la sciatique, pour la goutte, pour les douleurs aux articulations, compliquées avec la fièvre quarte; pour les douleurs opiniâtres au bras accompagnées d'immobilité de cette partie. Il a donné le même médicament pour des glandes squirreuses, pour une tumeur dans la région iliaque, sans que les malades en aient été incommodés, puisqu'au contraire ils ont été soulagés, et plusieurs entièrement guéris. Il en est de même lorsqu'on fait prendre l'extrait de napel contre les rhumatismes, les douleurs à la suite d'effort, les maladies vénériennes, la gonorrhée; pour diminuer et dissiper des nœuds aux mains, et des tophus, des anchiloses, les hémorrhagies de la matrice, le scrophule, le rachitis, la *spina ventosa*, les tubercules ulcérés des mamelles, les fièvres intermittentes, la gale, la goutte sereine, la cataracte, la céphalée, l'épilepsie, la paralysie, les membres infirmes, l'asthme, l'aphonie, la peste, et la piqure des scorpions. Par cette longue énumération, on voit combien on attribue de vertus à cette plante vénéneuse, de sa nature.

M. *Kaelle* a soin de citer exactement, dans sa dissertation, les médecins qui ont

prescrit, avec succès, l'usage de cette plante, et en expose les diverses préparations. Il n'avance rien que d'après les expériences et les écrits des auteurs.

Le napel est aussi estimé dans les maladies des chevaux. Son usage économique peut s'étendre avec profit à la teinture, pour la soie, la laine, le lin. Cette plante fait mourir les punaises, les rats, les souris et autres animaux nuisibles. Les francolins recherchent avidement la nourriture de la semence du napel.

Tralles regarde les acides comme les moyens les plus propres à arrêter les effets pernicioeux de cette plante, et *Jean Bauhin* rapporte des exemples de leur succès.

Les Mémoires de philosophie et de médecine de la Société académique de Hesse donnent la formule suivante, qui est l'essence de napel, comme excellente dans les maladies arthritiques.

Prenez des feuilles de cet aconit, desséchées, 2 onces.

de l'esprit de vin, 12 onces.

Faites, suivant l'art, une teinture.

La dose est depuis cinq jusqu'à quarante gouttes.

Recepte und curarten mit theoretisch-practischen anmerkungen : *Formules de médecine, et méthode de guérir ; par M. NICOLAI, conseiller aulique, et professeur en*

médecine. A Iena, chez la veuve Kroecker, 1788; in-8°. 1^{er} volume.

17. La première édition de ce livre parut en 1780. Cette seconde est augmentée de nouvelles formules, des inventions et découvertes postérieures, et d'observations sur les expériences modernes relatives à plusieurs médicamens récemment mis en usage.

Magazin für die botanick, &c. *Magazin pour la botanique, publié par JEAN-JACQ. ROEMER, et PAUL USTERI; troisième cahier. in-8°. de 158 pag. A Zürich, chez Fuessly, 1788 (a).*

18. Ce cahier contient une feuille de moins que les précédens, et n'est pas enrichi de gravures, parce que la foire de Paques, étant trop proche, les éditeurs n'ont pas eu assez de temps pour les faire exécuter; mais ils promettent que, dans le cahier prochain, ils en dédommageront le public.

Un des premiers objets, contenu dans ce Journal, est un *Mémoire sur le tissu serpentant, que présentent les corps organisés, exposé au microscope par un soleil brillant.* L'auteur de cette dissertation est

(a) On a donné dans ce journal une notice des deux premières parties, tom. lxxx, pag. 492.

M^r A. J. G. C. Batsch, professeur à Iena.

Nous traduirons ici le commencement de l'*histoire des observations*. « Le 20 mars de cette année (1788), j'exposai, sous un microscope composé, une rouelle d'un bouton rouge du *lichen coccif.*, dans l'espérance que je découvrirais peut-être quelque chose de remarquable à cette partie distinguée de ce lichen. Mon instrument étoit placé à la fenêtre, et il se promenoit lentement de gros nuages au ciel, ensorte qu'au commencement de mes observations, le soleil ne donnoit pas sur le miroir. Je ne discernai rien, dans l'objet, qu'une masse uniforme, farineuse. Dans le temps que je le regardois encore, le nuage disparut, le soleil donna sur le miroir, et, tout-à-coup, je vis le spectacle le plus superbe ».

« Toute la masse de l'objet étoit éclairée des plus belles réfractions lumineuses, et montrait un grand nombre de *lignes, petites, tissues uniformément, et serpentantes*. On les voyoit même dans les plus petits morceaux de la masse qui en étoit absolument composée; elles ne disparoissoient que lorsque le soleil ne les éclairoit plus, soit qu'il s'en détournât, soit, qu'en donnant au miroir une autre position, on dérobât l'objet à ses rayons ».

« Je crois avoir trouvé ici la structure distinctive des véritables boutons fructifians, et vu la structure si simple de ces corps naturels; ces lignes serpentantes, qui se trouvent dans la totalité du lichen, ne me dérangèrent pas. Mais, comme on le pense bien, j'entrepris tout de suite de faire des

comparaisons. Je pris des morceaux de *fucus natans*, de *fucus vesiculosus*, de champignon, de feuilles de mousse, et de fougère, (dont les dernières n'ont évidemment point d'organes de fructification), et je trouvai le même spectacle. Je m'assurai, par là, que cette structure n'étoit pas exclusive aux parties de la fructification, ni aux lichens.

Au moment que M. Batsch a fait ces expériences, un animalcule microscopique s'est exposé à ses regards. Il y a reconnu les mêmes lignes serpentantes. Il a soumis à son examen la poussière des anthères de coudrier et d'ellébore, et il a trouvé la même chose; les parties animales même sont composées de ces lignes, mais le tissu des minéraux en est dépourvu. De toutes ces expériences, et autres qu'il faut lire dans l'ouvrage même, l'auteur tire les résultats suivans, dont nous allons traduire l'énoncé, sans y joindre les preuves ni les commentaires qui les accompagnent.

« 1°. Le tissu serpentant est commun à tous les corps organiques ».

« 2°. Les serpentaux de ce tissu ont tous la même grandeur, même dans les corps les plus différens : on ne trouve qu'environ deux sortes de tissu, dont les serpentaux diffèrent de volume ».

« 3°. Le tissu serpentant des corps organiques, est indestructible par les forces, soit chimiques, soit mécaniques ».

« 4°. Il n'y a pas de tissu serpentant dans les liquides séparés des corps organiques ».

« 5°. Il n'y a que quelques liquides nutri-

tifs animaux, dans lesquels cette organisation existe, et même dans un mouvement très-fort ».

« 6°. Les minéraux n'ont pas de tissu serpentant ; il n'y tient tout au plus que par accident et à la superficie ».

« 7°. La substance colorante, et le changement de couleur, n'ont aucune connexion avec le tissu serpentant ».

« 8°. On ne discerne l'organisation primordiale, qu'à une illumination très-grande, approchant on équivalente de la plus vive clarté du soleil ».

9°. « Il faut que le tissu serpentant ait un but particulier, puisqu'il est si général dans certains corps, et s'y voit constamment sous certaine condition ; tandis qu'il n'existe pas dans d'autres corps ».

M. *Roemer* joint à ce cahier des notices de plusieurs ouvrages de la plupart desquels nous avons rendu compte dans notre journal.

M. *Roemer* fait aussi mention d'un présent en oignons et semences du Cap de Bonne-Espérance, que M. *Zorn*, apothicaire à Kempten, a fait aux éditeurs de ce magasin, ainsi que du présent que S. M. le Roi de Prusse, a fait à l'université de Halle, lequel présent a été employé en partie pour agrandir le jardin botanique, en partie pour établir un jardin économique.

Enfin, on trouve une dissertation sur cette question : les champignons sont-ils des plantes ou des habitations d'insectes ? et doivent ils leur origine aux insectes ? par M. *G. F. Merklin* le jeune. L'auteur prouve que

ce sont des végétaux, et montre l'absurdité de l'opinion contraire.

Adresse à Nosseigneurs de l'Assemblée nationale, sur la nécessité et les moyens de perfectionner l'enseignement de la médecine ; par M. JADELOT, professeur de la Faculté de médecine en l'université de Nancy. A Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins ; à Strasbourg, chez Kœnig ; et à Nancy, chez Haener, imprimeur du Roi, 1790. In-8°. de 57 p.

18. M. Jadelot expose, dans cet ouvrage, les vices et défauts qui se rencontrent dans les études de la médecine. Il adresse ce travail, infiniment intéressant, aux dignes et honorables représentans de la nation, auxquels il parle ainsi ; « Vos lumières, votre zèle et votre autorité, devant établir une base inébranlable au Gouvernement et à la félicité de la nation qui vous a choisis pour traiter et décider ses plus grands intérêts, la perfection des études doit entrer dans votre plan de réforme et de régénération. Le vœu général est de les diriger d'une manière plus efficace et plus facile vers une institution publique qui corrige les abus actuels ».

Après ce préliminaire, M. Jadelot présente avec ordre le plan qu'il s'est tracé ;

il commence par prouver la nécessité d'une réforme dans les études de médecine, ainsi que dans les épreuves ou formalités requises, afin d'obtenir le titre de médecin ; il indique les connoissances préliminaires que doit avoir celui qui se destine à l'art de guérir ; il insiste particulièrement sur la fréquentation des hôpitaux. Après avoir développé ses idées à ce sujet , M. *Jadelot* offre en abrégé le tableau de chaque partie de la science, indique la manière d'enseigner avec le plus de succès , fixe l'objet de l'enseignement pour chaque année d'études, desirè sagement la suppression de la vénalité des grades, démontre que trois années d'études dans les Facultés de médecine ne suffisent pas , qu'il en faut cinq , et que chaque faculté doit avoir six professeurs ; il propose la forme et l'ordre des actes probatoires nécessaires pour empêcher que l'ignorance ne s'arroge , au détriment de l'humanité , la confiance qui n'est due qu'à la vraie science et à la capacité , et termine par détailler les objets de législation relatifs à la disposition proposée des facultés de médecine. Voici comment M. *Jadelot* s'exprime à l'égard des études préliminaires de la médecine.

« Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'être orateur , ni poète , ni historien , ni philosophe profond pour être médecin , on n'est point susceptible d'une bonne institution médicinale sans être lettré , et par conséquent sans avoir fait les études des humanités et de la philosophie. Ces études préliminaires sont indispensables ; elles dis-

posent l'esprit à l'étude des sciences ; elles occupent un temps que l'on emploie sans utilité et sans avantage. Ceux qui ont négligé cette partie de l'institution, et qui sont parvenus à l'âge de quinze ou dix-huit ans, sans avoir fait d'études, sont moins aptes aux sciences. D'ailleurs, l'usage de la langue latine est absolument nécessaire aux médecins pour profiter des ouvrages écrits dans cette langue, et dont ils ne peuvent se passer. L'étude de la philosophie, c'est-à-dire, la logique et la métaphysique perfectionnent le raisonnement. La physique donne les connoissances préliminaires de la médecine, elle en est le principe et la base. On ne peut être médecin sans être physicien. Les loix ont établi cette formalité ».

« Il seroit nécessaire, continue M. *Jadelot*, que chaque Faculté de médecine examinât ses candidats avant de les admettre à s'inscrire comme étudiants. Cet examen préliminaire se feroit en latin, sur les principes des belles-lettres, sur la philosophie, et sur-tout sur la physique ». On verroit par là, les dispositions et la capacité de ceux qui veulent se livrer à l'étude de la médecine. Il faudroit que cet examen fût de rigueur et d'absolue nécessité, et que l'on ne pût s'y soustraire par aucun moyen, ni aucun motif.

« Peut-on être médecin, dit M. *Jadelot*, pour avoir entendu, pendant trois années, des leçons de médecine, dont une seule année est employée à l'étude théorique des maladies? Une nation, qui tend à sa régénération, ne doit pas soutenir un tel abus.

C'est aux corps enseignans à le faire connoître , et à en demander la réforme. La pratique sans la théorie est dangereuse ; mais la théorie sans la pratique l'est peut-être davantage. Pour faire disparaître la différence entre le vrai médecin et le théoricien , pour éviter que l'on obtienne le titre de médecin sans être capable d'en remplir les fonctions , il faut que son institution soit dirigée vers la théorie et la pratique ; sans cela son art sera nuisible , parce que , dénué de l'usage de voir des malades , la multitude des symptômes le mettra dans l'impossibilité d'en porter un jugement assuré ; sa marche sera toujours chancelante , souvent fautive , jusqu'à ce qu'il ait acquis , par la pratique , le moyen de fixer un plan de curation. Ce n'est pas assez de posséder les principes de cette science salutaire ; il faut encore , et c'est ce qu'il y a d'excessivement difficile , il faut en savoir faire l'application ; c'est-là ce qui caractérise le vrai médecin. Or , personne n'en disconvient , on ne peut acquérir ce talent , si nécessaire , qu'en s'y exerçant de bonne heure , qu'en s'y appliquant avec une extrême attention , une patience à toute épreuve , et , pour ainsi dire , avec opiniâtreté. Pourquoi donc n'y a-t-il pas d'école de médecine en France ? On en a accordé à la peinture , à la sculpture , à l'art vétérinaire , à quelques parties de l'art militaire et à d'autres arts moins importants. On enseigne tout , excepté l'art de guérir. Pourquoi faut-il aller chercher , dans les hôpitaux de Paris , qui n'ont même aucune institution rela-

tive à cet objet, les instructions qui doivent former le médecin ? »

Ce savant professeur rapporte, avec exactitude, les diverses opinions des meilleurs écrivains qui ont écrit sur la hiérarchie médicinale, et, de ce choc d'opinions, l'on voit sortir des faisceaux de lumière, qui éclairent cette partie essentielle et élémentaire de l'art de guérir. Très-éloigné de rivalité et de jalousie envers la chirurgie, voici ce qu'il propose pour le bien général de l'humanité. « Chez les habitans des campagnes, dans les armées, sur les vaisseaux et dans la classe indigente du peuple, le chirurgien, dit-il, est obligé de faire la médecine. Il faut donc que ces deux sciences s'entr'aident et se secourent mutuellement ? »

Celse exige, dans un bon chirurgien, qu'il soit jeune, qu'il ait la main ferme, la vue perçante, l'ame intrépide, et qu'il fasse son opération sans se laisser émuouvoir, ni par les cris, ni par les plaintes du patient. Mais qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est point à cela seul que se réduit tout le mérite d'un chirurgien; il faut qu'il possède parfaitement la théorie de son art; *je fais sur-tout cas*, continue cet antique et savant médecin, *de celui qui fait le plus.* M. Jadelot n'exige pas, ainsi que *Celse*, des talens si rares et réunis dans le même chirurgien. Il voudroit seulement que dans les campagnes, l'institution publique pourvût à l'établissement d'un homme de l'art, pour un certain canton, et que pour obtenir ces places, il fut obligé de faire des

preuves de capacité en médecine et en chirurgie.

M. *Jadelot* croit que le nombre de vingt-deux Universités en France, est trop considérable pour fournir, à chaque Faculté de médecine, un grand nombre d'étudiants.

Ce professeur, avantageusement connu par plusieurs ouvrages sur l'art de guérir, a composé, il y a plusieurs années, un plan de réformation et d'amélioration des études en médecine; il a été inséré dans ce Journal (a). Quoique ce plan ait obtenu l'approbation de ceux qui pouvoient l'apprécier, il est resté sans effet, et les abus ont subsisté. Des réflexions nouvelles ont fait croire à M. *Jadelot* qu'il étoit possible de donner à ce plan plus d'étendue et de perfection. La révolution qui s'opère actuellement, en dirigeant les vues de la nation vers les établissemens utiles à l'humanité, lui fait espérer qu'il ne sera pas sans succès, s'il obtient l'approbation des gens de l'art, et s'ils se réunissent pour présenter à l'assemblée nationale leurs réclamations contre les abus qu'il attaque; ce sera d'après cet assentiment, et d'après le projet qui sera adopté pour les études en médecine, qu'il osera, dit-il, peut-être publier des élémens complets de cette science, ouvrage qui nous manque, et auquel M. *Jadelot* a consacré un travail assidu depuis vingt-cinq ans. Mais cette publication exige une autorité et des encouragemens qu'un

(a) Vol. lvj, année 1781, pag. 218, et la suite pag. 309.

particulier n'a pas droit d'espérer de mérite. Il seroit avantageux qu'il fût confié à plusieurs médecins, qui, en réunissant leurs connoissances, composeroient, pour les différentes parties de l'art de guérir, un code élémentaire qui renferméroit, non pas tout ce qui a été dit, mais tout ce qui est bon dans les livres de médecine, pour former un plan d'instruction médicale. Aucun médecin n'auroit plus droit de prétendre à une place, dans ce conseil médical, que M. Jadelot. Il offre d'y consacrer toutes les lumières qu'il a pu acquérir par l'exercice de l'enseignement et de la pratique de la science qu'il professe. Si l'on suivoit le même plan pour toutes les sciences, l'instruction acquerroit un grand degré de perfection; ce travail seroit digne d'une nation qui tend avec autant d'énergie à sa régénération.

Nous terminerons cet article en rapportant la méthode d'enseigner, qui est particulière à M. Jadelot. « Dans le cours de mes premières années de professorat, je m'en tenois, dit-il, comme mes prédécesseurs, à expliquer l'auteur qui servoit de base à mes leçons. A la fin de l'année, j'étois fort surpris de voir des jeunes gens, que je savois avoir de l'aptitude et de l'application, qui d'ailleurs avoient suivi les leçons exactement, répondre très-mal aux examens. Je cherchai pour lors le moyen de fixer leur attention, en occupant les leçons par des interrogations explicatives. J'ai observé pour lors, continue-t-il, une si grande différence dans les succès de mon enseignement, que j'ai suivi ce plan dans

mes cours, excepté dans celui d'anatomie. Mes questions dirigées sur le livre qui sert de base aux leçons, exigent un commentaire sous forme d'entretien toujours latin. Cette méthode fait acquérir aux étudiants l'usage de la langue latine, fixe leur attention, et les accoutume à réfléchir; et à rendre raison de ce qu'ils savent ».

P R I X

Distribués et proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 26 février 1790.

P R I X D I S T R I B U É S.

I.

La Société royale de médecine avoit proposé, dans sa séance publique du 26 août 1788, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les inconvéniens, et quels peuvent être les avantages de l'usage des purgatifs et de l'exposition à l'air frais dans les différens temps de la petite vérole inoculée, et jusqu'à quel point les résultats des recherches faites à ce sujet, peuvent être appliqués au traitement de la petite vérole naturelle.

Ce prix a été décerné à M. François Salva

Campillo, docteur en médecine et correspondant de la Société, à Barcelone, auteur d'un Mémoire, écrit en latin, et qui a été envoyé avec cette épigraphe : *Interdum Sydenhami, interdum Mortoni convenire potest methodus.* HUXHAM, de variolis.

L'auteur a bien saisi l'esprit du programme, et il a discuté la question avec méthode et sagacité.

L'accessit a été accordé à M. *Mazeron Desvergnès*, docteur en médecine, à Évaux en Combraille, auteur d'un Mémoire ayant cette épigraphe ; *At vereor, ne hic ipse morbi conspectus nobis imponat, &c.* STOLL.

Ce Mémoire est plein d'érudition et de recherches ; mais l'auteur a plutôt donné un Traité général de la petite vérole, qu'il n'a présenté des règles de pratique sur les deux questions énoncées dans le programme.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable de deux Mémoires, dont l'un a été remis avec l'épigraphe suivante :

Per varios usus artem experientia fecit.

MANIL. lib. 1, Astronom.

L'autre a été envoyé avec cette inscription : *Ab extrâ, Ad intus redire malum.*

II.

La Société avoit proposé, dans sa Séance publique du 12 février 1788, pour sujet d'un prix double de la valeur de 1200 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, par l'examen comparé des

propriétés physiques et chimiques; la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis et de jument ?

La Société s'étoit vue, avec regret, forcée de différer dans deux de ses Séances publiques, la distribution de ce prix. Aujourd'hui elle ne peut que se féliciter d'avoir attendu, la question ayant été traitée de la manière la plus satisfaisante dans deux Mémoires qui ont été envoyés à ce concours.

L'un, écrit en françois, porte pour épigraphe les vers suivant :

.....
Tels la fière jument, le troupeau d'Arcadie,
La chèvre au pied léger; mais c'est dans nos guérets
Que la vache féconde en puise un plus épais.
Nul autre cependant avec plus d'énergie,
Ne réussit à rendre un mourant à la vie,
Que celui qu'une femme épanche de son sein,
Nectar vraiment ami des suc's du corps humain.

GEOFFROY—Hyg.

Ce Mémoire contient une analyse très-bien faite des six espèces de laits le plus ordinairement employés; on y remarque plusieurs détails tout-à-fait nouveaux sur la nature de la matière caséuse: sur celle du beurre et du serum, et sur l'union de ces trois substances dans le lait. On y trouve plusieurs découvertes intéressantes sur les pellicules que ce liquide animal offre à sa surface, lorsqu'on le chauffe, et sur les corps susceptibles de le coaguler: ce qui rend sur-tout ce travail recommandable,

c'est qu'on y rencontre par-tout l'application la plus heureuse des phénomènes chimiques aux usages économiques du lait et de ses différens produits.

Les auteurs de ces Mémoires sont MM. *Parmentier et Déyeux*, membres du collège de pharmacie de Paris.

L'autre Mémoire a été remis avec cette épigraphe : *Hæc non sola mihi patefecit opinio, sed labor et studium*, &c. On y trouve un grand nombre de faits et d'expériences, qui annoncent la connoissance la plus exacte de la chimie moderne. On eût désiré plus de choix dans les expériences, plus de rapprochement entre l'analyse et les usages, et plus de développement dans les résultats. Ce Mémoire se rapproche en plusieurs points du premier auquel il peut, sous plusieurs rapports, servir de supplément. Il contient une analyse du colostrum, qui n'avoit encore été faite par aucun chimiste. Les auteurs de ce Mémoire sont, MM. *Abraham Van-Stipriaan Luis-cius*, docteur en médecine à Delft, et *Nicolas Bondt*, doct. en médecine à Amsterdam.

La Société a cru devoir partager ce prix entre les auteurs de ces deux Mémoires, en décernant une médaille d'or de la valeur de 500 livres aux auteurs du premier, et une médaille d'or de la valeur de 300 liv. aux auteurs du second.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable d'un Mémoire envoyé par M. *Boysso*, maître en pharmacie, à Aurillac, et remis avec l'épigraphe suivante : *Nec luctis species ægris datur unica*. Ce Mémoire

moire contient des recherches très-estimables sur les laits et sur les fromages.

III.

La Société avoit proposé dans son assemblée publique du 26 août 1788, pour sujet d'un prix d'une valeur indéterminée, la question suivante :

Donner des renseignemens exacts sur la manière de faire rouir le chanvre et le lin ; indiquer s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux, et quels sont ces inconvéniens ; si l'eau, dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contracte des qualités plus malfaisantes par leur macération, que par celle des autres substances végétales, &c.

Parmi les Mémoires envoyés à ce concours, la Société en a remarqué trois, aux auteurs desquels elle a décerné des prix, dans l'ordre suivant :

1°. A M. Luce, maître en pharmacie, résidant à Grasse, une médaille d'or de la valeur de 100 livres. Il a traité toutes les parties de la question, à laquelle il a répondu par une suite d'expériences qui ont exigé beaucoup de temps et de soins.

2°. A M. Pajot des Charmes, inspecteur des manufactures d'Abbeville, et correspondant de la Société, une médaille de la valeur d'un jeton d'or. On trouve dans ce Mémoire un tableau des différentes espèces de ronis-âge, parmi lesquelles on a remarqué celle qui se fait sur la neige.

3°. A M. *Faure*, docteur en médecine, résidant à Paris, une médaille de la valeur d'un jeton d'or. M. *Faure* a parfaitement exposé les signes qui caractérisent un bon rouissage, et les inconvéniens d'un rouissage incomplet.

On regrette que les auteurs n'aient pas envoyé des échantillons des filasses de chanvre ou de lin qu'ils ont obtenues dans leurs expériences.

La Société a reçu de M. *Salva Campillo*, médecin à Barcelone, un second Mémoire sur le rouissage, faisant suite, et devant servir de complément à un premier Mémoire qu'il a envoyé sur le même sujet, et qui a été couronné dans la Séance publique du 26 août 1788. La Société en a été très-satisfaite, et elle a arrêté qu'elle lui en témoigneroit publiquement sa reconnaissance.

IV

Parmi les Mémoires que la Société a reçus depuis sa dernière Séance publique, sur la topographie médicale du royaume, elle en a distingué trois, aux auteurs desquels elle a décerné des prix dans l'ordre suivant :

1°. A M. *Vincent le fils*, membre de l'Académie royale de Nîmes et de la Société royale des antiquaires de Londres, et à M. *Baumes*, associé régénicole de la Société à Nîmes, auteurs d'une topographie médicale de la ville de Nîmes et de sa banlieue, à chacun une médaille de la valeur d'un jeton d'or. Ce Mémoire, ou plutôt ce traité, comprend tout ce qui est relatif à l'histoire

naturelle et médicale du territoire de Nîmes. Les articles, qui concernent les vents et la mortalité, sont sur-tout rédigés avec une précision qui mérite beaucoup d'éloges.

2°. A M. *Gallot*, l'un des députés du Poitou à l'assemblée nationale, associé régnicole de la Société à Saint-Maurice-le-Girard, auteur d'un essai sur la topographie médicale du Poitou, et particulièrement de la subdélégation de la Châteigneraye, une médaille de la valeur d'un jeton d'or. A cet essai est joint un Mémoire très-intéressant sur les causes des maladies populaires du Bas-Poitou, avec des vues de soulagement public pour les pauvres des campagnes.

3°. A M. *Mullet de la Brosnière*, associé régnicole de la Société, auteur de plusieurs Mémoires sur la topographie médicale de la ville des Cayes, du Port-au-Prince, du Mol Saint-Nicolas dans l'île de Saint-Domingue, et sur celle de la ville et du territoire de Saint-Malo, une médaille de la valeur d'un jeton d'or. L'auteur a réuni dans ces Mémoires des vues médicales très-étendues, à l'exposition topographique la plus exacte.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable :

1°. De la topographie médicale de la ville de Saint-Jean-d'Angély en Saintonge, avec des vues sur le dessèchement des marais, par M. *Fusée Aublet*, correspondant de la Société à Saint-Jean-d'Angély; 2°. de la topographie historique et médicale de la ville d'Autun, par M. *Guyton*, docteur en médecine, résidant dans cette ville; 3°. de la

topographie médicale de la principauté de Bâle, par M. *Godin*, chirurgien de l'amirauté, à Porrentruy; 4°. de la topographie médicale de la ville d'Epinal, par M. *Colin*, docteur en médecine, résidant dans cette ville; 5°. de la topographie médicale de Belle-Isle en-Mer, par M. *Rochard*, licencié en médecine, ancien chirurgien des armées, résidant à Meaux.

P R I X R E M I S.

I.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 3 mars 1789, pour sujet d'un prix de la valeur de 1600 livres, la question suivante :

Déterminer par des observations et par des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque et ramollit les os dans le Rachitis, ou la noueure, et rechercher d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné ? La Société avoit désiré qu'on entrât aussi dans quelques détails sur la nature du mal vertébral, et qu'on recherchât quels rapports il peut avoir avec le rachitis.

Parmi les Mémoires envoyés à ce concours, aucun n'a rempli toutes les conditions du programme. La Société royale de médecine craignant que les auteurs des Mémoires n'aient pas eu assez de temps pour compléter leurs recherches, a arrêté qu'elle différerait la distribution de ce prix jusqu'à l'année 1792. Elle les invite à faire les plus

grands efforts pour découvrir la nature du vice rachitique, non seulement comme on a fait jusqu'ici par l'examen de ses effets sur l'économie animale, mais encore par l'analyse des différentes substances dans lesquelles on pourra soupçonner qu'il aura produit quelque altération; tels sont le sang, l'urine, les différentes humeurs excrémentielles, les os et les cartilages des rachitiques; mais il faudroit que les expériences fussent comparatives, c'est-à-dire, qu'elles fussent aussi tentées sur des enfans qui ne seroient pas atteints de ce même vice. Quant aux moyens de perfectionner le traitement, après avoir bien déterminé les circonstances où il sera entrepris, il faudra se servir de remèdes simples, et comparer les méthodes entr'elles, de manière que le résultat, quel qu'il soit, ne puisse pas être contesté.

Quoique la Société n'ait pas décerné le prix, elle a remarqué parmi les Mémoires qui lui ont été adressés, celui qui porte l'épigraphe suivante, *Homo naturæ minister et interpres*, &c. BACO. L'auteur de ce Mémoire paroît également instruit de la doctrine des anciens, et de la théorie des modernes. Il a fait une application ingénieuse des découvertes chimiques, à l'examen de la question. En le lisant, on ne peut se refuser au plaisir de croire qu'elle sera bientôt résolue. Mais les observations sur lesquelles l'auteur s'appuie, n'ont paru ni assez nombreuses, ni assez décisives pour que le prix lui fût adjugé. Cependant la Société, pour lui donner une preuve du cas qu'elle fait de son travail qui est très-étendu, et pour l'en-

gager à le perfectionner, a arrêté qu'il en seroit fait une mention honorable, et qu'elle lui décerneroit, comme prix d'encouragement; une médaille d'or de la valeur de 200 livres.

L'auteur de ce Mémoire est M. *Baumes*, docteur en médecine, et associé régnicole de la Société, résidant à Nîmes.

Ce Prix de la valeur de 1400 liv. sera distribué dans la Séance publique du Carême 1792. Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1791. Ce terme est de rigueur.

II.

La Société royale de médecine avoit proposé dans sa Séance publique du 12 février 1788, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués; 1°. quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres; 2°. dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur.

Parmi les Mémoires envoyés au concours; dont aucun n'a mérité le prix, la Société en a remarqué un envoyé avec cette épigraphe : *Ou je me trompe fort, ou il y a encore de très-grandes et de très-utiles découvertes à faire sur l'application méthodique des remèdes extérieurs, &c.* POUTEAU. Œuvres posthumes, tom. I, pag. 195.

La première partie de ce Mémoire est supérieure à la seconde, qui a besoin d'être perfectionnée. On n'auroit pas dû omettre les maladies de la peau, dans un Mémoire où il est principalement question de l'usage des exutoires. Ce Mémoire, plein de connaissances utiles, a exigé de la part de l'auteur des recherches très-étendues. La Société, pour lui donner une marque de sa satisfaction et l'engager à concourir de nouveau, lui a décerné, comme prix d'encouragement, une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Les sections 6 et 7 manquent dans le manuscrit qui a été envoyé, ce qui est probablement une faute de copiste.

L'auteur de ce Mémoire est M. *Fauters*, docteur en médecine, à Wéteren en Flandres.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable de deux Mémoires, dont l'un a été envoyé avec cette épigraphe :

*Sumite materiant vestris qui scribitis æquum
Viribus, &c.* HORAT. Poetic.

L'autre Mémoire porte cette inscription :
Ubi stimulus, ibi affluxus.

Ce prix, de la valeur de 600 livres, dont la distribution est différée, sera décerné dans la Séance publique de Saint-Louis 1791. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année. Ce terme est de rigueur.

III.

La Société avoit proposé dans sa Séance

512 P R I X P R O P O S É S

publique du 26 août 1788, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, la question suivante.

Déterminer par une suite d'observations, quels sont les bons et mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de son, considéré comme aliment ou comme médicament dans la médecine des animaux.

La Société n'ayant point été satisfaite des Mémoires envoyés à ce concours, a arrêté que ce sujet seroit proposé de nouveau; la distribution en sera faite dans la Séance de Saint-Louis 1791, les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année.

P R I X P R O P O S É S.

Les programmes que la Société royale de médecine publie deux fois l'année, ayant excité la plus grande émulation dans les provinces, la compagnie a senti de bonne heure qu'elle pouvoit employer ce moyen pour fixer l'attention des gens de l'art, sur les recherches les plus propres à contribuer à ses progrès. Le but principal de l'établissement de la Société étant de veiller au traitement des épidémies et des épizooties, et d'en recueillir l'histoire, ses premiers travaux ont dû être dirigés d'après ces vues. Aussi pendant les premières années de son institution, les sujets de ses programmes ont-ils été le traitement des maladies contagieuses, des fièvres exanthématiques, de la miliaire, des fièvres intercurrentes, des fièvres catarrhales, des fièvres printanières,

des maladies atrabillieuses , des fièvres automnales , et des affections produites par les émanations des eaux stagnantes ; aussi a-t-elle demandé dans quels cas le quinquina doit être employé à grandes doses ou à doses modérées , et quels sont les végétaux qu'on peut lui substituer ; aussi a-t-elle , à diverses reprises , distribué des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui avoient été envoyés sur les épidémies et sur les épizooties.

Sans discontinuer ces importantes recherches , qui sont la base de ses travaux journaliers , la Société a pensé qu'il étoit de son devoir d'étendre ses travaux aux autres objets qui peuvent intéresser la santé publique.

Les maladies des armées , considérées pendant les quatre saisons de l'année , et dans des climats différens , n'ont point été oubliées dans nos programmes , et des médecins d'un grand mérite , ont traité les questions qui les concernent.

Les maladies qui sont répandues parmi le peuple , telles que la rage , la gale , les maladies vénériennes , le scorbut , les écrouelles , ont été les sujets de nos recherches , et nous avons recueilli tout ce que l'expérience a fait connoître sur leur nature et sur leur traitement.

Les maladies des enfans sont peut-être celles de toutes , sur lesquelles il reste le plus à acquérir. Nous n'avons cessé d'invoquer à ce sujet les lumières de nos coopérateurs. Nous avons proposé des programmes , et reçu un grand nombre de Mémoires

sur différentes parties de l'éducation physique, sur les maladies de la dentition, sur le croup ou angine polypeuse des enfans; sur la disposition aux calculs, sur le rachitis, sur le mal vertébral, sur l'allaitement artificiel, sur le muguet ou maladie aphtheuse des nouveau-nés; sur l'endurcissement du tissu cellulaire, et sur la question de savoir dans quels cas les mères doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfans.

Plusieurs grands sujets de médecine-pratique ont été traités par les membres et par les correspondans de la Société; telles sont l'inoculation de la petite-vérole, l'examen des diverses sortes d'hydropisies et de phthisies, sur-tout de la phthisie pulmonaire; les nombreuses variétés de l'épilepsie, les maladies du système lymphatique, les affections héréditaires, les maladies nerveuses maintenant si répandues, les inflammations lentes ou chroniques, les rapports des maladies du foie avec celles de la peau, et diverses maladies des artisans.

Plusieurs prix ont été décernés aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés sur l'analyse des divers médicamens, des différens saits, des eaux minérales et médicinales.

La Société n'a point négligé l'application de la physique à l'art de guérir. Elle a proposé des prix sur l'usage des endiomètres en médecine, et sur le rapprochement des observations météorologiques recueillies à de grandes distances.

Un des objets sur lesquels la Société royale a le plus insisté, a été la descrip-

tion topographique et médicale des différentes provinces et cantons du royaume. Elle a déjà reçu plus de deux cents mémoires sur ce sujet, et elle espère être bientôt en état de commencer la rédaction de l'ouvrage où ces différens matériaux doivent entrer. La nouvelle division du royaume en départemens, districts et cantons, nous offrira une méthode facile que nous nous empresserons de suivre; nous nous y conformerons de même pour la description des épidémies : notre correspondance qui s'étend à toutes les provinces, se fera dorénavant sur le même plan, et les secours à donner au peuple dans les besoins publics devant être distribués par-tout de la même manière, cette uniformité rendra l'administration plus simple, et le soulagement des malheureux plus efficace et plus prompt.

La Société a voulu qu'on trouvât ici ce tableau succinct de ses travaux, dans l'intention d'en faire connoître l'enchaînement.

I.

La Société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante.

Déterminer, d'après la nature mieux connue des laits de femme, de vache, d'ânesse, de chèvre, de brebis et de jument, et d'après l'observation, quelles sont les propriétés médicinales de ces différentes espèces de laits, et d'après quels principes on doit en régler l'usage dans le traitement des différentes maladies.

Ce programme fait suite à celui qui a été proposé sur l'analyse des différentes sortes de laits. Les concurrens n'insisteront point sur les propriétés du lait en général; ils ne répéteront point ce qui a été exposé très-au long par les auteurs. Ils doivent s'occuper principalement des cas particuliers où chaque sorte de lait est indiquée. C'est la comparaison de leurs propriétés et de leurs usages qu'il importe de faire connoître. La Société aura soin que les Mémoires qu'elle a couronnés dans cette séance, sur l'analyse des laits, soient imprimés, afin que les auteurs qui voudront travailler sur le nouveau programme, puissent profiter des découvertes contenues dans ces Mémoires.

Ce prix sera décerné dans la séance publique de la fête de Saint-Louis 1792, et les Mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

II.

La Société propose pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer par des expériences exactes, quelles sont la nature et les différences du suc gastrique dans les diverses classes d'animaux; quel est son usage dans la digestion; quelles sont les principales altérations dont il est susceptible; quelle est son influence dans la production des maladies; de quelle manière il modifie l'action des remèdes; et dans quels cas il peut être employé lui-même comme médicament.

Ce programme fait suite aux travaux déjà annoncés sur les maladies du foie et sur les vices de la digestion.

Depuis quelques années la nature et les propriétés du suc gastrique ont fixé plus particulièrement l'attention des médecins. On a découvert que ce suc étoit fortement anti-septique, et en même temps capable de dissoudre un grand nombre de corps; mais sur ces deux propriétés, on a peut-être été trop loin; au moins, pour s'en assurer, est-il permis de recourir à des expériences nouvelles.

Ces différentes questions sont très-importantes à examiner, puisque de leur solution dépend la connoissance des vices de la digestion, sur lesquels on est bien loin encore d'avoir des idées précises.

On comparera le suc gastrique avec la salive et avec les sucs qu'on trouve dans les intestins.

On a employé le suc gastrique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, comme topique.

L'étendue de cette question ne permet pas d'espérer que toutes ses parties puissent être traitées d'une manière complète par la même personne; la Société recevra avec reconnaissance tous les Mémoires, et mêmes les observations isolées qui lui seront adressées sur les différentes questions de ce programme, et elle en rendra compte dans ses assemblées publiques.

Ce prix sera décerné dans la séance publique de la fête de Saint-Louis 1791. Les

Mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

Les Mémoires, qui concourront à ces prix, seront adressés, *francs de port*, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue de Tournon, N^o 13, avec un billet contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le Mémoire.

I I I.

La Société royale de médecine desirant de prévenir les maux auxquels les nourrices saines sont exposées, lorsqu'elles allaitent des enfans nouveau-nés atteints de la maladie vénérienne, et connoissant toute l'importance de cette partie de l'administration, et combien il est essentiel d'avoir, sur cet objet, des idées exactes, annonce qu'elle est dans l'intention de publier incessamment un programme sur ce sujet.

1^o. Le diagnostic présente ici les plus grandes difficultés. On recherchera comment on peut distinguer la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés, de toute autre maladie analogue à laquelle ils peuvent être sujets à cet âge, et on déterminera si les enfans qui naissent d'une mère atteinte de la maladie vénérienne ont, en naissant, des symptômes suffisamment caractérisés, pour qu'ils en soient jugés atteints, et traités comme tels. C'est dans les premières semaines qu'on doit sur-tout faire cet examen.

2^o. On exposera quelle est la différence de la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés, d'avec cette même maladie, lorsqu'elle se développe dans un âge plus avancé,

et on dira si cette différence ne doit pas influencer sur la méthode curative.

3°. On fera connoître les précautions qu'on doit prendre pour rendre le traitement de ces enfans suffisant et exempt de danger. On fera aussi connoître la valeur des différentes méthodes qu'on a déjà proposées pour remplir ces vues.

On marche ici entre deux écueils ; car s'il y a de grands inconvéniens à donner un enfant suspect à une nourrice , à laquelle il peut communiquer la contagion dont il est atteint , il n'y en a pas moins à faire subir à un enfant qui n'est que soupçonné d'avoir la maladie vénérienne , mais qui est peut-être sain , le traitement adopté dans nos hospices , puisqu'en le faisant allaiter alors par une femme infectée à laquelle on fait prendre du mercure , on court les risques de lui donner un mal qu'il n'a pas.

Quelques médecins doutent que la maladie vénérienne se manifeste dès les premières semaines par des symptômes évidens ; et tels que les enfans en périssent , si on n'y apporte un prompt secours. Ils croient qu'on a attribué à une cause vénérienne des accidens qui n'en dépendoient point. C'est donc sur le premier développement de cette maladie et sur son diagnostic , qu'il faut avant tout fixer l'opinion des gens de l'art.

Comme ce travail exigera beaucoup de recherches et de temps de la part des observateurs , la Société a cru devoir leur communiquer son projet d'avance , afin qu'ils éprouvent moins de difficulté , lorsque ce

prix leur sera proposé, dans une des prochaines séances publiques.

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs mémoires ou observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du Conseil de 1776, par Lettres-Patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conseil de 1786.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera, dans ses séances

publiques prochaines, une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des médailles de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

*Ordre des lectures faites dans la
Séance publique de la Société
royale de médecine, le 23 février
1790.*

M. Desperrieres a lu un Mémoire sur le traitement préservatif et curatif des maladies des gens de mer.

M. De Chamseru a lu un Mémoire sur le véritable caractère de la lèpre des Hébreux.

M. Thouret a lu un Mémoire sur la nature, et sur quelques propriétés singulières de la substance du cerveau.

M. l'abbé Tessier a lu les résultats des Mémoires qui ont remporté le prix, proposé par la Société royale, sur le rouissage du chanvre et du lin.

M. Vicq-d'Azyr a terminé la Séance par la lecture qu'il a faite de l'éloge de M. Camper, associé étranger de la Société, à Franeker.

*TABLEAU contenant la suite de
tous les Programmes ou sujets
des Prix proposés par la Société
royale de médecine, avec les épo-*

522 PRIX PROPOSÉS

auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 800 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 27 Février 1787, et dont la distribution a été différée dans celle du 26 août 1788. *Déterminer 1°. s'il existe des maladies vraiment héréditaires, et quelles elles sont ? 2°. S'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, et différé dans celle du 3 mars 1789. *Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire, auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, et quel doit en être le traitement, soit préservatif soit curatif ?* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 400 livres, proposé dans la Séance du 7 mars 1786, et dont la distribution a été différée dans celle des 28 août 1787, et 3 mars 1789. *Déterminer quelles*

sont , relativement à la température de la saison et à la nature du climat , les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver , et dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque , et quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies ? L'époque de la remise des Mémoires est indéterminée.

QUATRIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 7 mars 1786, et différé dans celle du 3 mars 1789. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques et le fluide qu'ils contiennent sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, et les indications qu'elles offrent à remplir ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.*

CINQUIÈME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du premier décembre 1789. *Existe-t-il des inflammations lentes ou chroniques, dans le sens où elles sont admises par Stoll ou par quelques modernes ? Si elles existent, quels en sont les symptômes, et quel doit en être le traitement ? Les Mémoires doivent*

524 PRIX PROPOSÉS

être envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, et différé dans celle du premier septembre 1789. *Déterminer la nature du pus, et indiquer à quels signes on peut le reconnaître dans les différentes maladies, surtout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 1400 livres, proposé dans la Séance publique du 3 mars 1789, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer par des observations et par des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque et ramollit les os dans le rachitis, ou la riouëre, et rechercher d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1791. Ce terme est de rigueur.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du 12 février 1788, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer, dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués ; 1°. quels sont les*

cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres; 2°. dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 300 livres, dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, proposé dans la Séance du 26 août 1788, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer par une suite d'observations, quels sont les bons et mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de son, considéré comme aliment ou comme médicament, dans la médecine des animaux? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.*

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du 23 février 1790. *Déterminer, d'après la nature mieux reconnue des laits de femme, de vache, d'ânesse, de chèvre, de brebis et de jument, et d'après l'observation, quelles sont les propriétés médicinales de ces différentes espèces de laits, et d'après quels principes on doit en régler l'usage dans le traitement des différentes maladies. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.*

O N Z I E M E P R O G R A M M E.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du 23 février 1790. *Déterminer par des expériences exactes, quelles sont la nature et les différences du suc gastrique dans les diverses classes d'animaux; quel est son usage dans la digestion; quelles sont les principales altérations dont il est susceptible; quelle est son influence dans les productions des maladies; de quelle manière il modifie l'action des remèdes, et dans quels cas il peut être employé lui-même comme médicament.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue de Tournon, n°. 13, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le Mémoire.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons; aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. Vicq-d'Azyr, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. Vicq-d'Azyr, rue de Tournon,

N^o. 13; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Directeur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

N^{os}. 1, 5, 10, 12, 13, 14, 17, M. GRUNWALD.

2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 15, 16, 18, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le mois de septembre 1789.

Page 422, ligne première de la note, *raie*, lisez *taie*.

Page 460, ligne 14, *obstuction*, lisez *obstruction*.

Page 461, ligne 9, *probalités*, lisez *probabilités*.

Cahier de décembre 1789.

Page 340, ligne 13, au lieu d'*ou*, lisez *ou*.

Page 342, ligne 17, *conjective*, lisez *conjonctive*.

Page 351, ligne 14, l'éthargique, lisez léthargique.

Page 355, ligne dernière, Becrenbrock, lisez Becrenbrock.

Page 422, ligne 26, qu'ont, lisez qu'on.

Page 434, ligne 14, loart, lisez leart.

Cahier de février 1790.

Page 322, ligne 11, au lieu de *serrer*, lisez *de ne point serrer*.

T A B L E

<i>Mémoire sur les asphyxies, avec la description d'un nouvel instrument propre à rappeler le mécanisme de la respiration, inventé par M. L. Heus Courtois, chir.</i>	Page 361
<i>Mémoire sur une transposition remarquable des viscères du corps humain. Par M. Mathieu-Baillie, médecin,</i>	377
<i>Essai sur la topographie de la ville d'Hesdin. Par M. Lallement, méd.</i>	399
<i>Observ. sur les effets de l'opium, &c. Par le doct. Alexand. Grant, méd.</i>	410
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1790,</i>	444
<i>Observations météorologiques,</i>	448
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	451
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	452

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	453
<i>Médecine,</i>	460
<i>Chirurgie,</i>	319
<i>Matière médicale,</i>	485
<i>Pharmacie,</i>	489
<i>Botanique,</i>	490
<i>Histoire littéraire,</i>	494
<i>Prix distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	501